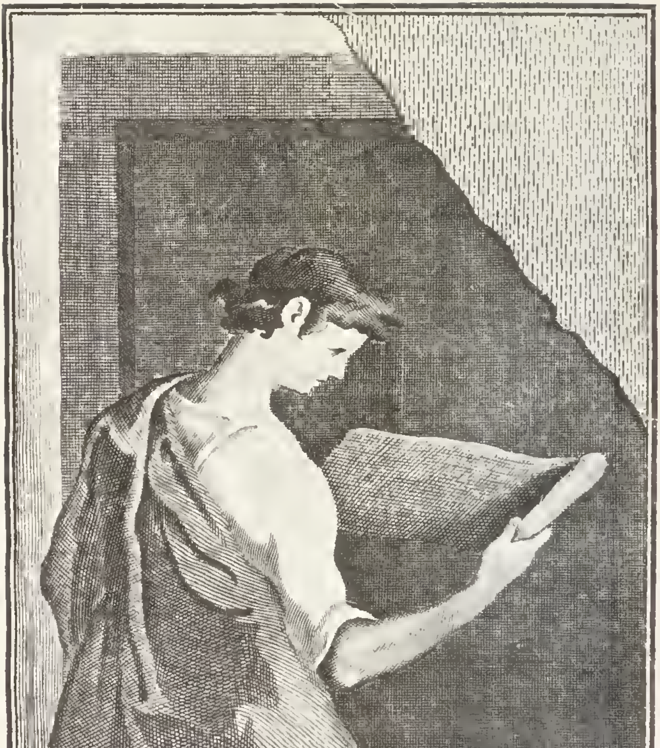


THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1737.

Coll. Billom. Soc. Jesu

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Janvier 1737.

Cata. inscriptus

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1720.	5.	v.
1702.	12.	v.	1721.	12.	v.
1703.	12.	v.	1722.	12.	v.
1704.	13.	v.	1723.	12.	v.
1705.	12.	v.	1724.	12.	v.
1706.	12.	v.	1725.	12.	v.
1707.	12.	v.	1726.	13.	v.
1708.	12.	v.	1727.	12.	v.
1709.	12.	v.	1728.	12.	v.
1710.	12.	v.	1729.	12.	v.
1711.	12.	v.	1730.	12.	v.
1712.	12.	v.	1731.	12.	v.
1713.	12.	v.	1732.	12.	v.
1714.	12.	v.	1733.	12.	v.
1715.	12.	v.	1734.	12.	v.
1716.	12.	v.	1735.	14.	v.
1717.	12.	v.	1736.	15.	v.
1718.	12.	v.	1737.	1	v.
1719.	12.	v.			

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

des Sciences & des beaux Arts

Janvier 1737.

ARTICLE I.

ESSAIS DE THEODICE'E ſur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme, & l'origine du mal, par M. Leibnitz. Nouvelle Edition, augmentée de l'hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de l'Auteur, par M. L. de Neufville. Deux Tomes in-12. *A Amſterdam, chez Fr. Changuion.* 1734.

NOus n'avions juſqu'ici que des traits particuliers, &, ce qui eſt bien moins inſtructif, des Eloges de M. Leibnitz. Un homme de ce mérite devoit paſſer à la poſtérité par quelque choſe de moins ſuſpect, & par une hiſtoire dans les formes de ſa Vie, de cette vie ſur-tout ſçavante & ſpirituelle, qui ſe conſacre elle-même à l'immortalité dans des Ouvrages frapés au coin du génie & de la plus haute érudition. Les ſçavans les moins diſtingués trouvent aujourd'hui des Panégyriſtes. Les Hiſtoriens ſont pour ceux du premier ordre. Alexandre envioit *Homere* à Achille. Achille, s'il vivoit, envieroit *Quinte-Curce* à Alexandre, ſi toutefois le procedé d'Alexandre ne nous découvre pas le foible des Héros mêmes, de préferer la fiction de la Poëſie & l'enflure du Panégyrique à la vérité de l'hiſtoire. Tous les hommes aiment le merveilleux : les Hiſtoriens des Héros entrent volontiers dans

leurs paſſions, dans celle ſur-tout qui va à les embellir : & Quinte-Curce n'eſt pas exempt de reproche ſur ce point.

Le Héros de M. de Neuville eſt d'un ordre inferieur, il eſt vrai, au moins ſelon l'opinion : n'importe, on aime toujours le merveilleux ; & ce nouvel Hiſtorien eſt fort louable pour les ſoins qu'il s'eſt donnés de peindre l'homme autant que le grand homme, le caractere, le cœur, les mœurs, la conduite, la vie de M. Leibnitz, autant que ſon eſprit, ſon génie, ſes penſées, ſes ouvrages. Il n'étoit pas ſi aiſé de former un tableau d'une vie auſſi mobile & en quelque ſorte auſſi diſſipée, & d'ouvrages auſſi détachés, auſſi diſperſés, auſſi multipliés que ceux de M. Leibnitz. Né en Allemagne, cet illuſtre Sçavant a vécu dans tous ſes Cercles, & chez toutes les Nations de l'Europe ; & ſon génie né en quelque ſorte ou formé dans la Philoſophie, & dans la Geométrie, qui ſont à peu-près une même région, a vécu, a travaillé dans tou-

tes les régions, dans toutes les parties des Sciences, dans la Jurisprudence, dans l'Histoire, dans la Chymie, dans la Médecine, dans la Theologie même & dans la Métaphysique. Politique, Physicien, Naturaliste, Généalogiste, Anatomiste, Botaniste, Astronôme, Alchymiste, Casuiste, Grammairien, & peut-être Luthérien, Calviniste, Socinien, Catholique même, s'il est possible, M. Leibnitz étoit tout, sçavoit tout, écrivoit de tout, voulant principalement concilier tout.

Il étoit né l'an 1646. à Leipsick, Ville célebre en Allemagne par ses foires, célebre dans toute l'Europe par son Journal, & sur-tout par les morceaux d'éclat dont l'a rempli M. Leibnitz. Son pere étoit Professeur en Morale, & Greffier de l'Université. Presque toute sa famille étoit dans les fonctions littéraires. Malgré la mort de son pere il suivit ce chemin, apprit le Latin & le Grec, d'abord sous des Maîtres, & bien-tôt par goût, & ne consultant que son propre génie qui le rendoit avide de lecture, en particulier de la lecture de

Tite-Live & de Virgile. Car ce n'eſt pas toujours par des *ronds* & par des *barres* que ſe déclarent les génies les mieux nés pour la Géométrie; & ceux qui veulent trouver toujours du myſtere & une certaine correſpondance entre toutes les parties de la vie de leurs Héros, ne ſont que de froids Panégyriſtes qui ſe copient, & d'infideles hiſtoriens qui ne ſuivent pas la nature dans ſes diverſités. Les premiers goûts de M. Leibnitz furent pour le Latin; & ſon Hiſtorien remarque que jamais il n'écrivit bien dans cette Langue, & que ce fut le François qui devint avec le tems ſa Langue la plus naturelle. C'eſt celle au moins de ſa *Theodicée* qui eſt ſon principal ouvrage, & le ſeul qui ait quelque étenduë, & qui ſoit complet dans ſon deſſein & dans ſon execution. On peut dire que le ſtile de cet ouvrage, eſt un bon ſtile, intelligible, coulant & correct.

A l'âge de 15. ans M. Leibnitz fit ſon cours d'études Philoſophiques & Mathématiques. D'autres devinent

tout ſelon leurs hiſtoriens panégyriſtes. On eſt édifié de la noble ſimplicité avec laquelle M. de Neuville avouë ou raconte que M. Leibnitz ne comprit rien à *Deſcartes* la premiere fois qu'il le lut ; & qu'il fut un an ſans preſque rien entendre aux Mathematiques ; parce qu'il avoit un Maître qu'il auroit fallu deviner. Il y en avoit de plus célebres & de meilleurs à *Jene* dans la *Thuringe*; M. Leibnitz y vola, & y étudia en même-tems les mathematiques, l'Hiſtoire & le Droit. Trois années ſe paſſerent dans ces études Scholaſtiques, qui furent même laborieuſes & *pénibles*, M. Leibnitz n'y donnant des preuves certaines d'un génie ſuperieur que parce qu'il l'avoit, & qu'il étudioit beaucoup. Il jetta de bons fondemens dans une grande lecture des Anciens, de *Platon* ſur-tout & d'*Ariſtote*.

Malgré la ſupériorité de ſon génie, l'Univerſité de Leipſick lui refuſa le degré de Docteur, ſous le prétexte honnête qu'il n'en avoit pas l'âge. Il en fut piqué, & alla le pren-

dre à *Altorf*, où l'on ne fut pas si scrupuleux, & où on lui offrit tout de suite une Chaire de Professeur extraordinaire en Droit. Il la refusa, se rendit à *Nuremberg*, & y accepta, y brigua même une place dans une Societé de Chimistes *Alchymistes*, c'est-à-dire, fols du grand œuvre. M. Leibnitz n'étoit fol, si c'est l'être, que de science & de toute sorte de science. Il ne fut pas long-tems épris de l'Alchimie. Le *Baron de Boinebourg* Chancelier de l'*Electeur de Mayence* l'ayant connu à Nuremberg, le ramena à la Jurisprudence & à l'Histoire, & l'envoya à *Franc-fort* pour s'y rendre profond.

Là il composa une petite *Méthode pour apprendre & pour enseigner la Jurisprudence.* Il la dédia à l'Electeur de Mayence qui l'avoit appellé auprès de lui. Cet Ouvrage qui n'étoit presque qu'une promesse ou une annonce de ce que le jeune Auteur pourroit faire avec le tems, eut beaucoup de succès, & mérita des Critiques. M. de Neufville bien éloigné du stile d'éloge, ne fait point

de quartier à un épilogue un peu fanfaron qui termine cet essai. Il termine lui-même l'Article, en disant : que *la jeunesse n'excuse ces sortes de fautes, qu'autant qu'on les repare dans la suite, comme a fait M. Leibnitz, par un génie & un mérite superieur.*

Cette Méthode fut suivie du *Projet d'un nouveau Corps de Droit.* M. de Neufville en donne l'analyse, qu'il accompagne de réfléxions extrêmement judicieuses, sur l'impossibilité qu'il y a de rédiger d'une certaine maniere & de simplifier les Loix, d'en ôter l'équivoque, la sousentente, la contradiction même, ce qui étoit pourtant le but de ce Projet ideal, qui fut fort critiqué, mais admiré néanmoins. En 1668. parut le petit *Traité des Combinaisons*, que M. Leibnitz jugea lui-même dans la suite peu exact & peu digne de lui.

L'abdication de la Couronne de *Pologne* que fit *Casimir* cette même année, donna lieu à M. Leibnitz de développer son génie & son erudi-

tion politiques. Les prétendans à cette Couronne étoient les *Princes de Condé* pere & fils, le *Duc de Lorraine*, & le *Prince de Neubourg*. Le Baron de Boinebourg chargé des intérêts de celui-ci, en concurrence avec le *Cardinal de Bonzy* & le *Baron de l'Isola*, Agens des deux autres partis, chargea M. Leibnitz d'instruire l'affaire, & de publier les prétentions du Prince de Neubourg & les motifs d'exclusion des deux autres. M. de Neufville caracterise cet Ouvrage, & nous apprend qu'il a été fait *avec un art qui devoit survivre à la circonstance qui l'avoit fait naître*, & que si l'élection des Rois se décidoit par les opérations publiques du cabinet des Sçavans, le Prince de Neubourg auroit pû l'emporter. *Michel Wiesnovvieski* mit tous les contendans hors de Cour, & fut élu Roi de Pologne, lorsqu'on s'y attendoit le moins, sans doute parce qu'on s'y attendoit le moins.

Le Prince de Neubourg voulut s'attacher son Orateur. M. Boinebourg l'attacha de plus en plus à

l'Electeur ſon Maître, en le faiſant *Conſeiller de la Chancellerie.* Dans cet honnête loiſir il projetta de réformer *l'Encyclopedie d'Alſtedius.* Ce ne fut qu'un Projet, même ſans annonce. Ce fut alors qu'il compara *Ariſtote avec Deſcartes.* Son jugement paroît fort ſain. Il reconnut Deſcartes pour *un grand génie, un très-habile homme, un excellent Geometre, & un de ceux qui ont le plus ajoûté aux découvertes de ſes prédéceſſeurs.* Mais il reconnut auſſi les bornes aſſez étroites du *Calcul Carteſien*, bien des erreurs dans ſa Phyſique, & un peu trop de ſervitude dans ſes Diſciples. Il rendit & fit la même juſtice à Ariſtote, qu'il plaça néanmoins au-deſſus de Deſcartes, en concluant qu'il valoit mieux après tout travailler à les concilier. Il publia là-deſſus une Lettre à *M. Thomaſius* ſon ancien Profeſſeur, & la mit à la tête d'une nouvelle Edition qu'il fit en 1670. de l'Ouvrage de *Nizolius contre la Philoſophie d'Ariſtote.*

M. de Boinebourg, à qui M.

Leibnitz dédia cet Ouvrage, le mit alors en commerce de Lettres & ſous la protection de *Jean Frederic Duc de Brunſvick - Lunebourg*. En 1671. parut la *Theorie du Mouvement abſtrait & concret*, fondée ſur la ſuppoſition du vuide, dont l'Auteur reconnut avec le tems la chimere. M. de Boinebourg s'étant fait Catholique, & ayant le zéle d'y attirer le célebre *André Wiſſovvatius* ſon ami, petit-fils & diſciple de *Fauſte Socin*, ce Seigneur choiſit M. Leibnitz pour répondre au Polonois qui lui faiſoit des difficultés ſur la Trinité. La réponſe fut plus philoſophique que theologique. Nous n'en parlons que d'après l'Hiſtorien de ſa vie.

En 1672. les interêts du même bienfaicteur & ſon propre goût, attirerent M. Leibnitz à Paris. M. de Neufville, qu'il ne faut point confondre dans la foule des Ecrivains François tranſplantés en Hollande, fait des éloges magnifiques de ſa patrie, & de Louis XIV. à qui tous les gens d'une vraye littérature doivent ce

tribut, de quelque païs & de quelque ſang qu'ils ſoient nés.

M. Leibnitz avouë dans les *Acta Eruditorum*, Sept. 1691. que lorsqu'il vint à Paris il étoit encore à peine initié dans la *profonde Géometrie*, & qu'il fut redevable des progrès qu'il y fit, à la converſation & à *l'Horlogium oſcillatorium* du célebre *M. Huguens*, & ſur-tout à la lecture de *Gregoire de S. Vincent* (*Auteur très-habile*, dit M. de Neufville, *& bien plus connu de nom que de fait.*) Nous avions dit nous-même dans ces Mémoires (Juin 1721.) en parlant du même Auteur, qu'il étoit *plus connu de fait que de nom.* Nous en jugions ſur ce que le fonds de ſa doctrine eſt entierement connu, mais ſous des noms d'autres Auteurs, qui ont ſçû ſe l'approprier, ſans le citer Nous verrons bien-tôt que M. de Neufville fait alluſion ici à ces Mémoires.

M. de Boinebourg étant mort, M. Leibnitz alla achever en Angleterre de ſe perfectionner dans les Mathématiques. M. de Neufville

loüe beaucoup l'Angleterre, ſur-tout pour la liberté qu'on y a de *penſer par ſoi-même, & de parler ſans crainte.* Cet éloge bien entendu réjaillit beaucoup ſur la France. *Londres*, ſelon l'Auteur, eſt une *Ville immenſe, tantôt l'égale & tantôt la ſuperieure de Paris.* Cela ſe peut: mais cela eſt-il? Queſtion de fait, dont les Sçavans au moins ne devroient jamais faire une queſtion de Droit.

Un petit trait de critique qui échappe aſſez doucement à M. de Neuville ſur le goût des Seigneurs Anglois pour les Sciences & pour les Sçavans, & ſur l'indifférence de la plûpart des Seigneurs François, mérite d'être remarqué plutôt que relevé. Etant en Angleterre M. Leibnitz perdit encore l'Electeur de Mayence, & avec lui ſa place de Conſeiller, ſes appointemens & toute ſa fortune. Il ne ſe perdit pas lui-même. Il écrivit ſa ſituation au Duc de Brunſwick-Lunebourg, qui le fit auſſi-tôt ſon Conſeiller, lui donna des appointemens, & lui permit de voyager encore quelque tems.

M. Leibnitz uſa de la permiſſion, revint à Paris, y demeura 15. mois, repaſſa en Angleterre, & à travers la Hollande ſe rendit en 1676. à Hanovre auprès de ſon genereux Protecteur. En 1677. il fit un petit Ouvrage de Politique, qui ſous le nom ſignificatif de *Cæſarinus Furſtnerius*, c'eſt-à dire, de partiſan de l'Empereur & des princes, car *Furſt* ſignifie *Prince* en Allemand, n'alloit à rien moins qu'à égaler tous les Princes d'Allemagne aux Electeurs, les Electeurs aux Rois; & à rabaiſſer ceux-ci par conſéquent au-deſſous des Empereurs, comme le ſont par les Conſtitutions de l'Empire, les Electeurs & les Princes du Corps Germanique.

Mais ce n'eſt pas par des Livres que s'établiſſent de pareils droits. Toute l'habileté de M. Leibnitz y échoüa, & n'aboutit qu'à faire admirer ſon beau génie plein d'art & de reſſources. L'Empereur lui-même ayant ordonné à ſes Ambaſſadeurs au Congrès de Nimegue, de traiter les Ambaſſadeurs des Elec-

teurs comme ceux des Rois, ne réussit pas mieux. Car tout cela alloit de concert, au moment de ce célebre Congrès, où le Duc de Brunswick, le Prince de Neubourg, & les autres Princes libres vouloient avoir des Ambassadeurs, comme on avoit permis aux Electeurs d'en avoir au Congrès de Munster ; & où l'Empereur auroit bien voulu aussi, en égalant tous les Princes, se faire reconnoître le Chef temporel de l'Europe, de même que le Pape en est le Chef spirituel ; car cette comparaison de l'Empereur avec le Pape, étoit celle même dont usoit M. Leibnitz, avec beaucoup d'adresse & très-peu de fruit.

Le Duc de *Brunsvvick* étant mort en 1679, le Duc *Ernest* son successeur maintint M. Leibnitz dans les mêmes emplois & dans la même faveur. En 1682. le *Journal de Leipsick* commença sous la direction de *M. Otton Menckenius* que M. Leibnitz seconda beaucoup dans cet établissement, & beaucoup plus dans l'execution, par un très-grand nom-

bre d'Extraits de Livres ; & sur-tout de Dissertations, de brochures , & d'autres pieces semblables, qui roulent la plûpart sur la plus sublime Geometrie. Rien n'a tant accrédité ce Journal, c'est encore aujourd'hui un des motifs qui soutiennent le plus dans leur premiere ferveur ceux qui y travaillent, & qui en rendent le Public toujours curieux. Tous les Journaux de l'Europe ont publié des morceaux de cet infatigable & très-riche Auteur.

Un de ses principaux Ouvrages fut l'*Histoire de la maison de Brunswvick*. Il parcourut toute l'Allemagne & l'Italie pour ramasser des matériaux, inutiles même pour cette Histoire. De retour à Hanover en 1690. il rédigea les morceaux, & en forma un premier Volume qui parut en 1693. sous le titre de *Code Diplomatique du Droit des Gens* : Il fit plusieurs autres petits ouvrages sur le même sujet.

Reçu à la Societé Royale de Londres dès son premier voyage en Angleterre, il fut admis à celle de Paris

en 1699. L'année suivante il inspira au *Marquis de Brandebourg*, aujourd'hui *Roi de Prusse*, le dessein de fonder l'*Academie de Berlin*, dont ce Prince le fit le Directeur & le Président perpétuel. Cette même année il donna le *second Tome du Code Diplomatique*. En 1701. il communiqua à l'Academie des Sciences son *Arithmétique binaire*, qu'il avoit depuis plus de deux ans envoyée au P. *Bouvet Jesuite* à Peking. En 1703. il commença son *Projet d'une langue universelle*. Ce fut le P. *Bouvet* qui lui en fit naître l'idée. Il échoua dans le projet d'une *Académie à Dresde*. En 1706. il fit un Mémoire en faveur des *prétentions du Roi de Prusse sur la Principauté de Neufchâtel*.

En 1707. parut le *premier Tome de la Collection des Historiens de Brunsvvick*, en 1710. le second Tome, & le troisiéme en 1711. A cette Collection devoit succéder l'*Histoire de Brunsvvick*. Nous n'en avons que le Plan. En 1710. les *Melanges de Berlin* ayant paru, on

y vit M. Leibnitz ſous toutes les formes de Chymiſte, de Geometre, de Phyſicien, de Poëte, d'Etymologyſte, d'Antiquaire. Vers la fin de cette année parut la *Theodicée*, dont nous parlerons dans un ſecond Extrait.

Le *Czar Pierre I.* étant venu à *Torgavv* dans la *Saxe*, il y vit M. Leibnitz, le conſulta ſur bien des choſes, le combla d'honneurs, de titres & de penſions. En 1713. le Roi de Pruſſe étant mort & l'Academie de Berlin menacée de ſa ruine, M. Leibnitz ſe tranſporta à Vienne pour perſuader à l'Empereur d'y établir une Academie. L'Empereur l'avoit déja créé Conſeiller Aulique, & tâcha de le fixer à ſa Cour. Il lui fit une penſion; mais le projet de l'Academie manqua. En 1714. il retourna à Hanovre. Et depuis ce moment ſa ſanté baiſſant toujours, il mourut d'une goutte remontée en 1716, âgé de 70. ans 4. mois 10. jours.

M. de Neufville récapitule tous les talens de M. Leibnitz, & s'ar-

rête au principal ou au plus brillant qui fut celui de Géometre ; ce qui le jette dans l'histoire des nouveaux Calculs, & des disputes qu'ils attirerent à ce grand homme, de la part des Anglois qui avoient aussi de grands droits à ces Calculs, par le celebre *M. Nevvton.*

Dans le tems de ces disputes, ou plutôt dans le tems que *M. des Maizeaux* en publia les Pieces, les précis ou les résultats en deux Volumes, nous en donnâmes l'Extrait, que nous tâchâmes de rendre exact & impartial. Cet Extrait parut en 1721. au mois de Juin. Et nous avons eu occasion d'en parler dans divers Extraits, Dissertations, ou autres Pieces dans nos Mémoires & hors de nos Mémoires, toutes les fois qu'il a été question de l'origine des nouveaux Calculs & de la nouvelle Géometrie; & par conséquent de l'*Archimede moderne, Gregoire de Saint Vincent*; sur-tout dans la nouvelle *Préface de la Traduction de Stone*, où il ne s'agit que de cela.

M. de Neufville nous a trouvés

ſans doute tels que nous avions tâché d'être, exacts & ſans partialité, puiſqu'il nous a fait l'honneur de s'approprier les points de vûe où nous avions mis les choſes, juſqu'à copier des pages entieres ſans y rien ou preſque rien changer. Comme il a oublié de nous citer, nous allons mettre nous-mêmes en guillemets les morceaux qu'il nous a fait l'honneur de nous emprunter, dans le compte abregé que nous allons redonner, d'après lui & d'après nous-mêmes, de cette querelle.

Ce fut en 1684. que M. Leibnitz publia ſon *Calcul differentiel* dans les Actes de Leipſick. *M. Nevvton* ne publia ſon *Calcul des Fluxions*, qui eſt le même calcul, qu'en 1687. dans l'admirable Ouvrage des *Principes Mathématiques de la Philoſophie naturelle*. Dans cet Ouvrage à la ſuite de ce Calcul, cet Auteur ajoûte un *Scholie*, où il dit qu'ayant communiqué, il y avoit dix ans, à M. Leibnitz ſa Méthode, mais d'une maniere énigmatique, celui ci lui avoit communiqué la même Méthode, ſans

ſans énigme, & ſans autre différence que celle des expreſſions, des noms & des caracteres.

Il parut dans la ſuite que M. Newton étoit déja poſſeſſeur de ce Calcul dès l'an 1671. ou même 1666. cependant M. Leibnitz ayant publié le ſien le premier, il paſſa long tems pour le premier & pour le ſeul inventeur. En 1695. *M. Wallis* donna atteinte à cette opinion univerſelle, en déclarant la primeur d'invention de M. Newton. En 1699. *M. Fatio* alla plus loin, traita M. Leibnitz de ſecond inventeur, & jetta quelques ſoupçons de ſon Plagiariſme prétendu envers M. Newton. M. Leibnitz répondit à Fatio en le renvoyant au témoignage de M. Newton & à ſa poſſeſſion propre, à laquelle toute l'Europe applaudiſſoit ſans que M. Newton réclamât.

La diſpute parut aſſoupie juſqu'en 1705. ou 1708. « Cependant le » Calcul infiniteſimal entre les mains » des plus fameux Geometres de » l'Europe, montoit tous les jours » à un point de perfection qui

» étonnoit même ses inventeurs ; « & comme M. Leibnitz étoit le » plus connu, & celui qui l'avoit » publié le premier, & dont on » suivoit de point en point la Mé» thode presque partout, c'étoit » sur lui que retomboient la plû» part des éloges qu'on s'empressoit » de donner à cette découverte, Les » Sçavans Journalistes de Leipsick » n'étoient pas les moins éloquens. » Ils ménageoient pourtant toujours » les intérêts de M. Newton, M. » Leibnitz leur en donnant l'exem» ple. Mais tout est relatif dans ce » monde, & le mérite plus que » toute autre chose. Il est donc dif» ficile de louer souvent sans com» parer. Les comparaisons sont des » pas glissans ; celles qui entrent » dans les éloges. ne connoissent » guéres les loix de l'équité. Mal» heur à Cesar même s'il trouve » sa place dans un Panégyrique „ dont il n'est pas le premier objet. „ *Ce morceau se trouve à la page* 970. *de Juin* 1721. *de nos Mémoires*, & *à la page* 155. *de M. de Neufville.*

Les Journaliſtes de Leipſick en effet, " peut-être un peu moins en „ garde contre leur propre cœur, „ ou contre leur propre penſée, „ comparerent la Méthode des Flu-„ xions avec celle des différences, & „ auſſi-tôt la guerre fut déclarée. (*pp. ſuiv.*)

Le celebre Docteur Keill releva la comparaiſon, & accuſa ouvertement M. Leibnitz de plagiat. Alors celui-ci " ſe vit réduit à juſtifier & „ ſon eſprit & ſon cœur, ſa gloire de „ ſçavant & ſa réputation d'hon-„ nête homme. Ce fut à l'atteinte „ que recevoit celle-ci qu'il parut le „ plus ſenſible, comme il convient, „ & comme il s'en étoit toujours „ piqué. Il prit à témoin ſa can-„ deur. le Public & M. Newton „ lui-même qui ne lui avoit jamais „ conteſté l'invention. „ Et comme M. Keill auſſi-bien que M. Leibnitz & M. Newton étoient tous membres de la *Societé Royale*, ce fut à cette Societé dans la perſonne du celebre *M. Hanſloane* que M. Leibnitz adreſſa ſa plainte : démarche

dont il parut se repentir, lorsqu'il vit le mauvais tour que les choses y prirent contre lui.

La Societé Royale érigée pour cette fois-là en Tribunal par les parties, car les adorateurs, dit *Gracien*, font les Dieux, nomma des Commissaires, dont le jugement ou le rapport fut que la découverte de M. Newton paroissoit tout-à-fait anterieure à celle de M. Leibnitz, & y avoir influé d'assez près. En 1712, ce jugement fut imprimé avec le Recueil des Pieces, sous le titre de *Commercium epistolicum, &c. jussu Sociotatis Regiæ editum.*

En réponse à ce commerce épistolaire, il parut en Allemagne une Lettre Latine, que M. Leibnitz dit être de M. Bernoulli. " Mais ce qui „ faisoit soupçonner qu'elle n'est „ pas de cet illustre Mathématicien, „ c'est qu'elle le cite en tierce per„ sonne, en faisant de lui les éloges „ qu'il se contente apparemment „ de mériter. Il seroit après tout „ bien étonnant que M. Leibnitz „ eût cité à faux, & cité une per-

„ ſonne vivante qui pouvoit le dé-
„ mentir ſur le champ. Il ſeroit éton-
„ nant que M. Bernoulli eût atten-
du après la mort de M. Leibnitz
„ pour déſavouer cette Lettre. Mais
„ le ſeroit-il moins qu'il s'y fût don-
„ né à lui-même les mêmes éloges,
„ qu'il mérite ? quelque parti qu'on
„ prenne, la ſurpriſe paroît bien
„ fondée. „

M. de Neufville conjecture que les éloges de M. de Bernoulli qu'on trouve dans ſa propre Lettre, y ont été inſérés par celui qui la publia. Cela n'eſt pas net, & M. Bernoulli n'ayant pû avouer ces éloges, n'a pû non plus avouer la Lettre qui les contient : ce qui rendra toujours ce fait incertain. Cependant *M. Chamberlaine* en Angleterre, ſe porta pour médiateur entre Mrs Newton & Leibnitz, qui étoient déſormais trop aigris ſur une matiere, où il n'y a guéres d'accommodement à eſperer.

M. Leibnitz qui étoit le plus piqué, ne ceſſa dans toutes ſes Lettres & Réponſes à M. *Chamberlaine*,

à M. l'*Abbé Conty*, & à d'autres, de piquoter aussi; & d'envenimer le mal. " Non content de ses plaintes, „ & pour s'ouvrir une carriere en- „ core plus vaste à la critique, il se „ jetta sur la Mathématique d'An- „ gleterre qu'il traita de commune, „ sur la Métaphysique qu'il qualifia „ de bornée, mais sur-tout sur la „ Physique de M. Newton. . . il cri- „ tique ses sentimens sur la gravité, „ sur le vuide, &c. „

Comme M. Leibnitz s'étoit plaint du prétendu Jugement de la Societé Royale, elle eut la complaisance de donner une Déclaration qu'elle n'avoit prétendu ni jûger, ni décider, n'étant point un vrai Tribunal. Les choses pouvoient en rester là, mais l'*Abbé Conti* " n'ayant pas jugé à „ propos de tenir les plaintes de M. „ Leibnitz secrettes, ce fut là de- „ quoi bien réchauffer les esprits. „ Cette Lettre excita de grands „ bruits parmi les Sçavans. L'affaire „ devenoit tous les jours plus sérieu- „ se, & déja presque une affaire „ d'Etat. La Cour retentissoit des

„ clameurs du Lycée. Le Roi qui „ connoissoit personnellement, & „ qui estimoit particulierement les „ deux illustres Rivaux, voulut être „ informé de toute l'affaire par la „ bouche de l'Abbé Conti, & lui „ demanda si M. Newton ne répon„ droit point : M. Newton ayant „ sçû le discours du Roi, se pré„ senta désormais ouvertement à sa „ propre cause. „

Il fit une Letrre adressée à l'Abbé Conti, datée du 26. Fevrier 1716. M. Leibnitz y répliqua, & mourut six mois après. M. Newton répliqua encore par des Remarques sur cette Replique. Et l'affaire fut finie par-là, sans que le Problême fût résolu ni en état de l'être peut-être jamais, si ce n'est en mettant les deux contendans en possession à peu-près égale d'avoir soumis au Calcul, à l'aide de *Descartes*, de *Barrovv*, de *Wallis*, & de *Fermat*, des vérités qui existoient déja la plûpart dans la *Géométrie de Gregoire de S. Vincent*, comme il est démontré par la *nouvelle Préface* qu'on a mise à la tête

de la *Traduction Françoiſe de Stone*, pour ſervir de Supplément à celle qui eſt à la tête des *Infiniment petits de M le Marquis de l'Hôpital.* Il eſt rare que deux perſonnes ſe rencontrent dans une premiere invention d'une certaine force. Une ſeconde invention eſt à la portée de tous ceux qui travaillent en même tems ſur la premiere, avec une force à-peu-près égale de génie & de capacité.

M. de Neufville nous fait eſpérer la *Vie de M. Nevvton.* Il n'a pû faire celle de M. Leibnitz ſans ébaucher celle de ſon illuſtre rival. La Vie de M. Newton étant moins connuë que celle de M. Leibnitz, le Public y prendra en un ſens plus d'interêt. Nous exhortons M. de Neufville à s'acquitter de ſa promeſſe. C'eſt ſa modeſtie qui lui fait traiter de *petit écrit* & de *morceau imparfait*, l'hiſtoire qu'il donne ici de M. Leibnitz. Elle laiſſe pourtant peu de choſe à déſirer. S'il la retouche, comme il dit qu'il s'en flate, nous nous flatons auſſi qu'il profitera des

guillemets que nous venons de lui indiquer, & de quelques autres de même eſpece, que nous avons obmis. Il paroît ſi exact à citer ceux de qui il n'emprunte ſouvent qu'une demie ligne. Nous ſommes perſua. dés que ces morceaux s'étoient confondus naturellement avec d'autres de ſa façon dans ſes Recueils, & cette confuſion même nous fait trop d'honneur pour que nous voulions lui en ſçavoir aucun mauvais gré. Nous donnerons le mois prochain une idée de l'Ouvrage même de M. Leibnitz : à la tête duquel paroît cette hiſtoire de ſa vie.

On nous fait obſerver que nous n'avons dit mot de la Religion de M. Leibnitz : peut-être valoit-il mieux n'en point parler. Il étoit né Luthérien, & n'a jamais fait aucune ſorte d'abjuration. Il n'alloit point au Prêche, & ſes Paſteurs l'ont ſouvent accuſé d'impieté. Craignant une fois en Italie d'être jetté à la mer, il tira de ſa poche un Chapelet, auquel il feignit d'avoir beaucoup de créance & de dévotion.

Poli, humain, moderé envers tout le monde, il n'étoit point médiſant : il parloit du Pape, des Evêques, des Peres, des Eccléſiaſtiques avec beaucoup de reſpect. Il vivoit avec tout le monde. Il étoit en commerce de Lettres & de Littérature avec pluſieurs Jeſuites, dont quelques-uns ſe flaterent ſouvent de le rendre Catholique. Il trouvoit dans toutes les penſées des hommes, dans tous les Livres, dans toutes les créances, dans toutes les Religions du bon & des excès. Dans ſa Theodicée il veut tout concilier, les Sociniens avec les Luthériens, les Luthériens avec les Calviniſtes, les Calviniſtes avec les Catholiques, les Moliniſtes avec les Prédeterminans, les Prédeterminans avec les Janſeniſtes. Il jugeoit de tout cela par une certaine droiture de raiſon. Mais la raiſon n'atteint pas à la foi, & on peut avec toute cette raiſon n'être ni Catholique ni Proteſtant, & n'avoir en un mot aucune Religion. Auſſi ſur la fin de ſes jours & à ſon retour de Vienne, où les Jéſuites avoient eſperé de le

gagner à la vraye Religion, ce quolibet populaire courut toute l'Allemagne & la court encore. *Leibnutz Glaubt nitz*; c'est-à-dire, *Leibnutz ne croit rien*. M. de Neufville nous permettra donc, sans prononcer nonplus que lui contre son Héros, de relever une espece de titre dans lequel il le fait mourir *en grand homme*, c'est son expression. Or sous ce titre quelle mort lui attribuë-t-il? Nous allons copier le morceau.

» Il montra toujours beaucoup » de grandeur d'ame & de fermeté dans ces tristes momens, où » les vertus d'emprunt disparoissent, & où la plûpart des hommes se dégradent eux-mêmes. Il » vit venir les approches de la » mort sans surprise, sans regrets, » sans foiblesse, sans crainte. Les » uns disent que peu d'heures auparavant, il raisonnoit de la maniere dont le fameux Furstemback avoit changé la moitié d'un » clou de fer en or, & d'autres assurent qu'il lisoit l'Argenis de Barclai, ce Livre qui a trouvé, &c. »

Si c'eſt là mourir en grand homme, ce n'eſt pas mourir en Saint, en homme de bien, en honnête homme, ni peut-être en homme. Il y a dans cette mort beaucoup de ſtupidité, & même de puérilité fort oppoſée au grand homme, & M. de Neufville auroit dû franchement honorer ici un peu plus ſa propre Religion, ſon eſprit même & ſon diſcernement par d'autres expreſſions, du moins par quelque eſpece de correctif.

ARTICLE II.

*APOLOGIE DES DAMES, appuyée ſur l'Hiſtoire. Par M. ***. A Paris chez Didot 1737. Vol. in-12. d'environ 300. pages.*

L'Auteur de cet Ouvrage s'annonce pour une Dame qui a été engagée à le faire pour corriger les idées peu avantageuſes qu'un Baron campagnard avoit des femmes. Le Baron ſoutenoit que les femmes n'étoient propres qu'à coudre, à

filer; & à remplir les ſoins du ménage, & on lui ſoutient qu'elles ſont capables de toutes les Sciences, de remplir les plus grandes places, de commander les Armées, & de gouverner, s'il le faut, le monde entier. Voilà, comme on voit, un de ces ſujets de converſation ſur leſquels ceux qui font les agreables, aiment à s'égayer dans les compagnies. Car on dit d'un côté que l'homme n'ayant été créé que du limon de la terre, la femme comme quelque choſe de plus parfait, a été créée d'une côte de l'homme déja formé; & la Dame Auteur de cette Apologie ne manque pas de faire valoir cette raiſon; mais à cela un mauvais plaiſant répondra que ſi la femme a été faite la derniere, c'eſt comme la giroüette qui eſt la derniere piece qu'un Architecte met à ſon ouvrage. On cite en faveur des femmes les trois Graces; & on répond par les trois Furies. On allegue de part & d'autre l'Ecriture Sainte, l'Hiſtoire Profane & la fable; chacun y trouve également des armes offenſives & défenſives;

& enfin la converſation finit de maniere que chacun demeure fort content de ſoi & des jolies choſes qu'il a dites. On en envoye même quelquefois un Extrait au Mercure, pour ne pas priver le Public du fruit qu'il peut tirer d'une converſation ſi intéreſſante.

Mais peut-on effectivement retirer quelque fruit de ces ſortes de diſputes? Il nous paroît que non; par la raiſon que la queſtion n'eſt jamais propoſée ni traitée dans ſon vrai point. Par exemple, dans cet Ouvrage le Baron de Campagne avance une theſe générale, qui eſt que les femmes ne ſont propres qu'à coudre, à filer & à avoir ſoin du ménage. Or il eſt évident qu'il a tort, puiſqu'il y a eu dans tous les tems des femmes, qui par leur eſprit & leurs talens ont été capables de beaucoup plus grandes choſes. D'un autre côté la Dame qui entreprend la converſion du Baron lui fait, une longue énumeration depuis Eve juſqu'à nos jours, de toutes les femmes qui ſe ſont diſtinguées dans

l'Hiſtoire Sainte ou Profane, & ſemble vouloir conclure de-là que les femmes en général ſont auſſi capables que les hommes d'executer tout ce qu'il y a de plus grand & de plus héroïque ; autre theſe évidemment fauſſe par la regle de Logique, qui ne permet pas de conclure du particulier au général. Car quand on compteroit depuis la création du monde deux ou trois mille femmes qui ſe ſeroient diſtinguées par quelque talent ſingulier, qu'en pourroit-on conclure pour des millions de millions dont on n'a jamais parlé ?

On peut trouver, par exemple, dans un Régiment de nouvelle Milice quelques ſoldats auſſi braves que les meilleurs Grenadiers du Regiment de Picardie ; mais ce ſeroit mal raiſonner que d'en conclure que ce Regiment de Milice vaut bien celui de Picardie. D'ailleurs, pour une centaine de femmes celebres combien n'auroit-on pas de milliers d'hommes à oppoſer ? Et pourquoi même la plûpart de ces femmes ſe ſont-elles renduës celebres ? Parce

qu'elles étoient femmes. Si ç'avoit été des hommes, on n'en auroit jamais parlé: mais on a été étonné de voir faire à des femmes des choses qui leur sont si peu ordinaires; & cet étonnement même est une preuve qu'elles ne sont pas nées pour de pareilles choses.

Si l'on pouvoit donc avoir sur ce sujet quelque dispute raisonable, il faudroit proposer la question, lequel des deux sexes doit avoir la préférence sur l'aure, ou lequel des deux est plus estimable; & la question sera bien-tôt décidée par ce Texte de l'Ecriture, qui dit que lorsque Dieu eut créé toutes choses, *il vit que tout ce qu'il avoit créé étoit fort bon* dans son genre, s'entend, dans son espece & dans les vûës de Dieu. L'homme est donc fort bon dans son espece, & la femme fort bonne dans la sienne; & au lieu de se disputer l'avantage l'un à l'autre, chacun ne doit songer qu'à faire valoir les talens qui lui sont propres pour le bien commun de la societé, sans affecter les talens pour lesquels il n'est pas

né. Car les femmes ont beau dire, comme elles diſent quelquefois, que ſi elles étoient élevées comme les hommes aux Sciences, à la Politique & au Gouvernement, elles y réüſſiroient auſſi-bien que les hommes. On peut croire que quelques-unes d'entr'elles y réüſſiroient parfaitement, & peut-être mieux que tel & te homme; mais il eſt hors de doute que le plus grand nombre ſans comparaiſon y échouëroit; comme ſi les hommes s'étudioient à ſe donner les graces, & tous les agrémens des femmes, quelques uns ſans doute y réüſſiroient; mais preſque tous ſe rendroient ridicules, d'où il faut cloncure que chacun doit ſe tenir dans ſon état.

Pour revenir à l'Ouvrage qui nous a donné occaſion de faire ces réflé-xions, ce n'eſt, comme nous avons dit, qu'une liſte hiſtorique abregée de toutes les femmes dont il eſt parlé avec quelque éloge dans l'Ecriture Sainte & dans l'Hiſtoire Profane. Si c'eſt l'ouvrage d'une Dame, il y a lieu d'admirer ſon éru-

dition. Si c'est celui d'un homme, il doit paroître défectueux en plusieurs points, qui ne méritent pourtant pas que nous en fassions une critique détaillée.

ARTICLE III.

HISTOIRE ROMAINE depuis la translation de l'Empire par Constantin, jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, traduite de l'Anglois de Laurent Echard; Tome VII. contenant l'Histoire des Empereurs depuis l'an de Jesus-Christ 330. jusques en 378. & Tome VIII, depuis l'an de J. C. 378. jusqu'en 476. in-12. *Tome VII. Pages* 402. & *Tome VIII. Pages* 365. *sans les Tables... A Paris chez Hyppolite-Louis Guerin Libraire, ruë Saint Jacques, vis-à vis les Mathurins, à Saint Thomas d'Aquin*, 1736, *Avec Approbation & Privilege du Roy.*

LE ſuccès des ſix premiers Volumes de cette Hiſtoire, en faiſoit attendre la continuation avec impatience. Elle paroît enfin. Comment ſera-t-elle reçûë? Qui le ſçait? Peut-on compter ſur les goûts du public? Il retracte ſouvent ou du moins il modifie ſes jugemens. Un Ouvrage chéri d'abord au-delà de ſa valeur, finit quelquefois par être mépriſé plus qu'il ne mérite; ou bien, ce qui n'eſt pas toujours ſans fondement, comme il arrive que les différentes parties d'un tout ne ſont pas d'un prix égal, on continuë à louer hautement celles que l'on avoit premierement approuvées, & on s'en fait un titre pour cenſurer les autres avec plus de rigueur; par exemple, pour l'Hiſtoire dont nous allons parler, on ſe plaindra peut être de la confuſion qui regne dans une ſi grande quantité de faits, ou peu intéreſſans, ou à peu-près ſemblables; on voudroit, dira-t-on, que l'Ecrivain n'eût fait qu'in-

diquer les moins importans, pour s'étendre davantage ſur les grands objets; on auroit mieux aimé, au lieu de ces récits trop uniformes trouver ſeulement l'eſprit, pour ainſi dire, & le précis de chaque Regne, des caracteres juſtes des hommes célébres qui y auroient figuré, des réfléxions judicieuſes ſur les changemens que les ſituations, & les différens génies apportoient ſucceſſivement dans l'Empire; on ira juſqu à douter ſi l'Ouvrage eſt véritablement du célebre Laurent Echard; que ſçavons nous enfin? on le chicanera ſur le ſtyle; car on va bien loin avec de l'humeur, & pour quelques phraſes mal aſſorties, quelques expreſſions peu exactes, on oubliera ce que le reſte a d'eſtimable. Qu'il en coûte aujourd'ui pour écrire! Pour nous qui ſommes bien éloignés de vouloir prevenir le Public, & lui donner le ton, nous allons nous borner à rendre un compte hiſtorique des deux premiers Volumes, autant que l'étenduë de la matiere peut le comporter, & nous

continuerons les mois ſuivans. Quoiqu'on en puiſſe dire, ceux ſur-tout, & c'eſt le plus grand nombre, qui ne ſont pas à portée de lire les gros Volumes, ni de conſulter les ſçavantes collections, gagneront beaucoup à avoir cette ébauche ſuivie de l'Hiſtoire Bizantine.

Que d'idées magnifiques dont on eſt la duppe ? que de raiſonnemens ſolides que l'expérience détruit ? les raiſons importantes qui avoient déterminé le grand Conſtantin à tranſporter le Siege de l'Empire à Byſance, ne lui parurent peut-être telles que parce qu'elles flattoient ſa vanité ; ou pour parler plus juſte, cette paſſion les fit préférer aux raiſons qui les balançoient. Cette révolution commença la décadence de l'Empire ; la molleſſe Aſiatique & les fineſſes de la Grece acheverent de corrompre ce qui reſtoit de ſentimens Romains. Rome devint par-là ſoumiſe à ceux qu'elle avoit regardé ſi long tems comme ſes eſclaves ; & cette eſpece d'abandon de l'Occident encouragea la fierté des Barbares

que l'on avoit eu tant de peine à contenir juſqu'alors. L'eſpace de ſept années qui s'écoula depuis la tranſlation du Siege Impérial juſqu'à la mort de Cônſtantin, n'a rien de bien brillant dans l'Hiſtoire. Il s'appliqua à embellir ſa nouvelle Ville, il publia divers Edits, & fit de très-beaux Reglemens. Les Goths preſque auſſi-tôt ſoumis que révoltés, apprirent à le reſpecter. Si la mort ne l'eût prévenu, il auroit reprimé l'orgueil des Perſes, & épargné probablement à ſes Succeſſeurs les malheurs d'une longue & ſanglante guerre. Conſtantin, à qui la Religion eut d'immortelles obligations, fut en quelque façon pourtant ſon perſecuteur. Entouré d'eſprits artificieux qui avoient ſçû gagner ſa confiance, & qui en abuſoient, il fut comme le protecteur de l'héréſie qu'il déteſtoit ſincérement; attaché ſincérement à la Foy de Nicée, il exila Athanaſe qui en étoit le plus zélé défenſeur. Il reçut à la mort le ſaint Batême des mains d'Euſebe de Nicomédie fauteur de l'Arianiſme

d'autant plus dangereux, qu'il avoit cet esprit de souplesse qui surprend les simples, qui se prête aux circonstances, & qui annonce toujours la paix pour faire plus cruellement la guerre. Le Prince fit aussi dépositaire de son Testament un Prêtre Arien, qu'il croyoit orthodoxe, après lui avoir fait promettre par serment de ne le remettre qu'entre les mains de son fils. Commission, ajoûte le Traducteur, funeste à la saine doctrine, par l'ascendant qu'elle donna à ce Prêtre sur l'esprit de Constance. L'Empereur fut pleuré de tout l'Empire. Les Payens même, dont il avoit renversé les Temples, célébrerent son Apotheose. Les Ecrivains du tems, ont à l'ordinaire plus consulté leurs inclinations que l'exacte raison dans le portrait qu'ils nous ont fait de Constantin. Les Chrétiens ont outré peut-être les éloges, & les Payens ont excedé dans les reproches. C'est ici le cas de répéter que les Princes doivent principalement se juger par la suite de leurs actions, & non par les décisions d'un flatteur

qui cherche à plaire, ou d'un emporté qui contente sa haine. On ne peut du moins refuser à ce Prince d'avoir eu les qualités les plus brillantes, & ce bonheur si nécessaire pour les faire paroître. Il aima la guerre, & il la fit avec des succès mémorables. Il fut doux, affable, libéral, magnifique. Trop de facilité à prendre de fâcheuses impressions contre les personnes qui lui étoient souvent le plus attachées, ternit un peu tant de vertus. Ce fut, selon le Traducteur, cette crédulité qui le porta à faire mourir son fils Crispus. Quelque éclairé qu'il fût, il fut souvent trompé par des Ministres sans probité & sans vertu. Soit paresse, soit aveugle confiance, il leur abandonnoit trop aisément son autorité; il n'eut jamais ni la force de la reprendre, ni celle de réprimer leur insatiable cupidité.

Les dispositions du grand Constantin, eurent après sa mort le sort de tant d'autres de cette nature. Avec le souverain pouvoir, expire trop communément l'obéissance qui lui étoit

rendue.

renduë. L'armée excitée sous main, à ce que plusieurs jugerent, par Constance, s'opiniâtra à ne reconnoître pour ses maîtres que les trois fils de l'Empereur. Jule Constance son frere fut massacré avec ses deux fils Dalmace César, & Annibalien Roi du Pont. Le même principe de Politique qui avoit dicté leur mort, fit résoudre celle de ceux qui avoient eû le plus de part à la faveur de Constantin. De tous ses neveux Gallus & Julien furent les seuls épargnés, l'un parce qu'il étoit alors dangereusement malade, & l'autre à cause de la foiblesse de son âge. Les trois Augustes s'assemblerent à Sirmich capitale de la Pannonie pour y regler l'étenduë de leurs Etats. Constance eut avec la Thrace toutes les Provinces de l'Asie dépendantes de l'Empire. On rendit à Constance ce qui avoit été démembré de l'Italie pour en former l'appanage de Dalmace. On céda l'Afrique à Constantin.

L'ambition au bout de quelque tems, vint troubler l'union de ces freres. Le jeune Constantin investi

de flateurs, marcha contre son frere Constant, mais il fut surpris près d'Aquilée, & perdit la vie dans le combat. Telle fut la destinée, dit notre Auteur, de ce jeune Prince né comme l'on croit à Arles en 316. Il avoit été fait César en 317. & Auguste en 337. il ne regna que trois ans, & il perdit en un seul jour l'Empire, la vie, & sa réputation ; car la honte de sa défaite effaça tout l'éclat des Victoires qu'il avoit remportées sur les Goths en 332. son entreprise détruisit aussi l'opinion avantageuse que l'on avoit de sa Religion.

Constant seul maître de l'Occident, regna avec assez de gloire, & on peut voir dans notre Auteur le détail succinct des victoires qu'il remporta contre les barbares. Heureux, s'il n'avoit toûjours eû qu'à combattre ! Le repos endormit sa vertu. L'amour du plaisir écarta le goût des devoirs & amena les passions. Constant étoit leur joüet, tandis que l'orgueil & l'avarice dans la personne de ses Ministres, tyrannisoient les Peuples. « Magnence, Germain d'o-

» rigine, ayant pénétré la dispoſi-
» tion des eſprits, réſolut d'uſurper
» l'Empire. C'étoit un Soldat de
» fortune, que ſon mérite avoit éle-
» vé aux emplois les plus conſidé-
» rables des armées. Il avoit l'air
» noble, la taille avantageuſe, un
» eſprit vif & agréable, une certai-
» ne éloquence guerriere qui ſe fai-
» ſoit écouter avec plaiſir; mais il
» étoit fourbe, diſſimulé, ſuperbe,
» ambitieux & naturellement cruel. „
Marcellin Intendant des Finances, fut l'ame de la conſpiration, & ce fut dans un feſtin qu'il donna pour la naiſſance de ſon fils, qu'elle éclata, au milieu de l'yvreſſe & de la joye qui l'accompagne. Magnence fut tout à coup proclamé Auguſte par les Convives parmi leſquels étoient pluſieurs des principaux Officiers. Les meſures étoient ſi bien priſes que la Ville d'Autun & quantité d'autres, ſe déclarerent en faveur de l'uſurpateur. L'embraſement fut bientôt général. Mais le crime n'étoit qu'imparfait, ſi le malheureux Conſtant avoit été ménagé. Au moment

que Magnence prit le titre d'Auguste, il envoya après ce Prince qui avoit pris la fuite. Gaïson à la tête de ceux qui avoient ordre de le poursuivre, le joignit à Elne Ville des Pyrenées, & lui ôtat la vie.

Nepotien qui s'étoit fait reconnoître à Rome pour Empereur, succomba sous la fortune de Magnence. Mais la prudence de Constance triompha à son tour de l'armée de Pannonie qui avoit élû Vetranion. Ce Prince harangua les Soldats avec tant d'addresse & de confiance qu'il les ramena à l'obéïssance; & pour signaler sa clemence, il pardonna au Rival qu'ils lui avoient opposé. Qu'il est aisé de se faire honneur auprès de la multitude! Constance n'avoit rien à apprehender d'un vieillard dont la mort ne pouvoit manquer de le délivrer bien-tôt, que la folle ambition n'avoit seduit que pour un moment, & qui revenu à lui-même rougissoit le premier de sa foiblesse. Toute la querelle fut donc entre Constance & Magnence. L'Empereur, soit pour amuser l'usurpa-

teur, ſoit que l'inquiétude des Perſes lui fît réellement redouter les hazards d'une nouvelle guerre, n'auroit peut-être pas été éloigné d'entendre à la paix, s'il eût été ſûr de traiter avec le meurtrier de ſon frere, & un caractére auſſi feroce que celui de Magnence. Le Tyran de ſon côté tantôt fier, tantôt artificieux, faiſoit alternativement & des menaces hautaines, & des propoſitions captieuſes. Pendant l'hyver les deux partis firent leurs préparatifs. Le printems de 351. vit les armées en Campagne. On lit avec plaiſir dans notre Auteur le détail de cette guerre, auſſi remarquable par l'animoſité & par la valeur des légions que celles des premiers tems de l'Empire. Enfin on en vint à une bataille générale qui ſe donna le 28. Septembre à la vüe de Murſe, dans une plaine qu'arroſe la Drave. On ne combatit jamais avec plus de fureur de part & d'autre; chacun vouloit vaincre ou mourir; Magnence fit des prodiges de valeur dans cette journée, tandis que le foible Empereur retiré dans une Egliſe

voiſine du champ de bataille, y attendoit le ſuccès de l'action avec encore plus de peur probablement que de réſignation. La Victoire cependant ſe déclara pour lui, & elle fut complete. A peine le Tyran put-il ſe ſauver, & il ne dut ſa vie qu'au bruit qu'il fit répandre de ſa mort. La ſaiſon trop avancée ne permit pas à Conſtance de pourſuivre ſon Rival. Si la proſperité augmente l'inſolence des ſcelerats, l'adverſité ne leur ôte pas moins le jugement. Magnence, au lieu de s'occuper tout entier à réparer ſes pertes, paſſa l'hyver à Aquilée, & chercha dans les feſtins & dans les plaiſirs à diſſiper le chagrin de ſa déroute. C'étoit préparer à ſon ennemi les moyens de l'accabler. Dès-qu'on put tenir la Campagne, Conſtance s'ouvrit le paſſage des Alpes. Tout plia devant lui. Rome reçut avec plaiſir ſon légitime ſouverain. L'uſurpateur abandonné de tout le monde, après s'être lâchement abandonné lui-même, s'enfuit à Lyon, le peu de Soldats qui l'accompagnoient, ayant reſolu de

s'assurer de sa personne, & de le livrer à l'Empereur. « Il ne consulta » plus que son désespoir. Saisi de » rage & de fureur, il se jette sur » tous ceux qui l'environnent, tuë » ses amis, égorge ses parens, poig- » narde sa propre mere, laisse pour » mort son frere Didier, & se tuë » lui-même, de peur de tomber vif » entre les mains de Constance. » Tel fut le sort de ce perfide usur- » pateur, qui foula aux pieds les » loix les plus sacrées, & qui le » premier des Chrétiens, n'eut point » horreur de tremper ses mains dans » le sang de son légitime souverain. » Sa tête fut portée par tout l'Em- » pire. Il étoit âgé de 50. ans, lors » qu'il s'ôta la vie, après avoir ré- » gné trois ans & environ sept » mois. „

Les bornes d'un extrait, ne nous permettent pas de nous étendre sur les évenemens du regne de Constance, ni de ses successeurs. Tous les faits étant dans cette Histoire, en abregé & entassés, pour ainsi-dire, les uns sur les autres, on sent bien qu'il est

impossible d'en donner une analyse exacte. Le plus naturel, à ce qu'il nous paroît, est d'en former l'idée dans l'esprit de nos Lecteurs, & c'est ce que nous allons faire dans la suite.

Constance n'étoit rien moins qu'un grand homme ; on ne vit dans lui presque aucun de ces traits qui caractérisent les Souverains illustres. Si quelquefois il fit paroître quelques unes de ces qualités qui charment ou qui captivent l'admiration, le hazard & le caprice y eurent plus de part que la vraye vertu & que l'amour du bien. Cruel, il punit sans miséricorde, & ses ennemis & ceux qu'il soupçonnoit de l'être ; la multitude des coupables, ne mettoit point de bornes à ses vengeances, & il lui en coutoit aussi peu pour faire égorger des milliers de coupables, que pour ordonner le supplice d'un seul. Défiant, soupçonneux, le vrai merite lui fit toûjours ombrage ; aussi n'eût-il pour ses Ministres communément que d'infâmes Valets, qui renouvellerent l'usage de ces délations qui mettent la vertu

en peril & en deüil, tandis qu'elles couronnent le vice & la bassesse. Ingrat, il oublia les services les plus signalés. Ceux qui l'avoient le mieux servi dans ses guerres, furent pour la plûpart la victime de la reconnoissance qu'il leur devoit; conduite qui en punissant les talens reconnus, étouffoit ceux que les recompenses auroient fait éclorre pour la défense de l'Empire. Vain, & superbe, il recevoit les titres pompeux que la flatterie lui déferoit, & ne rougissoit point d'enter sur l'humilité Chrétienne tout l'orgueil du Paganisme. Il entra dans les disputes de Religion avec une vivacité qui fit en quelque façon regretter à l'Eglise la liberté dont-elle avoit joüi sous quelques Empereurs Payens. Livré à l'Arianisme, assiegé d'Evêques de cette communion, confirmé dans ses préjugés par sa femme Eusebie, il fut le fleau de la Catholicité. Les Conciles se tinrent à ses ordres, & dès qu'ils ne prononcerent pas à son gré, l'éxil, la prison, les dépositions violentes, furent le partage des courageux Pré-

lats qui obéïſſoient à Dieu ſans ceſſer de rendre à Céſar ce qu'ils lui devoient. Ceci n'eſt point nouveau, pour quiconque a une légere teinture de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Ce caractére n'eſt pas peut-être abſolument conforme à celui que le traducteur nous donne de Conſtance, eſt-il moins vrai? C'eſt ce que nous ne croyons pas. Du moins eſt-il certain que les vices de cet Empereur couvrirent abſolument le peu de vertus qu'il avoit; au peu de ſcrupule qu'il devoit avoir, à en juger par ſes actions, on lui eſt auſſi peu redevable du bien qu'il put faire en quelques occaſions, que du mal qu'il ne fit pas en d'autres. La vertu eſt le fruit de la réfléxion & des ſentimens, & n'a point ſa ſource dans l'intérêt ou la diſſimulation.

Conſtance eut pluſieurs guerres à ſoutenir. Heureux dans les guerres civiles, il n'eût pas les mêmes ſuccès dans les étrangeres. Sapor le fit honteuſement trembler. Les Allemands, les Quades, les Sarmates lui donnerent un exercice ſerieux à pluſieurs

réprises. Son peu d'experience & de valeur le mettoit hors d'état de terminer glorieusement la guerre par lui-même & sa jalousie l'empêchoit d'employer les Généraux habiles, ou les arrêtoit au milieu de leurs progrès. Les cruautés inouies de Gallus son cousin qu'il avoit associé à l'Empire & envoyé à Antioche pour y gouverner cette partie de l'Orient, forcerent Constance de le rappeller & de le faire mourir. Julien frere de Gallus, plus heureux, plus habile, profita de la disgrace de son frere. La nécessité plus que la liaison du sang, obligea l'Empereur de s'en servir. Il fut envoyé dans les Gaules avec la qualité de César ; peu s'en fallut que ses exploits, ne lui devinssent funestes; on lui fit un crime de ses Victoires, & on jura sa mort. Pour y arriver, on mit en usage tout ce que la ruse & l'artifice ont de plus raffiné ; Julien connut le piége & l'évita. Ses troupes que l'on rappelloit en Orient, se souleverent, & le proclamerent Auguste. Il pleura, il gémit, il feignit de demeurer fidéle

à l'Empereur ; la Comédie aboutit enfin à se revêtir de la Pourpre. Le Philosophe modeste & le sujet soumis disparurent dans ce moment, pour ne laisser plus appercevoir qu'un Empereur qui parle en Prince outragé. La guerre se déclare. Julien est déja maître de l'Illyrie, mais la mort de Constance, lui assure une conquête plus facile. Ce Prince mourut à Mopsucréne petite Ville de la Cilicie , située au pied du Mont-Taurus, dans le tems qu'il rassembloit son armée & qu'il la faisoit marcher contre Julien. Il reçut de la main d'Euzoyus Evêque Arien le Baptême qu'il avoit differé jusqu'alors de recevoir. Il déclara Julien son légitime successeur. Il étoit âgé de 45. ans, & en avoit regné 38. depuis son élévation à la dignité de César par Constantin. Il n'eut qu'une fille de Faustine sa troisiéme femme. Elle fut nommée Constantie & mariée à l'Empereur Gratien.

La nouvelle vie de Julien dont nous avons parlé il y a quelque tems dans ces mémoires, paroît nous dis-

penser d'insister beaucoup sur les actions de ce Prince. L'Auteur lui-même ne nous apprend que ce qu'elle contient, avec la difference que la briéveté dont-il fait profession, ne lui a pas permis de donner à ce sujet l'étendüe & les graces dont-il est susceptible. Julien plus singulier que grand, fut un assemblage des qualités les plus respectables, & des vices les plus méprisables. Son caractére seroit incomprehensible, si l'on n'y vouloit pas admettre un dérangement réel & une espece de folie. Ceux qui le pratiquerent dès-l'enfance, jugerent du fonds de son ame par ses manieres extraordinaires. On conçoit qu'il a pû se prévenir contre le christianisme, & l'obscurité de nos mystéres, séduit par les artificieux raisonnemens des Philosophes avec qui le goût & les circonstances le lierent. Que ne peut point la prévention sur les esprits même les plus forts? Il n'y a point d'erreur qui n'ait trouvé des défenseurs, parmi les gens raisonnables & capables de penser; mais qu'avec l'esprit & l'érudition que l'on

ne peut refuſer à Julien, il ſe ſoit fait le défenſeur & le reſtaurateur du Polyteiſme, & de toutes les extravagances du Paganiſme, qu'il ait pouſſé la ſuperſtition juſqu'aux derniers excès; qu'il ait cherché l'avenir dans les entrailles des Animaux ou dans le vol des oyſeaux, qu'il ait, pour plaire à ſes Dieux, égorgé tant de victimes humaines, étudié les prétendus ſecrets de la Magie, enchéri ſur les folies de la Gréce & de l'Egypte, c'eſt ce qui ne peut ſe comprendre, & ce qui vange en même-tems la religion des outrages qu'il lui fit. Le mépris de la vérité, a des ſuites bien humiliantes pour l'humanité. De tous les préjugés le plus terrible contre l'Incredulité, eſt la multitude des excès où elle conduit. Quelle doctrine que celle qui va à renverſer tous les Principes de la Morale, & qui ſoûmet l'homme en eſclave aux plus brutales paſſions? Julien fut pour la Religion un ennemi plus dangereux que les perſecuteurs les plus ſéveres. On réſiſte à la force, on ne tient pas contre l'ignominie. Les

préſents & les diſtinctions perſuadent ceux que les mauvais traittemens, que les ſupplices ſouvent n'auroient pû ébranler. Tant de Chrétiens élevés à la Cour ſous les Empereurs précedents, accoutumés à reſpecter la faveur & à la poſſeder, n'enviſagerent qu'avec frayeur leur diſgrace & l'oubli où elle les plongeoit. La crainte de rentrer dans l'obſcurité des conditions privées, ébranla ces ames lâches; les inſinuations du Prince & ſes careſſes adroitement mêlées de ménaces, conſommerent bien-tôt leur Apoſtaſie. Il en fut de même d'une infinité de particuliers dans tout l'Empire. Ce n'eſt pas que Julien n'ait ouvertement perſécuté l'Egliſe en quelques occaſions. On peut ſe rappeller juſqu'où il pouſſa la fureur, ſur-tout dans Antioche, mais ce n'étoient dans lui que des accès qui démontoient ſes vrays Principes, & la perfide douceur fut toûjours ſa methode favorite. Il s'engagea, comme on ſçait, avec plus de courage que de prudence dans la guerre, contre les Perſes, & il y périt après

y avoir fait des prodiges de valeur dans plusieurs combats qui se donnerent. Le détail de son expédition est très-curieux; un dard lancé par un Cavalier Persan, le frappa au côté & lui entra bien avant dans le foye, au moment qu'il levoit le bras pour encourager les siens. Il fut emporté dans sa tente & il y mourut, après avoir exhorté à se consoler, & consolé lui-même ses principaux Officiers qui l'environnoient. Il ne voulut point nommer son successeur. „ Je ne le désigne point, leur dit-il; „ l'amitié pourroit me seduire, & „ je craindrois qu'un choix indiscret & témeraire ne privât de „ l'Empire celui qui en est le plus „ digne, ou n'exposât à l'envie celui „ à qui j'aurois donné la préference. „ Nous sommes nécessairement obligés de supprimer des détails très-intéressants. Disons seulement que l'Auteur n'a pas oublié de parler de la tentative que fit Julien pour rebâtir le Temple de Jerusalem & du miracle qui la rendit inutile.

La mort de Julien, & l'abandon où l'Armée ſe trouvoit au milieu d'un pays ravagé & inconnu, ſans vivres, ſans munitions, la mirent au deſeſpoir. Dès que le jour parut, on s'aſſembla pour élire un Empereur. L'ambition ſouffla le trouble & le déſordre. Tout paroiſſoit annoncer, dit notre Auteur, une révolte ouverte, quand l'Armée par une eſpece d'inſpiration, proclama Jovien Empereur; c'étoit un homme de grande qualité, de bonne mine, d'une taille majeſtueuſe, & d'une valeur diſtinguée. Il n'avoit encore ni l'experience ni les titres qui ſembloient devoir préceder cette élevation, mais au défaut de l'âge & des dignitez, Jovien avoit toutes les vertus qui pouvoient lui mériter l'Empire. Il avoit ſignalé ſon zele pour la Religion, du temps de Julien, en choiſiſſant de renoncer à porter l'épée, plûtôt que de trahir ſa foi. Auſſi ſon premier ſoin, au moment de ſon élection, fut de déclarer qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à commander à des Payens. On vit dans cette occaſion ce que peut l'au-

torité ſur les hommes. La plûpart n'étoient retournez à l'Idolâtrie que dans la crainte de déplaire à Julien, ou dans l'envie de mériter ſes bienfaits. Sans doute que dans ces commencemens le même motif hâta leur retour. Le temps & les réflexions aidées de la grace l'épurerent dans la ſuite. Il s'agiſſoit de ſauver l'Armée. L'entrepriſe étoit plus difficile, depuis que les Perſes étoient inſtruits de la mort de Julien. Il eſt dangereux & comme impoſſible de ſe retirer devant une Armée dont les ſuccès à tout inſtant augmentent l'audace, qui connoît parfaitement ſon pays, & qui y trouve pour elle-même des reſſources qu'elle a l'avantage de dérober à l'ennemi. On s'opiniâtra à vouloir repaſſer le Tygre, & il en coûta la vie à une infinité de Soldats; mais l'intrépidité que les Romains témoignérent dans cette occaſion, fut leur ſalut. Sapor étonné d'une fermeté ſi héroïque, leur envoya offrir la paix. Les conditions qu'il propoſoit, étoient dures & honteuſes, mais pouvoit-on les refuſer? Les vivres manquoient,

& les Soldats dans le Camp, étoient ſur le point de s'égorger les uns les autres pour ſe dérober aux horreurs d'une mort lente. On accorda tout ce qui étoit demandé. L'extrême néceſſité juſtifia la facilité de l'Empereur. Peut-être auroit-il réparé, s'il eût vêcu, la tache que cet évenement imprima au nom Romain, mais la mort le ſurprit bientôt. On le trouva expiré dans ſon lit le matin du 17. de Février 364, ſans qu'on pût en pénétrer la véritable cauſe. Il n'avoit que 33. ans, & avoit regné 7. mois & 20. jours. Le zele qu'il témoignoit pour la Religion, le fit ſincérement regretter des Chrétiens ; les Payens eux-mêmes, ne lui ont pas conteſté les qualités qui annonçoient un grand Prince.

Après la mort de Jovien, il y eut un interregne de dix jours. L'Armée étoit à Nicée. „ Chacun tourna les „ yeux, dit notre Auteur, vers Sal„ luſte Préfet de l'Orient, le plus ex„ cellent homme de ſon ſiécle & à „ qui il ne manquoit que d'être Chré„ tien pour être le plus digne du

„ Thrône ; mais lui même empêcha „ ſon élection, s'excuſant ſur ſon „ grand âge qui ne lui permettoit pas „ de ſoûtenir le poids des affaires, „ & comme à ſon refus, on vouloit „ déferer l'Empire à ſon fils, il s'y „ oppoſa encore, en repreſentant que „ ce jeune Officier n'avoit ni les con- „ noiſſances ni la ſageſſe néceſſaires „ pour remplir dignement une place „ ſi importante. „ Ce trait ſi noble de déſintéreſſement méritoit bien de trouver ici ſa place. Enfin tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Valentinien fils d'un pere que ſon mérite avoit rendu illuſtre, & qui d'une naiſſance obſcure, s'étoit élevé par degrés juſqu'aux premieres dignités de l'Armée ; il avoit donné lui-même en pluſieurs occaſions des preuves d'une rare valeur & d'une grande capacité. Diſgracié ſous Conſtance, il avoit été rappellé & rétabli ſous Julien, mais ſon averſion pour le Paganiſme, penſa lui coûter la vie. Comme il accompagnoit un jour Julien au Temple de la Fortune, il donna un ſoufflet à un Prêtre qui avoit laiſſé

tomber ſur ſon habit quelques gouttes d'eau luſtrale, ſans être retenu par la préſence de l'Empereur. Ce Prince frémiſſant de colere, voulut l'obliger à ſacrifier, & ſur ſon refus conſtant, il l'exila. Il ſignala les premiers momens de ſon regne, par la fermeté avec laquelle il répondit à l'Armée qui le preſſoit de ſe choiſir un Collégue, & ce ne fut qu'au bout de quelques mois qu'il s'y détermina. Il tint à cet effet un grand conſeil à Nicée, où ſelon la coutume, dit notre Auteur, chacun ſe piqua de montrer beaucoup d'éloquence & peu de candeur, c'eſt-à-dire que tous les avis alloient à déterminer l'Empereur à faire choix de ſon frere, & à prouver que le bien de l'Empire le demandoit, flatterie d'autant plus dangereuſe qu'elle ſe couvroit d'un prétexte ſi honorable. Le Général Dagalaiſe fut le ſeul qui oſa parler avec franchiſe : „ eh, Seigneur, dit-il, pour-„ quoi déliberer ſi long-tems? Si vous „ aimez votre famille, vous avez un „ frere, ſi vous aimez l'Etat, choi-„ ſiſſez le plus digne. „ Cette liberté

piqua vivement le Prince, mais il n'en eut que plus d'eſtime pour celui qui l'avoit euë, & il le récompenſa du Conſulat peu de temps après. Eſt-il plus beau à un particulier d'être aſſez généreux pour dire à ſon Maître une vérité qui peut l'offenſer, mais qui intéreſſe le bien public, ou à un Prince de l'entendre ſans rougir, de l'approuver, & d'en aimer l'auteur? L'amour fraternel l'emporta pourtant ſur les autres conſidérations, & Valens fut aſſocié à l'Empire. Rien ne fut plus admirable que le concert avec lequel les deux freres travaillerent dans ces commencemens à procurer le bonheur des Peuples. On réforma les abus, on renouvella les Loix les plus ſages, on en fit de nouvelles; l'abondance par leurs ſoins devint générale dans toutes les Provinces de l'Empire. Il ne falloit pas moins que cet ordre dans le Gouvernement, pour ſe diſpoſer à ſoutenir avec ſuccès les cruelles guerres dont on étoit menacé. Les Barbares s'ébranloient de toutes parts pour attaquer l'Empire, & l'éternel Sapor,

toujours fidele à sa haine, toujours peu délicat sur la foi des Traitez, faisoit revivre ses prétentions sur l'Armenie. Cette situation des affaires, obligea les deux freres de *se partager* l'Empire, les principaux Officiers & les Armées, ensorte pourtant que la principale autorité demeura toujours à Valentinien. Il céda l'Orient à Valens, & prit pour lui l'Occident qui étoit le plus vivement attaqué par les Barbares. Tout le regne de Valentinien se passa à leur faire la guerre, & presque toujours avec des avantages signalés. Pour les contenir plus efficacement il avoit couvert de forteresses tous les bords du Rhin; il voulut encore en faire bâtir sur les bords du Danube au haut de l'Illyrie, dans le pays des Quades, afin d'y entretenir des Garnisons. On avoit déja commencé d'exécuter les ordres de l'Empereur, lorsqu'on fut arrêté par les remontrances pleines de douceur des Quades, qui demanderent qu'on leur permît de députer à la Cour pour en porter leurs plaintes.

„ Maximin Préfet des Gaules,

„ homme cruel & entreprenant, se „ chargea de la commission, il alla sur „ les lieux & reprit les travaux interrompus, sans s'embarasser des Quades. Gabinius leur Roy se rendit „ auprès de Maximin & lui fit sentir „ que la construction d'une forteresse „ dans un pays étranger, étoit une „ infraction visible du droit des gens. „ Il est juste, lui dit-il, de laisser „ vivre en paix ceux qui ne cherchent point à troubler les autres. „ Si la passion de conquérir ne nous „ domine plus, il nous reste encore „ celle de demeurer les maîtres de „ notre pays, nous abandonnons à „ ceux qui s'en piquent, la gloire d'assujettir les Nations ; la liberté fait „ tout notre bonheur ; en nous renfermant dans des bornes aussi légitimes, ce n'est point une grace que „ nous vous demandons ; nous reclamons les droits de la Justice. Le „ perfide Maximin parut touché de „ ces raisons si sensées ; il pria Gabinius de passer quelques jours avec „ lui, il le traita avec amitié ; l'affaire fut mise en négociation ; mais lorsqu'il

qu'il vit ce Prince délivré de tout ſoupçon, il le poignarda lui-même, dit-on, au milieu d'un repas. Les Quades furent outrés de cette noirceur ſans exemple : ils coururent de toutes parts à la vengeance. Deux Legions furent taillées en piéces. Toute la Pannonie devint la proye des Barbares. Valentinien alla en perſonne à cette guerre. Après avoir mis en cendres tout le pays, il fit repaſſer le Danube à ſon Armée, & vint à Bergition petit Château dans la Pannonie. Là les Quades humiliés, obtinrent de ſe préſenter devant lui, & demeurerent quelque temps à ſes pieds ſans ſe relever, ſaiſis de crainte & de reſpect. Valentinien choqué de leur pauvreté & de la groſſiereté de leurs habits, regarda l'Ambaſſade comme une inſulte, & prévenu de cette idée, il ſe mit dans une colere ſi furieuſe, qu'il ſe rompit une veine, & tomba entre les bras d'un de ſes Officiers, en vomiſſant beaucoup de ſang. Il expira quelques heures après dans d'horribles convulſions le 17. de Novembre l'an 375, la 55^e^ annee

de ſon âge & la 12^{e} de ſon regne. Trop de dureté le rendit peu aimable : il eut peu d'attention à ſoulager les Peuples, & les impôts ſe réglerent plus ſur l'avarice des Gouverneurs, que ſur les beſoins de l'Etat. On lui reproche encore ſa violence, & de n'avoir fait la guerre qu'en furieux & dans le deſſein d'exterminer ſes ennemis. Il ſoutint mal l'idée que l'on avoit d'abord de ſon zèle pour la Religion, & il laiſſa les Idolâtres exercer paiſiblement leur culte ſacrilege ; mais de grandes vertus compenſerent ſes défauts. Sa ſageſſe appaiſa les troubles intérieurs de l'Empire, & ſa valeur termina glorieuſement les guerres étrangeres. Ses Edits & ſa conduite irréprochable, bannirent de la Cour les vices & la débauche. Si l'on en excepte, conclut l'Auteur, quelques occaſions particulieres où la vivacité l'emporta au-delà des bornes de la modération, il montra dans toute ſa conduite, de l'eſprit, du courage, de la politeſſe même & de la grandeur.

Cet éloge de Valentinien, paroît

encore plus juſte, lorſqu'on le compare à ſon frere Valens. Le regne de ce dernier, fut plein d'évenemens mémorables, mais aucun ne tourna à ſa gloire. Il put être heureux dans quelques occaſions, mais il ne parut jamais qu'il méritât de l'être. La révolte de Procope, & les ſuccès qu'il eut d'abord, penſerent coûter l'Empire à Valens, & la défaite de ce Rival, ne fut point ſon ouvrage. Para Roy d'Armenie fut cruellement aſſaſſiné par ſes ordres. La guerre des Goths lui fut fatale. Ces peuples chaſſez par les Huns, s'étoient retirez en grand nombre ſur les terres de l'Empire. On leur avoit donné des terres en propre. Ils ſervoient utilement à défendre les frontieres contre ceux des autres Barbares qui vouloient les inſulter. Pluſieurs même s'étoient rendus célébres par leur valeur, leurs exploits & leurs talens. L'avarice infame d'un Gouverneur occaſionna la plus cruelle guerre peut-être qui eût été encore allumée contre l'Empire. Rebutez des traitemens cruels qu'ils eſſuyoient, & des taxes énormes qu'on

leur impoſoit, ils ſe ſoulevent, ils appellent à leur ſecours leurs compatriotes établis dans d'autres pays, ils ſe répandent comme un torrent, ils pillent les Provinces, & font des courſes juſqu'aux portes de Conſtantinople. On murmure publiquement contre l'indolence de l'Empereur; il ſe détermine à la fin à marcher contre eux; la bataille ſe donne, les Romains ſont totalement défaits. Aucune journée ne leur avoit été auſſi funeſte depuis la bataille de Cannes. Valens bleſſé d'une fléche eſt porté dans la maiſon d'un Payſan qui ſe trouve ſur le chemin. Une troupe de Goths ſurvient, & après quelques tentatives pour enfoncer les portes, y met le feu & ſe retire, ſans ſçavoir qui y étoit renfermé. Ce fut là que Valens accablé de douleur & livré au deſeſpoir, fut brûlé vif le 9. d'Août l'an 378. la 15^{e} année de ſon regne & la 50 de ſon âge. Un ſaint Solitaire lui avoit prédit ſon deſaſtre, lorſqu'il quitta Conſtantinople, & Valens l'avoit fait mettre en priſon, réſolu de le faire mourir à ſon retour. Ce fait

est attesté par les Historiens les plus graves. Telle fut la fin malheureuse d'un Prince qui avoit si mal répondu à l'élévation que son frere lui avoit procurée. Poltron, foible, ennemi du travail & de l'application, avide d'argent, il n'eut aucune des qualités qui imposent sur le trône. La tolerance universelle qu'il établit, prouve qu'au fonds toutes les Religions lui étoient indifferentes. Cependant il fut l'implacable ennemi de la Foy de Nicée, & le Protecteur le plus ardent de l'Arianisme ; l'Eglise dans ses Annales le compte parmi ses plus cruels persecuteurs.

Cet Extrait étant déja assez long, nous ne pouvons donner contre notre premiere intention, celui du second Volume que le mois prochain.

ARTICLE IV.

Il primo Canto dell' Iliade d'Homero, tradutto in Versi Italiani. In Londra, per Jiovanni Brindley Libraio di sua Altezza Reale all' arme del Re in nevv Bondstreet,

anno 1736. C'eſt-à-dire, le premier Livre de l'Iliade d'Homere, traduit en Vers Italiens, à-Londres, chez Jean Brindley Libraire de Son A. R. aux Armes du Roy, dans le new Bondſtreet 1736. Vol. *in-octavo* pages 40. Epitre Dédicatoire au Prince de Galles, pages 16.

Mr le Marquis Scipione Maffei accoutumé à enrichir les Nations chez qui il voyage de quelque nouveau tribut de ſes ſçavantes veilles, après avoir donné aux François des *Inſcriptions Latines*, donne des Vers Italiens aux Anglois, & ces Vers ſont une Traduction litterale du premier Livre de l'Iliade: en voici l'hiſtoire telle qu'il l'expoſe dans ſon Epitre Dédicatoire au Prince de Galles.

Ce Prince dans une converſation obligeante pour les Poëtes Italiens, & pour M. Maffei, exigea de lui quelque nouvelle Poëſie: & ce Marquis fit imprimer ſon eſſay ſur Homere en Vers ſans repos réglé & ſans

rimes. Les raiſons qui l'ont engagé à ce genre de verſification ſe réduiſent à dire, que l'uniformité des cadences & des terminaiſons, contraint & retrecit le génie des Modernes, au lieu que celui des Anciens libre de cet eſclavage, au moyen de leur Hexamétre, ſoit Grec, ſoit Latin, eſt toujours ſupérieur par cette liberté même : Et voilà pourquoi, dit l'Auteur, les Poëmes d'Homere & de Virgile nous inſpirent du dégoût pour tous ceux des autres Langues. Il ne penſe pas ſi ſévérement des Poëmes du Dante, de l'Arioſte & du Taſſe. Il les rapproche fort de Virgile & d'Homere, juſqu'à les égaler à eux, quant au génie & à l'enthouſiaſme. Il avoue ſeulement que ſouvent leur ſtile dégénere de la pureté de l'expreſſion Homerique ou Virgilienne, & par conſéquent qu'ils s'éloignent un peu des Anciens. A ne conſiderer que la verſification, c'eſt aſſurement faire grace à ces trois Poëtes Italiens : & les cadets à ce prix ne doivent pas être mécontens de ce partage, quoiqu'inégal avec leurs aînés. D'autres en effet

pourroient croire que la difference qu'on a trouvée entre les uns & les autres naît encore plus du fonds des choſes, & de la ſubſtance même des Poëmes, que de la tournure des Vers. Mais comme M. Maffei ne touche point à ce premier article, nous nous abſtiendrons auſſi d'y entrer, & nous ne parlerons avec lui que du tour de la Poëſie moderne.

Sans déſapprouver la Rime auſſi généralement que le faiſoit M. de la Motte, l'Auteur la trouve peu propre aux grands Poëmes, tels que l'Epique & le Dramatique. Dans l'un le Poëte raconte, dans l'autre, il ſe cache : & la rime ſemble nuire à ces deux objets. A quoi donc ſe réduira-t-elle ? A la Poëſie Lyrique & Muſicale. Tel eſt le ſentiment de M. Maffei ; nous ne pouvons cependant nous imaginer qu'il penſe que nos Corneilles & nos Racines en valuſſent mieux ſans la force & le charme de leurs rimes ; & nous dirons le même de la cadence & des enjambemens, ſans égard à l'autorité de Ronſard, que l'Auteur cite en faveur de la

Poësie libre & dégagée des liens que les bons Poëtes lui ont donnés. Non, il n'est pas possible que notre Poësie s'écarte jamais de la sage & heureuse séverité où Malherbe l'a fixée, ni que personne se le persuade, ou puisse le persuader aux François ; il n'en est pas ainsi de l'Italie & de l'Angleterre. Le Trissin est le premier qui crut la Langue Italienne capable d'imiter la versification des Grecs & des Latins. Shakespear depuis Chaucer en fit autant pour la Poësie Angloise, & l'on sçait que le *Paradis perdu* de Milton n'est point rimé. Ainsi la proposition de M. Maffei se borne à ceci. » Les Vers » Italiens qu'on appelle libres, *Sciolti*, peuvent imiter en tout les » Vers anciens, si l'on observe d'en » varier les enjambemens & le repos. Par ce moyen l'on variera „ l'harmonie, on évitera la langueur „ des consonances, & l'on ne sera „ plus dans la nécessité d'introduire „ des paroles ou des pensées inutiles, comme on le fait si fréquemment pour finir le Vers, en ache-

„ tant un défaut par un autre. Ajoûtez à cela que le Vers libre en Italie est très-susceptible du concours des voyelles, des transpositions de mots, & de ces tours qui font disparoître le Vers. C'est surtout à cette derniere qualité que M. Maffei semble attribuer *l'heureux sort que sa Merope a éprouvé*, dit-il, *en tous lieux, fort au-dessus de son mérite.* Il est si épris du charme de la Poësie libre, qu'il la croit plus difficile que la Poësie rimée: Paradoxe pour les François, qui cessera de l'être pour les Italiens, si l'essai de M. Maffei réussit à leur goût; car il le donne pour épreuve, & c'est à eux d'en juger. „ Peut-être, „ se disoit-il à lui-même, notre Lan- „ gue ne connoît-elle pas encore „ toutes ses forces: pour les lui „ faire connoître, il convient de „ voir si elle soûtiendra une pareille „ épreuve; si elle pourra tout imi- „ ter, paroles, figures, graces, „ force, pureté, majesté, varieté, „ harmonie: Si elle aura des mots „ *spécifiques*, pour parler comme les „ Médecins, des mots qui expri-

„ ment à la maniere des Grecs, les „ ſons & les actions. „ C'eſt pour cela que M. Maſtei en copiant Homere preſque mot pour mot à la façon de l'Iliade Angloiſe, a porté le ſcrupule & la liberté juſqu'à *Italianiſer* les expreſſions doublées de ſon Original. Cette licence a réuſſi chez les Latins & les Anglois, peu en France. L'on s'eſt dégoûté des *Chevrepieds* de Ronſard & de toute la guipure antique de ſa Muſe Grecque & Latine en François. Il faut eſperer qu'il n'en ira pas ainſi des *piedargento*, *lungivibrante*, *guanciſiorita*, *piévalente*, & beaucoup d'autres termes à qui l'Auteur veut donner droit de bourgeoiſie en Italie. En un mot il faut attendre, comme l'illuſtre & ſçavant Auteur, ce que prononceront ſur cet eſſai les Juges légitimes, c'eſt-à-dire, les Italiens.

ARTICLE V.

Bibliotheque des Auteurs Ecléſiaſtiques du dix-huitiéme ſiécle, pour

servir de continuation à celle de M. du Pin. Deux Volumes in-octavo, à Paris chez Pralard, Cloître S. Julien le Pauvre, au bas de la ruë S. Jacques, à l'occasion, & chez Quillau, ruë Galande, près la Place Maubert, à l'Annonciation. 1736. in-octavo, pages 672. sans la Préface & les Tables.

COmme cette Bibliotheque n'est à proprement parler qu'un Sommaire ou une notice assez succincte de divers ouvrages publiés depuis long-tems, elle seroit en quelque sorte hors de rang dans un Journal destiné à faire connoître les Livres nouvellement imprimés. On ne doit donc pas attendre de nous un Extrait de cette Collection. D'ailleurs un simple précis ne suffiroit pas pour en manifester tout le mérite. Un examen critique & raisonné ne seroit pas de trop pour un ouvrage de cette nature. Mais à coup sûr l'Auteur veut bien nous dispenser d'un travail qui troubleroit le sien. Nous lui épar-

gnons volontiers l'embarras de recourir encore une fois au * *Laic d'Auxerre*, & de produire une seconde replique sous ce nom déguisé; il en coûteroit trop à sa politesse, si pour sa défense, il n'avoit à opposer que des injures triviales cent fois répétées, & cent fois méprisées. Contentons-nous d'emprunter du Livre en question, quelques traits originaux qui le caractérisent. C'est dans cette vûë que nous avons recueilli, entre mille du même goût, les propositions suivantes adoptées par l'Auteur : nous lui en demandons avec confiance l'éclaircissement, & la preuve pour l'intérêt de la vérité, & pour l'instruction de ses Lecteurs.

„ Pag. 35. On se servoit (dans „ les premiers siecles de l'Eglise) du „ témoignage du peuple, & l'on de- „ mandoit son consentement pour „ l'excommunication des coupables; „ mais le jugement étoit rendu par „ les Evêques, & par les Prêtres.

„ Pag. 38. Dans les causes qui

* V. l'Article CI. des Mémoires de Novembre 1735.

„ concernoient la Foy & la Doctri-
„ ne, les Evêques, qui trouvoient
„ orthodoxe la Doctrine pour la-
„ quelle un de leurs Confreres avoit
„ été condamné, pouvoient pren-
„ dre ſa défenſe : on aſſembloit un
„ Synode plus nombreux, & com-
„ poſé d'Evêques de pluſieurs Pro-
„ vinces, où l'on rapportoit l'af-
„ faire au jugement du Pape & de
„ ſon Concile, & ſi ces remedes
„ ne ſuffiſoient pas, on avoit re-
„ cours au Concile géneral.

„ Pag. 45. Selon les maximes qui
„ doivent paſſer pour conſtantes par-
„ mi nous, le Pape peut être ex-
„ communié, de l'excommunica-
„ tion que l'on appelle mortelle.

„ Pag. 46. Les excommunica-
„ tions véritablement injuſtes ne
„ nuiſent qu'à ceux qui les pronon-
„ cent, &c. Cependant l'opinion la
„ plus commune eſt qu'il faut crain-
„ dre une excommunication même
„ injuſte, quand ce ne ſeroit qu'à
„ cauſe du mal que fait celui qui la
„ lance, &c.

„ Pag. 48. Le droit d'excommu-

„ nier eſt aujourd'huy le même qu'il
„ étoit autrefois , & appartient aux
„ mêmes perſonnes, c'eſt-à-dire, à
„ l'Egliſe & à ſes Miniſtres par qui
„ ce droit eſt exercé. Mais autrefois
„ l'impoſition de la pénitence, l'ex-
„ communication, l'abſolution des
„ péchés & de l'excommunication
„ appartenoient à la même puiſſan-
„ ce, & à la même perſonne, &c.

„ Pag. 49. L'excommunication
„ *ipſo facto*, ou *latæ ſententiæ*, ſi
„ commune aujourd'huy, & qui fait
„ qu'un homme encourre l'excom-
„ munication en commettant une
„ telle action, quoiqu'il n'en ſoit
„ ni accuſé ni convaincu, qu'il ne
„ l'ait point avouée ni reconnuë, &
„ que même perſonne ne le ſçache,
„ n'étoit point en uſage dans les
„ premiers ſiecles de l'Egliſe.

„ Pag. 50. Les Curés par leur pre-
„ miere inſtitution avoient le pou-
„ voir d'excommunier, quand l'ex-
„ communication appartenoit au
„ for de la pénitence.

„ Pag. 52. Depuis que les excom-
„ munications devenues plus fré-

„ quentes dans le neuviéme siecle & „ les suivans, ont commencé à être „ moins craintes, on a inventé & „ mis en usage des formules pour „ publier, ou, comme on dit, „ pour fulminer des excommunica- „ tions, afin de jetter plus de ter- „ reur dans l'esprit des peuples, & „ on s'est servi de termes propres à „ les effrayer.

„ Pag. 55. Le Pape ne peut ex- „ communier les Ecclésiastiques ou „ les Laïcs des autres Diocèses, ni „ faire aucun acte de jurisdiction, „ sans le consentement des ordi- „ naires.

„ *Ibid.* L'Auteur (M. du Pin) „ découvre en particulier de quelle „ maniere les Papes ont voulu se „ reserver les causes majeures, & „ pose pour fondement de cette „ prétention la déférence de quel- „ ques Prélats qui consultoient le „ Souverain Pontife pour faire hon- „ neur au S. Siege.

„ Pag. 56. Si le Pape en effet, „ comme dit M. du Pin, avoit droit „ immédiat sur les fideles des autres

„ Diocèſes, ou s'il étoit, comme „ le prétendent les Ultramontains, „ l'ordinaire des ordinaires, les „ Evêques ne ſeroient plus Evêques: „ ils ſeroient dégradés entierement „ de leur autorité, &c.

Pag. 57. Tous (les Evêques) „ ont droit de gouverner leurs Egli„ ſes indépendamment du Pape.

„ Pag. 58. Le Pape n'a point droit „ de juger ni d'excommunier per„ ſonne à ſon Tribunal de Rome, „ s'il n'a juriſdiction ſur lui.

„ Ibid. La qualité de Chef que „ l'on reconnoît dans le Pape, ne „ lui attribue point le droit de gou„ verner les autres Egliſes, ni d'ex„ communier les fideles qui ſont „ dans d'autres Diocèſes.

„ Pag. 59. Les exemptions accor„ dées aux Monaſteres par les Papes „ ſont contre le droit commun.... „ par conſéquent la demande & le „ conſentement de l'Evêque ſont né„ ceſſaires, afin qu'on les accorde, „ en ſorte que ſi l'Evêque n'y veut „ pas conſentir, le Pape ne peut „ point les accorder, il faut encore

„ que la puiſſance temporelle con-
„ coure avec la ſpirituelle de l'Evê-
„ que pour les autoriſer.

„ Ibid. Les diſpenſes, que le Pa-
„ pe accorde, loin de prouver ſon
„ autorité ſur toute l'Egliſe, ne
„ montre ſouvent que l'abus de ſon
„ autorité légitime, parceque ces
„ diſpenſes ont été inconnües à l'an-
„ tiquité, &c.

„ Pag. 60. La réſerve de certains
„ cas au Pape eſt inoüie dans toute
„ l'antiquité, & elle ne s'eſt intro-
„ duite que par abus dans les der-
„ niers ſiecles.

„ Pag. 93. Il y a des Théolo-
„ giens qui ont pouſſé la témerité
„ juſqu'à dire, que ſi des Chrétiens
„ étoient obligés d'aimer Dieu, leur
„ condition ſeroit plus dure que cel-
„ le des Juifs.

„ Pag. 101. Afin que l'homme ſoit
„ juſte, il faut que les dégrés d'a-
„ mour de Dieu dans ſon cœur,
„ ſoient plus forts que ceux de l'a-
„ mour de la créature; que la cha-
„ rité domine la cupidité.

„ Pag. 102. Les commandemens

„ de l'Eglise conformes à ceux de
„ l'Evangile, ordonnés dans tous les
„ tems, en tous lieux, & pratiqués
„ par tous les véritables Chrétiens,
„ nous doivent servir de regles de
„ mœurs.

„ Pag. 103. On ne fait point d'ac-
„ tion de vertu, ni de piété sans
„ l'amour de Dieu, & qui ne soit
„ rapportée à lui.

„ Pag. 107. Cet amour de Dieu
„ (nécessaire pour obtenir la rémis-
„ sion de ses pechés dans les Sacre-
„ mens de Batême & de pénitence)
„ doit être un amour de charité,
„ par lequel on aime Dieu sur toutes
„ choses. Il faut qu'il prédomine
„ dans le cœur pour être justifié.

„ Pag. 108. La distinction de la
„ contrition, qui est un amour de
„ Dieu par un motif de charité par-
„ faite, & de l'attrition, qui est une
„ detestation du péché conçüe par
„ la crainte des peines, n'a com-
„ mencée à être connüe parmi les
„ Théologiens que depuis le dou-
„ ziéme siecle.

„ Pag. 116. La grace ſuffiſante, „ qu'ils ſuppoſent donnée à tout le „ monde, ne les tire pas de ce laby- „ rinthe..... Ils ne peuvent pas „ ſoutenir que ce ſoit là la grace de „ Jeſus-Chriſt, qui ſelon ſaint Au- „ guſtin, fait faire le bien, & ſans la- „ quelle on ne le peut faire. Cepen- „ dant leur intention eſt d'attribuer „ à cette grace la même poſſibilité „ pour obſerver les commandemens, „ qui ne convient qu'à la grace effi- „ cace.

„ Pag. 162. Il avoit (M. Huy- „ gens) profondément gravée dans „ l'eſprit cette grande maxime de S. „ Auguſtin; que l'Ecriture-Sainte ne „ commande autre choſe que la cha- „ rité, & ne défend que la cupidité.

„ Pag. 415. Comme de la ſupe- „ riorité du Métropolitain ſur les „ Suffragans, il ne s'enſuit pas que „ ceux-ci n'ayent pas ſéance dans les „ Conciles, pour y déliberer avec „ leur Archevêque ſur les ſujets pro- „ poſés; de même il ne s'enſuit pas „ pour les Curés, que pour être

„ ſoumis aux Evêques, ils n'ayent
„ point ſcéance dans les Synodes, &
„ voix même délibérative ſur tout
„ ce qui s'y peut propoſer.

„ Pag. 419. Tout ce qu'il (le
„ Sieur Guy Drappier) a rapporté
„ dans cet écrit, doit ſuffire à un
„ homme raiſonnable, pour être
„ convaincu de l'importance & de la
„ néceſſité du gouvernement en
„ commun, & du droit ques les Cu-
„ rés ont d'y avoir part pour le bien
„ de l'Egliſe, dans l'étenduë de la-
„ quelle ils ſont répandus comme
„ les Evêques.

„ Ibid. Le Pape, l'Evêque & le
„ Curé qui ont le même caractere
„ Sacerdotal, doivent gouverner l'E-
„ gliſe par les mêmes regles.

„ Pag. 613. L'homme par ſon
„ premier peché contracta une eſpe-
„ ce de néceſſité de pecher, mais
„ une néceſſité toute libre, parce-
„ qu'elle n'étoit autre choſe qu'une
„ volonté ferme & opiniâtre de joüir
„ des créatures, &c.

Pag. 625. On *y* * trouve les ſé-

* Dans les inſtructions Théologiques & morales ſur le Symbole par M. Nicole.

„ mences du systême de M. Nicole
„ sur la grace générale, réfuté si
„ solidement par M. Arnaud dans
„ plusieurs écrits qui ont été recueil-
„ lis.

Pag. 630. l'égalité de puissance
„ n'exclut point la primauté dans la
„ même puissance. Dans la même
„ puissance il peut y avoir un pre-
„ mier, & cette primauté a résidé
„ dans S. Pierre, & réside dans tous
„ ses successeurs à l'égard de toutes
„ les puissances de l'Eglise.

ARTICLE VI.

CORRECTIONS ET ADDITIONS pour l'Histoire de la Vie d'Hyppolite Châtelet de Beauchâteau, inserées par M. L. G. dans son premier Tome de la Bibliotheque Ecclésiastique, page 294. & suivantes.

NOus avons une obligation particuliere à l'Auteur de cette Bibliotheque, c'est de nous avoir produit une Anecdote fine, d'une

grande recherche, & toute neuve qui peut tenir sa place dans les futurs *Supplémens de Moreri* pour augmenter la liste des bons Contes sur les PP. J... Elle est trop singuliere pour n'être pas reproduite dans nos Mémoires. Il s'agit du *petit de Beauchâteau* (a) dont Mrs de Sainte Marhe, Baillet, Dupin, Titon du Tillet, ne nous disent que ce qu'ils en ont sçû. Le Continuateur *rectifie* cet article, & voici le trait important qu'il y ajoûte.

Beauchâteau s'étant fait Anglican,
» le P. Germain Jesuite sous qui il
» avoit étudié à Paris au College
» de Clermont vint le trouver se-
» crettement, & voulut lui persua-
» der de rentrer dans la Religion
» Catholique, & de s'engager dans
» la Societé des Jésuites (*fait très-*
» *vraisemblable à qui les connoît.*)
» Beauchâteau écouta ses proposi-
» tions, parut y consentir, & exi-
» gea préalablement quelque som-
» me d'argent. (*Notés qu'il étoit*

[*a*] Voyez Bibliotheque des Auteurs Ecclésiastiques du 18. Siécle, &c, p. 297.

» *de la Congregation de la Doctrine*
» *Chrétienne qui poſſede l'Acte de*
» *ſon engagement du 4. Mars 1666.*)
» Mais ce qu'il demandoit lui ayant
» été refuſé, ſa converſion feinte
» s'éclipſa. Le Jéſuite imprudent
» & déſavoué ſans doute par ſes
» Confreres (*ils auroient bien dû*
» *l'autoriſer*) voulut le faire Catho-
» lique malgré lui, & étant allé un
„ ſoir dans ſa chambre il voulut
„ l'obliger le POIGNARD SUR LA
„ GORGE, (voye plus courte que l'ar-
„ gent demandé) de rétracter par
„ écrit ſon ſermon d'abjuration, &
„ de promettre de ſortir d'Angle-
„ terre dans quinze jours, & de
„ monter ſur un Vaiſſeau qui de-
„ voit aller à la Rochelle. Beau-
„ château qui ne s'attendoit pas à
„ un ſermon ſi pathétique ſigna la
„ rétractation qu'on lui demandoit,
„ & promit ce qu'on exigeoit de
„ lui. Mais revenu de ſa frayeur il
„ ſe plaignit de la violence qu'on
„ lui avoit faite, en donna avis à
„ la Cour d'Angleterre. Et le Roi
„ fit publier un Edit, par lequel il
le

„ le prenoit sous sa protection, &
„ ordonnoit qu'on informeroit con-
„ tre le P. Germain & ses compli-
„ ces, s'il en avoit (peut-on dou-
„ ter qu'il n'en eût?) Tout cela
„ se passoit en 1675. Beauchâteau
„ plus tranquille depuis cet évene-
„ ment continua de prêcher & de
„ déclamer sans raison contre l'E-
„ glise Catholique. On le fit Dia-
„ cre de l'Eglise Anglicane, Maître
„ ès Arts de l'Université d'Oxford,
„ & on lui procura quelques autres
„ avantages. Il se mit à écrire en
„ Anglois un Ouvrage contre le
„ Concile de Trente (*a*) qui a été
„ imprimé, & qui est dédié à l'E-
„ vêque de Londres; & l'on croit
„ qu'il mourut Ministre à Harwick
„ après l'an 1690. Voilà *au vrai*
„ l'histoire de Beauchâteau. „

Puisque la voilà *au vrai*, il n'y a pas le mot à dire. Ceux qui douteroient le moins du monde de cette

[*a*] Il y a plus d'un Ouvrage *contre le Concile de Trente* par des membres de l'Université d'Oxford.

histoire, ou qui voudroient des preuves authentiques de la démarche insensée du P. Germain pour conquérir Beauchâteau à la Societé, de l'argent demandé & refusé, du Poignard substitué en sa place, du bruit étonnant que cette affaire fit à la Cour d'Augleterre, de l'Edit du Roi publié en conséquence contre le P. Germain & ses complices; & le tout en 1675. peuvent aisément trouver ces preuves juridiques & constater l'histoire *au vrai*.,, Nous
„ l'avons tirée, (dit le Continua-
„ teur) des Registres la Doctrine
„ Chrétienne de la Maison de S.
„ Charles à Paris, & de plusieurs
„ Lettres originales manuscrites,
„ écrites dans le tems même par
„ une *personne* qui résidoit en An-
„ gleterre, & que M. l'Abbé le
„ Roy avoit prié de suivre & de
„ faire suivre cet avanturier (Beau-
„ château) dans ses démarches. „
Il faut espérer qu'on trouvera aussi l'Edit du Roy d'Angleterre contre le P. Germain & ses complices. On en a déja la datte, sçavoir 1675.

Il ne s'agit plus que de ſçavoir par quelle avanture le P. Germain François de nation, & Régent au College de Clermont, paſſa dans les Miſſions d'Angleterre, dont les ſeuls Jéſuites Anglois, Ecoſſois & Irlandois ſont en poſſeſſion de tems immémorial. On ſe ſouvient parmi nous d'un Pere Germain de la Province de Languedoc, mort à Quebec depuis environ huit ans. Mais celui-ci ne connoiſſoit ni l'Angleterre, ni Beauchâteau, & n'avoit jamais régenté à Paris. Les Jéſuites ne peuvent cependant déſavouer un fait atteſté par M. L. G. & inſéré dans les Archives des RR. PP. de la Doctrine Chrétienne. C'eſt un Article de plus qui manquoit aux Annales de la Societé, & qu'elle ſçaura mettre à profit pour enrichir ſon Hiſtoire.

Il faut avouer que le nouveau Continuateur de M. Dupin a une ſagacité merveilleuſe, quand il s'agit de déterrer ces ſortes de Piéces que le Public ne connoiſſoit point avant

lui. Il avoit déja fait ses preuves dans le Supplément de Moréri. L'Article qui concerne feu M. Huet fait foy de son sçavoir faire en ce genre. Notre Auteur produit une Lettre de ce Prélat à M. l'Abbé Tallemant, au sujet de sa permutation de l'Evêché de Soissons avec celui d'Avranches. La Lettre est datée du 5. Octobre 1689. « Notre accord, „ dit M. Huet, fut fait à Aunay en „ présence de M. de Segrais, & du „ P. de la Ruë Jésuite. Il fut convenu que M. de Sillery qui avoit „ l'Evêché d'Avranches, & qui passa à celui de Soissons, me donneroit quatre mille livres de pension sur ses autres Benefices. „ Avranches vaut cent quatre-„ vingt-cinq mille livres de rente; „ sur quoi il y a trois mille livres „ de pension; ôtant ces trois mille „ livres & y en ajoûtant quatre „ mille livres, ce sont quatre-vingt-„ quinze mille livres qui me demeurent. „

On avoit crû jusqu'alors; 1°. Que

le revenu de l'Evêché d'Avranches ne passoit pas ving-deux mille livres de rente; 2°. Que quatre mille livres ajoûtées à cent quatre-vingt-cinq mille livres donnent cent quatre-vingt-neuf mille livres; 3°. Qu'après la soustraction de trois mille livres de pension sur la somme précédente, il restoit cent quatre-vingt-six mille livres, & non pas quatre-vingt-quinze mille livres; mais on s'étoit trompé; & M. L. G. représente une Lettre authentique qui nous aprend ce que le Public & les Calculateurs les plus exacts avoient ignoré jusqu'alors. C'est dommage que MM. les Evêques d'Avranches ne puissent faire usage d'un titre qui ajoûteroit au revenu annuel de leur Evêché plus de cent soixante mille livres de rente. Nous pourrions citer grand nombre d'Articles de la même force dont on est redevable au sçavant Auteur de la Bibliotheque, & du Supplément; mais en voilà assez pour cette fois.

ARTICLE VII.

MEMOIRES POUR SERVIR à l'Histoire des Insectes, Par M. de Reaumur de l'Académie Royale des Sciences. Tome II, contenant la suite de l'Histoire des Chenilles, & des Papillons; & l'Histoire des Insectes ennemis des Chenilles.

MOnsieur de Reaumur traite dans son *huitiéme Mémoire* des Chenilles à douze jambes, qu'il appelle *Arpenteuses*. Ce sont celles qui en 1735. ont causé beaucoup de désordre dans les Légumes en plusieurs endroits du Royaume, & pour cette raison il les appelle aussi *Chenilles de Légumes*. " Les Laituës
„ Romaines ont été les premieres
„ attaquées par ces Chenilles, qui
„ ont ensuite passé aux autres espe-
„ ces de Laituës, aux Pois, aux
„ grosses Féves, aux Haricots, &
„ qui n'ont épargné presqu'aucunes
„ Plantes de nos Jardins. Mais ce

„ n'étoit pas ſeulement dans les Jar-
„ dins que ces Chenilles s'étoient ſi
„ fort muliplićes: les campagnes en
„ étoient remplies .... car les Lé-
„ gumes ne ſont pas les ſeules Plan-
„ tes de leur goût. Elles s'accommo-
„ dent des feuilles d'un très-grand
„ nombre d'autres plantes & de
„ ſaveurs très-différentes, comme
„ de celles de la Renouée, du
„ Trefle, du Gramen, des Char-
„ dons, & ſur tout dés Chardons à
„ grandes feuilles, de celles de la
„ Bardanne, de la Sauge, de l'Ab-
„ ſinthe. Elles aiment beaucoup le
„ Chanvre, & en Alſace elles ont
„ attaqué les Plantes de Tabac. „

M. de Reaumur décrit la maniere dont elles filent leur coque, dont elles roulent les feuilles, & dont elles ſe transforment en Criſalides & puis en Papillons. Ce ſont des Papillons nocturnes, qui ne laiſſent pas de voler auſſi le jour avec beaucoup d'agilité. Mais qui eſt-ce qui a pû cauſer en 1735. cette étonnante multiplication de ces Chenilles pernicieuſes? A cette queſtion

M. de Reaumur répond, que loin de nous étonner de cette multiplication extraordinaire, c'eſt une beaucoup plus grande merveille qu'il n'y en ait pas autant & plus chaque année; & il le prouve par un calcul fort ſimple, qui eſt qu'il ne faut que vingt Papillons pour produire en un an huit cens mille Chenilles. Il s'agit donc moins, ſelon lui, d'examiner pourquoi certaines années ſont ſi fécondes en Chenilles, que d'expliquer pourquoi il y en a ordinairement ſi peu. Or il en indique pluſieurs cauſes ſagement ménagées par la Providence pour la conſervation des biens de la terre. Ces cauſes ſont en général que ces Chenilles ont des ennemis qui les détruiſent, & en ſi grand nombre, qu'il eſt ſurprenant qu'il en reſte quelques-unes. D'ailleurs elles ſont ſujettes à des maladies qui cauſent parmi elles de grandes mortalités. Mais comme il y a des années qui ſont ſaines aux Chenilles & aux Papillons, il peut arriver quelquefois que ces mêmes années ſoient

mal ſaines aux Inſectes qui leur font la guerre; & lorſque ces deux circonſtances ſe réuniront, comme apparemment elles ſe ſont réunies en 1735. la multiplication des Chenilles nous paroîtra toujours étonnante.

„ Quand ces chenilles ſe ſont mul-
„ tipliées juſqu'à un certain point,
„ on a beau leur faire la chaſſe: on
„ ne ſçauroit ſuffire à les détruire.
„ Nous avons tâché de décrire leur
„ papillon de maniere à le faire re-
„ connoître, & il ſeroit à ſouhaiter
„ que les Jardiniers le connuſſent
„ bien. Dans les années où il en pa-
„ roîtra beaucoup, ſurtout dans le
„ mois d'Août, ils ne perdroient pas
„ leur temps s'ils s'occupoient à les
„ prendre. En tuant alors deux pa-
„ pillons ils détruiroient la ſemence
„ de 80000. chenilles pour le mois
„ de Juin de l'année ſuivante. Leur
„ peine ne ſeroit pas même mal em-
„ ployée dans le mois de Mai, puiſ-
„ que chaque papillon femelle tué
„ alors les délivreroit d'environ 400

„ chenilles pour le mois de Juin sui-
„ vant. „ Pour rendre aux Jardiniers cet avis plus utile, M. de Reaumur a imaginé un petit filet en forme de sac ou de capuchon attaché au bout d'un bâton avec lequel il seroit aisé de prendre les papillons, & qu'il conseille aux Jardiniers d'avoir parmi leurs outils.

Autre question. Ces chenilles *des légumes* sont-elles une espece de poison, & y a-t-il du danger à en manger quelqu'une dans de la salade ou du potage? A cela M. de Reaumur répond qu'il y a à la vérité des chenilles veluës qui nous causent des démangeaisons cuisantes par un effet de leurs poils lorsqu'ils s'attachent à notre peau, à peu près comme certaines féves d'Amérique qu'on appelle pois grattés; mais cela ne ressemble en rien à du poison. Il assure d'ailleurs qu'on peut manier tant qu'on voudra les chenilles *des légumes* & toutes les chenilles rases sans craindre qu'elles causent la moindre élévation, la moindre rougeur, ni la moindre cuisson à la peau. Il est vrai que cela ne prou-

ve pas que les chenilles ne ſoient pas un poiſon ; mais ſur quel fondement aſſureroit-on qu'elles en ſont un ? il eſt au contraire aſſez vraiſemblable qu'elles n'en ſont pas un ; il y a peu de perſonnes à qui il ne ſoit arrivé d'en manger dans des légumes ſans le ſçavoir & ſans en être incommodés. Les oiſeaux de bien des eſpeces les trouvent très-bonnes. Elles ſont fort du goût des moineaux & des poules. Les Moutons, les Vaches, les Bœufs, les Chevaux, les Anes, &c. en mangent neceſſairement beaucoup.
„ Nous ſommes peu familiariſés avec „ les Inſectes, & nous ſçavons qu'il „ y a des circonſtances où quelques-„ uns ſont capables de nous faire du „ mal ; c'en eſt aſſez pour nous les „ faire craindre preſque tous & en „ tout tems. Si les groſſes chenilles „ raſes devenoient auſſi communes „ en ce pays que le ſont les Saute-„ relles en quelques autres, peut-être „ que les Payſans mangeroient en „ France les Chenilles comme on „ mange les Sauterelles en Afrique. „ Que ſçait-on ſi elles ne ſeroient pas

„ regardées par la ſuite comme un
„ mets agréable & ſain ! Pluſieurs
„ eſpeces de vers ſe nourriſſent &
„ croiſſent dans l'intérieur du bois
„ de différens arbres : il y a de ces
„ vers de différente groſſeur. On en
„ trouve aſſez communément d'auſſi
„ gros que le petit doigt, & il y en
„ a de beaucoup plus gros. La plû-
„ part ont le corps ras & blanc, ils
„ ſont peſants & lourds ; ceux qui
„ ont été tirés de leurs trous peu-
„ vent à peine ſe traîner ſur leurs
„ anneaux : ils ont enfin un air fort
„ dégoûtant. Si on condamnoit quel-
„ qu'un à manger une de ces Che-
„ nilles raſes ou un de ces vers de
„ bois, il ſe détermineroit apparem-
„ ment pour la Chenille ; cependant
„ Pline nous apprend liv. 17. chap.
„ 24. que les Romains avoient mis
„ ces vers au nombre des animaux
„ qu'ils engraiſſoient avec de la fari-
„ ne, pour les ſervir ſur leurs ta-
„ bles comme des mets fort recher-
„ chés & fort délicats....... Elien
„ liv. 14. chap. 13. nous parle d'un
„ Roi des Indes qui au lieu des

„ fruits qu'on ſervoit aux Grecs au
„ deſſert, faiſoit ſervir un ver roti
„ qui naît ſur une plante..... mais
„ ſans remonter à des temps ſi éloi-
„ gnés, des vers d'une groſſeur énor-
„ me qui ſe transforment enſuite
„ dans les plus gros ſcarabés qui nous
„ ſoient connus, ces vers vivent dans
„ l'intérieur de quelques arbres de
„ nos Iſles de l'Amérique. On y
„ fait rotir ces vers, on les mange,
„ & il y a des gens qui les trouvent
„ ſucculents. Loin de déclamer avec
„ Pline contre le luxe de la table qui
„ avoit conduit les Romains à en-
„ graiſſer les vers des chênes, il me
„ paroît très à ſouhaiter qu'un pareil
„ goût pût nous venir, que nous
„ devinſſions auſſi friants de ces vers
„ que l'étoient les Romains. Les vers
„ qui ſe transforment en hannetons
„ ordinaires, ceux qui ſe transfor-
„ ment dans les ſcarabés monocéros
„ ſont blancs, gras & dodus com-
„ me ceux du chêne, & ils feroient
„ peut-être d'auſſi bons plats, &c„
Ces réfléxions ſont ſuivies de pluſieurs autres ſemblables qu'il ſeroit trop

long de rapporter ; mais avec cela M. de Reaumur ne doit se flatter que médiocrement d'introduire ce nouveau mets dans les tables, & il paroît aussi s'en détacher sans peine ; mais il conclut du moins qu'on a tort de redouter les Chenilles autant que l'on fait.

Le *neuviéme Mémoire* est employé à décrire les Chenillles *arpenteuses* à dix jambes & de quelle maniere les Chenilles sçavent se descendre & se remonter par le moyen d'un fil. Mais ce détail est trop long pour que nous puissions le suivre, & il ne contient d'ailleurs aucune singularité bien remarquable. Nous avons oublié de dire qu'on donne à ces Chenilles le nom d'*arpenteuses* à cause de leur façon de marcher ; car à chaque pas qu'elles font, elles replient leur corps en deux, formant une espece de boucle, ou d'anneau, en sorte que chaque pas est de la moitié de leur longueur, rapprochant d'abord la moitié postérieure, & avançant ensuite la moitié antérieure, ce qui ne représente pas mal un arpenteur

qui toiſe un terrain. Ces Chenilles ont encore une particularité qui eſt de ſe tenir dans des attitudes ſingulieres qui ſuppoſent en elles une force prodigieuſe proportionément à leur grandeur; car on en voit telle qui n'ayant d'autre point d'appuy que ſes deux crochets ou jambes de derriere, ſoutient tout ſon corps preſque horiſontalement pendant pluſieurs minutes.

Dans le *dixiéme Mémoire* il eſt traité des Chenilles *aquatiques*. Il eſt aſſez vraiſemblable que ce champ eſt vaſte & fournira dans la ſuite beaucoup de matiere à M. de Reaumur; mais juſqu'à préſent il n'a encore obſervé que deux eſpeces de Chenilles aquatiques, l'une qui vient ſur le potamogeton plante marécageuſe, l'autre ſur la lentille aquatique, qui eſt cette petite plante verte dont les feuilles aſſez ſemblables à une lentille, couvrent quelquefois toute la ſurface des eaux dormantes. La premiere eſpece de ces Chenilles eſt remarquable par l'induſtrie qu'elle employe à ſe faire un loge-

ment. Elle taille comme en plein drap avec ſes dents un morceau à peu près ovale d'une feuille de potamogeton ; elle porte enſuite ce morceau ſur une autre feuille ou ſur la feuille même ; elle l'y applique, l'attache dans ſon contour avec des fils, & ſe loge entre deux. Elle ſe transforme dans la ſuite en papillon comme les chenilles terreſtres, & il paroît aſſez ſingulier qu'un animal qui a été élevé dans les eaux devienne un animal volant dans les airs ; mais la choſe n'eſt pas rare parmi les Inſectes aquatiques ; on peut dire même qu'elle eſt très-commune.

L'*onzieme Mémoire* nous apprend quels ſont les ennemis des Chenilles, & il doit plaire à ceux qui haïſſent ces Inſectes ; mais M. de Reaumur remarque que quelque haïſſables qu'ils puiſſent paroître, notre intérêt propre doit nous porter à ſouhaiter la conſervation de l'eſpece, par la raiſon qu'ils ſervent de nourriture à des oiſeaux qui nous font beaucoup de plaiſir tels que le Roſſignol & la Fauvette. Les Chardon-

nerets en font auſſi un grand uſage; & ſi les Chenilles ne ſervent pas immédiatement de nourriture à d'autres oyſeaux, elles en ſervent du moins aux vers dont ces oyſeaux ſe nourriſſent, de ſorte qu'il faut regarder une année ſtérile en Chenilles comme une fort mauvaiſe année pour beaucoup d'oyſeaux. C'eſt ainſi que la nature, lorſqu'elle a produit des animaux nuiſibles a ſçû prendre de ſages précautions pour en empêcher la trop grande multiplication, & que ſi d'un autre côté elle a auſſi pourvû à la conſervation de leur eſpece, elle nous en a dédommagé par d'utiles compenſations. Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur les rapports que toutes les parties de l'Univers ont entre elles, & la dépendance où elles ſont les unes des autres, on n'y trouvera rien de haïſſable : tout au contraire paroîtra admirable, utile, néceſſaire & l'ouvrage d'une ſageſſe infinie. Que ſeroit-ce ſi nous connoiſſions tous ces rapports! car ils ſont infinis, & le peu que nous en connoiſſons, mérite à peine d'être

compté pour quelque chose. C'est aussi l'ignorance où nous sommes de l'usage qu'on peut faire des Insectes qui nous les fait haïr & mépriser. Quel Insecte a dû paroître plus dégoutant & plus inutile que le ver à soye, avant qu'on en eût connu l'utilité, & quel tort n'auroit-on pas fait à tout le genre humain, si on avoit exterminé l'espece de cet Insecte!

Le premier ennemi de la Chenille, du moins dans quelques especes, c'est la Chenille même; car elles s'entredévorent, & la plus forte s'engraisse de la substance de la plus foible. De vingt Chenilles d'une même espece que M. de Reaumur avoit mises dans un poudrier, il ne lui en resta qu'une. Elles s'étoient toutes dévorées les unes les autres, & celle-ci avoit dévoré la derniere de ses compagnes: mais la plûpart des Chenilles ne sont pas si barbares. On voit ordinairement même les especes differentes vivre pacifiquement entre elles. „Aussi ont-elles assez d'ennemis contre „ lesquels elles sont hors d'état de

„ ſe défendre. Pluſieurs eſpeces de
„ vers les rongent toutes vivantes.
„ Les uns ſe tiennent en partie ſur
„ le corps de la Chenille même, ils
„ le percent & le ſucent. D'autres
„ vivent dans l'intérieur de la Che-
„ nille; ils y ſont ſi bien cachés qu'on
„ ne ſoupçonneroit pas quelquefois
„ qu'une Chenille qui en a le corps
„ farci en eût un ſeul. Elle paroît ſe
„ porter à merveilles: ſon extérieur
„ n'eſt en rien changé, malgré les
„ vers qui dévorent continuellement
„ ſes parties intérieures.

M. de Reaumur donne ſur ces vers tous les éclairciſſemens néceſſaires, & refute l'opinion abſurde de quelques naturaliſtes qui voyant des vers ſortir d'une Chenille, ont avancé ſans aſſez examiner la choſe; que les Chenilles enfantoient quelquefois des vers: paradoxe de Phyſique auſſi ridicule que ſi on diſoit qu'une chatte enfante des Souris. Pour lui il a obſervé avec exactitude & ſans doute avec admiration comment une petite Mouche trouvant une Chenille propre à conſerver ſes œufs, ſe poſte ſur

ſon dos, & lui perce la peau à diverſes repriſes pour y dépoſer ſes œufs, comme les Mouches font ſur la viande. La Chenille ne laiſſe pas de ſe bien porter pendant pluſieurs jours & de ſe transformer en Criſalide ; mais il ne ſort de cette Criſalide que des vèrs éclos des œufs de la Mouche, & quelquefois des vers déja métamorphoſez en mouches. M. de Reaumur explique tout ce détail fort au long, & ce détail l'engage à parler de pluſieurs eſpeces de Mouches. La plus ſinguliere eſpece dont il parle eſt celle qu'il appelle *Ichneumon*, à cauſe du rapport qu'il trouve entre le caractere de ces Mouches & l'*Ichneumon* des Egyptiens. Aux choſes qui n'ont pas encore de nom établi chacun eſt maître de donner le nom qu'il veut. Mais cette dénomination nous paroît tirée un peu de loin. Un autre Auteur a appellé ces Mouches *Vibrantes*, & ce nom ſemble leur convenir mieux. Il y en a de petites & de groſſes, & chaque eſpece dans ſa proportion eſt extrêmement vive & vorace. Les plus groſſes ont une agi-

lité & une force surprenante. Elles se soutiennent en l'air comme immobiles par un battement d'ailes si vif qu'on n'apperçoit pas leurs aîles. Là elles attendent leur proye & la cherchent des yeux, & dès qu'elle est à portée elles fondent sur elle comme un trait rapide, & l'emportent dans leurs serres. Elles enlevent les araignées même au milieu de leur toile, & vangent ainsi les autres Mouches de leur plus redoutable ennemi.

Une espece de vers dont parle M. de Reaumur & qui mange les Chenilles, mérite aussi quelque attention. Ce Ver se file une petite coque qui a la forme d'un œuf racourci, couleur de café brun avec une bande blanchâtre tout autour. „ Mais, dit „ M. de Reaumur, leur difference „ la plus singuliere, & ce qui m'en„ gage à en parler, c'est que celles „ de ces petites coques dont j'avois „ rompu le fil de soye qui les sus„ pendoit, & que je tenois dans des „ boëtes ou des poudriers y sautoient „ quand il leur en prenoit envie, & il leur

„ en prenoit envie aſſez ſouvent. On „ les déterminoit preſque toujours „ à ſauter quand on les poſoit ſur la „ main. La chaleur les y excitoit ap- „ paremment. Elles faiſoient tantôt „ de grands & tantôt de petits ſauts. „ Les petits ſauts ne les portoient „ qu'à huit ou dix lignes de l'endroit „ d'où elles étoient parties, & quel- „ quefois elles ſautoient à trois ou „ quatre pouces, & quelquefois plus „ loin. La hauteur de leur ſaut n'eſt „ guere moins grand que ſa longueur. Or il paroît aſſez difficile d'expliquer par quel reſſort un petit animal enfermé dans une coque comme dans une boëte, peut la faire ſauter. Car pour qu'il faſſe un effort qui éleve ſa coque il faut, ce ſemble, qu'il ait un point d'appui ; or le point d'appui doit faire en bas un effort égal à celui que l'animal fait en haut, & par conſéquent la coque doit demeurer immobile. Cependant c'eſt un fait dont l'obſervation même n'eſt pas nouvelle ; car M. Carré l'a rapporté à l'Academie des Sciences il y a déja pluſieurs années, ſans en donner

l'explication , autant qu'il nous en ſouvient ; mais M. de Reaumur explique parfaitement ce petit Phenomene après l'avoir obſervé de ſes yeux, ce qu'il a pû faire aiſément, parceque ces coques ſont transparentes à un grand jour. Il a remarqué que le Ver eſt tellement replié dans ſa coque que formant une eſpece d'arc, ſa tête & l'extremité oppoſée portent ſur la partie inferieure de la coque, tandis que ſon dos ainſi vouté touche la partie ſuperieure. Dans cette ſituation le Ver ne ſçauroit faire ſauter ſa coque ; mais il aime à changer de poſture, & il y eſt apparemment ſouvent obligé par diverſes circonſtances. Or ſi le Ver par un mouvement preſte & vigoureux retire ſes deux extremitez qui poſent ſur la partie inferieure de ſa coque pour les porter à la partie ſuperieure, & que ces deux extremitez frappent cette partie ſuperieure avant que le dos ſe ſoit replié vers l'inferieure ; il eſt évident que la coque doit ſauter ; & c'eſt préciſément ce que fait le Ver.

Les Chenilles ont encore d'autres ennemis entr'autres les punaiſes de bois & de Jardins qui les percent & les ſuccent. Mais un des plus redoutables pour elles eſt un Ver noir qui a ſix jambes écailleuſes attachées aux trois premiers anneaux. Une ſeule Chenille ne lui ſuffit pas pour un jour, il en dévore pluſieurs dans la même journée, & il ſçait trouver leur nid & s'y placer. Auſſi lui arrive-t-il ſouvent de ſe gonfler tellement de nourriture qu'il en perd toute ſa force, & qu'il demeure à ſon tour en proye à d'autres Vers, même à ceux de ſon eſpece qui le dévorent.

Douzieme Mémoire. Il y a peu de plantes, & d'arbres qui ne nourriſſent des Chenilles dans l'interieur de leur fruit, de leur tige ou de leurs branches. La recherche en ſeroit infinie, & d'autant plus difficile qu'elle eſt moins à portée de nos obſervations. Cependant la patience & le travail viennent à bout de tout. *Labor omnia vincit improbus ;* & M. de Reaumur n'a pas laiſſé d'aſſembler déja un nombre conſidérable d'obſervations en ce

genre.

genre. C'eſt la matiere du douzieme Mémoire, le dernier de ce ſecond Volume, dans lequel les Lecteurs trouveront diverſes obſervations curieuſes, ſur les Vers qui gâtent les fruits & les grains. Il ſeroit à ſouhaiter que ces obſervations fuſſent également utiles; & peut-être qu'elles le deviendront par la ſuite. Quel ſervice M. de Reaumur ne rendroit-il pas au Public ſi ſes obſervations ſur les Vers qui rongent les fruits, & ſur les Charenſons qui mangent le bled, le conduiſoient à trouver le ſecret de les détruire? Mais pour de pareilles découvertes ſouvent le travail, & l'eſprit ne ſuffiſent pas; il faut encore quelquefois un heureux hazard que le tems n'amene ſouvent qu'après bien des années de recherches.

ARTICLE VIII.

GUSTAVI-GEORGII ZELTNERI D. P. P. & P. Historia Crypto-Socinismi Altorfinæ quondam Academiæ infesti Arcana, &c. (C'est-à-dire.) Histoire secrete du Socinianisme caché, qui infecta autrefois l'Université d'Altorf, écrite en grande partie sur des Mémoires MSS. avec le Journal de la Vie de Valentin Smalcius, tiré de l'Original de l'Auteur; & deux cens lettres de Martin Ruar, qui étoient devenues rares. Le tout accompagné de Notes & d'éclaircissemens. Par Gustave-Georges Zeltner. A Leipsic, chez G. Frid. Gleditsch. MDCCXXIX. deux vol. in-4°. pages 1244. pour l'Histoire, & 704. pour les lettres sans les Tables & la Préface.

CE Livre seroit utile, même nécessaire, à qui entreprendroit de donner une Histoire du Socinianisme complete, détaillée, & telle enfin que nous n'en avons point en-

core : Ovrage néanmoins curieux, & même important, s'il étoit bien exécuté. Mais dans le dessein de s'aider de celui que nous annonçons, il faudroit s'armer de patience, & de courage, pour dévorer une infinité d'inutilités, de minuties, de digressions, qui embarrassent, qui partagent, & qui fatiguent l'attention. Après tout, ne vaut-il pas encore mieux essuyer quelque ennui, & qu'il en coûte un peu de peine, que de manquer absolument du secours nécessaire que nous présente un Ecrivain laborieux? Ce ne sont seulement pas des faits recherchés avec soin, & sauvés de l'oubli, dons nous lui sommes redevables : La doctrine des Sociniens exposée par quelques-uns de leurs principaux Docteurs, avec tout l'art d'une captieuse dialectique, capable d'imposer à ceux dont la foi n'est pas bien établie; leurs maximes séduisantes, cachées sous l'apparence d'une piété épurée, d'un culte dont la simplicité charme des cœurs rebelles au joug respectable, qui captivant la raison, l'eclaire, la régle, la fortifie;

les tours pleins d'artifices que ces ennemis de la lumiere, sçavent donner à l'erreur & au mensonge ; leurs mœurs, leur conduite, leur opiniâtreté presque inconvertible ; leur folle présomption, l'orgueilleux mépris qu'ils font de l'autorité ; en un mot, leurs projets, leurs pratiques, leurs mysteres, leur Théologie, choses peu connues dans toute leur étendue, hors de la cabale ténébreuse qu'elles caractérisent ; voilà ce qu'il importe de dévoiler ; pour faire bien connoître une Secte justement odieuse à toutes les sociétés chrétiennes, & c'est ce qu'on voit répandu dans tout cet Ouvrage. On y trouve même des armes pour combattre ce monstre : armes à la vérité qui perdent beaucoup de leur force entre les mains de gens qui ayant ouvert à ceux qu'ils attaquent le chemin à l'indépendance, n'ont plus de moyen efficace de les ramener à la raison, & ne peuvent tout au plus les tirer d'un précipice, que pour les replonger dans un autre. Aussi le Docteur Zeitner fait-il de vains efforts pour

leur ôter le funeste avantage que leur fournit l'exemple pernicieux du schisme de Luther. Mais armes employées avec succès par ceux qui toujours unis au centre de la vérité, sagement dociles, & sages avec sobriété, suivant l'avis de l'Apôtre, ne laissent aucune ressource à leurs vaines subtilités.

L'Université d'Altorf devenue célébre en peu de tems par la réputation des Professeurs habiles qu'on y attira, se croioit en possession de la plus pure doctrine, parce qu'elle n'étoit que Luthérienne, lorsque vers le commencement du dernier siécle, le Socinianisme vint troubler son repos, & ternir la gloire dont elle se vantoit. Il s'y insinua d'abord avec l'artifice & la souplesse du serpent; il y parut ensuite avec assez d'éclat pour exciter la vigilance des Magistrats; les chefs de la faction furent recherchés, punis, dissipés, ou obligés d'abjurer leurs erreurs, & les choses furent remises dans l'état où elles étoient depuis la prétendue Réforme de Luther. C'est ce qui

fait la matiere de l'Ouvrage dont nous rendons compte ; Ouvrage, comme nous l'avons dit, auſſi peu agréable pour la forme, qu'il eſt utile & important pour le fond.

Le premier Tome qui contient l'Hiſtoire, n'eſt diviſé qu'en quatre Chapitres, qui rempliſſent 814. pages. Dans le premier Chapitre, M. Zeltner raconte la vie des deux principaux Auteurs de la nouvelle Secte, Jean Vogel, & Joachim Peuſchel, la naiſſance & les progrès de cette faction, entrant dans des détails qui ne laiſſent rien ignorer de ce qui paroît avoir quelque rapport à ſon ſujet. Comme il ne convenoit pas à leurs intérêts de ſe faire connoître, ceux de la cabale avoient entr'eux un chifre qui déguiſoit les noms des perſonnes & des choſes dont ils pouvoient avoir le plus d'occaſions de parler dans leur commerce ſecret. C'eſt à expliquer & à commenter ce chifre, qu'eſt employé le ſecond Chapitre. L'Auteur dévoile par-là tous leurs myſteres, & démaſque ceux qui y entroient. Il fait voir leurs

liaiſons avec les Arminiens, & la conformité de leurs ſentimens. Mais il a ſoin de diſtinguer les vrais Sociniens, de quelques autres, ou accuſés, ou ſoupçonnés ſans aſſez de fondement : car il paroît avoir fort à cœur de rendre juſtice à tout le monde. Dans le troiſiéme Chapitre, il rapporte ce que firent les Sociniens d'Altorf, pour infecter l'Allemagne, de leur pernicieuſe Doctrine, en ſe ſéparant, & ſe répandant en différentes Univerſités. Ce fut ce qui découvrit leurs mauvais deſſeins, & le poiſon qu'ils avoient eu l'adreſſe de cacher aſſez bien ſous le maſque d'une fauſſe piété. Les plus opiniâtres furent convaincus par des examens juridiques, d'autres s'enfuirent, quelques-uns furent arrêtés & mis en priſon, & l'on eſpéra enfin de purger de cette peſte la ville & le territoire de Nuremberg, qui commençoient à ſe ſentir de la contagion. En effet, Vogel & Peuſchel firent publiquement leur abjuration, & furent reçûs dans la communion de l'Egliſe Luthérienne ; ils regagnerent parfai-

tement l'estime & la confiance de leurs concitoyens, & des Magistrats, qui leur donnerent des emplois & des dignités, dont ils jouirent jusqu'à la mort. C'est ce que nous apprenons dans le quatriéme Chapitre de ce premier volume.

La premiere partie du second Tome est un supplément. Il contient plusieurs piéces qui donnent un grand jour non-seulement à l'Histoire particuliere du Socinianisme d'Altorf, mais encore à l'Histoire générale & à la Doctrine des nouveaux Ariens. On y trouve entr'autres choses, la rétractation des deux chefs de la Secte. Vogel la fit solemnellement par un discours public qu'il prononça à Altorf le 25. de Janvier de l'année 1617. sur la Divinité de J. C. *De verâ & æternâ Jesu Christi Divinitate.* Peuschel prononça le même jour & dans le même dessein, un semblable discours sur la satisfaction de J. C. *De sanctissimâ D. N. J. Christi satisfactione* : deux points capitaux contre l'impiété Socinienne. Ces discours sont rai-

ſonnés & Théologiques, tels enfin qu'une Univerſité Luthérienne pouvoit s'en contenter, en les ſuppoſant ſinceres.

Il n'en fut pas de même du fameux Socinien Valentin Smalcius. Il entreprit de réfuter la rétractation des deux nouveaux convertis, & il le fit par une longue Diſſertation, où il examine pied à pied les argumens de ſes adverſaires, & les combat avec toutes les chicannes & les fauſſes ſubtilités dont cette Secte, plus qu'aucune autre, ſçait faire uſage pour éluder la force des preuves les plus convainquantes, & des textes les plus évidens de l'Ecriture Sainte. C'eſt un précis de la Théologie Socinienne la plus ſubtile, & la plus propre à faire illuſion à des eſprits curieux & indociles. L'Editeur n'a pas manqué d'y joindre ſes Remarques, pour en faire ſentir la foibleſſe, & détourner la contagion. Mais, pour être plus efficaces, elles devoient être d'une autre main. Il n'y a que la vérité pure & ſans altération, qui puiſſe triompher ſûrement de l'erreur.

On trouve encore parmi les piéces de ce recueil la *Confeſſion de Foy* que Joachim Peuſchel envoya ſur la fin de 1615. de Jene à Nuremberg aux *Curateurs* de l'Univerſité d'Altorf, pour obéïr à l'ordre qu'il en avoit reçû. C'eſt une Réponſe à douze Articles qu'on lui avoit propoſés, & ſur leſquels on demandoit qu'il expliquât nettement ſon ſentiment. Ces Articles regardent le Symbole de Nicée, & celui qu'on appelle de S. Athanaſe ; la Trinité des perſonnes, dans l'unité d'eſſence ; la diſtinction des deux natures en J. C. dans l'unité de perſonne ; la divinité de J. C. la préexiſtence du Fils de Dieu ; la vérité de ſon humanité dans l'état de gloire où il eſt, & de ſa chair & de ſon ſang dans l'Euchariſtie ; enfin la ſatisfaction de J. C. Peuſchel, au lieu de retracter ſes erreurs ſur tous ces points, s'enveloppe & ſe jette dans de vains raiſonnemens, pour les ſauver à la faveur de ſes ſophiſmes & des authorités de quelques Théologiens Catholiques & Proteſtans, ou mal enten-

duës, ou mal appliquées. En un mot par ces artifices, il élude la réponſe préciſe qu'on lui demandoit, & fait voir qu'il eſt encore auſſi Socinien qu'il l'avoit jamais été. En même-tems il écrivit une longue Lettre aux Adminiſtrateurs de ſon Univerſité, pour leur rendre compte de ſa doctrin.e Elle eſt rapportée à la page 406. & ſuivantes, du premier volume. Dans cette Lettre par de longs circuits & des détours affectés, par des diſcours vagues & hors d'œuvre, par de grandes proteſtations du reſpect le plus profond, mais le plus hypocrite, Peuſchel fait clairement entendre à ſes Supérieurs qu'il n'a point changé de ſentiment, qu'il ne reconnoît aucune authorité ſur la terre, qui ait droit de régler ſa foi. Il déclare qu'il reçoit toute l'Ecriture, qu'il s'en tient à la pure parole de Dieu; qu'il croit ce qui y eſt clairement contenu, que dans les autres choſes il ſuſpend ſon jugement. Il fait enſuite une profeſſion de Foi artificieuſement Socinienne. Il ſe plaint de la défenſe ſévére que

les Proteſtans faiſoient de lire ou de vendre les Livres Photiniens, eux-dit-il, qui font imprimer l'Alcoran, & qui n'empêchent pas qu'on n'imprime des Livres impies, & des bouffonneries, poiſon le plus pernicieux à la vraie piété & aux bonnes mœurs. Il traite cette conduite de *nouvelle tyrannie Papale*, qu'il eſt triſte, ajoûte-t-il, de voir exercer par des gens qui ſe glorifient d'avoir ſecoüé le joug du Pape. Sur quoi Schroder bon Luthérien, très-eſtimé parmi les ſiens, & qui a mis des apoſtilles à la Lettre de Peuſchel, fait cette „ réflexion : “ Ce n'eſt point une „ tyrannie, c'eſt une précaution pa„ ternelle. „ *Non tyrannis hæc eſt, ſed paterna quædam proviſio.* Il finit en proteſtant toûjours de ſon innocence ſur-tous les chefs dont on l'accuſoit ; & exhortant ſes juges à ne point ſe rendre eſclaves des paſſions de ſes accuſateurs.

Dans le même-tems Vogel envoya de Wittemberg où il s'étoit retiré, une ſemblable profeſſion de Foi aux Magiſtrats de Nuremberg, de qui dépend la Ville d'Altorf, qui n'en

eſt qu'à trois milles. C'eſt un précis de la doctrine & des fauſſes ſubtilités des Sociniens, & de la maniere dont ils expliquent les textes de l'Ecriture qui condamnent leurs erreurs. Elle eſt rapportée dans le Recueil, depuis la page 1071, juſqu'à la page 1112.

On lit encore dans ce ſupplement une Confeſſion de Foi de même eſpéce de Nicolas Dümler autre Socinien de Nuremberg, qui voyant bien qu'elle ne contentoit pas, s'échapa preſque auſſi-tôt après qu'il l'eut préſentée. En effet elle n'eſt pas moins impie que les deux autres, & les Sophiſmes de la ſecte y ſont mis en œuvre avec autant d'artifice & de mauvaiſe foi. (*Voyez Tom. II. page* 1119, *juſqu'à* 1157.)

Le Journal de la vie de Valentin Smalcius, écrit par lui-même, fait une partie conſidérable de ce Recueil. Il commence au 12. de Mars de l'année 1572. jour de ſa naiſſances, & finit à l'année 1622. qu'il mourut le 8. Décembre. Il rapporte dans un grand détail, mais en peu

de mots, comme il convient à un Journal, jusqu'aux moindres événemens de sa vie, & les autres choses qui se passoient de son tems, marquant exactement l'année, le jour, quelques-fois jusqu'à l'heure précise, & même l'aspect des astres; car il donnoit dans l'Astrologie judiciaire, dont quelques Disciples de Mélancthon étoient follement entêtés, comme leur maître. Il paroît encore qu'il ajoûtoit trop de foi aux songes, lui qui ne croyoit pas à l'Evangile. Mais ces foiblesses ne sont que trop ordinaires à ces prétendus esprits forts. Crédule jusqu'à l'excès, sur des choses qui ne méritent point de créance, il conte sérieusement des prodiges inoüis, & qu'apparement il ne persuadera pas. Il dit qu'en 1598. il tomba en Lithuanie de la grêle grosse comme la tête d'un Cheval, & un morceau de glace long & large de quatre aulnes, qui ruina entiérement l'espérance de la moisson. Son Journal est semé de semblables merveilles, & d'observations superstitieuses. Il ne laisse pas d'être utile pour l'Histoire de ce tems-là.

Smalcius nâquit à Gotha dans la Turinge, d'un pere qui s'étoit remarié à 82. ou 84. ans. Le portrait qu'il fait de lui même ne paroît point flatté ; s'il vante son esprit, il ne dissimule pas son mauvais caractere. Il raconte que lorsqu'il étoit encore enfant, Dinckel Recteur du College disoit de lui qu'il *seroit un jour un autre Luther.* Il prétendoit en faire un grand éloge, mais il n'en disoit pas encore assez ; Smalcius alla bien plus loin que ce Réformateur. Etant devenu plus grand, son insolence & son libertinage le rendirent odieux à ses maîtres. Je voyois, dit-il, nos Prédicateurs mener une vie dissolue, & je les imitois. Quand ils m'en faisoient des réprimandes, je leur répondois hardiment que je ne faisois que ce qu'ils m'avoient appris. Durant ses études de Théologie, il attaquoit si vivement les opinions de ses Professeurs, qu'ils disoient entre eux qu'il deviendroit un nouvel hérétique : *coeperant de me mussitare me fore aliquem novum hæreticum.* La prédiction ne tarda pas à se véri-

fier. Il rencontra à Strasbourg André *Voidovius*, qui par ses entretiens, & en lui faisant voir les Dialogues de Bernardin Ochin, lui donna les premieres idées des erreurs Photiniennes. Il en profita si bien, que l'année suivante 1592. le propre jour de Noël, il fut reçu *dans l'assemblée de Christ*, (c'est ainsi qu'il nomme la Secte des Sociniens) en se faisant rebatiser, suivant l'usage qu'ils observoient en ce tems-là. Aussitôt il alla courageusement déclarer la nouvelle profession qu'il venoit de faire, aux Ministres de son Pays : mais il fut mal reçu du Surintendant Eckart, qui l'auroit fait arrêter & mettre en prison, s'il ne se fut promptement échapé. Il se retira en Pologne où le Socinianisme avoit fait de plus grandes conquêtes, & se trouvoit le mieux établi. Il y passa presque toute sa vie dans les fonctions d'un zelé Ministre de l'impiété, visitant, fortifiant les freres des diverses Provinces, appaisant les disputes qui s'élevoient entre eux, faisant de nouveaux proselytes, enfin tout occupé des affaires de la

Secte, dont il fut un des principaux Chefs, & des plus fameux Docteurs. Il fut souvent aux prises avec le célébre Jésuite Smiglécius, le fleau des Unitaires en Pologne, pour qui les Protestans & les Sociniens mêmes, sans en excepter Smalcius son adversaire, ont eu une estime singuliere.

En rapportant la mort de Fauste Socin arrivée le 3. de Mars 1604. il exhale sa douleur dans une espece de lamentation en vers Elégiaques, plus propre à faire rire par le bisare des sentimens & le mauvais goût de la Poësie, qu'à attendrir ceux qui ne sont pas atteints de la même folie. C'est l'effet que produisent encore les accès de tendresse & de dévotion Socinienne, répandus dans ce Journal.

La derniere partie du Receuil contient les deux cens Lettres dont il est parlé dans le titre imprimées depuis long-tems en Hollande; les cent premieres en 1677. les dernieres en 1681. Elles sont presque toutes de Martin Ruar, ou du moins adressées à ce dangereux & opiniâtre

Socinien, que ni les ſollicitations de ſes amis, ni les larmes de ſa famille, ni ſes propres diſgraces ne purent arracher aux erreurs dont il s'étoit infatué. Ruar avoit beaucoup d'eſprit, d'étude & de ſçavoir, une éloquence douce, inſinuante, ſéduiſante, de la ſubtilité dans les raiſonnemens, une grande modération dans la diſpute, un air de ſimplicité & de droiture dans ſa conduite qui ſembloit ne reſpirer que l'amour de la vérité & les bonnes mœurs : talens pernicieux dans un eſprit livré à la témérité de ſes penſées ! Son ſtile eſt aiſé, net, agréable ; il a même une ſorte d'élégance de tours & de ſentimens. Apôtre aſſidu de l'Arianiſme renaiſſant, avec de ſemblables avantages, faut-il s'étonner qu'il ait fait tant de conquêtes à ſon parti ? Ses Lettres contiennent un grand nombre de choſes curieuſes pour l'hiſtoire de ſon tems, & utiles pour la controverſe, Cette édition eſt plus exacte que la premiere, qui eſt devenuë très-rare : l'ordre chronologique rétabli, & les remarques de l'Editeur y ajoutent un nouveau prix.

ARTICLE IX.

APOLOGIE DE M. L'ABBE' Desfontaines au sujet d'un article du Journal de Trevoux. A Amsterdam chez François l'Honoré 1736. *brochure in* 12. *page.* 31.

C'EST une nouvelle feüille volante de M. l'Abbé Desfontaines, dont nous ne lui contesterons pas la proprieté; car elle porte tous les caracteres de son Auteur. S'il y avoit dans cette *petite production* quelque chose d'intéressant pour le Public, nous nous ferions un plaisir d'en donner l'extrait. Mais en verité quel gré le Public nous sçauroit-il de lui apprendre que M. l'Abbé Desfontaines n'est pas content de nous, *pag.* 3. qu'il prétend que nous lui avons obligation de l'accueil favorable dont le Public honore nos memoires, *pag.* 4. que nous sommes des ingrats, *ibid.* mais que c'est le combler d'honneur, *ibid.* qu'il est un Lion, & que nous som-

mes des ânes, *pag.* 5. qu'il est un agneau, & que nous sommes des loups, *pag.* 24. qu'il est gouté du Public, & que ce sont des ignorans & des Litterateurs méprisés qui ne l'estiment point, *pag.* 5. tel est le début modeste de sa lettre. On voit qu'il fait tous ses efforts pour répondre à une critique fort douce & fort mesurée que nous avons faite il y a près d'un an, d'une histoire des revolutions de Pologne qui porte son nom; mais où aboutit sa réponse ? à des récriminations vagues, toutes fausses & desobligeantes. Il nous accuse de réticence, *pag.* 11. pour n'avoir pas nommé tous ses vrais ouvrages; & il ne fait pas réflexion que si nous les avions connus, nous ne l'aurions pas prié de nous en donner la liste. Il dit qu'il donneroit volontiers ses ouvrages à quiconque auroit l'humilité de s'en charger, *pag.* 12. à la bonne heure; mais nous ne les lui demandons point. Il en veut au *voyage du Prince Fanférédin*, *pag.* 10. parcequ'il n'y est pas bien traité, & que nous avons loüé

ce petit Ouvrage ; Eſt-ce notre faute ? Le Public a été de notre avis. Il dit qu'il eſt un Artiſte, qui ſe fait ſeconder par des travailleurs ſubalternes, *pag.* 15 nous le voyons bien, & il y paroît aſſez. Il prétend avoir eu part aux deux tiers d'un grand Ouvrage en 16. volumes, *pag.* 17. ce n'eſt pas ce qu'il a fait de mieux. Il avoüe qu'il n'eſt pas opulent, & qu'il tire de ſes Libraires le meilleur parti qu'il peut, *pag.* 18. cela n'eſt-il pas juſte ? Il continüe de s'attribuer l'Hiſtoire Romaine d'Echard, *pag.* 13. qu'il faſſe donc taire ſes Libraires. Il inſinue que ſa Morale eſt plus auſtere que la nôtre, *pag.* 21. nous l'en felicitons. Il fait un grand éloge de la Societé des Jeſuites, *pag.* 25. cela eſt fort honnête ; mais les particuliers n'en ſont pas plus ménagés. Il ſe place ſur le ſommet du Parnaſſe, & nous rélégue dans la baſſe cour du College de Louis le Grand, avec les plus célebres Ecrivains de notre Compagnie, qui avant nous ont travaillé aux 417 Journaux, dont il groſſit la nouvelle

édition de son Dictionnaire néologique, *pag.* 26. son titre d'*Observateur* lui donne-t-il droit d'assigner les rangs dans l'Empire litteraire? Il invective de plus en plus contre l'Histoire Romaine des P. P. Catrou & Rouillé; mais les deux Historiens se tiennent honorés d'un acharnement, qui se fait sentir dans la plûpart de ses feuilles; on ne s'est point encore apperçu que sa foible critique ait fait le moindre tort à cet Ouvrage. Il dit que c'est aux Jesuites qu'il doit la culture de son esprit & de son cœur *ibid.* il nous fait beaucoup plus d'honneur que nous n'en méritons. En un mot, qu'est-ce que toutes ces gentillesses font au Public. Nos Lecteurs ne se révolteroient-ils pas contre nous, si dans un ouvrage fait pour entretenir des Sçavants, nous nous amusions à réfuter des raisonnemens puerils & les malignes chicannes, dont cette Lettre est pleine? Rendons-nous plus de justice. M. l'Abbé Desfontaines & nous, nous ne sommes point des personnages assez impor-

tants dans le monde pour occuper le Public de nos petits démêlés. Ne ſemble-t-il pas en effet que toute la République des lettres doive ſe mettre en mouvement, pour ſçavoir au vrai, ſi M. l'Abbé Desfontaines eſt l'Auteur des révolutions de Pologne. Helas! L'Ouvrage eſt déja oublié. M. l'Abbé Desfontaines nous permettra donc de n'être pas tout-à-fait auſſi vifs que lui. Il a ſans doute acquis par ſes rares talens le droit d'être ſenſible à la plus légere critique qu'on fait de ſes ouvrages, tandis qu'avec une partialité ſans exemple il ménage ſi peu les Auteurs qui n'ont pas le bonheur de lui plaire; mais pour nous, quoique tout le Public connoiſſe les ménagemens infinis avec leſquels nous traitons tous les Auteurs, ceux même que nous oſons quelquefois cenſurer, nous voulons bien renoncer au droit que nous aurions auſſi d'être ſenſibles du moins aux injures. C'eſt ſur ce principe que depuis plus de ſix mois nous n'avons pas dit le mot à

M. l'Abbé Desfontaines, quoiqu'il continuë toujours de nous agacer dans presque toutes ses feüilles ; & si nous nous sommes crûs obligés aujourd'hui de parler de sa nouvelle Satyre, nous l'assurons qu'excepté les faits purement litteraires, c'est la derniere fois que nous répondrons dans ce Journal à tout ce qu'il lui plaira de dire de nous, fût-ce des grossieretés aussi plates que celle qu'il rapporte d'après un Auteur avec lequel nous n'avons rien à démêler ; ainsi puisque, selon lui, sa morale est plus austere que la nôtre, il sera du moins obligé d'avoüer que notre conduite est plus honnête.

Au reste, nous souscrivons volontiers aux éloges que M. l'Abbé Desfontaines fait, *pag.* 4. des dissertations du P. Merlin. L'érudition de ce judicieux critique tourne au profit du christianisme & des bonnes mœurs. Ses preuves sont solides, elles sont décisives, elles sont neuves, & n'ont rien de ce pompeux galimathias, de cette emphase pédantesque

de ces raisons triviales, montées sur des phrases sonores & gigantesques qui étourdissent les Lecteurs sans les instruire. Le P. Merlin ne s'en tient pas aux dissertations qui enrichissent nos mémoires; il n'est pas de ceux qui se donnent pour de grands Auteurs, quand avec une ostentation puerile, ils ont affiché leur nom dans un Journal; il produit des volumes sur les plus importantes matieres de la Religion. Nous avons annoncé dans le mois de Décembre I. Partie, le grand Ouvrage qu'il prépare, & qui sera mis incessamment sous presse, chez Rollin fils, Quay des Augustins à l'Image S. Athanase.

Verbum non amplius addam.

ARTICLE X.

I. *INTRODUCTION A L'HISTOIRE de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, pour servir de suite à l'introduction à l'Histoire du Baron de Pufendorff, par M. Bruzen de la*

Martiniere Géographe de Sa Majesté Catholique à Amsterdam, chez Zacharie Chatelain 1735. deux volumes in 12. Le premier volume, pages 402. sans l'Epître dédicatoire & la Préface. Le second volume pages 426.

MOnsieur de la Martiniere en publiant l'introduction à l'Histoire du Baron de Pufendorff, s'étoit engagé à en donner la suite, qui devoit renfermer l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique; l'entreprise n'étoit pas aisée : cette immense étenduë de pays qui composent les trois plus grandes parties du monde, nous présente un nombre prodigieux de peuples & d'Etats, dont les uns ont exercé bien des plumes, & les autres ne nous sont gueres connus que de nom. L'histoire de ceux-ci, par sa stérilité, ne devoit pas causer un grand embarras à un Ecrivain du caractere de M. de la Martiniere, qui aime mieux garder le silence sur ce qu'il ne sçait pas, ou, ce qui lui paroît trop incertain

& trop confus, que d'y ſuppléer en dévinant ou en feignant. L'abondance par rapport aux autres, a dû lui donner plus de peine, par la difficulté de bien choiſir dans ce nombre infini de voyages, de rélations, & d'hiſtoires, dont la plûpart ne ſont point marqués au coin de la ſincerité & de l'exactitude, pour ne rien dire de plus.

Il eſt vrai que notre Auteur a eu pour l'exécution de ſon deſſein deux avantages conſidérables. Le premier eſt la nature même de ſon ouvrage, qui n'étant qu'un ſimple abregé, l'expoſe beaucoup moins à être trompé, par la raiſon que les Auteurs s'accordent pour l'ordinaire aſſez ſur la ſubſtance des faits principaux, que les uns ne s'aviſent pas d'altérer, & que les autres n'ont pu ignorer. Le ſecond eſt le genre d'étude, auquel il s'eſt particulierement appliqué depuis un très-grand nombre d'années, & qui l'ayant obligé de faire bien des recherches, l'a mis plus en état que perſonne de connoître les ſources, où il devoit

puiſer. En un mot, M. le Baron de Pufendorff ne pouvoit avoir un continuateur plus digne de lui, que l'Auteur du meilleur Dictionnaire géographique, qui ait encore paru.

Nous ne nous arrêterons point à montrer l'utilité de cet ouvrage, elle ſe rend ſenſible, pour peu qu'on faſſe réflexion 1°. qu'on y peut acquérir une connoiſſance plus que ſuperficielle de la plûpart des pays ſitués hors de l'Europe, qu'il nous importe le plus de connoître; & une notion aſſez étenduë des mœurs, des coûtumes, du caractere, de la Religion & du Gouvernement des peuples, dont on a plus d'occaſion de parler, & que cela ne coûte que la lecture de deux petits volumes, qui renferment la ſubſtance de ce qui ſe trouve répandu dans une multitude preſque infinie de livres, que très-peu de perſonnes ont le loiſir, ou ſont à portée de lire. 2°. Que ces connoiſſances ſont néceſſaires à quiconque ſe trouve obligé de vivre dans le monde, où la converſation tombe ſouvent ſur les pays étrangers.

L'Hiſtoire ancienne qu'on fait apprendre aux jeunes gens dans les Auteurs Grecs & Latins pendant le cours de leurs études, a ſans doute ſon utilité, indépendamment même du bon goût, qui s'acquiert par la lecture de ces Auteurs; mais celle des Monarchies & des autres Etats de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amerique ne ſont-elles pas encore plus intereſſantes pour nous? ſoit à raiſon du commerce, que nous faiſons avec tous ces peuples divers, ſoit par l'intérêt, que nous devons prendre, comme Chrétiens, aux progrès de la Religion de Jeſus-Chriſt parmi eux; ſoit enfin parce que la plûpart des Princes de l'Europe ayant des Etats dans ces trois grands continens, on doit regarder ces Etats comme des Provinces de leurs Empires, dont par conſéquent on n'a pas une connoiſſance ſuffiſante, quand on n'a point pouſſé ſes lectures au-delà de l'Europe, & qu'on ignore comment les Puiſſances Européennes ont fait ces nouvelles acquiſitions, à quel titre elles les poſſe-

dent, & de quelle maniere elles les gouvernent. Ces réflexions sont de M. de la Martiniere, qui montre dans tout son Ouvrage un grand zele pour la Religion, & le bien public.

Le premier Volume renferme l'Histoire de dix des principaux Etats de l'Asie, qui sont le Japon, la Chine, la Tartarie, le Tonquin, le Laos, Siam, l'Isle de Java, le Pegu, le Mogol, & la Perse. L'Auteur ne dit presque rien de la Russie, ni de la Turquie, parce que les principales forces de ces deux puissans Empires étant en Europe, il en a été traité dans les précedens Volumes, il n'en parlera dans celui-ci que par occasion. Il commence par l'extrêmité Orientale de l'Asie, & son premier Chapitre est consacré au Japon; quoiqu'il cite plusieurs Historiens, qui ont écrit sur ce sujet, il paroît qu'il s'est particulierement attaché au Docteur Engelbert Kœmpfer, dans les Mémoires duquel il y a véritablement de très-bonnes choses; mais l'Auteur de la nouvelle Histoire du

Japon a fait voir que ces Mémoires ne ſont par toujours des guides bien ſûrs, & que le peu de faits hiſtoriques qu'on y trouve, ſont preſque toujours alterés; Kœmpfer ne les ayant rapporté que ſur des traditions incertaines, Mr. de la Martiniere n'a pû profiter de cette derniere Hiſtoire, qui n'eſt ſortie de deſſous la preſſe que depuis quelques mois.

Après le Japon ſuit la Chine: notre Auteur témoigne ſon regret de n'avoir pû attendre le grand ouvrage du P. Duhalde ſur ce grand Empire; & il eſt certain qu'il en auroit tiré bien des lumieres. Nous ſommes pourtant obligés de lui rendre cette juſtice, que tout ce qu'on pouvoit faire de plus exact ſans ce ſecours, il l'a fait. Il faut ſur-tout voir le portrait du célebre Empereur Cang-Hi. Il nous paroît répondre parfaitement à l'idée que nous ont donnée de ce grand Monarque ceux qui l'ont connu de plus près.

Après ce que nous avons vû de la Tartarie il y a quelque tems en rendant compte d'un Recueil de voyages

imprimé depuis peu en Hollande, nous nous sommes un peu trouvés dépaysés dans le troisiéme Chapitre, où Mr. de la Martiniere traite de cette Nation. Il est vrai qu'il n'est point de pays sur lequel les Historiens varient davantage, ce qui vient non seulement de la multitude de Hordes & de Nations Tartares, qui ont inondé l'Asie, & une partie de l'Europe, mais encore de la diversité des noms si communs parmi ces Peuples, la coûtume étant d'en changer souvent, & les mêmes noms se multipliant, pour ainsi dire, autant que les Langues & les Dialectes, c'est-à-dire, presqu'à l'infini.

Mais il y a ici quelque chose de plus, ce sont des faits, qui ne peuvent se concilier avec d'autres, dont il nous paroît qu'on ne peut contester la certitude. Par exemple, selon notre Auteur, Oguz Chan, fils de Mogul, conquit la Chine, le Tonquin, &c, Oguz-Chan, selon lui-même, vivoit quatre cens ans avant Gengiz-Chan, lequel nâquit en 1164. Or la Chine ne fut con-

quiſe pour la premiere fois par les Tartares Mongouls ou Occidentaux, que dans le huitiéme ſiécle par Cublay, cinquiéme Succeſſeur de Gengiz-Cham, & à la Cour duquel Marc-Paul de Veniſe vécut longtems. Les faſtes de la Chine publiés par le Pere Couplet, & que notre Auteur a inſerées lui-même dans le ſecond Chapitre de ſon introduction, ne diſent rien de cette conquête d'Oguſ-Chan ; ces faſtes ſont d'une grande autorité.

En parlant du Royaume de Siam, Mr. de la Martiniere ſemble avoir ignoré quelques circonſtances de la fameuſe révolution, qui dans le ſiécle précedent fit perdre aux François de grandes eſpérances pour le Commerce des Indes Orientales. Nous jugeons qu'il ne les auroit pas omiſes, s'il eût conſulté la Vie de M. Conſtance par le P. d'Orleans, & l'Hiſtoire de la révolution même par le P. Theodore le Blanc, témoin oculaire de ce qu'il rapporte.

L'Article du Mogol eſt fort court, l'Auteur nous avertit qu'il s'eſt éten-

du fort peu sur ce sujet ; „ parce „ que l'Histoire de cet Empire étant „ parfaitement bien écrite par le „ P. Catrou, & cet ouvrage étant „ entre les mains de tout le mon- „ de, il eût été inutile de l'insérer „ dans ce Recueil. „ Il n'a pourtant rien omis pour nous donner une notice assez exacte de cet Empire, & de tous les Etats qui en dépendent, ou qui relevent du puissant Monarque de l'Indoustan.

Il s'est beaucoup plus étendu sur la Perse, où les Khalifes ont commencé de regner dans le septiéme siécle. Un des petits-fils de Gengiskan la conquit sur eux ; mais sa famille n'y regna pas long-temps. Usumcassan usurpa cette Couronne vers le milieu du quinziéme siécle, & la derniere année de ce même siécle, Ismael petit-fils de Sophi, de la race d'Hali, & dont la mere étoit fille d'Usumcassan, conquit la Perse, où sa posterité a regné jusqu'à nos jours. L'Histoire de ces Princes, & la révolution arrivée par l'invasion des Agwaus, nous a paru

le morceau le plus complet de ce Volume.

Le ſecond commence par l'hiſtoire de l'Abiſſinie. M. de la Martiniere trouve quelque apparence à croire que Meniſehec, dont la poſtérité eſt même aujourd'hui ſur le Trône, étoit fils de Salomon & de la Reine de Saba. Il juge néanmoins qu'avant l'établiſſement du Chriſtianiſme dans cet Empire, on n'y connoiſſoit point le vrai Dieu. L'hiſtoire d'une revolution, qui éloigna pendant quatre cens ans la Maiſon Royale du Trône. & la maniere dont elle y eſt remontée, méritent d'être lûes. L'Auteur n'a pas oublié le progrès que la Religion Catholique avoit faits dans ces derniers tems parmi les Abiſſins, & à la Cour même des Empereurs, dont il a continué l'hiſtoire juſqu'à l'année 1719.

Entre autres particularités, qui regardent ces peuples, il nous apprend que quoiqu'ils ſoient fort ignorans, ils aiment extrêmement les gens habiles, que leur ignorance ne vient que de leur pareſſe ; qu'ils ont

de l'esprit, & beaucoup de goût pour la Poësie, mais qu'ils ne l'exercent que sur des sujets de pieté : que leur poësie n'est pas d'un grand art, toute la difficulté consistant à faire terminer chaque vers par une même consonne, ce qui n'empêche pas qu'ils n'y fassent éclater la délicatesse & le brillant de leur génie. „ Aussi, „ continue-t-il, la rime forme-t-el- „ le moins chez eux la poësie, que „ la délicatesse de leurs pensées, & „ la façon de les exprimer. Ils aiment „ beaucoup les énigmes & les pro- „ verbes, parce que tout cela a bien „ de la liaison avec la poësie.

Cet article est suivi de l'Histoire de Tripoli, de Tunis, & d'Alger, & l'Auteur en demeure là pour l'Afrique faute de Mémoires; mais il nous promet de nous instruire des autres parties de ce grand Continent, quand il en sera mieux instruit lui-même ; ainsi le Public n'y perdra rien pour attendre ; *sat citò, si sat bene.* Pour ce qui est de l'Egypte, l'Auteur en a décrit la conquête en parlant de la Turquie, à

laquelle ce Royaume appartient présentement.

M. de la Martiniere commence l'histoire de l'Amerique par examiner si elle a été connue des anciens: il rapporte tout ce qu'on a coûtume d'alleguer pour l'affirmative. Il cite les passages de Theopompe, de Platon, d'Aristote, de Diodore de Sicile, de Seneque le tragique & d'Elien, & il n'a pas beaucoup de peine à faire voir qu'ils ne prouvent rien. Il parle ensuite assez au long, & en homme, qui a puisé dans les bonnes sources, de tout ce qui précéda la découverte du Nouveau Monde, si ce n'est qu'au sujet de Louis de la Cerda, que Clément VI. fit Roy des Canaries, il se trompe en disant que Ferdinand pere de ce Prince, & fils-aîné d'Alphonse le Sage Roy de Castille, fut privé de la Couronne par son frere Sanche, qui l'usurpa même sur son pere. Il y a ici trois erreurs qui ont échapé à M. de la Martiniere. 1°. Sanche ne songea point à disputer la Couronne à Ferdinand, tant que

ce Prince vêcut, mais Ferdinand étant mort avant ſon pere, Sanche ſe porta pour heritier préſomptif, au préjudice de ſes neveux, prétendant que la repréſentation n'avoit point de lieu. 2°. Alphonſe le Sage appuya les prétentions de Don Sanche, qui à la vérité ſe révolta dans la ſuite contre ſon pere, & en fut desherité, mais qui ne monta néanmoins ſur le Trône qu'après la mort d'Alphonſe. 3°. Louis de la Cerda n'étoit pas fils de Ferdinand, mais ſon petit-fils.

En récompenſe rien n'eſt plus exact & plus curieux que ce que notre Auteur rapporte du zele que montre ce célébre Henry Infant de Portugal & Duc de Viſeu, pour mettre ſa Nation dans le goût des découvertes, & de tout ce qui ſe paſſa depuis ces dernieres Navigations des Portugais juſqu'à ce que Chriſtophle Colomb ſe préſenta pour découvrir un nouveau monde. Il réfute parfaitement bien tout ce que les ennemis & les jaloux de ce grand homme inventerent après coup pour obſcurcir

ſa gloire, & il s'attache ſur tout à le venger d'Americ Veſpuce, qui par un tiſſu de menſonges fit croire pendant quelque temps qu'il avoit reconnu le premier le continent de l'Amerique, à laquelle il obtint par cette ſupercherie de donner ſon nom.

En cela & dans tout tout ce qui concerne les differens voyages de Colomb, les chagrins qu'on lui donna à la Cour d'Eſpagne, & les injuſtices qu'on lui fit, M. de la Martiniere eſt parfaitement d'accord avec l'Auteur de l'Hiſtoire de S. Domingue, dont il déclare dans ſa Préface qu'il a fait un grand uſage. Mais cet Auteur a dû être un peu ſurpris de ce qu'il ajoute qu'il auroit ſouhaité, „ qu'au lieu de publier les Mémoires „ de ſon Ami, il s'en fût tenu à ſon „ premier plan, & qu'il eût com„ muniqué toutes les recherches qu'il „ avoit faites lui-même ſur l'Hiſtoire „ de la Découverte de l'Amerique. „ Le P. de Charlevoix n'a publié ces Mémoires de perſonne. Son unique objet, lorſqu'il écrivit l'Hiſtoire de S. Domingue, étoit celui que pré-

sentoit son titre : la Découverte du nouveau monde, & tous les Voyages de Christophle Colomb, entroient naturellement dans son sujet ; il s'est aidé pour cela des Mémoires, qu'un de ses amis lui avoit envoyez, mais il lui en a fallu chercher beaucoup d'autres, comme il l'a marqué dans sa Préface.

Il est vrai que peu de temps après l'impression de son livre, il a formé le dessein de donner au public, ou du moins de commencer un corps d'Histoires du nouveau monde, dont le projet a été inseré dans nos Mémoires, (*a*) & c'est en conséquence de ce projet qu'il vient de publier une Histoire & une Description générale du Japon. Si c'est là le plan dont parle M. de la Martiniere, bien loin de rien retrancher de l'Histoire de S. Domingue, il y faudroit ajouter beaucoup de choses: ce qu'il y a ici de singulier, c'est qu'en même temps que M. de la Martiniere trouvoit que selon le premier plan du P. de Charlevoix, tout ce qui dans son Histoire

[*a*] Janvier 1735. Article XI.

de S. Domingue ne regardoit pas les Découvertes, étoit ſuperflu, un autre Ecrivain de Hollande, * s'étoit perſuadé que tout ce qui traite des Découvertes, & même tout le premier volume, qui conduit l'Hiſtoire de ſaint Domingue juſqu'à la décadence de la Colonie Eſpagnole dans cette Iſle, étoit inutile : c'eſt-à-dire, ſelon ce Critique, que pour faire une bonne hiſtoire de l'Iſle de S. Domingue, il ne falloit parler ni de ſa découverte, ni des établiſſemens, qu'y ont eus les Eſpagnols, ni des guerres, qu'ils ont eües à ſoûtenir contre les Naturels du Pays, ni des brouilleries, qui ſont ſurvenuës entr'eux, ni de leurs expéditions au dehors, ni de la fameuſe révolte des Inſulaires, qui leur a fait perdre la moitié de l'Iſle, ni enfin de la priſe & de l'incendie de la Capitale par les Anglois.

Pour revenir à l'Ouvrage de M. de la Martiniere, les découvertes de Chriſtophle Colomb ſont ſuivies de celles d'Ojeda de Nicueſſa, de Baſtidas, de François Fernandez de Cor-

* Journal litteraire 1733. Article XI.

doüé, & de Grizalva. Ce dernier ayant découvert la nouvelle Eſpagne, le célébre Fernand Cortez fut chargé d'en faire la conquête. L'Abregé que notre Auteur fait de cette grande expédition & des autres entrepriſes de Cortez, eſt un précis fort bien fait de l'Hiſtoire d'Antonio Solis, & de ce qu'on en trouve dans Herrera.

M. de la Martiniere reprend enſuite l'Hiſtoire des découvertes des autres Provinces, qui confinent au Mexique, & de toute cette étenduë de Pays, qui n'eſt bornée que par l'Iſtme de Panama. Il nous apprend toutes les avantures du fameux Vaſco Nugnés de Balboa, qui découvrit la mer du Sud, les cruautez & les injuſtices de Dom Pero Avias d'Avila dans les Provinces du Darien & de Niceragua, la mort funeſte de Balboa, que ce Gouverneur fit périr par la main d'un Bourreau, mais il n'eſt pas vrai, comme il eſt marqué en marge, que l'Evêque de ſainte Marie, l'Antique du Darien, dont le Siége a depuis été transferé à Panama, ſoit le premier Evêque de l'Amerique. Il y

en avoit déja deux dans l'Isle Espagnole, & un dans celle de Porto-Ric, & personne n'ignore que l'Evêché de San Domingo, Capitale de la premiere, comme le plus ancien du nouveau monde, a été depuis érigé en Archevêché, avec le droit de Primatie sur toute l'Amerique Espagnole.

Nous n'avons rien à remarquer sur l'article du Pérou, qui finit à la mort du jeune Almagro, & à l'arrivée de Vaça de Castro en qualité de Gouverneur général en 1542. Celui du Bresil est encore plus court, quoiqu'il soit poussé jusqu'à l'entiere expulsion des Hollandois, qui en avoient conquis la meilleure partie sur les Portugais; mais dans ce peu de pages l'Auteur a ramassé tout ce qu'il y a d'essentiel, sans oublier l'expedition malheureuse du Chevalier de Villegagnon. Il commence cet article par nous avertir que s'il n'a point eu d'égard aux relations d'Americ Vespuce, c'est qu'elles portent des caracteres de fausseté si évidens que le plus grand honneur qu'on puisse faire à Vespuce, c'est de dire qu'elles ne sont pas de lui

M. de la Martiniere se trompe néanmoins en attribuant la premiere découverte du Brésil à Dom Pero Alvarés Cabral; car il est certain que deux mois avant le naufrage, qui jetta cet Amiral Portugais sur les côtes du Brésil, Vincent Yañez Pinçon, qui avoit accompagné Christophle Colomb à son premier voyage, découvrit le Cap, qui porte aujourd'hui le nom de Saint Augustin, & que Pinçon nomma *le Cap de Consolation*; qu'il reconnut ensuite la Baye de Maragnaon, & qu'il prit possession de tous ces lieux pour la Couronne de Castille. La découverte du Chili & celle de la riviere des Amazones ne sont presque qu'indiquées dans cet article. Il y a cependant de fort bons Mémoires sur l'une & sur l'autre, dont notre Auteur auroit pû faire un très bon usage. Nous dirons la même chose du Tucuman de la Province de Rio de la Plata, du Paraguay, des derniers établissemens des Espagnols dans l'interieur du Pérou, & dans la Province de Los Charcas.

Les deux derniers chapitres, qui ſont le neuf & le dix, contiennent dans un ordre méthodique & avec la préciſion & l'exactitude, qui ſont propres à M. de la Martiniere, les découvertes & les établiſſemens des François, Anglois, Hollandois, Suedois, & Danois dans les Iſles & dans le continent Septentrional de l'Amérique ; nous trouvons néanmoins qu'il tranche un peu court ſur l'Hiſtoire de la nouvelle France, & qu'il n'a pas toujours ſuivi les meilleurs Mémoires ſur la découverte du Miciſſipi & de la Louiſiane, non plus que ſur les découvertes & les établiſſemens des Anglois dans le Nord du Canada, & ſpecialement dans la Baye d'Hudſon. Mais il y a tout lieu d'eſperer que l'Amerique aura ſon Supplément, auſſi bien que l'Afrique, & même l'Aſie, où les Moluques, les Iſles Marianes, les Philippines &c. méritent bien d'avoir leur place dans l'introduction, à l'hiſtoire de cette premiere partie du monde.

ARTICLE XI.

EXPLICATION DES EFFETS d'une Pendule extraordinaire recemment inventée.

CEtte Pendule marque les secondes. Elle sonne les quarts, elle est à Equation ; c'est-à-dire qu'elle marque l'heure vraye & l'heure moyenne par deux Eguilles des minutes qui sont au centre du Cadran des heures. Celle qui montre l'heure vraye est de cuivre doré avec une espece de rayon pour la distinguer. Elle suit le Soleil dans toutes ses variations minutes pour minutes & fait sonner l'heure vraye.

Celle qui montre l'heure moyenne est d'acier ; celle la suit le mouvement reglé de la Pendule, & s'accorde avec celle des Secondes & de l'heure.

Au dessous du Cadran des heures est un demi cercle où sont marquez les jours des mois par une Eguille qui retrograde le dernier jour de chaque

mois à minuit & se remet au premier d'elle même.

Dans la partie intérieure de ce demi cercle des jours des mois, est un cours de Lune qui marque ses Phases & son âge, & qui ne differe que de deux secondes, du cours Astronomique par chaque mois Sinodique.

La rouë annuelle fait son tour en 365. jours, cinq heurs 48. minutes cinquante-huit secondes $\frac{38}{49}$ de secondes ; ce qui ne differe qu'en très peu de chose de l'année Solaire, qui a quelquefois 365 jours, cinq heures, 45. 46. jusqu'à 50. 51. minutes & quelques secondes plus ou moins. Ainsi la rouë annuelle fait à peu près son tour, dans le milieu des differentes longueurs des années Solaires, ce qui doit faire juger qu'il faudroit un tems considérable pour s'appercevoir de la difference des mouvemens de la Pendule & du cours du Soleil.

Cette route fait varier l'éguille du tems vrai par le moyen d'une courbe singuliere.

Marquè, l'heure du lever & du

couchet du ſoleil, le dégré du ſigne dans lequel il eſt,

Marque les jours & les mois de l'année,

Marque les quatres années communes d'où procede l'année biſſextile qui fait que l'éguille des jours des mois marque tous les quatre ans un mois de Février de 29. jours.

Il y a indépendemment de cela une ſourdine pour qu'elle ne ſonne qu'à volonté ſans que cela interrompe en aucune façon le cours de la pendule.

Tous ces effets ſe font ſans charger le roüage du mouvement, qui n'agit que ſur les éguilles de l'heure comme dans une Pendule ſimple; c'eſt le roüage de la ſonnerie qui eſt le mobile de tous ces effets, & qui les produit toutes les fois qu'elle ſonne, c'eſt-à-dire de quart-d'heure en quart-d'heure.

Ce qu'il y a de ſingulier & d'avantageux dans l'ouvrage, c'eſt que la mécanique en eſt ſimple; que le moindre Ouvrier en la démontant, en connoîtra ſur le champ tous les reſſorts;

au lieu que quelques Pendules faites à peu près dans ce goût, sont si composées, qu'il n'y a souvent que l'Autenr qui puisse y toucher. Article très-important pour la durée & la solidité d'une Pendule de quelque espece qu'elle soit.

Celle-ci a été inventée par le sieur Bastien Horlogeur, chez qui elle se trouve, à l'Abbaye saint Germain des Prez à Paris.

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

*Lettre d'un Seigneur de la Cour à Monsieur le Marquis de ***.*

JE suis charmé, Monsieur, d'apprendre que la lecture des Journaux vous ait fait changer de sentiment sur le Livre intitulé: *Le Militaire en solitude*. Un esprit comme le vôtre qui ne trouve rien de beau

que ce qui tend à perfectionner le cœur, ne pouvoir pas reſter long-tems dans ſes préventions contre un Ouvrage, où l'Auteur ne cherche qu'à rendre la vertu aimable, & qu'à crayonner aux jeunes gens la grande ſcience des ſentimens. Cet Officier élevé dans le ſein de la guerre ne ſe pique point d'érudition, ni d'avoir pris pour modelle les Dialogues ingénieux de Lucien; mais le bon ſens & la ſimple nature lui ont fait rencontrer le ſtyle familier de Platon, dont l'eſprit ſe promene ſur toutes ſortes de matieres utiles, ſans ſe mettre à la torture pour courir après le joli, le brillant, & le badin. Notre Militaire en ſolitude animé d'un amour ſincere pour la vérité & pour la vertu, ne perd point de vûë ſon objet; il s'oublie ſans ceſſe, néglige tous les intérêts de ſon amour propre, & ne cherche point à briller, par ces penſées fines, ces ſaillies vives, ces peintures vivantes, & ce ſel attique qui font l'admiration de l'eſprit, pendant que le cœur reſte vuide de ſentimens, rempli de paſſions, & égaré

dans tous ſes goûts. Il ſçavoit qu'il n'eſt donné qu'à un ſeul homme dans un ſiécle de pouvoir, quand il veut, imiter tour à tour ou le ſtyle philoſophique de Platon, ou le badinage leger de Lucien, & décrire avec la même facilité l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, & la *Theorie des Mondes*. Il ſentoit quoiqu'Etranger, que la plûpart des ſinges qui ont voulu copier après ce grand Original, ont confondu le *fin* avec le *précieux*, le *délicat* avec le *fade*, le *ſublime* avec le *guindé*, & le *naïf* avec le *bas*. Notre Philoſophe Militaire avouë qu'il n'avoit pas l'eſpece de génie qu'il faut pour imiter les *Luciens*, & les *Fontenelles*; mais il a réuni ſans le chercher, & même ſans le ſçavoir, le naturel de *Platon*, avec la morale de *Fenelon*.

Il y a, dit-on, trop de moralités dans ſes Dialogues, mais qu'y annonce-t-on que de la Morale? On avoit promis, ajoûtent quelques-uns, des Entretiens Militaires; mais ne devoit-on pas attendre avant que de prononcer, qu'on eût vû la ſuite de

l'Ouvrage. Le ſtyle eſt trop diffus, & plein de redites, continuent quelques autres; mais ils ne font pas réfléxion, qu'il s'agit ici des converſations familieres, où l'Auteur n'a d'autre but que d'inſtruire les jeunes gens d'un naturel heureux & docile, à qui l'on peut rappeller ſouvent les mêmes principes ſans les dégoûter. Si ceux-là ſont contens, l'Auteur ſe croit aſſez récompenſé de ſon travail.

Au reſte, Monſieur, vous n'êtes pas le ſeul qui ſe ſoit laiſſé ſurprendre aux inſinuations de ceux qui ont pris à tâche de décrier ce Livre. On voit aujourd'hui une cabale acharnée de Critiques ſauvages, qui font un crime aux Etrangers d'écrire votre Langue. Je n'entrerai pas ici dans le détail de leurs motifs; la philanthropie me le défend. Il ſuffit de remarquer que ces Critiques entendent fort mal les interêts de leur patrie. Rien n'eſt plus glorieux à votre Nation que de voir des Etrangers occupés à faire ſentir aux autres Peuples que votre Langue eſt

également délicate, nerveuse, & philosophique ; qu'elle peut exprimer avec clarté, force & précision les pensées mâles des Anglois, les sentimens héroïques des Espagnoles, & les délicatesses tendres des Italiens, & par-là montrer à tous les Européans que la France est le climat des beaux génies, aussi-bien que la patrie du genre humain.

ITALIE.

De Venise.

Trattenimenti Fisici di Aristo e di Eudosso, osia Fisica Nuova, &c. C'est-à-dire, Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe, ou Physique nouvelle en Dialogues, qui renferme précisément ce qui s'est découvert de plus curieux & de plus utile dans la Nature, enrichis de beaucoup de Figures. Par le P. Regnault de la Compagnie de Jesus, traduit du François en Italien. Chez Sebastien Coletti Libraire, 4. vol. in-8. 1736.

Storia Romana d'alla fondatione di Roma, &c. C'eſt-à-dire, Hiſtoire Romaine, par les PP. Catrou & Rouillé de la Compagnie de Jeſus, traduite du François en Italien, par François Zanino Marſecco, & ſe vend chez Joſeph Corona, ruë des Merciers. Quinziéme Volume in-4. 1736.

DE ROME.

Joann. Sicandæ Lexicon polemicum, & Bibliotheca polemica, in-fol. 2. vol... Ejuſdem Compendium, Hiſtoriæ Univerſalis. 1735.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

The Mechanica Pratice of Phyſick, &c. C'eſt-à-dire, la Pratique Méchanique de la Médecine. Par T. Morgan, Docteur en Médecine, vol. in-8. chez T. Woodward. L'Auteur examine & rejette dans cet Ouvrage la Méthode des Spécifiques,

& l'hyppotheſe de Belliman ſur la Sécretion animale, & ſur le mouvement des Muſcles.

On débite ici une Brochure, qui a pour titre: *The Athanaſian creed à preſervative againſt Hereſies*, &c. C'eſt-à-dire: Le Symbole de Saint Athanaſe. Préſervatif contre les Héreſies; en Réponſe à un petit Ecrit, qui fut publié il y a quelque tems ſur la néceſſité de retoucher la Lithurgie Anglicane, & d'en retrancher ce Symbole. L'Auteur de la Brochure a pour but de faire voir qu'il eſt raiſonnable & néceſſaire de le conſerver dans la Liturgie Anglicane.

A vindication of the conduct of James Duke of Ormond, &c. C'eſt-à-dire, Apologie de la conduite de Jacques Duc d'Ormond, pendant ſa longue & fidele Adminiſtration en qualité de Vice-Roy d'Irlande. L'Apologiſte repréſente dans cet Ouvrage le véritable état de ce Royaume avant l'année 1640, les principaux évenemens qui ont changé la forme du Gouvernement dans ce

païs. Par Edouard Comte de Clarendon, Auteur de l'Hiſtoire des Guerres civiles.

PAYS-BAS.

DE ROTERDAM.

Jean-Daniel Beman & Luchtmans ont mis en vente *Julius Cæſar*, cum Notis variorum cura & Studio F. Oudendorpii, 2. vol. in-4°.

DE LA HAYE.

Oeuvres d'Architecture de Vincent Scamozzi contenuës dans ſon idée de l'Architecture univerſelle, avec des planches originales. On a enrichi ce Recüeil de pluſieurs nouveaux Deſſeins des plus beaux édifices de Rome, dont l'Auteur fait mention dans ſon Ouvrage chez Pierre de Honde 1736. *vol. in fol.*

Jacobi Voorda, &c. c'eſt-à-dire, Explications & corrections du Droit Romain par Jacques Voorda Juriſconſulte & Profeſſeur à Utrecht, avec

un Discours pour les Décretales des Papes. A Utrecht chez Jean Broedelet, 1735. Et se vend à la Haye chez Jean Vanduren, vol. in 8°. Pour juger du caractére de l'Auteur & de l'Ouvrage, il suffit de lire le discours même, qui n'est d'un bout à l'autre qu'une ironie indécente contre la puissance spirituelle & temporelle des Papes.

De Leyde.

Jean Luzac a imprimé & débite. *Liber Jobi cnm nova versione, ad Hebræum fontem, & commentario perpetuo, in quo veterum & recentiorum Interpretum cogitata præcipua expenduntur, genuinus sensus ad priscum Linguæ genium indigitatur, atque ex filo & nexu universo. Argumenti nodus intricatissimus evolvitur. Curavit & edidit Albertus* Schultens. 2 vol. in 4°. 1736.

D'Utrecht.

E. Neaulme Libraire, débite un

Ouvrage qui a pour titre, *Navigation faite en Barbarie*, par François Brooks, contenant diverſes choſes curieuſes & ſes Avantures pendant dix années d'eſclavage en ce pays, traduit de l'Anglois, vol. in 8°.

Le même Libraire a imprimé *Regles des cinq ordres d'Architecture* de Vignole, avec les augmentations de M. A. Buonaroti, &c. vol. in 8°.

Il débite auſſi nouvelle Grammaire pour apprendre l'Anglois, par M. G. Pell natif de Londres; le Vocabulaire Anglois, Flamand, François & Latin, où l'on montre la conformité des trois dernieres Langues avec la premiere; par le même.

D'AMSTERDAM.

Jean F. Bernard diſtribuë actuellement le 6e volume des *Cérémonies Religieuſes* deſſinées par feu Bernard Picart le Romain, &c. juſqu'à la publication du 7e volume. Il en vendra des volumes ſéparés pour rendre les corps complets; mais après ce temps-là il ne s'y engage à aucun prix; il

distribuë aussi le 2. volume des *Superstitions*, pour servir de supplément aux Cérémonies.

FRANCE.

De Paris.

On distribuë chez Montalan Quai des Augustins & autres Libraires, un nouveau Tome des *Actes, Mémoires & négociations* de Rousset, lequel a paru en Hollande il y a quelques mois. C'est le dixiéme Tome in-12. d'un Recuëil qui doit servir de suite aux Mémoires de Lamberti qui composent 12. vol. in-4°. Ce Recuëil est utile, parce qu'il renferme beaucoup de pieces qu'on ne trouve pas ailleurs. Quant aux Réfléxions que le Compilateur s'est avisé de faire de tems en tems dans les narrations qui servent de passage d'une piece à une autre, ces Réfléxions ne sont ni plus justes, ni plus impartiales que les raisonnemens dont-il a composé ses *intérêts présents des puissances de l'Europe.*

Principes généraux & raiſonnés de la Grammaire Françoiſe, avec des Obſervations ſur l'Ortographe, les accents, la ponctuation, la prononciation, & un abrégé des régles de la verſification Françoiſe dédiés à Monſeigneur le Duc de Chartres, par M. Reſtaut Avocat au Parlement troiſiéme édition corrigée & augmentée. Chez le Gras Grande Salle du Palais, Prault pere, Quai de Gêvres, Lotin, ruë S. Jacques, & de Saint ruë Saint Jean de Beauvais *in*-12.

Diſcours Evangéliques ſur différentes vérités de la Religion, par le P. L. R. P. S. D. tome 2. Chez de Billy Quai des Auguſtins, le Clerc Grande Salle du Palais, Giſſey rue de la Bouclerie, & Clouſier rue S. Jacques *in*-12. 1. Diſcours *Sur le ſoin de mener nos freres dans le chemin du Ciel.* Diviſion 1°. *Les motifs qui peuvent réſoudre à travailler au ſalut des ames*, 2°. *Les moyens dont on peut ſe ſervir pour cela.* 2. Diſcours. *Sur les fruits de l'Incarnation du Verbe, & les devoirs qu'el-*

le nous preſcrit. Diviſion. 1°. *Combien eſt avantageuſe pour nous l'Incarnation du Verbe*, 2°. *Comment on doit ſe conduire pour lui marquer notre reconnoiſſance.* 3. Diſcours. *Sur les motifs qui nous engagent d'aimer Dieu.* Diviſion. 1°. *Aimés le parce que c'eſt une loi ſi abſolüe, qu'on ne peut, y manquer ſans devenir rebelle;* 2°. *Aimés le parce qu'il y a tant de prérogatives dans l'accompliſſement de cette loi que n'y pas être fidele, c'eſt vouloir ſe rendre malheureux.* 4. Diſcours. *Sur le bon uſage des graces par le bon exemple qu'en donne Marie.* Diviſion. 1°. *Quoi que Marie ait reçû la grace ſans la pouvoir perdre à la différence des hommes, elle a cependant tout employé pour la conſerver, & nous apprendre par là que nous qui ſommes fragiles devons nous tenir ſur nos gardes.* 2°. Quoi que Marie ait réçû la plenitude des graces à la différence des Anges elle ne laiſſe pas de travailler à l'augmenter toujoûrs pour nous animer nous mêmes à l'augmentation de celles que nous recevons. 5. Diſcours.

Sur la piété nourrie par la science dans la personne de S. Thomas d'Aquin. Division. 1°. *S. Thomas a travaillé pour lui-même en se rendant éxact à observer la Loy de Dieu.* 2°. *S. Thomas a travaillé pour les autres, en s'occupant à expliquer cette même Loy.* 6. Discours. *Sur le triste sort du Pécheur au jour du dernier jugement.* Division. Le Pécheur à la vûe d'un Dieu sage à qui n'est rien inconnu, & à la vûe d'un Dieu puissant à qui tout est possible sera rempli de confusion & d'épouvante. 1°. *Il n'osera lever les yeux tant il sera honteux,* 2°. *Il séchera sur ses pieds tant il sera saisi de frayeur.*

Memoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres, avec un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages par le R. P. Nicéron Barnabite Tom. 35. chez Briasson ruë S. Jacques à la Science.

Le sixiéme volume des *cérémonies Religieuses*, en grand & petit papier, *in fol.* avec les figures de Picart chez Montalant Quay des Au-

guſtins. Le même Libraire fournit tous les exemplaires de cet Ouvrage, ou enſemble, ou ſéparés.

Hiſtoire Univerſelle ſacrée & profane depuis le commencement du monde juſqu'à nos jours par le R. P. D. Auguſtin Calmet, Abbé de Senones, &c. imprimée à Strasbourg, & ſe trouve chez Etienne Ganeau ruë S. Jacques, & Montalant Quay des Auguſtins, 1. & 2. vol. in 4°. 1736. le troiſiéme Tome eſt ſous preſſe. L'ouvrage entier comprendra 6. volumes.

Traité de la Coupe des pierres & des bois pour la conſtructions des voutes & autres parties des bâtimens civils & militaires par M. Frezier, vol. in 4. 1736. chez Montalant Quay des Auguſtins.

Panégyriques des Saints, par M. l'Abbé Seguy, Prédicateur du Roy, Abbé de Genlis, Chanoine de Meaux, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, chez Prault pere Quay de Gêvres au Paradis 1736. deux Volumes *in-douze*.

Mémoires de M. le Marquis de Fieux, par M. le Chevalier de Mouhy, premiere, seconde, troisiéme, & quatriéme ou derniere partie chez Gregoire-Antoine Dupuis, grande Salle du Palais au S. Esprit 1736.

Traité des Principes de la Foy Chretienne, trois Volumes *in-douze*, chez Guillaume Cavelier, au Lys d'or. Loüis Guerin, à S. Thomas d'Aquin; & Barthelemi Alix, au Griffon, ruë S. Jacques 1736.

Dissertation sur l'Ancienneté de l'Université d'Angers, & sur l'Epoque de son établissement, Brochure *in-quarto* pages 42. imprimée à Angers. & se vend chez Marc d'Expilly, ruë S. Jacques dans la vieille Poste.

M. Beaumont, Graveur Ordinaire de la Ville, ruë S. Jacques à S. Paul, distribue un Almanach nouveau des plus curieux, dédié à Mr. Herault, Lieutenant Géneral de Police. L'intelligence en est très-facile; il suffit de connoître les Lettres Dominicales pour trouver les jours &

dattes des mois, les premiers jours de chaque année, les Fêtes Mobiles, les Quatre-Tems. les nouvelles Lunes, le Nombre d'Or, l'Epacte, les Fêtes journalieres, le Lever & Coucher du Soleil à une minute prês. Il comprend les années depuis 1700. jusqu'à 1799. inclusivement. Il est imprimé en Taille-douce sur le Papier dit Grand-Soleil.

Histoires de piété & de morale par M. l'Abbé de Choisy, chez P. G. le Mercier ruë S. Jacques au Livre d'or in-12. deux vol. 1735.

Principes généraux & raisonnés de la Grammaire Françoise avec des observations sur l'ortographe, les accents, la ponctuation & la prononciation, & un abregé des Regles de la versification françoise dédiés à M. le Duc de Chartres par M. Restaut Avocat au Parlement, cinquiéme édition corrigée & augmentée. Chez le Gras, Grand'Salle du Palais, Prault pere Quai de Gêvres, Lottin, ruë S. Jacques & de Saint ruë S. Jean de Beauvais 1736. *vol. in-12.*

Converſations ſur pluſieurs ſujets de Morale propres à former les jeunes Filles à la pieté, ouvrage utile à toutes les perſonnes chargées de leur éducation, par M. Collot Docteur de Sorbonne chez Louis-EtienneGaneau fils rue S. Jacques, à S. Louis vol. in-12.

Réfléxions morales ſur le Livre de Tobie nouvelle édition chez Lottin & Ganneau fils, rue S. Jacques.

Lettres de M. duGuet ſur divers ſujets de Morale & de Piété 7. & 8. volumes *in*-12. 1736.

Meſnier & Nully Libraires Grande Salle du Palais, débitent *Recueil de Juriſprudence* du pays de Droit Ecrit & coutumier par ordre alphabétique, par M. Guy de Rouſſeand de la Colombe, Avocat au Parlement 1736. vol. in-4o.

DE LYON.

Du Plain & les freres de Ville ont réimprimé le *Traité de l'Abus* par Févret; on le trouve à Paris chez L.

Et. Ganeau fils, & chez Matthei. 2. vol. in-fol.

Outre que cette nouvelle Edition eſt beaucoup plus correcte que les précédentes; un Avocat célebre au Parlement de Paris, l'a enrichie de notes ſçavantes au ſujet des Ordonnances, Déclarations, Edits du Roi, Réglemens & Arrêts qui ont force de loi dans la Juriſprudence Eccléſiaſtique. Ces notes qui tiennent lieu de ſupplément ſont placées avec les anciennes ſelon l'ordre des matieres. Celles qui ſe trouvent à la fin du ſecond volume en forme d'addition avoient été remiſes aux Libraires dans le cours de l'impreſſion après avoir été revûës & examinées par les plus ſçavans Juriſconſultes.

Les freres Deville debitent *le Corps du Droit Canonique* composé en Latin par M. Jean Pierre Gibert Docteur en Théologie & Canoniſte. 3. vol. in fol.

Méditations ſur les vérités Chrétiennes & Eccléſiaſtiques tirées des

Epîtres & des Evangiles qui se disent à la Messe, &c. 5. vol. in 12.

Le Dictionnaire Latin-François ; & le Dictionnaire François-Latin de Danet, 2. vol. in 4o.

Les Ouvrages postumes composés en Latin par D. Jean Puga Y Feijoo premier Professeur de Droit à Salamanque, recueillis par Grégoire Mayans Professeur de Droit à Valence, 2. vol. in fol. annoncés sous ce titre : *Don Joannis Pugæ & Feijoo. J. C. & primarii Antecessoris Salmanticensis, Regii Neapolitani Senatus Præsidis, Tractatus Academici sive opera omnia posthuma nunc primum collecta & edita.*

DE DIJON.

Joseph Sirot a mis sous presse un *Supplément au Glossaire du Roman de la Rose* contenant des Notes critiques, historiques & grammaticales, une Dissertation sur les Auteurs de ce Roman, l'Analyse de ce Poëme, un Dis-

cours ſur l'utilité des Gloſſaires ; les Variantes reſtituées ſur un Manuſcrit de M. le Préſident Bouhier de Savigny & une Table des Auteurs cités dans cet Ouvrage : volume in 12. de la même forme que l'édition de 1736. du Roman de la Roſe, qui ſe vend chez la veuve Piſſot Quay des Auguſtins.

On trouve chez le même Libraire, *Traité des Eaux Minérales de Bourbonne les Bains*, qui comprend une Explication méthodique de leurs uſages, avec une deſcription des Bains & des ſources minérales de Bourbonne, de leur ſituation & de leur antiquité : par M. Baudry Médecin des Hôpitaux du Roy, & Intendant des Eaux Minérales de Bourbonne. Vol. in 8°. 1736.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Janvier 1737.

ART. I. ESsai de Theodicée ſur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme, & l'origine du mal, Par M. Leibnitz, &c. nouvelle Edition, P. 5.

ART. II. Apologie des Dames, appuyée ſur l'Hiſtoire, &c. 36.

ART. III. Hiſtoire Romaine, depuis la Tranſlation de l'Empire par Conſtantin juſqu'à la priſe de Conſtantinople par Mahomet II, traduite de l'Anglois. 42.

ART. IV. Il primo canto dell'Iliade, &c. ou le premier Livre de l'Iliade, traduit en Vers Italiens, &c. 77

ART. V. Bibliotheque des Auteurs Ecléſiaſtiques du 18. ſiécle, pour ſervir de continuation à celle de M. Dupin, 2. Volumes, &c. 83

ART. VI Corrections & Additions pour l'Hiſtoire de la Vie de Beauchâteau, &c. 94.

ART. VII. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes, &c. 102.

ART. VIII. Guſtavi-Georgii Zeltneri D. P. P. & P. Hiſtoria Crypto-Sociniſmi Altorfinæ quondam Academiæ infeſti Arcani, &c. 122.

ART. IX. Apologie de M. l'Abbé Deſ-

fontaines, an ſujet 'd'un Article du Journal de Ttevoux. 139.
Art. X. Introduction à l'Hiſtoire de l'Aſie, l'Afrique, & de l'Amérique, pour ſervir de ſuite à l'Introduction à l'Hiſtoire du Baron de Pufendorff, &c. 145.
Art. XI. Explication des effets d'une Pendule extraordinaire, rêcemment inventée. 166.
Art. XII. Nouv. Litteraires. 183.

Errata pour le mois de Decembre 1736. II. Partie.

Page 2819. ligne 21. προ-ειλημμὲνον, *liſez* προειλημμένον.
Ibid. lig. 22. ὃτι, *liſez* ὅτι.
Ibid. lig. 25. ἀν τιμὴ, *liſez* ἄν τι μὴ,
P. 2821. ligne 13. ἔκομεν, *li ez* ἔχομεν.
Ibid. lig. 14. φύσιν, *liſez* φησὶν.
P. 2822. lig. 13. ἔχης, *liſez* ἔχῃς.
Ibid. lig. 14. ἴδης, *liſez* ἴδῃς,
Ibid. lig. 15. τοίνον, *liſez* τοίνυν.
Ibid. lig. 16. φ:'λον, *liſez* φίλον.
Ibid. ligne 22. τοίνον, *liſez* τοίνυν.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de C. ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Fevrier 1737.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Fevrier 1737.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	2. v.
1719.	12. v.		

Eclipsis Lunaris totalis cum Mora ;

Observata in specula Collegii Academici Societatis JESU Viennæ Austriæ die 20. Septembris 1736.

Tempus verum H. M. S.	Phases ☽ & Culminationes stellarum.	Altitudines visæ. G. M. S.	*Quæ maculæ sub eadem linea perpendiculari fuerint.*
11. 1. 29.	Scheat Pegasi culminat.	68. 27. 30.	
2. 4.	Markab Pegasi . . .	55. 35. 35.	
51. 44.	Limb. Occident. ☽ culminat.		
53. 47.	Limb. Orient. ☽ . . .	. . .	Tycho, Aristarchus
	Alt. Limb. sup.	39. 39. 20.	
	Diameter ☽ apparens 30′. 2″.		
	Distantia Tychonis à Limb. inf. 6′. 58″.		
12. 33. 39.	Indicium dubium tenuis penumbræ.		
13. 14. 43.	Alt. Limb. sup. ☽. . .	36. 55. 25.	
17. 22.	. . . .	. .	Tycho, & Galilæus.
50. 16.	♂ culminat.	47. 57. 45.	
54. 40.	Penumbra densior ad $\frac{1}{3}$ ☽		
56. 30.	. . . .	. .	Tycho, & Gassendus.
58. 50.	. . . .	. .	Plato, & Taruntius.
14. 2. 24.	Lucida ♈ culminat. . . .	64. 1. 10.	
4. 49.	Initium dubium Eclipseos.		
6. 23.	Medius Grimaldus tegitur.		
7. 17.	Grimaldus totus.		
8. 25.	Umbra ad Galilæum.		
9. 34.	Galilæus totus.		
11. 12.	Linemannus totus.		
14. 5.	Mare humorum incipit.		
16. 24.	Ad Aristarchum.		
16. 36.	Gassendus medius.		
16. 57.	Ad Keplerum.		
17. 23.	Aristarchus totus.		
18. 12.	Gassendus totus.		
20. 16.	Mare nubium incipit.		
20. 30.	Ad Kristmannum.		
21. 42.	Ad Schikardum.		
23. 0.	Schikardus medius.		
23. 31.	Ad Bullialdum.		
24. 11.	Schikardus totus.		
24. 42.	Ad Copernicum.		
25. 9.	Alt. Limb. sup. ☽ . . .	30. 28. 20.	
25. 21.	Ad Harpalum.		
26. 0.	Copernicus medius.		
26. 44.	Copernicus totus.		
27. 42.	Alt. Limb. sup. ☽ . . .	30. 22. 28.	
27. 47.	Helicon.		
30. 12.	Ad Circulum Tychonis.		
30. 58.	Sinus primus Æstuum.		
31. 16.	Ad Tychonem.		

H. M. S.		Altitudines visæ. G. M. S.
32.17.	Tycho medius, ad Erastotenem,& medium sinum Æstuum.	
33.30.	Eratosthenes totus.	
34. 5.	Ad sinum tertium Æstuum.	
36.31.	Ad mare Vaporum.	
37.19.	Ad Timocharim.	
39.17.	Ad Archimedem.	
39.52.	Ad Platonem.	
40.42.	Plato medius, & Archimedes totus.	
41.14.	Plato totus.	
41.45.	Ad Manilium.	
43. 3.	Manilius totus.	
45.30.	Ad Menelaum.	
47. 2.	Menelaus totus.	
47.47.	Ad Aristotelem.	
48.11.	Aristoteles medius, & ad Eudoxum.	
49.16.	Ad Plinium,& Hypatiam: Eudoxus totus.	
50. 3.	Hypatia tegitur.	
50.31.	Plinius totus.	
51. 3.	Ad mare Nectaris.	
52.10.	Ad terram mannæ.	
53.42.	Ad Promont. acutum.	
55.12.	Lacus Somniorum medius.	
55.33.	Mare Nectaris totum.	
57. 5.	Ad Paludem somni.	
57.10.	Lacus somniorum totus.	
57.55.	Ad mare fæcunditatis.	
59.15	Ad Taruntium.	
59.20.	Alt. Limb. sup. ☽ . .	26.22.18.
15. 0. 1.	Taruntius medius.	
6. 0.15.	Ad Proclum. & Goclenium.	
1. 6.	Proclus totus.	
1.23.	Goclenius totus.	

H. M. S.		Altitudines visæ. G. M. S.	Quæ maculæ sub eadem linea perpendiculari fuerint.
2. 5.	Ad Mare Caspium.		
2.37.	Ad Langrenum.		
2.52.	Mare Caspium medium.		
4. 3.	Mare fœcunditatis totum.		
4.41.	Langrenus medius.		
5.26.	Alt. Limb. sup. ☽ . .	25.35.20.	
5.50.	Ad Firmicum.		
6.32.	Mare Caspium totum.		
8.13.	Diameter ☽ 30′. 30″.		
8.44.	Immersio totalis ☽ dubia.		
9.13.	Immersio certa.		
28.13.	Alt. Limb. Inf. ☽ . .	22. 1.18	
28.54.	Alt. Limb. Inf. ☽ . .	21.55.20.	
30. 7.	Alt. Limb. Inf. ☽ . .	21.45.50	
16. 0. 0.	Umbra densior circa centrum, dilutior ad Limb. maximè Occid.		
16. 0.	Umbra in Limb. sup. versus ortum dilutior.		
30.31.	Aldebaran culminat. . .	57.46.40.	
51.27.	♄ culminat. . .	62.10.55.	
54.24.	Emersio dubia ☽.		
55.29.	Emersio certa.		
58.24.	Ricciolus detegitur.		
29.24.	Grimaldus totus.		
17. 2.15.	Galilæus.		
6.34.	Aristarchus incipit.		
7.34.	Aristarchus totus.		
7.54.	Mare humorum medium.		
10.31.	Keplerus incipit. . .	. .	Bulliaslus, & Grimaldi Limb. Orient.
11. 6.	Keplerus totus.		
11.24.	Rigel Culminat. . .	33.16.22.	
11.44.	Mare humorum totum.		
13.11.	Medius sinus Epidemiarum.		
14.58.	Harpalus medius.		
. .	Luna nebulis tegitur.		

Ad Observationem adhibiti sunt tubi 12. & 6. pedum; quadrantis radius est 4. pedum.

TRANSITUS LUNÆ,

Supra duas Stellulas in Capite ♉ inter nares & oculum austrinum, &

OCCULTATIO PALILICII,

Nocte seq. diem 22. Octob. observata è Specula Astronomica Collegii Academici Soc. Jesu Viennæ Austriæ cælo sereno Anno 1736.

Ordo Observationum.	*Tempus verum.* H. M. S.	*Observationes.*	*Altitudines & Distantiæ visæ.* G. M. S.	*Cum quibus maculis Stellæ rectam lineam constituerint, quando distãtiæ acceptæ sunt.*	*Quæ maculæ in linea perpendiculari fuerint.*
	8. 30. 0.	. . . .	. .	. . . .	Tycho, Dionysius.
	37. 24.	Alt. limb. sup. ☽	14. 31. 0.		
	39. 20.	Alt. Stellæ A. seu superioris	14. 3. 0.		
	39. 50.	Alt. Stellæ B. seu inferioris	14. 3. 0.		
1.	9. 18. 28.	Dist. Stellæ A. à proximo limb. ☽	6. 43.		
2.	30. 0.	Eadem	4. 43.		
	33. 17.	Alt. limb. inf. ☽	23. 5. 0.		
	36. 10.	Eadem	23. 34. 0.		
		Alt. *A.	23. 31. 22.		
3.	41. 3.	Distantia *A. à limbo ☽	2. 44.	Dionysius, Tycho & *A.	
4.	50. 16.	Eadem	1. 38.	Sinus med. æstuum, Tychon. ora occid.* A & * B.	
		Dist. *A. à *B.	5. 31.		
5.	56. 38.	Dist. *A. à Tychone	6. 33.	Aristarchus, Tycho & *A.	
	59. 14.	Diameter ☽.	30. 52.		
	10. 4. 55.	Alt. *A.	28. 17. 0.		
	5. 17.	Alt. limb. inf. ☽.	28. 17. 0.		
	5. 25.	A * B.	28. 17. 0.		
6.	20. 54.	Dist. *A. Manilio	22. 8.	Plato, Manilius & *A.	
7.	27. 44.	Dist. *B. à Manilio.	28. 32.	Plato, Manilius & *B.	
	11. 18. 0.	. . . .	. .	. . .	Tycho, Plinius.
	25. 56.	Alt. limb. inf. ☽.	40. 52. 30.		
	27. 39.	Eadem	41. 7. 30.		
	29. 55.	Alt. α ♉ seu Palilicii.	41. 7. 30.		
	31. 1.	Eadem	41. 17. 30.		
	32. 7.	Eadem	41. 27. 30.		
8.	37. 31.	Dist. α ♉ à proximo limbo. ☽.	46. 11.		
	23. Oct.				
	12. 4. 21.	Alt. Capellæ	59. 17. 30.		
	5. 24.	Eadem	59. 27. 30.		
	6. 25.	Eadem	59. 37. 30.		
	8. 26.	Eadem	59. 57. 30.		
9.	22. 30.	Dist. *α ♉ à Grimaldo	31. 10.		
		Dist. Grimaldi à limbo ☽.	2. 0.		
	32. 38.	Diameter. ☽.	30. 57.		
		Dist. limbi lucidi à confinio lucis & umbræ	28. 12.		
		Dist. Tychonis à limbo proximo	4. 32.		
		Distant. prom. acuti à proximo confinio lucis.	3. 23.		
	41. 30.	. . . .	. .	. .	Copernic, Plato.

Ordo

Ordo Observationum.	*Tempus verum.* H. M. S.	*Observationes.*	*Altitudines & Distantiæ visæ.* G. M. S.	*Cum quibus maculis Palilicium rectam lineam constituerit, quando distantiæ acceptæ sunt.*	*Quæ maculæ in linea perpendiculari fuerint.*
10.	49. 13.	Dist. * α ♉ à Grimaldo .	20. 52.		
11.	13. 0. 41.	Dist. * α ♉ à proximo limbo ☽.	14. 41.	Grimaldus, Manilius.	
12.	9. 43.	Eadem	11. 18.		
13.	12. 45.	Eadem	8. 50.	Grimaldus, Copernicus.	
14.	18. 35.	Eadem	7. 40.		
15.	24. 24.	Eadem	6. 5.	Prom. acutum, & Taruntius.	
16.	38. 7.	Eadem	1. 8.		
	43. 31.	Stella α ♉ proxima limbo.			
	44. 2.	Stringi videtur.			
	44. 16.	Clarius & rotunda apparet.			
	45. 24.	Nondum tecta est.			
17.	45. 30.	Evanescit fulgore quodam relicto.	. .	. . .	Eudoxus, Manilius.
		Alt. Grim. supra locum imersionis.	6. 0.		
	50. 44.	Alt. limb. sup. ☽. . .	57. 10. 0.		
		Diameter ☽. . . .	31. 10.		
		Diameter altera & minor. .	28. 26.		
	14. 29. 33.	Palilicium sub ☽. culminat, quod colligitur ex pluribus altitudinibus respondentibus .	. .	. . .	Eudoxus, Menelaus.
	30. 47.	Limb. Orient. ☽. compl. culmin. Alt. limb. sup. ☽. . .	58. 8. 25.		
18.	56. 27.	Stella α ♉ emergit altior limbô inf. ☽. . . .	3. 49.	. . .	Eratosthenes, Timocharis.
	15. 5. 29.	Alt. limb. inf. ☽. . .	56. 52. 0.		
		Alt. * α ♉ . . .	56. 54. 21.		
	5. 55.	Capella culminat.			
	16. 18.	Dist. * α ♉ à Fracastorio .	10. 54.	Fracastorius, Lineman.	
19.	20. 39.	Dist. * α ♉ à Dionysio .	16. 36.	Dionysius, Aristarchus.	
20.	58. 14.	Dist. * α ♉ à confinio lucis &			
21.		umbræ . . .	23. 17.	Prom. acutum, Selenius.	
22.	16. 2. 56.	Dist. * α ♉ à Plinio . .	31. 14.	Plinius, Timocharis.	
23.	57. 2.	Dist. * α ♉ à confinio lucis	46. 11.	Prom. acutum, Copernic.	

Initium confinii inferius in linea recta cum Grimaldo, & Tychone distat à Grimaldo 21′. 13″. *superius cum Platone & insula Sinûs tertii æstuum distat à Platone* 4′ 45″ *: in ipso confinio versatur Taruntius.*

17. 27. 0.	Alt. Palilicii . . .	41. 27. 30.
28. 4.	Eadem . . .	41. 17. 30.
29. 13.	Eadem . . .	41. 7. 30.
18. 3. 23.	Alt. Capellæ . . .	59. 57. 30.
5. 24.	Eadem . . .	59. 37. 30.
6. 25.	Eadem . . .	59. 27. 30.
7. 26.	Eadem . . .	59. 17. 30.

Ad observationem adhibiti sunt tubi 12. & 6. pedum: quadrantis radius est 4½ pedum.

Ces Observations ainsi que celle que nous avons donnée au mois d'Août 1736, & qui a été attribuée par erreur au Pere Solanoni, ont été faites par le P. Francz de la C. D. J. dans l'Observatoire érigé au College des Jésuites de Vienne par le P. Smelzer, ancien Professeur en Mathématiques, & célébre dans la Littérature.

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

des Sciences & des beaux Arts

Fevrier 1737.

ARTICLE XIII.

ESSAIS DE THEODICE'E, sur la bonté de Dieu, la liberté de l'Homme, & l'origine du mal, par M. Leibnitz. Nouvelle Edition, &c. 2. Tomes in-12. Amsterdam. Changuyon.

L'Extrait d'un Ouvrage si vanté, & peut-être si peu connu, n'ayant paru ni dans nos Memoires, ni dans la plûpart des Jour-

naux que nous connoiſſons , nous l'entreprenons plus par devoir qu'avec confiance ; malgré le ſoin extrême & le loiſir réfléchi que nous y avons apporté pour prendre l'eſprit & pénétrer le ſens profond de l'Auteur, qui, nonobſtant la clarté de ſon ſtile, & une certaine aiſance naïve de diſcours & de raiſonnement, ne laiſſe pas d'être enveloppé de tout ce que la Théologie & la Métaphyſique ont de plus inacceſſible, & peut-être auſſi d'un peu d'adreſſe & de ſçavoir faire pour échapper, par mille ſentiers entrecoupés, à la trop grande curioſité d'un Lecteur attentif.

La Théodicée n'eſt pas ſeulement le grand & comme l'unique ouvrage de M. Leibnitz : conſidérée en elle-même, c'eſt abſolument un grand ouvrage, un ouvrage au moins de conſéquence, & qui mérite par toutes ſortes d'égards & cette curioſité & cette attention. Les principales queſtions de la Théologie, naturelle & ſurnaturelle, y ſont traitées avec autant de plénitude que

de sagacité. Elles y sont assorties de toutes leurs questions incidentes, historiques, métaphysiques, physiques, morales & autres. M. Leibnitz avoit tout lû, sçavoit tout, embrassoit tout. Son érudition n'a pourtant rien de trop vaste, rien d'indigeste, rien de gêné, rien d'affecté. Le goût philosophique, l'esprit géométrique, l'art du systême ont rédigé les matieres en les plaçant à propos. L'Auteur est plein, son érudition coule de source. Les Auteurs, leurs pensées, leurs paroles se distribuent, s'enchaînent, s'éclairent mutuellement. Il les oppose, il les confronte, il les interprete, il en fait tout ce qu'il veut en Maître, en grand Maître, en Docteur de la Loy, presqu'en Législateur.

Sa principale attention, est à les concilier, & à tout concilier; Luther avec le Pape, & *Quesnel* & le *grand Arnaud* avec *la plus celebre des Compagnies;* ce sont ses termes. Projet digne de l'élevation de son génie, digne même de la droiture ou de la bonté naturelle de son cœur,

Le but au reste de l'Ouvrage, est la réfutation de Bayle. Le croira-t-on qu'avec ce bon esprit de conciliation universelle, Bayle fut l'unique excepté, avec qui cet habile & gracieux négociateur eût refusé de se concilier ? C'est un Problême, sur lequel l'Europe sçavante & chrétienne s'est partagée pour & contre la Theodicée & son ingenieux Auteur.

Né Protestant, & n'ayant de sa vie fait aucune espece d'abjuration juridique, les Protestans se sont crus autorisés à le juger avec assez de rigueur. Ils regardoient comme une infraction à leur possession, toutes ces conciliations, qui sembloient le leur dérober, en le raprochant des Catholiques. Ils firent retentir toute l'Allemagne du *Leibnitz Glaubt nitz.* Ils déciderent que tout son Livre n'étoit qu'un jeu de bel esprit, une montre d'éloquence, un vain étalage d'érudition. Les sçavans MM. *Pfaff* & *le Clerc* nommément, taxerent l'Auteur de mauvaise foy & d'une secrette intelligence avec son

prétendu Adversaire. Mis en défiance par les complimens & les politesses dont il comble Bayle, ils crurent que celui-ci, autre espece de conciliateur négatif, pouvoit fort bien s'accommoder des conciliations positives où l'on veut l'amener avec tant d'insinuation. Effectivement il semble qu'on pourroit caractériser respectivement ces deux celebres Auteurs, en disant que tout étant vrai pour l'un, & tout étant faux pour l'autre, ils peuvent se donner la main aux deux extrémités qui les divisent tout haut, pour les mieux réunir tout bas.

Les Catholiques, dont la Religion est pourtant la plus intolérante, voulurent bien tenir compte à M. Leibnitz de ses raprochemens, de sa bonne volonté, de sa politesse envers eux. M. Leibnitz étoit une conquête, conquête utile, honorable même. Plus d'un Catholique de nom la crut réservée à son éloquence autant qu'à son zéle. L'espoir de l'emporter, faisoit fermer les yeux sur le vrai fonds de la discus-

ſion : on l'écartoit de peur d'éloigner M. Leibnitz du vrai, en l'y ramenant avec trop de ſcrupule. Les plus zélés étoient ſurtout charmés de voir un homme égal en bel eſprit & en érudition, mais fort ſupérieur à Bayle par la Philoſophie, par la Géométrie, par la force du raiſonnement, entrer en lice avec cet Empirique moderne, ce redoutable fleau du raiſonnement & de tout ſyſtême de vérité. La Théodicée eſt donc un Problême, & juſqu'ici bien des Catholiques doutent tout au plus de ſon exacte catholicité. Il en coûteroit trop à la plûpart pour porter plus loin leur diſcuſſion & leur jugement.

Réſolus d'aller un peu plus loin nous-mêmes pour leur en épargner la peine, & ne voulant cependant rien outrer, nous reconnoîtrons de l'excès & de la paſſion dans le jugement de MM. Pfaff & Leclerc ; & que, ſi la réfutation de Bayle eſt inſuffiſante, elle paroît au moins de bonne foy. Nous ne confondrons point la bonne volonté de M. Leib-

nitz pour tout accorder, avec la volonté déterminée de tout ſapper dont ſon adverſaire a été légitimement ſuſpect à tous les partis. La Théodicée n'eſt point un Livre qu'on puiſſe dire orthodoxe; nous avons crû y découvrir au contraire bien des erreurs que nous allons expoſer. Mais elle n'eſt pas non plus pleine de ce venin ſceptique qui infecte tous les Ecrits de M. Bayle. Les erreurs de M. Leibnitz nous paroiſſent partir de l'eſprit, d'un eſprit trop philoſophe, trop raiſonneur, qui veut ſoumettre trop toutes choſes à la lumiere de ſa raiſon; d'un eſprit trop accoutumé à faire des ſyſtêmes, & qui s'évapore avec la même facilité dans les matieres de la foy que dans celles de la nature & de la Phyſique. Les doutes affectés de M. Bayle ſemblent partir du cœur, d'un cœur malin & critique qui aime à tendre des pieges, à ſemer des difficultés, à entraver les conſciences, à embaraſſer les eſprits. L'un eſt trompé, l'autre veut tromper, & fait profeſſion ouverte du

métier de trompeur. M. Leibnitz a toujours ſoutenu le caractere d'un honnête homme, d'un galand homme. Après cette proteſtation, on nous permettra de ne plus connoître d'autre ménagement.

L'art de ſes conciliations a d'abord attiré toute notre attention. Voici en deux mots ce que nous avons pû en reconnoître. Dans tous les partis, dans la catholicité même, il y a toujours par la ſeule diverſité des eſprits, une diverſité de penſées & d'opinions, qui regne ſinon dans le fonds du dogme, du moins dans la maniere de le concevoir & de l'expliquer, & qui donne à la foy même, malgré ſon indiviſibilité intrinſeque, une eſpece de latitude qui a ſes milieux & ſes extrémités. Les extrémités ſe touchent, c'eſt par les extrémités qu'on unit les heterogenes. C'eſt donc parlà que M. Leibnitz entreprit de tout concilier. Tout naturel que paroît cet artifice après coup, il faloit un grand génie pour s'en aviſer. Le ſuccès paſſeroit le grand homme. *Dans*

un noble projet, on tombe noblement.

Ce ſeroit être, par exemple, un fort mal habile négociateur, que d'entreprendre d'accorder tout d'un coup la grace neceſſitante de *Calvin* avec la grace ſuffiſante de *Molina.* Notre Auteur ne tente point d'allier ainſi les contradictoires. Mais la grace efficace eſt enſeignée dans l'Egliſe, & c'eſt par-là qu'il entame la négociation. A la Prémotion Phyſique il fait enſuite ſuccéder la Prémotion Morale, & de-là juſqu'à la grace ſuffiſante, on ne trouve qu'une barriere, que les deux Ecoles veulent bien s'ouvrir réciproquement, pour ſe réunir dans le ſein de l'Egliſe la plus Catholique. De même ſur l'Euchariſtie, en alliant la préſence ſpirituelle de Calvin avec l'impanation concomitante de Luther, on voit bien qu'il voudroit accorder l'impanation qui n'exclut pas la préſence réelle, avec la préſence réelle qui exclut toute impanation. N'étoit-ce pas dans le même eſprit & avec tout auſſi peu de ſuccès, que M. Leib-

nitz avoit entrepris , comme nous l'avons dit ailleurs, de réunir tous les Princes de l'Europe ſous l'autorité de l'Empereur pour le temporel, & ſous celle du Pape pour le ſpirituel?

Telle étoit la maniere generale de l'Auteur. Il la fondoit ſur une maxime qu'on trouve bien énoncée dans ſa Préface, & qui eſt belle & vraye même en général : qu'il y a du vrai dans tout ce que des hommes ſages & éclairés affirment ; & que le faux ne ſe trouve guéres que dans ce qu'ils nient, & dans les excluſions ſecrettes ou publiques qu'ils donnent les uns aux penſées des autres. M. Bayle au contraire, ce qui prouve abſolument un eſprit mal fait & un cœur malin, ne cherchoit à donner du poids & de la couleur qu'aux négatives réciproques des divers partis, pour détruire toutes ſortes d'affirmations & de vérités. Ces deux hommes rares, uniques même, chacun dans leur eſpece, étoient vis-à-vis l'un de l'autre comme ces Médecins qui conſultent chez Mo-

liere, & dont à toutes choſes, l'un dit *tant mieux*, & l'autre *tant pis.* On devine bien que le tant mieux eſt de M. Leibnitz. Réellement c'eſt ſon mot, & ſa ſolution à toutes les difficultés En termes de l'art, il l'appelle *la raiſon du meilleur* ou plus ſavamment encore, & Théologiquement autant que Géométriquement, le ſyſtême de *l'Optimum*, ou *l'Optimiſme.*

A M. Bayle & à tous ceux qui critiquent la Providence ſur les déſordres Phyſiques & moraux qui défigurent un peu le ſyſtême de l'humanité, plus encore que celui de la nature ou de l'univers, le nouveau Conciliateur plein d'humanité, répondoit qu'il n'y avoit pas de mal, ni de quoi critiquer; que tout étoit bien ou pour le bien au moins, & pour un plus grand bien: qu'après tout *ſic volvere parcas*; que Dieu avoit fait de ſon mieux, que non-ſeulement il n'avoit pû ni ſçû faire mieux, qu'il n'avoit pû ni ſçû faire autrement, n'y ayant pas d'apparence que ſa bonté toûjours portée au

mieux, ni ſa ſageſſe parfaitement inſtruite de ce mieux, lui euſſent permis de choiſir le moins bien, le moins bon en concurrence du meilleur. Car le ſyſtême va là, & M. Leibnitz l'y méne ouvertement.

Il n'eſt ni le ſeul ni le premier Auteur de cette penſée. Des Théologiens réputés Catholiques, parcequ'ils croyoient & qu'ils vouloient l'être de bonne foi, ont été optimiſtes. Le Pere Malebranche eſt un des plus célébres. Notre Auteur n'a ſans doute pris ce parti, que comme une de ces extrémités, par leſquelles il ſe flatoit de concilier toutes les autres ſortes d'éxtremités Philoſophiques & Théologiques. Ne taxons point les perſonnes, & n'attribuons point à leur cœur ce qui n'étoit ſouvent qu'un préjugé de leur eſprit. On ne prévoit pas toûjours toutes les conſéquences, de tout ce qu'on penſe avec le plus de réfléxion.

L'Optimiſme, celui du moins de M. Leibnitz, n'eſt qu'un Matérialiſme déguiſé, un Spinoſiſme ſpiri-

tuel dont toute la Théorie de cet Auteur eſt par vint autres endroits plus que ſuſpecte. Son *harmonie préétablie* en rendant la marche de nos eſprits, invariablement parallele à celle de nos corps & de tous les corps de l'univers, aſſujetit les operations des uns & des autres aux mêmes loix de Méchaniſme aveugle & purement corporel. Son *inéxtinguibilité des animaux* donne aux ames, aux corps & à toutes les ſubſtances une coéternité divine plutôt qu'une immortalité créée. Ses *Monades* moitié matiere, moitié eſprit, ſont toutes Stratoniciennes & Spinoſiſtes par conſequent. La regularité & l'unité ſyſtématique de courbure, par laquelle l'Auteur exprimoit la marche & toute la conduite de chaque homme, & ſans doute de tous les hommes & de tous les êtres, ſans en excepter peut être Dieu même, étoit une idée géometrique des plus brillantes, mais une branche de l'harmonie préétablie, & un Spinoſiſme tout pur.

L'Optimiſme en particulier, ré-

gle Dieu comme un Automate. En l'aſſujétiſſant à la Loi du meilleur, il ne lui laiſſe ni la liberté du choix ni aucune eſpece de liberté. *L'Optimum*, le meilleur en tout genre, eſt unique & indiviſible. Quelle contradiction que dans le ſyſtême du meilleur, tout ne fût pas le meilleur, que tout ne fût pas même bon; & qu'il y eût du poſitivement mauvais, & du très-mauvais? Il paroît que le meilleur proſcrit toute diverſité, toute pluralité d'individus, d'éſpeces, de genres, d'êtres; le meilleur devant exclure le moins bon; & tous les meilleurs devant être égaux, ſemblables & *identiques*.

Dieu ſeul eſt un *optimum*. Auſſi eſt-il ſimple, indiviſible, unique. Nous voulons bien convenir que tous ſes ouvrages doivent être, non-ſeulement meilleurs que ceux des hommes, & de tout Etre créé, mais abſolument bons & forts bons, *bona, valde bona* comme l'Ecriture nous apprend qu'ils étoient en effet au ſortir de ſes mains. Mais d'éxiger qu'ils ſoient nécceſſairement les meil-

leuts qu'il puiſſe faire lui - même, c'eſt vouloir, ſi l'on y prend garde, qu'ils lui ſoient égaux : c'eſt lui ôter tout pouvoir *ad extrà* comme diſent les Théologiens, & le reduire *ad intrà* au dedans de lui-même, aux ſeules operations par leſquelles le Fils procede du Pere, & le Saint Eſprit procede du Pere & du Fils.

M. Leibnitz dans ſes diſputes avec M. Newton défendu par M. *Clarcke*, ſe trouva obligé de défendre ſon ſyſtême de *l'Optimum*. M. Clarcke défendoit la liberté avec zéle & avec intelligence. Il accuſoit ſon adverſaire de l'ôter à Dieu. Il le preſſa ſur ce qu'il n'y auroit de poſſible que le ſeul monde actuellement exiſtant. M. Leibnitz ne ſe tira d'affaires que par une diſtinction qu'il inſinuë aſſez dans ſa Théodicée : diſtinction ingenieuſe & ſubtile, mais qui laiſſe la difficulté. A ne regarder, dit-il, que la puiſſance de Dieu, pluſieurs mondes, une infinité de mondes ſont poſſibles : Dieu les voit, Dieu les connoît; ſon idée en fait la poſſibilité abſoluë, en conſtituant leur eſſence.

Mais ſa volonté n'en peut conſtater l'exiſtence, ſa ſageſſe s'y oppoſe en faveur du monde reconnu le meilleur.

Une pareille réponſe annonce quelqu'un qui eſt à la veille d'être réduit à l'abſurde, s'il ne l'eſt déja. C'eſt la *contradiction* que les Géometres traitent de *réduction à l'abſurde*. Non-ſeulement la réponſe en queſtion eſt contradictoire en elle même, mais elle met en une contradiction manifeſte les attributs divins. Comment la ſageſſe de Dieu peut-elle borner ſa puiſſance, & l'empêcher de produire ce qui eſt poſſible en ſoi & par rapport à lui? Qu'eſt-ce qu'une choſe qui eſt poſſible dans ſon Eſſence, & impoſſible dans ſon exiſtence? N'eſt-ce pas toûjours rélativement à l'exiſtence que les choſes, ſont dites & cenſées poſſibles? Quelle contradiction qu'une choſe toûjours poſſible, ne puiſſe jamais exiſter? Car Dieu toûjours ſage, s'oppoſe ici à Dieu toûjours puiſſant.

Et comment & où Dieu voit-il cette infinité de mondes inférieurs

à celui ci, que sa sagesse ne lui permet pas de tirer du néant ? Les voit-il en eux-mêmes ? Non, car ils n'existeroient jamais ? Il les voit donc en lui-même : Ils existent donc en lui idealement, intelligiblement. Quoi ! Il y auroit de l'indecence qu'ils existassent hors de lui matériellement, physiquement ! & il n'y a aucune indécence qu'ils existent en lui mentalement, répresentativement ! C'est pourtant son idée qui constituë la décence ou l'indécence essentielle & absoluë de toutes choses. Le *Quippe vetor fatis* du Jupiter de Virgile, auroit bien lieu ici, si Dieu pouvant faire quelque chose par sa puissance absoluë, en étoit invinciblement empêché par sa sagesse. Et puis toutes ces distinctions d'attributs en Dieu ne sont permises qu'œconomiquement parlant, & pour parler en effet. Ce que Dieu peut par sa puissance, il le peut absolument ; sa puissance est indivisiblement sage. Sa sagesse même, si l'on y prend garde, n'est selon notre maniere de la concevoir, que son intelligence. Si donc l'intelligen-

ce divine constituë sa puissance & les possibilités des choses ; un monde inférieur à celui ci est selon la sagesse de Dieu, puisqu'il est renfermé, selon notre Auteur même, dans son intelligence.

Après cela comment un homme d'esprit, comment un Chrétien qui a toutes les vuës au moins, toutes les lumieres que peut donner le Christianisme, & la Théologie même la plus métaphysique, la plus raisonnée, a t'il pû penser qu'un monde où il y a du mal & du péché, soit le meilleur monde que Dieu puisse faire ? Le péché seul est un si grand mal, que toute la perfection d'un monde infiniment supérieur à celui ci, ne pourroit encore le balancer, & qu'il n'a falu rien moins que l'avenement & la mort du Fils même de Dieu, pour rendre, par une espece de création d'un ordre surnaturel, ce monde digne de son Créateur : Nous sommes Chrétiens, & nous jugeons presque de toutes choses en Payens. La Physique surtout qui dès le premier pas devroit

nous ramener à l'Auteur de la nature qu'elle contemple, est de toutes les sciences celle qui nous en éloigne le plus. M. Leibnitz sçavoit la Théologie, la Morale, la Métaphysique &c. A bien prendre les choses M. Leibnitz n'étoit que Physicien & Géometre.

Nous parlons de la Physique moderne : Elle est trop Géometrique, trop mécanique, trop spinosiste, trop incompatible avec la liberté soit divine soit humaine. On y veut trop rendre raison de tout. On ne rend point raison de la liberté. Le grand Principe cependant de M. Leibnitz est que rien ne doit exister de la part de Dieu même, & de la part de sa volonté la plus libre *sans une raison suffisante*, raison encore dont-il veut être juge. C'est pourtant là que le *sit pro ratione voluntas* a lieu, de droit. Mais tous ces Philosophes ne veulent point y entendre; & ne pouvant atteindre à la cause la plus immediate & purement corporelle de presqu'aucun Phénomene, ils veulent rendre raison métaphysique des opérations les

plus ſublimes de la divinité ; & au défaut des véritables raiſons qu'ils ignorent de fait & de droit, ils vont juſqu'à lui en preſcrire, & à lui *preſcrire*, en propres termes, *des loix* de leur façon.

Nous l'avons dit ſouvent, & nous ne nous laſſerons pas de le répéter, en faveur de ceux au moins qui ne ſont pas ſi entêtés de cette maniere moderne de philoſopher. Elle eſt ſuſpecte à tout homme tant ſoit peu religieux, par deux endroits qui ſont des faits bien poſitifs. 1°. Selon Deſcartes même la Philoſophie, c'eſt-à-dire ſa Philoſophie & la Théologie ſont incompatibles ; & ce qui eſt vrai dans l'une peut-être faux dans l'autre. Defions nous d'une Philoſophie dont l'Auteur fait ſans façon de pareils aveux, & s'embaraſſe ſi peu de concilier ſa raiſon avec ſa foi. 2°. Selon Spinoſa qui n'étoit pas grand Géometre, mais qui ne laiſſoit pas d'avoir un peu l'eſprit Géometrique & conſéquent, ſon ſyſtême n'eſt que celui de Deſcartes pouſſé de bonne foy juſqu'à ſes conſéquences naturelles

relles & immediates. Tout Cartesien qui raisonnera, ira là sûrement; c'est-à-dire jusqu'à l'éternité & à l'infinité de la matiere, d'où tout le reste découle Mathématiquement. Cela soit dit en passant.

Une mauvaise Physique rend, à coup sûr, les gens mauvais Théologiens. Ils voyent que Dieu ayant tiré le bien du mal par un second ordre de Providence, la plûpart de nos biens, de nos plaisirs, de nos joyes naissent du sein de la misere, de la douleur, de la tristesse; & ils s'imaginent que ce qui est, doit être; & qu'absolument il faut avoir du mal, pour avoir du bien. On en a vû, on en voit qui ne conçoivent pas comment dans le Ciel même le bonheur ne sera pas fade & insipide, sans aucune ombre qui rehausse le Tableau; sans aucune dissonance, qui réveille l'harmonie; sans aucune maladie, qui rende la santé précieuse, sans aucun nuage, qui prépare la sérenité d'un jour perpetuel.

M. Leibnitz au moins ne conçoit pas que Dieu ait pû nous faire

entrer dans ſon Paradis par une autre voye que par celle des ſouffrances; comme ſi aujourd'hui même bien des enfans n'y entroient pas tout de ſuite après le Baptême, ſans avoir rien, ou comme rien ſoufert? Il ne conçoit pas que nous puiſſions avoir des Roſes ſans Epines; comme ſi une infinité d'autres Fleurs tout auſſi belles, tout auſſi ſuaves auſquelles il auroit pû ſe borner, ne nous diſoient pas qu'abſolument Dieu pouvoit nous combler de toutes ſortes de biens ſans aucun mélange de maux? Croira t'on que le mal ſoit de ſa nature plus compétent que le bien, pour produire le bien? De ſoi le bien produit le bien, le mal produit le mal. Ce n'eſt pas de ſoi, mais par un effet de la bonté de Dieu que le mal produit ici ſouvent le bien, comme c'eſt par l'effet de notre malice que le bien produit ſouvent le mal. Quand on dit que le péché d'Adam a cauſé l'Incarnation & la Redemption de J. C. ce n'eſt qu'une façon de parler. C'eſt à l'occaſion de ce péché, que la ſeu-

le miſericordé divine a porté le Fils de Dieu à s'incarner & à nous racheter. M. Leibnitz, comme on le verra, abuſe tout à fait des expréſſions d'une certaine piété plus affective que Théologique & Dogmatique.

Il paroîtra ſurprenant à ceux qui ne ſuivent ni de l'eſprit, ni ſouvent de l'œil, le progrès des ſyſtêmes du bel eſprit, de nous voir, pour juſtifier la Providence, nous attacher en quelque ſorte à exagérer les imperfections qui regnent dans l'Univers, & à lui aſſurer la liberté du choix de cet Univers: Juſqu'ici la grande Critique des eſprits forts rouloit ſur ces imperfections. Bayle au reſte n'en ſçavoit pas davantage. Ceci merite une attention particuliere: C'eſt une clef encore de la Théodicée. M. Leibnitz, avec un genie véritablement inventif, a ouvert une carriere toute nouvelle, & introduit une nouvelle mode de Philoſophie bel eſprit. Peut-être Malebranche l'avoit-il prevenu, ſans aucun mauvais deſſein. Quoiqu'il en ſoit, la plû-

part des beaux eſprits ont ſuivi cette veine, & la ſuivent aujourd'hui.

Ce n'eſt plus la mode de critiquer la Providence. Ces Critiques ſont trop uſées & trop ouvertement impies & libertines. Le grand air eſt d'applaudir à la Providence, & de dire à toutes choſes *tant mieux*, comme ce Directeur de Deſpreaux, *à chaque gros péché qui diſoit toûjours, bon.* Il faut l'avouer ; des eſprits atrabilaires, & *ſublimes miſantropes*, des eſprits même malins avoient outré les choſes & beaucoup exagéré le mal, ſans aſſez parler du remede ſurabondant que Dieu y avoit apporté avec un excès de liberalité au deſſus de toute expréſſion, puiſqu'en nous donnant ſon Fils, il nous avoit tout donné. Tout étoit infecté, tout étoit corrompu, tout étoit perdu ſelon Bayle & ſelon P.... Mais ſelon eux tout n'étoit pas réparé, tout n'étoit pas réprouvé, tout n'étoit pas racheté. Tous les hommes par un ſeul homme avoient été précipités dans la voye de perdition : mais tous par un ſeul homme qui étoit

pourtant homme Dieu, n'étoient pas rentrés dans la voye du ſalut, ſelon ces Docteurs Laïques & contre la parole expréſſe du Docteur des Gentils.

Voilà ce qui donna lieu, dans le ſiecle paſſé, ou au commencement de celui ci, à la ſecte des beaux eſprits dont nous parlons. Ils ne critiquent point la Providence, mais ils ne l'anéantiſſent que mieux, en faiſant ſemblant de lui applaudir. Tout eſt bien, tout eſt mieux, tout eſt très-bien. Le mal n'eſt pas un mal, puiſqu'il eſt la cauſe neceſſaire du bien, neceſſaire à Dieu même, qui non-ſeulement ſçait, tirer le bien du mal, mais ne le ſçait, ou ne le peut tirer que de là; non-ſeulement encore malgré ſa ſageſſe, mais préciſément à cauſe même de ſa ſageſſe. M. Leibnitz homme modéré, homme intelligent & précautioné, n'a gliſſé tout cela que par la voye du raiſonnement, de la perſuaſion, de l'inſinuation. Les eſprits outrés de notre ſiécle qui n'en manquent pas, ont éventé la mine & bruſqué le raiſonnement. Un P... en Angleterre, un V... en Fran-

ce, comme s'ils avoient une mission ſpeciale pour cela, & avec une eſpece d'enthouſiaſme; ne ceſſent de nous prêcher en Proſe & en Vers, qu'il n'y a pas de mal, que la nature eſt bien, que le ſyſtême regnant eſt celui de la belle nature, qu'elle eſt telle qu'elle a dû être, qu'elle ne pouvoit être autrement, que l'homme a commencé par là, que l'état d'innocence n'eſt qu'une chimere &c.

La Religion, quoiqu'on en diſe, a droit d'influer par tout, de regner par tout, de donner le ton à tout. Jugeons de ſa force & de ſon empire. Elle a droit de ſe mêler juſques dans les tranſports des Poëtes les plus licentieux. Il eſt vrai qu'ils ont droit auſſi à leur tour de la défigurer, & de la traveſtir: nous parlons d'un droit de licence & de frénesie poëtique. Il faut que l'intérêt ſoit grand, ou la paſſion bien forte pour un Poete, qui va juſqu'à decrier l'âge d'or, & à lui préferer l'âge de fer, par ſes vers qui ne ſentent point trop cependant l'enthouſiaſme. *Re-*

gretter a qui veut le bon vieux tems, & l'âge d'or & le siécle d'Astrée ... Oh le bon tems que le siécle de fer. L'enthousiasme est sans doute ici dans les sentimens. Chez les Poëtes ordinaires, les Virgiles, les Horaces &c, il est dans les pensées.

De pareils Docteurs, dit-on, ne sont pas à craindre : comme si en fait de morale licentieuse tout n'étoit pas à craindre, & que le cœur ne fût pas toûjours la dupe des erreurs que l'esprit rejette avec le plus de mépris. Mais ce n'est pas précisément pour réfuter des vers que nous en parlons; c'est pour faire sentir la conséquence du systême de la Théodicée, pour en indiquer les progrès, & pour précautioner les esprits contre cet air de pure raison, de piété même apparente qu'il y a à applaudir à la Providence pour le mal comme pour le bien; ce qui ne va pourtant qu'à la charger également des deux, & à nous presuader même que ce que nous appellons mal, le mal moral au moins, n'est rien moins que cela; puisqu'il est

necessaire dans sa cause, & la source du plus grand bien dans son effet ; sans parler des conséquences afreuses qu'en tirent les prétendus beaux esprits dont nous venons de parler.

Le corps de la Théodicée est précedé d'une longue Préface, qui merite bien autant d'attention que l'ouvrage, & qui en est la clef. N'est-ce point le pur Deïsme que l'Auteur y établit, mais toûjours avec mesure, précaution & conciliation ? C'est-à-dire, sans trop d'exclusion formelle, & avec des especes de pierres d'attente pour la Religion Chrétienne & Catholique, qui du reste n'est guéres constatée dans l'ouvrage même que par des discussions Théologiques & Métahysiques, qui pourroient bien n'aboutir à rien ? Rien de fixe, rien de précis, rien de Dogmatique, rien de Théologique, rien de religieux, non-seulement dans la pratique, mais même dans la Théorie ? Car M. Leibnitz va toûjours, il enchaîne les questions, il discute tout, il concilie tout, mais il ne conclut rien, il ne définit rien,

& vous laiſſe là, la tête épuiſée de ſes ſubtilités, au milieu d'un tas de ſyſtêmes qui s'entredetruiſent d'eux mêmes, au moment qu'on les croyoit tous tenir dans un filet. C'eſt la Statuë fantaſtique de Nabuchodonoſor, où l'or, l'argent, le cuivre, le fer & la terre forment un alliage diſparat; que la plus petite pierre va faire rentrer, au moindre choc, dans leur confuſion & dans leur deſordre naturel.

Dès-l'entrée de ſa Préface, M. Leibnitz parle piété, dévotion, amour de Dieu, *édification* du Prochain: mais piété ſolide, qu'on ne s'y trompe pas, dévotion intérieure, amour de Dieu naturel, édification de l'eſprit. Quelqu'un a dit que les beaux eſprits n'avoient point de cœur. Cela eſt-il vrai? Il s'agit du cœur, *affection*, & peut-être auſſi du cœur, *courage*. L'Auteur en veut aux formalités extérieures, aux formulaires de créances. Mais il leur en veut en homme pourtant qui les tolére, non-ſeulement dans l'Egliſe en général, mais juſques dans les Sociétés

particulieres des Religieux, dont il eſt fort éloigné de décrier les regles & les pratiques les plus extérieures & les plus détaillées, convenant qu'elles peuvent être *une Haie*, un Rempart au corps même de la Place, à la ſolide piété, à la vraye Religion. Cette maniere de dire d'abord tout ce qu'on veut, de revenir enſuite ſur ſes pas par des conciliations, des clauſes, des correctifs, berce en quelque ſorte un Lecteur diſtrait, & l'endort agréablement ſur le poiſon qu'on lui a d'abord fait avaler, & qu'il auroit peut être rejetté ſans cette eſpece de confortatif. Cela s'appelle écrire pour tout le monde, & pour *l'édification* publique.

Notre Auteur ſe déclare nettement pour l'immortalité de l'ame, & pour une vie heureuſe à la ſuite de celle-ci. Il convient que les Juifs en étoient inſtruits par tradition; que J. C. en établit tout à fait la Doctrine, qu'il *fit paſſer la Religion naturelle en Loi, & lui donna l'autorité d'un Dogme public*. Voici le correctif. *Je n'entre point ici dans les autres*

Points de la Doctrine Chrétienne. Mais n'eſt-ce pas ici le correctif du correctif? *L'on voit que J. C. achevant ce que Moiſe avoit commencé, a voulu que la Divinité fût l'objet non-ſeulement de nôtre crainte & de notre vénération, mais encore de notre amour & de notre tendreſſe.*

Tout de ſuite il fait un magnifique Eloge de l'amour de Dieu, n'y faiſant pourtant entrer que des motifs naturels, & bornant tout le devoir de cet amour, non comme S. Jean, à accomplir les preceptes poſitifs, mais formellement ou plûtôt vaguement *à obéir à la raiſon*; & faiſant conſiſter toute la gloire de Dieu que chacun doit procurer, *à diriger toutes ſes intentions au bien commun.* & à faire *l'humble exercice d'une humeur bienfaiſante.* C'eſt prêcher, ce ſemble, une Religion fort douce; auſſi les moyens en ſont-ils auſſi naturels que la fin. *Le bon naturel, l'éducation avantageuſe, la frequentation des perſonnes pieuſes & vertueuſes, peuvent beaucoup contribuer à mettre les ames dans cette ſituation*

heureuse. Laiſſons faire ces Légiſlateurs humains d'une Religion divine. Le doigt du Legiſlateur eſt toûjours imprimé ſur ſes Loix.

La vraye Religion toute ſublime, toute ſurnaturelle, toute myſterieuſe, toute divine en un mot & digne de Dieu dans ſon objet, eſt par la grace de Dieu toute ſimple, toute facile, toute humaine en quelque ſorte, c'eſt-à-dire toute faite pour des hommes & pour toutes ſortes d'hommes dans ſa pratique. Le Catéchiſme, petit Livre de dix ou douze pages, renferme toute ſa Théorie & toute ſa pratique. C'eſt *l'Abc* des enfans; ils la ſavent croire & pratiquer avant que de ſçavoir la lire. Voilà le doigt de Dieu, & la Demonſtration ſenſible d'une Religion Catholique, c'eſt-à-dire univerſelle.

La Religion de M. Leibnitz, celle enfin qu'il expoſe ici, eſt d'abord infiniment facile, humaine & naturelle dans ſon objet; & c'eſt là la premiere empreinte du doigt de l'homme. La ſeconde merite de l'attention. M. Leibnitz étoit un habile

homme, & il ne pouvoit manquer de s'en ſouvenir, & de mettre autant de raiſonnement dans la pratique de ſa Religion qu'il avoit mis de pure raiſon dans ſa premiere expoſition : & voilà tout l'ordre renverſé, comme on auroit dû le prévoir. Car la raiſon a beau être un flambeau commun : dans le vrai chacun a ſa raiſon, ſes raiſons, & ſa maniere de raiſonner. Or dés-qu'il s'agit de raiſons & de raiſonnement, ce n'eſt plus une Religion, c'eſt une diſpute, ce ſont des queſtions Métaphyſiques à perte de vuë.

Après nous avoir donné le naturel, l'éducation & les bonnes compagnies comme de grandes reſſources pour la piété & la vertu; l'Auteur ajoûte. *Mais ce qui les y attache le plus, cè ſont les bons Principes.* Et un peu plus bas : *Il faut joindre la lumiere à l'ardeur . . . On ne ſçauroit aimer Dieu ſans en connoître les perfections.* Saint Auguſtin pour l'amour de Dieu le plus ſurnaturel, & le plus réciproque, ne demandoit qu'un ſimple acte de la volonté, *amicus Dei fieri ſi volo,*

ecce jam fio. Et la Religion Chrétienne a cela de propre, qu'elle consiste ou dépend plus de *l'ardeur*, de la bonne volonté, que de la *lumiere*, de la *connoissance*, & des *principes*. C'est par là qu'elle est à la portée de tous les hommes, parceque sans être à la portée d'aucun esprit, elle est à la portée de tous les cœurs. Peu de gens ont assez d'esprit pour raisonner; en fait de Religion même personne n'a assez d'intelligence pour comprendre. Un Villageois, une bonne femme, un enfant en ont assez pour croire, & du reste tous ont un cœur pour vouloir *croire*, pour *aimer*, & pour *esperer*: en quoi consiste tout le Christianisme. *Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc &c.*

M. Leibnitz plus accoutumé sans doute à penser, à raisonner, à philosopher qu'à sentir, dit qu'il s'est passé bien des siécles, (il parle depuis J. C.) où l'on n'a point connu les perfections de la Divinité, & où par consequent, selon son expression *la source même de la piété* & de l'a-

mour divin *a été infecté.* Le mal venoit, à son avis, de ce qu'*on s'étoit formé des notions embarassées touchant la liberté, la nécessité, le destin*, l'origine du bien, la Prédestination, la grace, &c. Voilà donc le plus simple fidele, s'il veut être fidele à la raison, à l'amour naturel de Dieu, aux plus simples loix de la societé, condamné à avoir des notions débarassées de ces grandes Questions, sur lesquelles les plus fameux génies n'ont encore pû & ne pourront sans doute jamais se concilier, malgré toutes les conciliations que leur présente notre Auteur; le voilà condamné pour être simplement raisonnable, à être un Théologien profond, & un très-subtil Métaphysicien.

Après la Préface, suit un Discours Préliminaire fort long, sur *la conformité de la foy avec la raison.* M. Leibnitz est surtout orthodoxe dans les titres, dans les annonces, dans les dispositifs. C'est-là qu'il place toujours les propositions, les expressions catholiques & édifiantes

qu'il modifie enſuite à ſon gré, à l'aide de mille diſcuſſions où bien des lecteurs peuvent en perdre la trace & juſqu'au ſouvenir. Ce Diſcours paroît ce qu'il y a ici de plus ſain.

Les combats de la raiſon & de la foy, ſont le triomphe de M. Bayle, & notre Auteur qui ſçait bien raprocher les extrêmes, triomphe avec aſſez de facilité de ce triomphateur. Bayle n'eſt qu'un Sophiſte qui a ſçû embrouiller toutes les queſtions & les rendre problématiques, mais qui n'a ſçu rien débrouiller, rien prouver, rien définir.

Notre Auteur définit aſſez bien l'objet de la foy, *la vérité que Dieu a revelée d'une maniere extraordinaire*: & la Raiſon, *l'enchaînement des vérités où l'eſprit humain peu atteindre naturellement, ſans être aidé des lumieres de la foy*. Il diſtingue deux ſortes de vérités naturelles, *les vérités éternelles qui ſont abſolument néceſſaires d'une vérité Logique, Métaphyſique ou Géométrique*, & les vérités qu'on peut appeller *poſitives*,

contingentes ou *expérimentales*, qui n'ont qu'une *necessité physique, conséquente, hypothétique.*

Ces vérités *à priori* sont libres ; & notre Auteur convient de la possibilité des miracles, qu'il explique pourtant à-peu-près à la façon de *Malebranche. Au lieu*, ajoûte-t-il, *que les vérités eternelles, comme celles de la Géométrie, sont tout-à-fait indispensables, & la foy n'y sçauroit être contraire.* Là-dessus l'Auteur remarque que dans une Réponse posthume à *M. le Clerc*, M. Bayle ayant déclaré qu'il n'avoit jamais prétendu, qu'il y eût des *Démonstrations* contre les vérités de la foy; toutes les raisons qu'il avoit opposées à ces vérités, sont comme non avenuës; puisqu'elles ne sont pas des Démonstrations, mais de simples *apparences*. Car *on convient*, dit M. Leibnitz, *que nos mysteres sont contre les apparences.* Cela est extrêmemeut bien remarqué.

M. Bayle n'avoit pas laissé quelquefois, dans la chaleur de son humeur critique, de donner à ses ar-

gumens un air, un ton de démonstration. Nous avons il y a deux ans donné l'Extrait d'un Livre, dont l'Auteur avance ſans preuves, qu'il y a des *Démonſtrations* contre les myſteres. Nous relevâmes alors ce terme, auſſi faux que fanfaron. Nous défiâmes cet Auteur, & nous défions encore tous les eſprits forts, de produire une ſeule démonſtration géométrique, métaphyſique, morale ou phyſique contre aucun de nos myſteres. C'eſt-là qu'ils échoüeront toujours, & nous dirons toujours avec aſſurance & de concert avec M. Leibnitz, que nos myſteres fort ſupérieurs à la raiſon, ne ſçauroient être convaincus d'être contraires à la raiſon. M. Bayle l'a bien entrepris: nous en verrons dans un moment le ſuccès.

M. Leibnitz entre avec une érudition merveilleuſe dans l'hiſtoire des combats que la Philoſophie & la Théologie, la Raiſon & la Foi ſe ſont livrés dans tous les tems, & des eſpeces de tréves ou de paix qui ont auſſi en divers tems terminé ces

combats. Dans la primitive Eglise, il remarque que les Chrétiens les plus habiles s'accommodoient volontiers des pensées & des expressions des Platoniciens pour expliquer un peu nos mysteres, & les mettre par-là comme à l'abri des Philosophes du tems, qui étoient la plûpart Platoniciens : qu'ensuite Aristote eut son tour, « lorsque la Théo-
» logie commença à devenir un
» peu plus systématique : que S.
» Augustin, Boëce & Cassiodore
» dans l'Occident, & S. Jean de
» Damas dans l'Orient ont contri-
» bué le plus à réduire la Théolo-
» gie en forme de science, sans
» parler de Bede, Alcuin, & Saint
» Anselme, jusqu'à ce qu'enfin les
» Scholastiques survinrent, & que
» le loisir des Cloîtres donnant
» carriere aux spéculations, aidées
» par la Philosophie d'Aristote tra-
» duite de l'Arabe, on acheva de
» faire un composé de Théologie
» & de Philosophie, dans lequel la
» plûpart des Questions venoient
» du soin qu'on prenoit de con-

» cilier la Foy avec la Raison. »
Ce morceau est d'un homme qui voit loin, parce qu'il voit de fort haut.

L'Auteur toujours modéré, toujours négociateur, traite assez doucement cet accord de la Theologie avec la Philosophie Scholastique. Il trouve même, selon l'expression de Grotius, *de l'or caché sous les ordures du Latin barbare des Moines.* Il auroit pû supprimer ces termes de mépris qui ne prouvent que de la fierté dans ceux qui en usent. Le Latin barbare des Moines étoit le seul Latin de ces siécles d'ignorance. Toute la science de l'univers, étoit dans les Cloîtres, qui seuls nous en ont transmis le précieux dépôt. Le stile scholastique, n'est qu'un stile méthodique, didactique, géométrique. Ces réflexions étoient dignes de M. Leibnitz. Et la Somme de S. Thomas pouvoit ici mériter ses éloges. Voici un trait qui est bien de lui. Il auroit souhaité, dit-il, à ce sujet, qu'*un autre Petau ou Thomassin eussent fait à l'égard des Scholastiques,*

ce que ces deux ſçavans hommes ont fait à l'égard des Peres.

Il revient ou vient tout de bon à la queſtion favorite de Bayle, ſçavoir ſi une vérité & une vérité de foy peut avoir contr'elle des objections véritablement inſolubles. Ce ſeroient des Démonſtrations, dit-il, n'y ayant que cela d'inſoluble, il entend *inſoluble de droit* apparemment. Bayle n'oſoit qualifier ſes difficultés, de Démonſtrations; mais il les qualifioit volontiers d'*inſolubles* & d'*invincibles*. Encore une fois c'eſt un ſophiſte qui abuſe des termes, & ne cherche qu'à embaraſſer. Un de ſes grands ſophiſmes, eſt de dire, pour calmer les ames timorées & leur gliſſer plus ſûrement ſon venin, que le grand triomphe de la foy ſur la raiſon conſiſte à la captiver malgré ſes évidences & ſes démonſtrations. Défions nous de ce faux triomphe. Toute évidence, toute démonſtration a droit de triompher. La foy ne triomphe que des apparences, & elle aime encore mieux s'accorder avec la raiſon qu'en

triompher. La supériorité de la foy sur la raison, est une chose toute simple, & que la saine raison approuve sans difficulté.

M. Leibnitz accorde deux choses à son adversaire ; 1°. Que nos Mysteres sont *incomprehensibles*. 2°. Qu'ils sont *contraires aux apparences*. Il nie la troisiéme qu'ils soient *insoutenables*, & que les difficultés en soient sans *replique suffisante*. Avec un sophiste, il est toujours essentiel de convenir des termes, & d'en bien constater la valeur.

Bayle ne respecte rien : il attaque de front l'axiome universellement reçû, que *les mysteres supérieurs à la raison, ne sont pas contre la raison*. On n'a jamais poussé plus loin le scepticisme raisonné. Bayle prétend que le mot *Raison* est pris ici dans deux sens tout différens : d'abord *in concreto* pour la raison humaine à laquelle il est dit que les mysteres sont supérieurs : ensuite *in abstracto* pour la raison en general ou la raison divine, à laquelle il veut bien avouër que les mysteres

ne ſont point contraires. A la faveur de cette diſtinction l'ennemi de nos myſteres, prétend qu'ils ſont autant contre qu'au-deſſus de la raiſon humaine, & qu'ils ſont auſſi peu au-deſſus que contre la raiſon divine ou la raiſon en général.

M. Leibnitz répond fort bien, que les myſteres ſont au-deſſus de la raiſon, de notre raiſon, parce qu'ils ne ſont pas compris dans la chaîne des vérités auſquelles cette raiſon atteint naturellement; mais que n'étant contraires à aucune des vérités de cette chaîne, n'en contredisant formellement aucune, & y ayant réponſe ſuffiſante à tout, ils ne ſont pas contre cette même raiſon; & qu'il eſt faux que dans l'axiome en queſtion on prenne la raiſon en deux ſens différens, & dans aucun autre ſens que dans le ſens ordinaire, le plus naturel, le plus littéral. Comme Bayle a beaucoup eſtimé cette difficulté, il l'a remaniée de bien des façons, ſelon ſon grand talent de joüer ſur les mots, & de parler beaucoup pour ratraper tou-

jours le même refrein d'un Pyrrhoniſme univerſel.

Son adverſaire le ſuit dans tous les retours de ce labyrinthe : voici le réſultat de toutes leurs diſcuſſions. Bayle ſuppoſe, & dit même aſſez poſitivement qu'on ne peut connoître une choſe ſans la comprendre, comme ſi on ne pouvoit la connoître par un côté ſans la connoître par tous les côtés, en connoître l'exiſtence ſans en connoître l'eſſence ? Il y a une équivoque dans l'objection en queſtion. Parce qu'un myſtere eſt au-deſſus de la raiſon, on s'imagine que l'objection qui eſt contre ce myſtere, eſt auſſi au-deſſus de la raiſon. Mais cela même nous donne la pleine réſolution de cette objection.

Etant contre le myſtere, elle eſt donc au niveau de la raiſon. Si elle eſt au niveau, elle n'eſt donc pas au-deſſus de la raiſon. Si elle n'eſt pas au-deſſus de la raiſon, la raiſon peut en connoître, en juger, en décider, en trouver le vrai ou le faux. M. Bayle auroit peut-être traité

té cette réponse de démonstration : d'autant mieux qu'il est tout-à-fait certain que c'est enfin la Raison seule qui s'éleve contre les mysteres, & que la Raison peut *à fortiori* comme on dit, s'élever contre la Raison, lui répondre & en triompher. Nous réservons la suite de cet Ouvrage pour un autre Extrait.

ARTICLE XIV.

TRAITE' DE L'OBE'ISSANCE des Chrétiens aux Puissances Temporelles, où l'on montre par l'Ecriture Sainte, & par l'Histoire de l'Eglise, en quoi les Chrétiens doivent obéir à leurs Souverains. En quoi ils doivent refuser de leur obéir. Et quelle conduite ils doivent tenir dans leur refus. A Utrecht chez Henry Corneille le Fevre. MDCCXXXV. in-12. *Pages* 256.

MOnsieur Brueys, Auteur fort connu d'un assez grand nombre d'Ouvrages, d'espéces fort dif-

férentes, de Controverſe, d'Hiſtoires, & de Pieces de Theatre, fit imprimer ce Traité en 1709. à l'occaſion des Aſſemblées ſéditieuſes des Calviniſtes du Languedoc, ainſi qu'il le témoigne lui-même. On le reproduit aujourd'hui, en ſupprimant le nom de l'Auteur, & déguiſant le lieu de l'impreſſion. Comme il y a près de trente ans que ce Livre a paru, nous nous contenterons d'en donner une idée générale en fort peu de mots, à l'occaſion de cette Edition, ou nouvelle, ou nouvellement remiſe au jour. D'abord l'Auteur propoſe les principes reconnus de tout le monde, ſur l'obéiſſance que les Sujets doivent aux Puiſſances Souveraines. L'autorité de Dieu étant ſupérieure à toute autorité créée, il eſt évident qu'on doit lui obéir par préférence, & que ce devoir l'emporte ſur toute autre obligation. Ainſi dans la concurrence & l'oppoſition, il n'y a pas à balancer entre la Loy de Dieu, & les Ordonnances des hommes. Et pour appliquer ces principes géné-

raux, M. Brueys ſoutient qu'en ce qui regarde le fond de la Religion & le ſalut des ames, on doit obéir à Dieu, même contre la volonté des Souverains. Il n'en eſt pas de même de l'exercice public de la Religion, ni des Aſſemblées nombreuſes, ou convoquées à ce deſſein. Comme Dieu n'a point ordonné cet exercice, ni ces aſſemblées, on doit obſerver les Loix des Souverains qui les défendent. Quant aux Aſſemblées particulieres, non convoquées, mais formées naturellement par la liaiſon du ſang, & qui n'intéreſſent en aucune maniere le ſervice de l'Etat; les Princes ne s'y oppoſant point, elles ne peuvent paſſer pour illégitimes.

Enfin lorſque les peuples ſe trouvent dans le cas de déſobéïr aux Puiſſances, pour conſerver leur Religion & faire leur ſalut, ils ſont obligés de ſouffrir patiemment, ſans plaintes, ſans murmures, à plus forte raiſon, ſans cabale, & ſans révolte, tous les maux que peut leur attirer le refus d'obéir. Sur chacun

de ces points, M. Brueys, après avoir établi le droit, prouve par induction, que dans tous les siécles la pratique des Chrétiens a toujours été conforme à ces maximes. L'Auteur du dernier supplément de Moréri dit que l'Abbé Brueys donna ce Traité à la *sollicitation de M. de Barillon Intendant de Languedoc.* Il a voulu dire apparemment, à la sollicitation de M. de Bâville, qui étoit alors Intendant de cette Province; & qui l'a été encore long-tems après.

ARTICLE XV.

*ESSAI SUR LA CRITIQUE, par M. Pope, Ouvrage traduit de l'Anglois en François, par M. de S***.*

Nor in the Critic let the man be lost.

Et que le Critique n'anéantisse point l'homme. Pope.

A Paris chez Alix, ruë S. Jacques, au Griffon 1736. avec Permission, in-12. Pages 81. sans la Préface.

CE n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a vû deux Auteurs exercer leur génie & leurs talens ſur le même ſujet, arriver au même but par des routes différentes, & mériter, chacun à leur maniere, les applaudiſſemens du Public. M. l'Abbé du Reſnel publia il y a quelques années une Traduction en Vers de cet Eſſai ſur la Critique, & M. de S. * * * nous préſente aujourd'hui le même Ouvrage traduit en Proſe de ſa façon. M. de S. nous donna, il n'y a pas un an, la Traduction de l'Eſſai ſur l'Homme, auſſi en Proſe, & M. l'Abbé du Reſnel nous en prépare une du même Ouvrage, en Vers, que le ſuccès ſi mérité de la premiere fait attendre avec impatience. Une comparaiſon nous paroît rendre aſſez naturellement ce que l'on peut penſer du double travail de ces Meſſieurs. Un Etranger arrive à Paris. Il eſt d'une figure & d'une taille qui préviennent, mais il n'eſt pas encore fait à nos manieres; il n'a pas la façon que nous aimons de ſe mettre

& de ſe préſenter ; il ne plaît pas généralement. Les honnêtes gens, ſupérieurs à ces obſervations frivoles, ſont les ſeuls dans ces commencemens à pénétrer ce qu'il a de bon, & à lui rendre juſtice. Au contraire, ſi au bout de quelque tems il ſçait s'approprier ce qui eſt du bel uſage dans le monde poli ; s'il réuſſit à connoître & à employer toutes ces graces qui font le commerce aimable ; s'il s'exprime à propos, heureuſement, en termes choiſis, on va juſqu'à une eſpece d'extaſe en ſa faveur, on ſe l'arrache, & peu s'en faut qu'on ne lui donne la préférence ſur ce que nous avons de plus parfait. Tel peut-on aſſurer que ſera le ſort de M. Pope parmi nous. Préſenté par M. de S. il eſt encore Anglois, les beautés ſous leſquelles il ſe montre, ne lui ôtent point cet air étranger qui indiſpoſe ; il n'y a guéres que les eſprits ſolides qui n'en ſoient pas d'abord effarouchés. Introduit par M. l'Abbé du Reſnel, on le jugera François, il en aura la vivacité, les ſaillies,

la douceur ; on le goûtera plus universellement. Quoi qu'il en soit, ces deux Messieurs sont rivaux sans jalousie. M. de S. a principalement sacrifié à l'exactitude, & a prétendu nous donner M. Pope tel qu'il est en lui-même. M. du Resnel conduit par le goût de la Poësie , & contraint par la Rime , a plus donné à l'imitation qu'à la fidélité scrupuleuse. C'est M. Pope, par rapport à nous, assujetti à nos manieres. Tous les deux ont réussi dans le dessein qu'ils s'étoient proposés , & nous devons les en remercier. Venons à la Traduction que nous annonçons.

La Préface commence par une pensée de Milord Roscommon. Ce Seigneur bel esprit dans son Essai sur les Traductions en Vers , veut que l'on étudie son penchant , son propre goût, son cœur, & que l'on choisisse un Auteur avec la même précaution qu'un ami. C'est, selon lui, le seul moyen de le traduire avec succès, M. de S. a observé cette regle. Moins touché du brillant de M. Pope que charmé de la sagesse

de ſon eſprit, de la vérité de ſon cœur, de la beauté de ſes ſentimens, il n'a pû refuſer ſon admiration & ſon amour à des qualités ſi précieuſes. Il l'a étudié comme ſon modele, il l'a appris par cœur, s'il eſt permis de le dire, & il a fini par ſouhaiter que nous le connuſſions, autant qu'il le connoît lui même Il l'a donc traduit. Son inclination eſt très-bien placée, & ne ſera point démentie parmi nous, au moins généralement. Quelques-uns d'humeur un peu difficile, diront bien, mais ce n'eſt pas Deſpreaux, mais nous mettons dans les Ouvrages de cet eſpece plus de douceur, plus d'agrément, de liaiſon, de clarté, & ſur cela lui feront un accueil aſſez mince; mais le grand nombre audeſſus des préjugés qu'entretient l'amour déplacé, les recevra avec les diſtinctions que la Nation ſe pique d'avoir pour les Etrangers de mérite, & pour les vrais talens. Après quelques réfléxions ſur le caractere de la Poëſie Angloiſe, & ſur les libertés qu'elle autoriſe, M. de

S. explique le plan auquel il s'eſt ſur-tout attaché. Outre les deux Traductions en Vers que nous avons de l'Eſſai ſur la Critique, dont l'une eſt de M. Robbeton, qui étoit Conſeiller & Secretaire privé du feu Roy d'Angleterre, & l'autre de M. l'Abbé du Reſnel, il y en a eu une troiſiéme du celebre Comte Hamilton, mais elle n'a jamais été imprimée, & on en croit le manuſcrit perdu. " Ces différens Auteurs ont » tâché, dit M. de S. de rendre » les graces de la Poëſie, je n'en » veux qu'au ſens.... ſi cette Tra» duction a quelque mérite, ce ſe» ra celui d'être plus exacte, plus » conciſe & nerveuſe. „ Les autres auront fait connoître le travail exquis de l'*étoffe*. M. de S. ſe borne à en faire connoître la ſubſtance. C'eſt de là qu'il faut partir pour juger ſainement de l'Ouvrage de notre Auteur.

Cet Eſſai, dit M. de S. peut ſe diviſer en trois Parties. C'eſt-à-dire, qu'il ne l'eſt point proprement dans l'Original, & dèſlors, ſans bleſſer le

respect dû à l'illustre Anglois, on conçoit que c'est un défaut dans son Ouvrage; des Réfléxions, quelque justes qu'elles soient, & quelque soin que l'on prenne d'en tempérer la secheresse par les comparaisons dont on les embellit, lassent pourtant lorsqu'elles se multiplient à l'infini. On perd de vûë le terme où l'on veut vous conduire; l'inquiétude prend, & l'ennui vous gagne malgré vous. C'est un chemin immense qui n'est point distingué par lieuës, & où après avoir bien marché vous ne trouvés point d'azile pour vous reposer & réparer vos forces. Parcourons donc ces trois Parties telles que M. de S. les a distinguées.

Selon M. Pope, il est plus dangereux de juger mal que de mal écrire. Celui qui écrit mal, ne fatigue que votre patience. Le mauvais Critique égare votre jugement. Peut-être nous trompons-nous; mais cette pensée ne nous paroît pas infiniment juste. Il est difficile qu'une mauvaise Critique égare le juge-

ment de quelqu'un, dont un mauvais livre aura fatigué la patience; & celui d'un autre côté dont une décision frivole peut égarer le jugement, aura probablement le triste don de s'amuser d'un mauvais Livre. Ainsi les choses seront égales des deux côtés. Ne pourroit-on pas ajoûter avec plus de fondement que l'exemple de celui qui écrit mal, est moins contagieux? Les sots qui applaudissent à un mauvais Ouvrage, en restent là pour l'ordinaire, & ne sont point tentés de devenir Auteurs; ou si quelques-uns en ont la manie, c'est le très-petit nombre. La facilité au contraire qu'il y a à retenir une Critique libre, en rend le poison d'un usage presque universel. L'orgueil & la malignité se chargent du débit. Il faut une sorte d'esprit, même pour écrire un mauvais Livre; il ne faut que de la témerité, & de la méchanceté pour publier de fausses décisions.

Les goûts sont presque aussi differents que les visages. « Il en est de nos » jugemens ainsi que de nos mon-

» tres; aucune ne va parfaitement » d'accord avec celle des autres. „ Ainsi qu'on fait souvent des vers sans avoir le vrai genie de la Poësie, on est critique sans les qualités que cet employ demande: l'un & l'autre metier supposent des talents que l'art peut bien perfectionner, mais que la nature seule donne.

Ce n'est pas que nous n'ayons tous, plus ou moins quelque semence du vrai goût & d'un sens droit; mais ce n'est communément qu'une esquisse superficielle, qu'une ébauche imparfaite. On néglige de remplir les vuides qui se trouvent entre ces premiers traits, ou on les défigure par un coloris grossier. Plusieurs causes avec cela, concourent à éteindre dans la plûpart des hommes ces précieuses étincelles. Une mauvaise éducation leur substituë des idées fausses & mal digerées; quelques premiers succès enyvrent; on prend pour des recompenses meritées, ce qui n'est qu'un encouragement à mieux faire; on se croit audessus des regles; on est mauvais Auteur, & aussi mauvais

Critique. D'abord on s'annonce pour bel esprit, on devient ensuite Poëte, puis Critique; on finit par être reconnu *pour être un sot dans toutes les formes*. " Notre Isle, dit M. Pope, » fourmille de ces diminutifs d'es» prits, à demis sçavants, ainsi que » les bords du Nil fourmillent d'in» sectes à demi formés ; *des je ne* » *sçai quoi* non achevés d'une gé» nération si équivoque, qu'on ne » sçait comment les appeller. ,,

Quiconque aspire au beau nom de Critique, doit consulter ses forces, étudier son génie, & connoître jusqu'où s'étend sa portée. " La ,, nature a prescrit des limites con,, venables à toutes choses; elle a ,, sagement restraint *l'esprit présom-* ,, *ptueux de l'homme superbe* ... L'art ,, est étendu, & les bornes de l'esprit ,, sont resserrées ; & non-seulement ,, l'esprit est borné à un seul art, ,, mais il l'est souvent à quelques ,, parties de cet art. ,,

La premiere loi est celle de suivre la nature ... C'est de ce fonds " » que l'art doit pourvoir à ses justes

» besoins, travaillant sans se faire
» voir, & *présidant sans ostentation*,,
Elle seule bien consultée, peut nous conduire au vrai, & mettre le concert qui convient entre les puissances de notre ame... " Car l'esprit &
,, le jugement se querellent sans cesse, quoi que destinés à s'aider re-
,, ciproquement, ainsi que l'homme
,, & la femme. ,, L'art lui-même, comme on sçait, n'est que la nature fonduë en preceptes. Les Anciens inspirés du Ciel écrivirent. Leurs exemples firent les regles. Pourquoi la Critique, orgueilleuse suivante, ose t'elle exercer un empire injuste contre la maîtresse même qui l'a formée. Un Religieux respect pour les Anciens, est nécessaire à celui qui veut prononcer sur les ouvrages d'esprit. C'est la jurisprudence des Arrêts, c'est le Code des Ordonnances, pour quelqu'un qui veut décider les procès. M. Pope ne peut retenir son indignation contre ceux qui osent les mépriser ou s'écarter de la route qu'ils ont tracée. On ne brille que de leurs propres lumieres,

& on tourne contre eux avec ingratitude les armes qu'ils nous ont fournies. Il faut donc lire leurs Ouvrages, les mediter, se les rendre familier, y puiser comme dans l'unique source du beau. On voit que c'est le *nocturnâ versate manu &c.* d'Horace; l'imitation pourtant ne doit pas être servile. Il est des licences qu'on peut prendre. " Pegase, „ peut, pour prendre un chemin „ plus court, s'écarter de la route „ battüe; un genie peut quelquefois „ violer la regle avec gloire & succès, & s'elever *à des fautes* que „ les vrayes Critiques n'osent corriger; s'éloigner des limites vulgaires avec un beau désordre, & „ *saisir* une grace au delà de la portée de l'art, qui *en s'affranchissant* „ *du jugement* gagne le cœur, & d'un „ seul coup remplit toutes ses fins. „ mais alors il faut de la discretion *jusque dans la folie.* Ces beautés libres, paroissent souvent des fautes aux esprits superficiels. " Des figures con- „ siderées à part ou regardées de „ trop près, paroissent informes &

„ monſtrueuſes ; mais ſi elles ſont
„ proportionnées, à leur place & à
„ leur jour, elle ſe trouvent par une
„ certaine diſtance *reconciliées* avec
„ la regularité & les graces.

Cette premiere partie finit par un éloge des Anciens, & un entouſiaſme très brillant en leur honneur. Ils ſont nos modeles ; devenons leurs maîtres, s'il ſe peut, en profitant de leurs beautés, & en évitant leurs défauts.

Dans la ſeconde partie M. Pope parcourt les cauſes de la corruption du Jugement ; la premiere ſans contredit, eſt la vanité. Qui ne connoît l'empire qu'elle exerce ſur les têtes foibles ? « C'eſt un vice, dit notre
„ Auteur ; qui adhere conſtamment
„ *à un ſot*. Ce que la nature lui a
„ refuſé en merite, eſt abondam-
„ ment ſupplée par le renfort d'une
„ vanité ſecourable ; car il en eſt de
„ l'ame ainſi que du corps, où les
„ vuides qui ſe trouvent dans le
„ ſang & dans les eſprits ſont gonflés
„ par un air venteux. „ Un demi ſçavoir n'eſt guéres moins dangereux;

à la Fontaine d'Helicon, on s'enyvre en ne buvant que peu " Là de
,, petits coups envoyent des fumées
,, au cerveau, & l'on n'y devient
,, sobre qu'en buvant à grands
,, traits.

Un Critique équitable, doit lire un Ouvrage dans le même esprit qu'un Auteur l'a composé; c'est une puérilité de s'attacher à des fautes legeres, lorsque l'ame est emuë par des beautés ravissantes ... Un honnête homme " ne se dérobe point
,, pour le plaisir stupide d'une ma-
,, lignité mordante, au plaisir géné-
,, reux d'être charmé par un trait
,, vif & touchant .... En fait d'es-
,, prit ainsi que dans la nature, ce
,, n'est point la regularité de chaque
,, partie détachée qui touche le cœur.
,, Une levre, un œil ne constitue
,, point ce qu'on appelle une beauté;
,, mais c'est la force reünie & le ré-
,, sultat complet du tout. ,, Une comparaison noble prise du fameux dôme de S. Pierre, donne un nouveau jour à la pensée de M. Pope.

Il y en a qui prevenus pour leurs

idées particulieres, y ramenent tout ce qu'ils lisent; on diroit que l'univers entier est destiné à les servir. Il y en a qui n'aiment que les pointes, les faux brillants, les plates subtilités, tout le reste est insipide pour eux. Abus étrange qui dégrade la belle simplicité de la nature. " Il peut y „ avoir dans un Ouvrage plus d'es„ prit qu'il ne faut, pour sa bonté & „ sa perfection, ainsi qu'il y a des „ corps qui périssent par une sura„ bondance de sang & de chaleur. Il „ y en a, continuë M. Pope, dont „ tous les soins n'ont pour objet que „ la perfection du style, & qui n'es„ timent un Ouvrage que comme les „ femmes estiment les hommes, par „ le mérite d'être bien habillés. „ Après quelques regles fort sages à ce sujet. " la véritable éloquence, „ ajoûte M. Pope, est semblable au „ Soleil, qui, sans changer les ob„ jets, les éclaire & les embellit; il „ les dore, pour ainsi dire, mais il „ ne les altere point. L'expression est „ l'habillement de la pensée, qui n'est „ décent qu'autant qu'il est assorti.

„ Une penſée baſſe exprimée avec „ des mots pompeux, reſſemble à „ un Payſan revêtu de Pourpre & „ d'Hérmine. „

La cadence, l'harmonie dans un Poëme, eſt l'objet principal de l'attention des Critiques. Tous n'ont pas les mêmes idées ſur cette matiere intéreſſante. Voici la maxime ſenſée de M. Pope. " Le ſon doit paroître l'écho du ſens qu'il exprime. „ On voit que par-là le Poëte Anglois veut ſimplement que l'on rende les choſes, chacune dans leur caractére; & c'eſt ce qu'il explique par pluſieurs comparaiſons ingenieuſes. Il y a long-tems que nous ſçavons tous cela, nous autres François. Deſpreaux & tant d'autres excellents maîtres, nous l'ont appris d'après les anciens; pourquoi M. Pope n'auroit-il pas en Angleterre le même droit, qu'ils eurent parmi nous.

Il y a des Critiques trop faciles. Ce ſont des affamés qui dévorent plûtôt qu'ils ne mangent & à qui rien auſſi ne profite. Il y en a que tout révolte. C'eſt un eſtomac mau-

vai qui ne peut rien digerer. D'autres ne donnent qu'à la prévention, esclaves des anciens, où à genoux devant les modernes. Le vrai sage est de tous les pays. Le bon par tout où il le trouve, lui appartient en propre, & il s'en met en possession. On en rencontre qui incapables de penser par eux-mêmes, ne font que répéter ce qu'ils ont entendu, sans examen, sans choix, sans précaution; confréres miserables de ces vils Crieurs dans les ventes publiques. Auprès des uns, le titre seul d'un Ouvrage décide de son merite; auprès de quelques autres le nom de l'Auteur fait éloquemment son éloge. Nous voyons qu'en Angleterre comme en France, les richesses & la naissance, sont un chemin très-sûr pour arriver à la gloire de bel esprit. Un Mylord fait-il un Madrigal? Vingt Critiques parasites, s'écrieront que c'est l'Ouvrage de Phébus même. « au bruit de son „ nom sacré toutes les fautes s'eclip- „ sent, & chaque stance applaudie, „ *accouche* de quelque pensée.

Ceux-ci veulent par tout du singulier. Il y a de la honte à penser comme la multitude, quelque raison, qu'elle puisse avoir. Ceux-là conduits par le caprice, & dominés par l'humeur " traitent les Muses, „ dit M. Pope, ainsi que l'on trai„ te une maîtresse, idolâtrée dans un „ moment favorable ; maltraitée „ dans l'autre. „ Un recueil de leurs décisions, seroit un amas grotesque des contradictions les plus absurdes.

Mais la Critique n'est jamais plus méprisable, que lorsqu'elle est le fruit de l'orgueil, de la basse envie, de l'injuste ressentiment; tout ce morceau de M. Pope, merite d'être lû. C'est le cas de ceux qui sont préposés au maintien de la sûreté publique, & qui sont d'intelligence avec ceux qui la violent.

Qu'il en coûte, selon M. Pope, pour être bel esprit & pour en exercer la profession ! La gloire qui la suit quelquefois, est un dédomagement bien leger des dégoûts cruels qu'il faut dévorer, & des revers qui

l'accompagnent. Cela eſt vrai ſans doute ; mais l'eſt-il moins que tous ces chagrins ont plus leur ſource dans l'emploi trop libre ou peu honnête que l'on fait de ſes talents, que dans le metier même ? Les beaux eſprits ſont comme les grands Seigneurs. Ceux-ci ſe ruinent au milieu de l'abondance & paſſent leur vie dans l'indigence ; ceux-là au milieu de leurs lumieres, ſont dans l'aveuglement, yvres de leurs penſées, comme les autres de leurs biens ; les paſſions les tranſportent également. Leur raiſon troublée, les conduit au précipice par des ſentiers couverts de fleurs. La ſageſſe n'eſt pour eux qu'une brillante chimére ; le cœur contredit eternellement l'eſprit. Leurs écarts & leurs mœurs communément, vengent le bon ſens & l'honnête médiocrité de leurs orgueilleux mépris.

M. Pope recommande ſur tout à ceux qui font le metier de Critique, de joindre à un diſcernement exquis les qualités du cœur, la probité & la droiture. « Que le Critique n'a-

„ néantisse point l'homme ; qu'au
„ bon sens, qu'à un sens éminent,
„ on joigne un bon cœur, un cœur
„ généreux ; errer est humain, il est
„ divin de pardonner. „ La clarté du précepte, dispense du commentaire.

Où il est permis à un Critique d'être severe, & d'emprunter, s'il le peut, le ton mordant de Juvenal, c'est dans les occasions où l'obscénité & l'irréligion triomphent. " Ce
„ qui est sale & obscene, quoi que
„ l'art & l'esprit conspirent pour
„ émouvoir l'ame, ne devroit point
„ trouver d'indulgence. „ M. Pope pouvoit ajoûter. Ce qui est contraire aux principes de la Réligion, en attaquant le Ciel, ébranle en même-tems les fondemens de la société, & lui fait un tort plus réel, plus funeste, que les crimes proscrits par les loix avec le plus de rigueur. L'illustre Anglois rappelle avec douleur les regnes de Charles II. & de Guillaume III. Sous l'un les Courtisanes gouvernoient le Royaume, & les hommes d'Etat, écrivoient des Farces. Sous

l'autre, la Grande Bretagne : " fut ,, inondée des opinions corrompues ,, du hardi Socin. Des Prêtres sans ,, foi réformerent la nation & ensei-,, gnerent des manieres plus agréa-,, bles de se sauver. ,, Il conclut. " ,, Voilà , Critiques ; les monstres ,, qu'il faut combattre ; frappés, ton-,, nés, épuisés votre rage. ,,

La troisiéme Partie décrit la conduite morale d'un Critique. Vérité, candeur, modestie, véracité, & politesse. Voilà les qualités que M. Pope demande principalement : il faut aussi une vraye liberté qui tienne le milieu entre la fade complaisance, & l'injurieuse licence. La sage Critique peut offenser un sot, mais elle n'irritera jamais un homme habile. " ,, Ceux qui méritent d'être loüés, sont ,, ceux qui souffrent le plus volon-,, tiers d'être repris, ,, La prudence ne permet pas pourtant de censurer ou des sots de condition qui ont droit, dit M. Pope, de prendre des dégrés sans aucun sçavoir, ou des barbouilleurs de profession. " Hardis, sans ,, remords comme sans pudeur, ils

,, vieillissent

„ vieilliſſent impenitents, & rimail-
„ lent ſans fin des ſons vuides, *pur*
„ *Cliquetis de ſyllabes.* „

Le Poëte Anglois, pour reünir ſous un même point de vûë tout ce qu'il a dit, fait le caractére d'un Critique *impertinent* & lui oppoſe celui d'un bon Critique. On entend bien que c'eſt aux Critiques de Londres que ceci s'addreſſè : voici quelques traits du premier ... " Repreſentés
„ vous un ſot lettré qui a beaucoup
„ lû, & avec beaucoup d'ignorance,
„ dont la tête eſt remplie d'un fa-
„ tras ſçavant, qui *s'édifie* par ſon
„ diſcours, & qui paroît s'écouter
„ avec complaiſance. Il lit tous les
„ Livres, & tout ce qu'il lit, il l'at-
„ taque depuis les Fables de *Dryden*
„ juſqu'aux Contes de *Durfey* ...
„ Il n'y a point d'endroit ſacré où
„ l'on ſoit à l'abri d'un tel fat, & l'on
„ n'eſt pas plus en ſûreté dans l'Egliſe
„ que dans le Parvis .... Ce babil-
„ lard écervelé *vous lâche des bor-*
„ *dées entieres*; rien ne le choque,
„ rien ne le détourne; c'eſt un flot
„ à qui rien ne reſiſte & qui créve

„ avec bruit. „ ... Pour concevoir plus efficacement tout le mépris que ce caractére merite, oppoſons lui avec M. Pope le ſuivant ...“ Le „ vrai Critique donne un avis ſans „ autre attrait que le plaiſir d'inſtrui- „ re, & ſans s'enorgueillir de ſon „ ſçavoir. Il eſt integre, également „ inacceſſible à la faveur ou à l'en- „ vie; il n'eſt point ſottement pré- „ venu, ou n'a point aveuglément „ raiſon; il unit à la ſcience la po- „ liteſſe, & à la politeſſe la ſincerité; „ hardi avec modeſtie, & ſévere avec „ humanité: il n'eſt aveugle ni ſur „ les fautes d'un ami, ni ſur le me- „ rite d'un ennemi; relevant avec „ liberté les fautes de l'un, & rendant „ avec plaiſir juſtice au merite de „ l'autre: d'un goût exact ſans être „ borné, qui connoît également les „ Livres & les hommes, d'un com- „ merce libre & généreux, dont „ l'ame eſt exempte de fierté, & qui „ aime à loüer, lorſque la raiſon l'au- „ thoriſe à le faire. „ De ce portrait que M. Pope nous trace, on peut conclure que le caractére de Criti-

que, eſt en quelque façon auſſi reſpectable que celui de juge? il n'y a de différence que dans les objets; les devoirs ſont les mêmes. La gloire par conſequent égale, ſi on les remplit, & le dès-honneur auſſi, ſi malheureuſement on les viole.

Tels étoient autrefois les Critiques, à ce que prétend M. Pope. Il remonte juſqu'à Rome, juſqu'à l'ancienne Grece. Il nous nomme Ariſtote, Horace, Denis d'Halicarnaſſe, Petrone, Quintilien, Longin, & il fait, quoi que rapidement, le caractére de ces illuſtres Auteurs. Les Lettres & l'Empire eurent le même ſort. La Barbarie amena la ſuperſtition, la tyrannie; le ſçavoir fut étouffé... " Les Moines acheverent „ ce que les Goths avoient commen- „ cé... Ceci tient plus de l'enthouſiaſme de la Poeſie que de l'exactitude de l'Hiſtoire. Les Moines partagerent ſans doute les malheurs des ſiécles barbares où ils vécurent; ils ne furent ni exempts des opinions vulgaires, ni pourvus de ces graces qui charment dans les Auteurs an-

ciens ; mais nous leur avons l'obligation de nous les avoir tranſmis ; ſans leurs veilles, ces précieuſes richeſſes étoient à jamais perdues pour nous. Combien d'ailleurs y a t'il eû parmi eux de grands hommes? Au milieu de ce cahos de leurs productions, que d'étincelles qui raviſſent ! reſpectons leurs efforts, & plaignons leurs malheurs. « Enfin Eraſme parut, continüe M. Pope, Eraſme ſi grand & „ ſi calomnié, la gloire & le malheur „ de ſon état ! il arrêta le torrent impetueux de cet âge barbare, & il „ chaſſa de la ſcene ces Vandales „ Cloîtrés. „ Nous ſommes bien éloignés de conteſter à M. Pope le ſçavoir éminent, les graces, & le bel eſprit d'Eraſme, mais nous pourrions l'arrêter ſur l'article de ſa Catholicité.

Les muſes & la foule des beaux Arts, brillerent en Italie ſous Leon X. « Raphaël peignit, Vida écrivit. „ Bien-tôt elles s'avancerent vers le Nord & paſſerent les Alpes. Nous ſommes extremement flattés des éloges que M. Pope donne à la lit-

térature Françoise: pour l'Angleterre sa patrie, il souhaiteroit que le respect pour les Anciens y fût un peu plus généralement établi. « Défen-
„ seurs hardis & féroces des liber-
„ tés de l'esprit, s'écrie-t-il, com-
„ me autrefois, nous défions-nous
„ encore aujourd'hui des Romains?„
Il se souvient avec plaisir de ceux de ses compatriotes qui ont osé prendre en main la juste cause des Anciens. Tel étoit l'illustre Buckingham, tel le celebre Roscommon, tel enfin Walsh l'ami & le juge des Muses. C'est par l'éloge touchant de ce dernier son ami & son premier maître, que M. Pope finit son Ouvrage. Une Note nous apprend que Walsh mourut un an avant la publication de cet Essay, dont l'Auteur n'avoit, lorsqu'il parut, que dix-neuf ans.

M. de S. nous avoit averti dans sa Préface, qu'il avoit un peu *brusqué* la langue, par l'envie extrême d'être exact & fidele. Effectivement nous trouvons dans sa traduction

bien des conſtructions forcées, & plusieurs expreſſions que nous n'employerions pas. On doit lui pardonner un défaut dont il convient, & qu'il n'a négligé d'éviter que pour ce qu'il a crû un plus grand bien. Il a fait d'ailleurs ſes preuves, & montré qu'il n'ignoroit ni notre langue, ni ſes délicateſſes. Ce travail, dont nous venons de rendre compte, eſt le fruit du loiſir & des délaſſemens de M. de S. Ne ſeroit-il pas heureux que les occupations les plus ſérieuſes de tant d'autres, fuſſent auſſi ſolides & utiles que les amuſemens de notre Auteur.

ARTICLE XVI.

LETTRES DU R. P. DOM Touſſaints du Pleſſis Benedictin.... au ſujet d'une Diſſertation ſur le Soiſſonnois, avec les Réponſes aux mêmes Lettres, par M. le Bœuf, Chanoine d'Auxerre. A Paris chez J. B. Deleſpine. 1736. Brochure in-12. Pages 160.

MOnſieur le Bœuf ſçavant Ecléſiaſtique, Chanoine d'Auxerre, a prétendu dans une Diſſertation qu'il a faite ſur le Païs Soiſſonnois, que le *Noviodunum Sueſſionum* de Ceſar étoit non pas Noyon en Vermandois, comme on l'a crû mal-à-propos avant Samſon, & comme le P. Calmet l'a dit encore dans ſon Hiſtoire de Lorraine, ni Soiſſons même, comme l'a crû Samſon, mais *Noyan* village ſitué ſur une montagne à une demie lieuë de Soiſſons. Le R. P. du Pleſſis ſçavant Benedictin, a attaqué ce ſentiment dans une Lettre imprimée dans le Mercure de France; & il y ſoutient que *Noviodunum Sueſſionum* eſt *Soiſſons*. M. le Bœuf a répondu à cette premiere attaque. Le P. du Pleſſis a réparti par deux autres Lettres. M le Bœuf a répliqué à tout, & le P. du Pleſſis ayant enfin quitté le champ de bataille, M. le Bœuf qui en eſt demeuré le maître, a voulu encore s'y ſignaler par un dernier Ecrit adreſſé à un Avocat de ſes amis. C'eſt ainſi

que César qui fit autrefois du Soiſſonnois le theatre d'une guerre ſanglante, en fait aujourd'hui celui d'une guerre littéraire. Il faut mettre nos Lecteurs en état de prendre parti, s'ils le jugent à propos, pour l'un ou l'autre des Combattans.

Les raiſons ſur leſquelles le P. du Pleſſis ſe fonde pour conteſter à M. le Bœuf que *Noviodunum Sueſſionum* ſoit Noyan, ſont 1°. Que Samſon croit que c'eſt Soiſſons. 2°. Qu'on eſt depuis Samſon en poſſeſſion de le croire, & qu'il faut des raiſons pour changer une opinion reçûë. Or il demande des raiſons à M. le Bœuf, mais de la façon dont il s'y prend, il ſera difficile de le ſatisfaire; car il déclare qu'il récuſe l'autorité des Geographes; (pourquoi donc admet-il celle de Samſon) qu'il compte pour rien les citations qu'on peut lui faire d'un grand nombre de noms de Villes terminées en *dunum*, leſquelles ſont ſituées ſur des montagnes comme Noyan, au lieu que Soiſſons eſt dans une vallée, parce que, dit-il, une Ville peut être ſituée ſur une

montagne & tirer ſon nom d'ailleurs; enfin qu'il eſt bien vrai que *Dun* en langue Teutonique ſignifie *montagne*, mais qu'en langue Celtique qui eſt le Breton Armorique d'aujourd'hui, il ſignifie *profond*; & que c'eſt du Celtique que Soiſſons a dû tirer ſon nom.

A cela M. le Bœuf répond, qu'il n'a pas prétendu combattre le ſentiment de Samſon, mais qu'il n'a fait que perfectionner ſa découverte. Samſon, dit-il, a corrigé fort à propos l'erreur de ceux qui prenoient le *Noviodunum Sueſſionum* pour Noyon en Vermandois, & a bien fait de tranſporter ce nom à Soiſſons; mais il devoit aller encore un peu plus loin. Un pas de plus auroit achevé ſa découverte, & lui auroit fait appercevoir que c'eſt Noyan ſitué ſur une montagne à une demie lieuë de Soiſſons, & non pas la ville même de Soiſſons que Céſar a appellé *Noviodunum Sueſſionum*. En vain le P. du Pleſſis attaque la ſignification de *dunum*. M. le Bœuf lui ſoutient que ce mot en Gaulois ſigni-

ſoit *montagne*, & tous les Bas-Bretons du monde ne lui feroient pas changer d'avis. Il a effectivement pour lui Scaliger, Caſaubon, Turnebe, M. Du Cange, & beaucoup d'autres Sçavans. Il a l'Auteur anonyme du Traité *des Fleuves*, imprimé avec les Oeuvres de Plutarque, qui nous apprend que *Lugdunum* ſignifioit la Montagne du Corbeau. Si le P. du Pleſſis pour prouver que *Dun* en langue Celtique ou Bas-Breton ſignifie *profond*, cite le *Dun* petite riviere du Païs de Caux, & la Dordogne *Dourdun*, qui en Bas-Breton veut dire *Eau profonde*, M. le Bœuf répond que le *Dun* eſt un nom nouveau ſubſtitué depuis le dixiéme ſiécle à celui de *Tala* ou *Tal*, ſelon le témoignage d'Orderic Vital Moine de S. Evroul, & que la Dordogne ne peut pas ſignifier *Eau profonde*, puiſqu'Auſone l'appelle *Duranus*, Gregoire de Tours *Doronomia*, Iſidore (Pacenſis) *Dordonia*, le Moine d'Angoulême *Dornonia*, & les Annales de Metz *Dorninia*.

Mais comme M. le Bœuf ne s'eſt

pas rendu aux raiſons du P. du Pleſſis, celui-ci n'a garde de céder à celles de M. le Bœuf. La conteſtation s'échauffe, on chicanne, on ſubtiliſe, les citations ſe multiplient, on prodigue l'érudition, la Diſſertation groſſit à vûë d'œil, les incidens ſurviennent, & à force de dits & de contredits, la queſtion, comme il arrive preſque toujours, s'obſcurcit de plus en plus. Comme ce détail ne ſeroit peut-être pas du goût de la plûpart de nos Lecteurs, nous le leur épargnerons. Nous nous garderons bien auſſi de prononcer ſur ce différend.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Mais comme il eſt permis à tout le monde de dire ſon ſentiment, nous avouërons que celui de M. le Bœuf ſur la ſignification de *Dunum*, nous paroît le mieux appuyé de preuves & de raiſonnemens. C'eſt d'ailleurs le ſentiment aſſez univerſel de tous les Sçavans anciens & modernes,

& l'autre ne peut guéres être adopté que par des Auteurs trop passionés pour le Bas-Breton. Car si ces Auteurs se bornoient à dire que le Bas-Breton d'aujourd'hui est l'ancien Celte, autant qu'une langue vivante peut être la même après plus de deux mille ans, leur sentiment paroîtroit assez vraisemblable; mais prétendre en conséquence trouver dans le Bas-Breton d'aujourd'hui la racine de tous les anciens mots qui nous restent, c'est une these insoutenable, & en voici la raison La langue Celtique a pû, si l'on veut, a dû même conserver toute sa pureté dans le fond de l'Armorique où elle n'a été exposée à aucune variation, parce que les Armoricains environnés de la Mer n'avoient tout au plus qu'un commerce passager avec les Nations étrangeres; mais il n'en est pas de même de la plûpart des Provinces des Gaules; parce qu'étant voisines des Teutons, des Germains, des Francs, des Alains, il n'est pas possible que dans une longue suite d'années elles n'ayent em-

prunté beaucoup de mots de ces différens Peuples. C'eſt ce que nous voyons arriver tous les jours dans les langues vivantes d'aujourd'hui. Il eſt même aſſez vraiſemblable que ce mélange de mots étrangers a dû devenir à la longue aſſez conſidérable pour faire long-tems avant Céſar une différence ſenſible entre le Celtique de l'Armorique, & celui qu'on parloit à l'autre extrémité des Gaules. Cela ſuppoſé, pour ſçavoir d'où il faut tirer la racine d'un ancien nom Gaulois ; il faudroit ſçavoir la date & l'époque de ce nom. S'il monte au-delà du tems où le Celtique a pû ſouffrir de l'altération, il faut en chercher l'origine dans le Bas-Breton qui eſt le Celtique pur ; mais ſi ce nom eſt poſtérieur à l'altération, il eſt évident qu'il peut être emprunté d'une langue étrangére. Or, qui eſt-ce qui nous apprendra premierement la date de tous ces vieux noms, & ſecondement dans quel tems le Celtique a commencé à ſouffrir une altération ſenſible ? Voilà une ample ma-

tiere de recherches pour les Sçavans.

ARTICLE XVII.

*LETTRES E'DIFIANTES & curieuses, écrites des Missions Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, XXII*e*. Recueil. A Paris chez Nicolas le Clerc, Libraire Juré de l'Université, ruë de la Bouclerie, près le Pont S. Michel, à S. Lambert, ci-devant ruë S. Jacques; & ruë S, Jacques chez P. G. le Mercier, au Livre d'Or. 1736. vol. in-12. Pages 480. sans l'Epître Préliminaire & la Table.*

LA Chine, plus connuë aujourd'hui que jamais, depuis la belle Collection du P. J. B. Duhalde, devient de jour en jour un objet plus intéressant pour ceux qui sont sensibles au progrès de la Religion, des Sciences & des Arts. Il paroît par les neuf Lettres qui composent ce

Recueil, que la Religion toujours persécutée dans un païs où elle a été si floriſſante, se fortifie de plus en plus malgré les attentions des persécuteurs, par les soins pénibles & les sages précautions des Missionnaires cachés. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le détail édifiant de leurs travaux, & de la constance chrétienne qui anime les fideles de la Chine. Nous dirons seulement que Dieu semble avoir beni la persévérance des uns & des autres, par un raïon d'espérance qu'il leur donne de voir le Christianisme rétabli sous le nouveau regne dans les mêmes droits dont il a joui si heureusement sous les auspices de l'Empereur *Cang-hi*, ayeul de l'Empereur regnant.

Afin de nous borner à ce qu'il y a de curieux pour les Sciences & les Arts dans ces Lettres, nous ne ferons qu'en recueillir divers traits, après avoir indiqué en général ce qu'elles contiennent. La premiere est du P. du Halde. Il l'adresse aux Jésuites de France suivant son usage,

& il y parle fort au long de l'Empereur qui vient de mourir, de ſon application au gouvernement de ſes Etats, de ſes préventions contre la Religion Chrétienne, des travaux des Miſſionnaires, entr'autres de la mort du P. Cantova cruellement maſſacré par les Barbares des nouvelles Iſles nommées *Carolines.* Les Lettres des Peres Mailla, Parennin, & le Couteulx, roulent toutes ſur les perſécutions dont nous avons parlé. Nous ne dirons rien de celle du P. de Goville, parce qu'elle eſt inſerée toute entiere dans nos Mémoires, auſſi-bien que la ſuite, où il confond les calomnies atroces & mal tiſſuës d'un Anonyme. Il nous reſte à faire uſage des Lettres du P. Contancin ſur l'Empereur, du P. Fauque ſur la Guyane, du P. Chomé ſur le Paraguay, du P. d'Entrecolles ſur différens ſecrets de la Chine.

Le feu Empereur ſucceſſeur de *Cang-hi* étoit conſtamment un de ces hommes rares que la Providence deſtine au Sceptre pour le bon-

heur des Nations. Juste, sage, vigilant, laborieux, il ne lui manquoit que d'être plus favorable à la Religion Chrétienne: ce qui n'a pas empêché les Missionnaires de rendre justice à ses éminentes qualités. Il étoit si appliqué aux affaires, qu'il ne les perdoit point de vûë, lors même qu'il alloit prendre l'air dans ses maisons de plaisance. Il regla que les Tribunaux se tiendroient à l'ordinaire, que ses Audiences seroient ouvertes tous les jours, & qu'il n'y auroit d'interruption que par égard à la santé de ses Officiers & de ses Ministres. Dans un commencement de disette il ordonna qu'on lui dît librement ses fautes, dans la crainte que sa négligence ne fût la cause du malheur dont ses Etats étoient menacés. « Depuis mon élevation, disoit-il, je » me suis uniquement appliqué à » faire en sorte que dans tout l'Em» pire il n'y eût pas un homme qui » ne fût content. Depuis le matin » jusqu'au soir j'épuise les forces de » mon esprit, je ne prends pas un

» moment de repos, je pense con-
» tinuellement avec inquiétude au
» soulagement de mon Peuple, &c.,,
Malgré ce témoignage qu'il ne se rendoit qu'après le public, il se croyoit coupable dès qu'il apprenoit qu'il y avoit des malheureux. Afin d'en diminuer le nombre, il fit de très-beaux Reglemens pour la culture des terres abandonnées; & ces Reglemens furent exactement suivis. Il y réussit par de legeres récompenses, & par des punitions peu severes en apparence. Mais il sçut donner du prix & du poids aux unes & aux autres à titre d'honneur & d'émulation. Rien n'est si beau que les ordres qu'il donna pour l'examen des Gouverneurs & des Officiers subalternes, pour le soulagement des Pauvres, & pour l'entretien du commerce & de l'abondance dans les parties les plus reculées du centre de son immense Royaume. Nous exhortons à en lire le détail.

Nous avons dit ailleurs avec quel succès & quelles bénédictions du

Ciel le P. Lombard a commencé & fort avancé les peuplades qui ſont dans la Guyane : & nous apprenons du P. Fauque l'eſperance fondée qu'on a d'aller toujours en avant pour venir à bout de civiliſer & de gagner à la Religion une infinité de nations Indiennes, que l'exemple de leurs ſemblables porte à jouir des mêmes avantages, en ſe ſoumettant à un travail utile dont elles ſentent déja le prix. " En nous avançant » ainſi peu à peu au large (dit ce » Pere) nous pourrons embraſſer » toute la Guyane Françoiſe, c'eſt-» à-dire, le Continent qui eſt de-» puis les Amazones juſqu'à *Ma-» roni*. Peut-être même que la dé-„ couverte de toutes ces terres de-„ viendra très-avantageuſe à la Co-„ lonie. „

Le Pere Chomé nous inſtruit de quelques particularités du celebre *Paraguai*. La difficulté d'y voyager en traverſant des déſerts, ne fût-ce que d'une Ville à l'autre, par exemple, de *Buenos-Ayres* à *Santafé* ou à *las-Corrientes*, mérite d'être plus

connuë qu'elle ne l'eſt communément. Les Tigres & les autres bêtes féroces qui infeſtent ces contrées, auſſi bien que les Serpens & les Inſectes ſont encore moins redoutables pour un voyageur, que des Barbares ſans nombre qui les ſurpaſſent en férocité. Malgré les eſcortes il faut être toujours ſur ſes gardes pour s'en garantir. Les plus humains qui rodent autour des Villes, & qui ſe diſent amis des Eſpagnols, ſont de francs voleurs de grand chemin.
„ Ils ne vous tuent pas ſi vous leur
„ donnés ſur le champ ce qu'ils de-
„ mandent. Mais pour peu que
„ vous héſitiés, c'eſt fait de votre
„ vie. Ils ſont nuds & armés de lan-
„ ces & de fléches. Quand ils vous
„ parlent, ils ſe mettent en des poſ-
„ tures, & font des contorſions de
„ viſage auſſi affreuſes que ridicu-
„ les. Ils pretendent montrer par-
„ là qu'ils ne craignent rien, &
„ qu'ils ſont gens de réſolution. „
Mais les plus terribles ſont les *Guaycaris*, qui ont plus d'une fois penſé ſurprendre la ville de *Santafé*. Ils

ſont cruels & ſans quartier ; adroits à tendre des embûches & à lancer un dard d'une extraordinaire longueur. Quand leur coup eſt manqué, ils fuyent avec une vîteſſe extrême, particulierement quand on les pourſuit avec des armes à feu, qu'ils redoutent ſur toutes choſes. Auſſi eſt-il très-difficile au plus habile tireur de les atteindre. Ils changent de ſituation à cheval d'un moment à l'autre, au point de courir tantôt couchés, tantôt ſur le côté, ou même ſous le ventre du cheval auquel ils s'attachent en gouvernant la bride avec l'orteil du pied. Si on les ſuit de près, ils quittent le cheval, ſautent dans les rivieres où ils nagent comme des poiſſons, ou bien ils ſe gliſſent dans l'épaiſſeur des broſſailles comme des Sangliers.

La nation des Indiens *Guaranis* eſt diviſée en trente Peuplades toutes Chrétiennes. On y compte cent trente-huit mille ames. Leur ferveur eſt connuë, & nous en avons parlé ailleurs. Mais nous en rappellons le ſouvenir pour parler d'une

nouvelle Mission commencée chez des Barbares, issus & séparés des *Guaranis*. Lorsque ceux-ci se réunirent sous les auspices des premiers Missionnaires du Paraguai, il se trouva parmi eux un nombre considérable d'Infideles, qui craignant le ressentiment de leurs compatriotes, dont ils ne vouloient pas imiter la conduite & la sainteté, prirent le parti de se retirer au-delà du Fleuve Paraguai, & de fixer leur demeure fort avant dans les terres au-milieu des montagnes. Ils s'y multiplierent sous le nom de *Chiriguanes*, jusqu'à occuper une vaste étenduë de païs, en exterminant les Nations qui y étoient avant eux. Il y a quelques années qu'il y avoit deux ou trois peuplades de Chrétiens parmi eux. On avoit eu bien de la peine à les former, vû l'antipathie de ces Sauvages pour les *Guaranis*, & pour la Religion. Ils comploterent de se défaire des Missionnaires, & ils massacrerent trois Peres Dominicains, dont la mort fut vengée par les Espagnols. Les Sauvages demanderent

la paix, & des Missionnaires Jésuites. C'est sur leurs instances réitérées qu'on y a envoyé le P. Chomé. En attendant le succés de son zéle, il assûre que " si ces Indiens deviennent dociles aux vérités de
„ l'Evangile, leur conversion ouvrira la porte d'un vaste païs nommé *Chaco* : c'est-là le centre de la
„ grande Province du Paraguai, &
„ en même tems l'azile & comme le
„ boulevard de l'infidélité. Ce Païs
„ est environné en partie vers le
„ Nord par les *Chiriguanes.* Il a
„ au Sud *las Corrientes* ; *Salta* à
„ l'Occident ; & à l'Orient le grand
„ Fleuve *Paraguai.* „

Nous nous pressons d'arriver à la derniere Lettre où il est question de secrets Chinois. Le P. d'Entrecolles en donne plusieurs qu'il a tirés des Livres du Païs. Mais il avouë qu'il n'a eu ni le loisir, ni la commodité d'en faire des épreuves pour en certifier la vérité. Il faut encore tout dire. On ne sçauroit guéres les mettre en œuvre en Europe sans avoir les ingrediens de la Chine ;

de ſorte qu'il eſt à ſouhaiter que les amateurs de la Phyſique expérimentale ſoient informés par des faits, ou ſur les lieux mêmes, ou dans les païs où l'on peut trouver ces ingrédiens, de la poſſibilité de ces ſecrets, qui n'eſt pas aſſez juſtifiée par l'autorité ſimple des Livres. Auſſi le P. d'Entrecolles fait-il des difficultés très-ſenſées ſur quelques-uns ; par exemple, ſur celui des Perles qu'on pourroit nommer *naturelles par art.* Il s'agit de prendre des Huitres, & de faire gliſſer dans leur bouche une ébauche de Perles, c'eſt-à-dire, une compoſition très-recherchée ; puis de les nourrir durant cent jours d'une autre compoſition qui ne l'eſt guéres moins. Il aſſûre toutefois qu'il y a des gens à la Chine occupés de ce ſoin, du moins quant à la nourriture des Huitres, où il entre de la ſemence de Perles. Le ſecret de rendre aux vrayes Perles leur premier éclat paroît plus vraiſemblable. On ſe ſert du lait de femme, de l'herbe *Y mout ſao* réduite en cendres & en leſſive, de farine de froment, &
même

même d'une décoction d'excrément d'Oye ou de Canard, si les Perles ont été ternies par quelque matiere onctueuse. Il y a d'autres lessives suivant les différentes causes de leur dépérissement.

Les Chinois rejoignent les débris des Porcelaines par le moyen d'une colle faite de la racine de *Peki*, délayée avec du blanc d'œuf frais. Le blanc de Céruse fait ici le même effet. Pour peindre sur la Porcelaine déja cuite, prenez (dit l'Auteur) cinq dragmes de Sel ammoniac, deux de Vitriol Romain, ou d'Allemagne, ou d'Angleterre, trois de Vitriol de Chypre, & cinq de Chaux, Pilez le tout, broyez-le finement, délayez-le dans une lessive forte & épaisse faite de cendres. Voilà apparemment le fonds pour les couleurs qu'on veut appliquer. Cette mixtion produit le même effet sur le Bambou & sur les Cannes d'Europe. Il est certain que l'on peint la Porcelaine cuite. Est-ce par ce secret, ou par quelqu'autre ? Celui-ci coûteroit peu à essayer. Il en est de même de

la maniere dont on rajeunit, pour ainsi dire, les Cannes entrelassées des siéges. On les parfume de souffre pulvérisé & consumé par un feu lent. La vapeur des Vers à Soye dessèchés affermit les ongles, & les rend plus propres à pincer le Luth. La seule Eau de Chaux suffit pour renouveller des peintures vieillies. Il faut plus de façons pour les Estampes, & la drogue Chinoise nous manque en Europe. C'est dommage que celles qu'on indique ici pour donner aux Vases de Cuivre toutes sortes de couleurs nous manquent de même, du moins en partie. Voici pourtant un secret très-simple pour colorer une Cassolette en beau verd. Prenez trois dragmes de Sel Ammoniac, six dragmes de Vitriol de Chypre, & une dragme de verd-de-gris. Le tout étant pilé & passé séparément par le tamis le plus serré, délayez-le dans une petite écuelle à demi-pleine d'eau. Trempez-y du coton, & frottez-en votre Vase d'une main legere; & de peur que le cuivre ne soit rongé par cette mixtion,

plongez-le dans l'eau. Puis tenez l'ouverture du Vaſe expoſée à un petit feu. Revenez pluſieurs fois à cette pratique juſqu'à ce que vous apperceviez le ſuccès de l'opération.

Il y a des ſecrets pour la compoſition des Parfums, & pour donner à la vapeur une figure agréable. Il y en a pour former des feux, qui ſemblent approcher des Lampes ſépulcrales & du feu gregeois : l'on enſeigne à faire des Lampes, qui éclairent l'eſpace d'un mois, des bougies, qui ne ſe conſument que d'un pouce durant toute une nuit, des boules groſſes comme des pois, qui durent allumées pendant neuf ou dix heures au plus grand vent ; d'autres enfin, qui flottent ſur l'eau ſans s'éteindre, juſqu'à ce qu'elles ſoient conſumées. Mais ces compoſitions ſont difficiles à expliquer, & plus encore à mettre en pratique.

„ Le ſecret que je vais rapporter „ (dit le P. d'Entrecolles) a plus „ de quoi ſurprendre. L'épreuve „ n'en eſt pas difficile, & ſans avoir „ égard aux avantages qu'on en pour-

„ roit retirer, la seule curiosité peut „ porter à en faire l'expérience. Il y „ a un moyen, suivant l'Auteur „ Chinois, de se procurer du Mer- „ cure en le tirant du Pourpier sau- „ vage. Pour cela il n'y a qu'à pren- „ dre de petites feuilles de Pour- „ pier, les briser dans un mortier „ avec un pilon de bois d'Acacia, „ & les exposer au Soleil levant du- „ rant trois jours ou environ. Lors- „ qu'elles seront séches, faites-les „ brûler, sans pourtant en détruire „ la nature & les vertus. Enfermez „ cette masse dans un Vase de terre „ vernissé. Ayez soin de le bien „ boucher & de l'enfouir assez avant „ dans la terre, où vous le laisserez „ quarante-neuf jours, après quoi „ retirez le vase, & vous y trouve- „ rez le Vif argent bien formé. „ Ce fait est vérifié par un lettré Médecin & Droguiste. On tire du Mercure des Plantes à la Chine : & il y a apparence qu'il vaut mieux que celui des Mines, puisqu'étant exalté dans les plantes en parties très-subtiles, il se débarasse des impuretés

naturelles au Mercure ordinaire, qu'on purifie en le paſſant par le chamois. C'eſt la réflexion du Pere d'Entrecolles, & elle eſt très-juſte, auſſi bien que ce qu'il ajoûte du double avantage, qui réſulteroit du ſuccès de cette expérience, ſoit par la quantité de Mercure que l'on procureroit, ſoit par la connoiſſance plus intime du Pourpier, dont on détermineroit avec plus de certitude les différens uſages, & l'application judicieuſe, qu'on en pourroit faire ſur les perſonnes, & ſur les métaux. Il ſeroit à ſouhaiter, par exemple, que le Plomb fondu & cuit dans le ſuc de la Fumeterre ſe changeât en bel Etain, comme l'avance l'Auteur Chinois. Mais aucun Chinois n'a confirmé la vérité de ce ſecret au P. d'Entrecolles, non-plus que l'art de donner à l'Etain la fermeté du fer & l'éclat de l'argent, ou la couleur de l'or, le tout par le moyen de la limaille d'acier, de l'arſenic, du ſel, de la couperoſe & de l'alun.

Nous ne dirons rien de la maniere

de vivifier l'aiguille d'une Bouſſole, ſans avoir recours à la pierre d'aimant. Ce ſecret eſt trop composé. Nous paſſerons auſſi ſous ſilence la chimere de la pierre philoſophale, qui a été en vogue à la Chine long-tems avant qu'on en eût les premieres notions en Europe. C'eſt aſſez pour nous de mettre les curieux en goût de lire ces ſecrets dans le Livre même, & d'éprouver ceux qu'ils jugeront ſuſceptibles d'une expérience facile & judicieuſe.

Nous avons oublié un trait de la Lettre du P. le Couteulx, ſur une Riviere aſſez extraordinaire de la Chine. Vers le gros Bourg de *Chepai* elle eſt conſidérablement diminuée, quoique ſon lit ne ſoit jamais à ſec. A huit ou neuf lieuës au-deſſous elle reprend ſa premiere grandeur. Un naufrage & des bouillonemens ont fait enfin deviner la cauſe de cette inégalité ſinguliere. C'eſt que cette Riviere coule ſous elle-même." On „ en connoît, dit le P. le Couteulx, „ qui ſe perdent entierement, ou en „ partie dans la terre, & vont ſor-

„ tir ailleurs. Mais je ne crois pas
„ qu'on ait guéres entendu parler
„ de Riviere, dont une partie se per-
„ de sous son propre lit pour aller
„ s'y rendre à quelques lieuës de
„ là.

ARTICLE XVIII.

LES VIES DES HOMMES Illustres, omises par Plutarque. Tome IX. contenant Annibal, *par M. Dacier;* Enée, Tullus Hostilius, Aristomene, Tarquin l'Ancien. *L.* Junius Brutus, Gelon, Cyrus, Jason, *traduites de l'Anglois de Thomas Rowe, par M. l'Abbé Bellenger. Volume* in-4°. *Pages 672. A Paris chez Rollin fils, Quay des Augustins, à S. Athanase.* 1734.

IL est si difficile de trouver un Auteur, qui ait pour écrire l'Histoire des grands hommes, toutes les qualitez, qu'on admire encore dans Plutarque après plus de quinze cent ans, qu'il est naturel de regretter

qu'une auſſi excellente plume n'ait pas achevé ſon Ouvrage, ou qu'on en ait perdu une bonne partie. Quel tréſor pour l'Hiſtoire Ancienne, qu'un tel Recueil, s'il étoit venu tout entier juſqu'à nous ! Il nous tiendroit lieu de ce que l'injure des tems, & les ſiécles d'ignorance nous ont fait perdre des Ecrits des autres Maîtres de l'Art, puiſqu'il n'eſt aucun fait hiſtorique, pour peu qu'il ſoit intéreſſant, qui ne tienne à l'Hiſtoire de quelqu'un de ces hommes célebres, que Plutarque ſemble avoir eu deſſein de nous faire connoître.

Nous convenons que cette maniere d'inſtruire le public des grands évenemens, en lui préſentant ceux, qui en ont été les principaux Auteurs, a de grandes difficultés pour l'Hiſtorien, & des inconveniens inévitables pour l'Hiſtoire : qu'il faut ſçavoir varier les faits en bien des manieres différentes, & les peindre de couleurs toujours nouvelles, ſans en altérer la vérité, ce qui n'eſt pas un talent ordinaire, & que malgré

cette variété, il est presque impossible d'épargner aux Lecteurs tout le dégoût des redites; mais ce défaut ne se rencontre-t-il pas aussi dans les Histoires générales & particulieres des Empires, qui ont eu des intérêts communs, lorsque la passion, ou la prévention de l'Ecrivain ne déguise pas les faits de façon à les rendre méconnoissables?

D'ailleurs, n'est-il pas certain qu'en fixant toujours les yeux des Lecteurs sur un même personnage, on les met en état de le suivre, pour ainsi dire, pas-à-pas; & qu'il n'est aucune de ses démarches, dont ils ne puissent tirer quelque leçon, ou qui n'ajoûte un trait à son caractere? Au lieu qu'il en échappe nécessairement beaucoup dans une Histoire liée, où le détail des actions du Héros feroit languir la narration, & défigureroit le Tableau. Enfin si l'Histoire suivie d'une Monarchie, ou d'une République a quelque chose de plus amusant, & si l'on veut, de plus curieux, celle des Hommes Illustres semble devoir être plus instructive; &

il n'eſt point d'état, qui avec ſon Thucidide, ou ſon Tite-Live, n'ait encore beſoin, pour atteindre au but, que ſe propoſe l'Hiſtoire, d'avoir encore ſon Plutarque.

Il eſt donc aſſez étonnant que pluſieurs modernes ayant couru avec beaucoup de gloire la même carriere que ceux-là, celui-ci ne trouve preſque point d'imitateurs. Mais ne doit-on pas être encore plus ſurpris que parmi ce peu, que nous avons de Biographes modernes, pluſieurs, au lieu de s'appliquer à nous faire connoître les grands hommes des derniers ſiécles, préferent de conſacrer leurs veilles en faveur de ceux de l'Antiquité? Comme ſi l'Europe, depuis l'établiſſement des Monarchies, qui la partagent préſentement, n'avoit pas de modeles auſſi parfaits, que ceux des premiers âges, & que ces modeles, par la raiſon même qu'ils ſont plus voiſins de nos tems, n'euſſent pas avec nous une plus grande conformité de mœurs, & par conſéquent ne fuſſent point plus propres à nous piquer d'émulation, & plus aiſés à imiter.

Les Anglois, par exemple, n'auroient-ils pas dû être plus charmés que M. Rowe eût employé ses grands talens pour ce genre d'Histoire à écrire les vies des Hommes Illustres de sa Nation, que de le voir suppléer ce qui manque à l'Ouvrage de Plutarque ? Mais peut-être que cet Auteur n'avoit voulu préluder sur les Anciens, que pour leur opposer ensuite ce grand nombre de Héros, qui ont porté si loin la gloire de l'Angleterre. Que ne pouvoit-on pas se promettre d'un Ecrivain, qui à l'âge de vingt-huit ans joignoit à tant de goût & de capacité, tant d'ardeur pour le travail.

M. l'Abbé Bellenger son Traducteur nous avertit néanmoins qu'il a été obligé de corriger quelques fautes, qui avoient échappé au docte Anglois, pour avoir lû mal dans les Originaux, & les exemples, qu'il en cite dans sa Préface, justifient sa critique. Il fait la même chose en faveur de M. Rowe contre le nouveau Traducteur de Pausanias, qui dans plus d'un endroit lui paroît

avoit mal pris la pensée de son Auteur. Il rend d'ailleurs toute la justice qui est duë à M. l'Abbé G. Il n'a voulu, dit-il, qu'éloigner le soupçon qu'il auroit lui-même erré après M. Rowe, & il s'est borné à relever les fautes, qui ont rapport à la vie d'Aristomene.

Parmi les Vies écrites par Plutarque, & qui ne sont point venuës jusqu'à nous, étoient celles d'Epaminondas, & de Scipion l'Afriquain; jamais parallele ne fut plus juste, Rome & la Grece n'ayant peut-être jamais produit deux hommes entre lesquels il y eût plus d'égalité de mérite, ni plus de conformité de mœurs & de vertus. On les avoit suppléées dans l'édition d'Amyot de 1645. & on y avoit ajoûté celle d'Annibal, le tout traduit par l'Ecluse, du Latin de Donat Acciaoli, mais avec un parallele beaucoup moins juste d'Annibal & de Scipion. M. Dacier composa une nouvelle Vie du Général Carthaginois pour mettre à la suite de son Plutarque François, & on l'a imprimée à la

tête de ce Volume, qu'elle ne dépare point.

Cet Auteur commence par observer que Tite-Live a souvent suivi de mauvais Mémoires en parlant d'Annibal, comme quand il dit que ce conquérant ne passa en Espagne qu'à l'âge de vingt-deux ans. Polybe, qui assûre qu'il y alla treize ans plutôt, & immédiatement après que son Pere Amilcar lui eut fait jurer sur l'Autel que toute sa vie il seroit l'ennemi des Romains, lui paroît avec raison mieux instruit; d'autant plus qu'Annibal a dit lui-même qu'il étoit sorti de Carthage à neuf ans, & avant que d'avoir pû être instruit des loix & des usages de son païs.

Il observe ensuite que la marche de ce Héros en Italie, a paru si surprenante aux Historiens, qui avant Polybe ont entrepris de la décrire, que pour la rendre croyable ils ont eu recours aux miracles; & que malgré la censure de l'Historien Grec, Tite-Live n'a pas laissé de donner place dans son Histoire

à ces prétendus prodiges. Il prétend qu'Annibal, un des plus sages, & des plus prudens Capitaines, qui ait jamais commandé des armées, n'étoit pas assez insensé pour s'engager dans une entreprise, dont le dénouement auroit dépendu d'une machine, comme dans une Tragédie. “ Il sçavoit, dit-il, que les Gau-
„ lois avoient plus d'une fois passé
„ ces Monts avec des armées nom-
„ breuses, il s'étoit informé des
„ chemins qu'ils avoient tenus, &
„ qu'il devoit tenir, & il avoit pour-
„ vû à tout ce que la prudence hu-
„ maine exigeoit pour assûrer le suc-
„ cès d'un si grand dessein. „

Après des réflexions si sages, on ne s'attendroit pas sans doute à retrouver dans l'Ouvrage de M. Dacier tout ce que la crédulité des anciens Historiens de Rome leur a fait rapporter de miraculeux au sujet de l'expédition de la guerre d'Annibal en Italie, comme si de pareils récits devoient moins défigurer son Ouvrage, que ceux de ces infideles superstitieux. Nous avons aussi un

peu de peine à concevoir que le Général Carthaginois, avant que de passer les Alpes, ait été bien informé de la route, qu'avoient suivie les Gaulois dans ce passage, vû les difficultés immenses, qu'il y rencontra, & le nombre de soldats, qu'il y perdit, ce que rien ne nous porte à croire qui soit arrivé à ces innombrables armées de Gaulois, qui conquirent les plus belles Provinces de l'Italie.

Mais une chose, que nous ne pouvons passer à M. Dacier, c'est qu'à force de se rendre familier le langage des Grecs & des Romains, il semble oublier quelquefois que leur Religion ne s'accorde pas avec la science. En effet, sied-il bien à un Chrétien de s'exprimer ainsi sur la grandeur d'ame, que firent paroître les habitans de Rome aux approches d'Annibal. « Quel Peuple que le „ Peuple Romain! Les Dieux pou- „ voient-ils refuser leur secours à „ des hommes, qui joignoient à un „ si grand courage une confiance „ si entiere dans leur protection à

Cet enthousiasme l'a sans doute empêché de se souvenir que les Dieux des Romains n'étoient point des Dieux. Il auroit peut-être mieux fait de remarquer que cette grandeur d'ame & cette religion des Romains se soûtint fort mal, puisqu'après avoir méprisé Annibal, lorsqu'il étoit à leur porte, ils eurent la lâcheté de le craindre tout vaincu qu'il étoit à Carthage, & fugitif à la Cour du Roi de Bithynie.

Notre Historien au reste ne rend pas moins de justice à Annibal, qu'aux Romains, comme lorsqu'aprés la défaite du premier, ce grand Capitaine ayant été poussé fort en désordre dans le païs des Bruttiens, il remarque que les deux Consuls de Rome n'oserent pendant toute cette campagne l'y attaquer. " Aussi, ajoûte-,, t-il, ne sçauroit-on dire si Annibal ,, n'étoit pas plus admirable dans l'ad-,, versité, que dans la prospérité : car ,, faisant la guerre dans un païs en-,, nemi ; & avec une armée com-,, posée d'un ramas de toutes les Na-,, tions, qui n'avoient ni les mêmes

„ loix, ni les mêmes coûtumes, ni
„ le même langage, ni les mêmes
„ ſacrifices, ni preſque les mêmes
„ Dieux ; de les avoir contenus pen-
„ dant tant d'années, & de les avoir
„ tenus ſi obéïſſans, & ſi bien unis,
„ que jamais il ne ſe ſoit élevé le
„ moindre mouvement entr'elles, ni
„ la moindre révolte contre leur
„ Général, ſur-tout après tant de
„ pertes, & lorſque les convois, &
„ l'argent pour leur ſolde man-
„ quoient abſolument, c'eſt un ſu-
„ jet digne de l'admiration de tout
„ le monde. „ M. Dacier ſemble pourtant encore oublier ici d'aſſez frequentes déſertions, qui affoiblirent beaucoup l'armée Carthaginoiſe, & qu'il a lui-même rapportées.

La premiere des Vies, que M. Rowe nous a laiſſées, & que M. l'Abbé Bellenger a traduites en François, eſt celle d'Enée. On jugera du ſtyle du Traducteur, déja connu par une Traduction de Denys d'Halicarnaſſe, ſur les endroits que nous en citerons. L'Auteur Anglois ne paroît pas chercher à prévenir ſes

Lecteurs sur le sujet de ce premier Ouvrage, quant à la certitude des faits, car il avouë que la premiere Partie en est extrêmement stérile; qu'on y voit partout un trop grand mêlange de fables, à travers lesquelles il n'est pas possible de reconnoitre la vérité, & que la seconde n'est ni beaucoup plus connuë, ni plus certaine. " Les Historiens Romains, " dit-il, ont fait de plus exactes re-" cherches sur les dernieres actions " de ce Héros. . . . nous trouvons " même dans leurs Ecrits plusieurs " faits racontés avec plus d'exacti-" tude & de clarté, qu'on n'au-" roit dû l'attendre du siécle, où " vivoit Enée; mais... dans la plû-" part de ces faits on ne voit ordi-" nairement que la premiere lueur " de la fidelité de l'Histoire. "

M. Rowe ne nous conduit donc sur les pas d'Enée, pour ainsi dire, qu'à tâtons; mais il sçait donner à ses conjectures une vraisemblance, qui satisfait presqu'autant que la vérité même. " La réputa-" tion d'Enée, dit-il, fut si gran-

„ de, que, ſelon la coûtume de ces
„ tems-là, il falloit en quelque ſor-
„ te qu'on le regardât comme un
„ homme extraordinaire, & deſ-
„ cendu de quelque divinité. Tout
„ le monde ſçait que Vénus fut la
„ Déeſſe, que les Auteurs des Fa-
„ bles lui choiſirent pour mere :
„ peut-être la beauté de ſa mere
„ réelle donna-t-elle occaſion à ce
„ choix. „

L'Auteur, après avoir dit qu'Hector fut le ſeul entre les Troyens, à qui on pût comparer Enée; que ſi le premier avoit quelque avantage ſur le ſecond du côté de la valeur, celui-ci l'emportoit du côté de la prudence; qu'on avoit accoutumé d'appeller Hector le bras, & Enée l'ame de Troye, & que les Grecs déclarerent en pluſieurs occaſions que la prudence d'Enée étoit un plus grand obſtacle à leurs deſſeins, que le courage d'Hector; ajoûte, " Ho-
„ mere étant le plus ancien Auteur,
„ qui ait parlé d'Enée; c'eſt de lui
„ ſeul, que nous pouvons appren-
„ dre quelque choſe de ſon caracte-

„ re, & de ce qu'il fit pendant le „ siége de Troye, il ne paroît pas „ que ce Poëte ait eu aucun interêt „ de flatter sa mémoire ; ainsi le por- „ trait, qu'il nous en a fait dans son „ Iliade, est sans doute fondé sur „ la vérité. „

Il en rapporte ensuite les principaux traits, & il finit par cette réfléxion fort juste : " quand il le „ fait venir aux mains avec Achille „ & Diomede, les deux plus grands „ Héros de la Grece, quoiqu'il se „ croye obligé de donner l'honneur „ de la victoire à ses compatriotes, „ il ne nous représente pas Enée, „ comme prenant honteusement la „ fuite, mais il fait venir des Dieux „ à son secours, & par ce moyen „ il rend justice en même-tems & „ à la valeur des Grecs, & à la „ pieté du Troyen, qui lui attiroit la protection non seulement „ des Dieux, qui favorisoient la „ cause des Troyens, mais encore „ de ceux qui étoient ennemis de „ sa patrie. „ M. Rowe, comme on le voit, n'avoit pas été persuadé

par l'Ouvrage du P. Hardouin sur Homere, qu'Enée étoit le véritable Héros de l'Iliade, & que ce Poëme avoit été fait pour flatter les Rois de la Troade descendans de ce Prince.

Si l'on en croit Pausanias & Denys d'Halicarnasse, Enée, après la prise de la basse ville de Troye, s'enferma dans la Citadelle de Pergame, & la défendit long tems avec beaucoup de valeur. Prêt à y être forcé, il s'alla cantonner sur le Mont Ida; & y tint après la ruine entiere de Troye assez long tems, pour obliger les Grecs à lui accorder une capitulation honorable. Alors il envoya son fils Ascagne dans un canton de la Phrygie, nommé *Dascylitis*, où est le Lac Ascanien, & où ce jeune Prince s'établit. Au bout de quelques années, Ascagne retourna à Troye, y rassembla plusieurs Troyens, qui avoient échappé à la fureur des Grecs, & y fonda un Royaume, qu'il laissa à sa postérité, mais beaucoup plus étendu, qu'il n'avoit été dans son commencement.

Enée de son côté s'embarqua avec

ſes autres enfans, ſon pere, les images des Dieux, & ſurtout le fameux *Palladium*, ſi on en croit pluſieurs Médailles anciennes, & alla chercher un établiſſement, où il pût être plus heureux, qu'il n'avoit été dans ſa patrie. D'autres Auteurs attribuënt ſa délivrance uniquement à ſa pieté. C'eſt, ſelon M. Rowe, un fait conſtant dans l'Hiſtoire, que tandis que les autres Troyens s'échappoient des mains des vainqueurs, chacun étant chargé de ſes plus riches tréſors, on vit Enée porter ſon Pere, & les images des Dieux; que les Grecs ſurpris d'une pieté, dont on avoit ſi peu d'exemples, ſe firent un ſcrupule de le troubler dans ſa retraite, & que par reſpect pour lui ils épargnerent même ceux, qui le ſuivoient.

Notre Hiſtorien réfute enſuite ceux qui ont avancé qu'Enée ne dut ſon ſalut qu'à une trahiſon, s'étant joint aux Antenorides pour livrer la ville de Troye aux Grecs. Il ſoûtient que l'autorité de ceux, qui rapportent ce conte, n'eſt pas aſſez grande pour nous obliger d'y ajoûter foy,

d'autant plus que la plûpart des Historiens, qui ont écrit après eux, n'ont pas jugé à propos de les ſuivre, & de noircir la réputation d'un Prince, qui dans tout le reſte de ſes actions connuës ne fit jamais rien, qui pût donner quelque vrai-ſemblance à un crime ſi énorme. " Il paroît que „ cette fable n'a point d'autre fon- „ dement que la haîne, que Paris, „ & ceux de ſa faction avoient con- „ tre lui. „

La maniere, dont M. Rowe tâche de concilier les divers ſentimens ſur le lieu, où Enée a fini ſes jours, ne marque, ni moins de pénétration, ni moins de juſteſſe d'eſprit. „ La Thrace, dit-il, la Macédoine, „ l'Arcadie, la Phrygie même diſ- „ putent à l'Italie l'honneur d'a- „ voir fixé ce Héros. Dans chacun „ de ces païs, & dans pluſieurs au- „ tres, non-ſeulement on a des preu- „ ves qu'il y a vécu, mais on mon- „ tre des tombeaux, *qui font voir* „ *qu'il y eſt mort*, & quelques-unes „ de ces Provinces ont un Auteur

„ ou deux, qui appuyent leur pré-
„ tention. Il n'eſt pas difficile de
„ rendre raiſon de ces différentes
„ traditions, & de les accorder en-
„ ſemble: Enée laiſſa un de ſes fils
„ en Phrygie, il maria quelques-
„ unes de ſes filles en Arcadie, il
„ paſſa par la Thrace, il y bâtit
„ une Ville, qu'il appella de ſon
„ nom, & fit un aſſez long ſéjour
„ dans pluſieurs autres païs: la plû-
„ part de ces Provinces conſerve-
„ rent des monumens de ſon arri-
„ vée; il y en eut même pluſieurs,
„ qui après ſa mort lui érigerent
„ des tombeaux, marques de reſ-
„ pect & de vénération, qui étoient
„ fort en uſage dans ce tems-là,
„ &c. „

L'Auteur examine ici le fameux Paſſage d'Homere, ſur lequel ſe ſont fondés ceux, qui ont ſoûtenu qu'Enée étoit mort en Phrygie, & il prouve fort bien qu'ils n'en peuvent tirer qu'un très-foible argument. Le ſéjour de ce Prince en Sicile, & tout ce qui ſe paſſa depuis qu'il

qu'il se fut arrêté dans le Latium jusqu'à sa mort : la maniere, dont il mourut, & son apotheose ; le sort de sa double postérité, dont la premiere par *Euryleon*, fils de Creuse, qui prit le nom d'Ascagne, & fut le pere d'Iule, ne finit que dans Jules Cesar ; & la seconde par *Enée Sylvius* fils de Lavinie, ne dura que jusqu'à Romulus, qui en descendoit par sa mere : tout cela est fort intéressant, & se trouve conforme à ce qu'en ont écrit les Historiens les plus suivis.

La Vie de Tullus Hostilius troisiéme Roi de Rome, n'est ni moins bien écrite, ni moins remplie d'une érudition épurée par la plus saine critique. M. Rowe estime que les Historiens, qui ont assûré que ce Prince, avant que d'être élevé sur le Trône, s'étoit signalé dans la guerre, par une ignorance pardonnable dans l'obscurité des premiers siécles de Rome, l'ont vraisemblablement confondu avec *Tullus*, ou *Hostius Hostilius* son ayeul. Sa raison

eſt que pendant le long regne de Numa les Romains n'eurent point de guerre à ſoûtenir. Si ce n'eſt que Tullus ne ſoit allé donner des preuves de ſon courage dans les guerres, que d'autres Peuples d'Italie avoient euës enſemble.

Ce qui donna occaſion au fameux combat des Horaces & des Curiaces, n'eſt nulle part ailleurs mieux développé, que dans cette Vie de Tullus. L'Auteur n'a voulu rien perdre des longs diſcours que Tite-Live fait tenir au Roi de Rome & au Dictateur d'Albe à ce ſujet, mais dans la Deſcription du combat même, il s'eſt plus attaché à Denys d'Halicarnaſſe. Il finit l'hiſtoire de Tullus par un très-beau caractere de ce Prince, à qui il reproche néanmoins de n'avoir pas eu beaucoup de Religion, & il remarque que ce défaut lui fit perdre preſque entierement l'affection de ſes ſujets dans les dernieres années de ſa vie.

La ſuite pour le mois prochain.

ARTICLE XIX.

NOUVELLE TRADUCTION de l'Abregé historique de Justin, avec deux Cartes Géographiques, des Païs dont parle cet Auteur. Ensemble un petit Dictionnaire de ces mêmes Païs suivant l'ancienne & moderne Géographie, dédiée à S. E. Monseigneur le Cardinal de Fleury, Grand Aumônier de la Reine, & Ministre d'Etat. Par M. l'Abbé Favier, Prédicateur du Roy, & Prieur de Sainte Valbourg, deux Tomes in-12. *A Paris chez P. G. le Mercier, Imprimeur-Libraire ordinaire de la Ville, ruë S. Jacques, au Livre d'or.* 1737. *Vol. I. Pages* 406. *Vol. II. pages* 381. *non compris le Dictionnaire de* 83. *pages.*

VOici la quatriéme Traduction de Justin en François. Elle est la plus récente, & par ce titre seul, il seroit à présumer qu'elle l'emporte sur les autres, si ce n'est que le

nouveau Traducteur avoue de bonne-foi qu'il ignoroit que d'autres se fussent avisés de traduire Justin. » Je crus même, dit-il, qu'il étoit » assez inutile de m'en informer, » parce que, comme notre langue » est sujette à varier, suivant le » sort de toutes les langues vivan» tes, au bout d'un nombre d'an» nées un peu considérable, un » Traducteur nouveau peut se flat» ter de trouver un accès favora» ble auprès du Public. Ainsi j'en» trepris avec courage ce qu'à la » vérité je sentois bien que tout » autre auroit pû executer avec plus » d'agrément : & je l'entrepris d'au» tant plus volontiers, que je ne » destinois à cette occupation que » des momens qui ne prenoient » rien sur ce qui devoit m'occuper » plus sérieusement. „

Quoique la principale occupation de M. l'Abbé Favier ait été celle d'Orateur Chrétien, il est vrai, comme il le dit, qu'il a toujours aimé les Belles-lettres, & qu'il a éprouvé la vérité du mot de Ciceron. *Hæc*

ſtudia juventutem alunt, ſenectutem oblectant. C'eſt ce goût ſi utile aux particuliers & au public qui nous a procuré cette Traduction; fruit de pluſieurs momens de loiſir durant ſix années, & d'un heureux hazard qui fit tomber Juſtin ſous la main de M. Favier. Il ne l'avoit point relu depuis les premiers tems d'étude, où l'on n'eſt guéres en état de ſentir la beauté des Auteurs anciens: mais il y remarqua d'abord tout ce que les Sçavans y ont obſervé ſoit pour le fonds, ſoit pour le ſtyle.

Il a raiſon de dire que Juſtin eſt moins connu que ſon Abregé hiſtorique. Que ſçait-on de ſon Origine, de ſa patrie de ſon véritable nom, du tems où il vivoit! peu de choſe; encore n'eſt-ce que par conjecture. Sur la foi d'un manuſcrit Ancien, où l'Empereur Antonin Pie eſt cité dans la Préface, l'on a jugé que l'Auteur lui avoit dédié ſon Ouvrage. C'eſt le ſentiment reçû, mais non ſans oppoſition. Par la même raiſon on le croit Romain, ou du moins né dans un païs de la

dépendance de Rome. C'est à tort qu'on l'a voulu confondre avec S. Justin Martyr, qui vivoit aussi du tems d'Antonin. Ce qu'il y a de bien assuré, c'est que Justin est l'abbreviateur de Trogue Pompée. Celui-ci étoit un homme de condition, qui vivoit du tems d'Auguste, & qui avoit écrit une Histoire générale en quarante-quatre livres. Justin a suivi la même division & le même plan dans son Extrait. Le regret d'avoir perdu l'Ouvrage de Trogue Pompée, a été la cause du peu de gré qu'on sçait à l'Abbréviateur de son travail. On l'a même taxé d'avoir supprimé l'original, ou d'avoir donné lieu à sa perte par un Abregé. M Favier le justifie sur ces deux articles. Il n'a pas de peine pour le premier, puisqu'il n'y a ni preuve ni vraisemblance. A l'égard du second la chose est moins aisée. Car quelque obligation que nous ayons à l'Abbreviateur de nous avoir conservé quantité de faits intéressans depuis Ninus jusqu'à Auguste, on ne sçauroit s'empêcher de regretter

l'original même, qui, ſelon les apparences, ſe ſeroit conſervé, ſi l'on n'avoit trop compté ſur l'Abregé. C'étoit l'inconvénient des Extraits avant l'invention de l'Imprimerie. Nous en ſommes heureuſement à couvert aujourd'hui, & tous les Abregés du monde n'empêcheront jamais la poſtérité de jouir du précieux dépôt des excellens Livres que l'Imprimerie a éterniſés à force de les multiplier. Nous y avons gagné les Dictionnaires & les Journaux, que les Anciens connoiſſoient peu, ſorte de compoſé d'abregés, dirons-nous utiles ou pernicieux? Nous décidons le problême. Ils ne ſont pernicieux que pour ceux qui en abuſent; encore le ſont-ils peu, puiſqu'ils ſervent du moins à frayer la voye (autrefois trop épineuſe) de la ſcience: en quoi ils procurent un avantage infini à quiconque ſçait en uſer en recourant aux ſources qui ne peuvent plus ſe perdre déſormais. Avantage ſi grand que tous les Juſtins futurs ne feront jamais oublier les Trogues Pompées de nos beaux ſiécles.

Nous citerons un Paſſage du commencement de la nouvelle Traduction, pour donner une eſquiſſe de la maniere du Traducteur.

„ *Chapitre I. du premier Livre.*
„ Dans les premiers âges du monde les peuples étoient gouvernés par des Rois. Ceux que l'on élevoit ſur le Trône n'y parvenoient point par l'intrigue : on choiſiſſoit parmi les gens de bien, ceux qui s'étoient rendus les plus recommandables par leur ſageſſe. Nulles Loix auſquelles les Peuples fuſſent aſſujettis : la volonté du Prince en tenoit lieu. Plus attentif à ſe conſerver qu'à s'accroître, chaque Souverain ſe renfermoit dans les bornes de ſes Etats.

„ Ninus Roi d'Aſſyrie, fut le premier, qui par une ambition, juſqu'alors ſans exemple, donna atteinte à cet ancien uſage, qui avoit été tranſmis chez toutes les Nations, des ancêtres à leurs neveux. Ce fut lui, qui le premier oſa déclarer la guerre à ſes voiſins: & comme les hommes étoient

„ alors fort peu instruits dans l'art
„ de se défendre, il n'eut pas de
„ peine à pousser ses conquêtes jus-
„ qu'aux frontieres de la Lybie ;
„ &c. „

Ce morceau est court : mais il suffit, ce semble, pour faire connoître la beauté du style dans le Traducteur, & le goût même de l'original à qui ne le connoîtroit pas. Nous exhortons à le lire tel qu'on nous le présente aujourd'hui. La fidélité y paroît observée jusqu'à la précision & la justesse, sans préjudice de la clarté. " Les phra-
„ ses *Françoises* sont aussi courtes
„ que les *Latines*. Il en est peu du
„ moins qui soient plus longues. „
Si on ne les a pas renduës mot pour mot, on a imité Ciceron. L'on a donné au Lecteur les expressions non *par compte*, mais *au poids* : maniere unique de bien traduire.

Il y a deux Cartes dans ce Livre, point de Notes critiques, mais simplement des Explications nécessaires pour l'intelligence du Texte. La lecture en deviendra plus aisée,

& peut-être plus utile, soit pour les jeunes Etudians, soit pour les personnes qui ignorent le Latin, & qui aiment l'antiquité.

ARTICLE XX.

T. LIVII PATAVINI Historiarum ab urbe conditâ Libri, qui supersunt XXXV. cum Supplementis Librorum à J. Freinshemio concinnatis. Recensuit, & Notis illustravit J. B. L. Crevier, Rhetoricæ Professor, &c. C'est-à-dire: *Les XXXV. Livres de l'Histoire de Tite Live, & les Supplémens de Freinshemius, avec les corrections & les Notes de J. B. L. Crevier, Professeur de Rhétorique au College de Beauvais. A Paris aux frais de Gabriel-François Quillau, & Jean Desaint.* MDCCXXXV. in-4. *deux volumes. Pages* 828. *y compris les Traités Préliminaires.*

MOnsieur Crevier dans cette édition de Tite-Live, s'est proposé de donner le Texte le plus

correct qu'il lui seroit possible; d'éclaircir par des Notes les obscurités qui se trouvent dans le tour, dans l'expression, dans le style; d'expliquer par des Remarques ce qui regarde l'Histoire, les Loix, les Usages, la Jurisprudence, les Poids, les Mesures, les Monnoyes; la Géographie & la Chronologie. Pour la correction du Texte, le sçavant Professeur, en s'attachant principalement à l'Edition de Gronovius, comme à la meilleure qui ait paru jusqu'ici, n'a pas négligé les autres secours, qui pouvoient contribuer à la perfection de son Ouvrage. Il a soigneusement consulté les manuscrits, les plus anciennes, & les bonnes éditions, n'introduisant rien dans le Texte qui ne fût fondé sur l'autorité des uns ou des autres. Il avouë modestement qu'il ne se croit pas d'un assez grand poids dans la Litterature, pour imiter la hardiesse (peu goûtée) de deux Ecrivains modernes, l'un Anglois, l'autre François, à changer à leur gré le Texte d'Horace. On sçait assez ceux que

déſigne ici M. Crevier, & l'on ne peut que le loüer d'avoir rejetté dans les Notes les changemens qu'il a cru devoir faire, contre la foy des Manuſcrits & des Imprimés.

Les remarques ſont courtes, claires & préciſes. Celles qui regardent l'Hiſtoire exigeant quelquefois plus d'étenduë, ſurtout dans les commencemens de la République, que Tite-Live a traités ſuperficiellement, & dans les endroits où il s'écarte des autres Hiſtoriens, & de la vérité, M. Crevier a mieux aimé renvoyer aux ſources, à Plutarque, à Denys d'Halicarnaſſe, que de noyer le Texte dans une érudition incommode & déplacée. Les Poids, les Meſures, les Monnoyes demandoient une explication détaillée, & ſoûtenuë de preuves : il en a donné un Traité particulier, qu'il a mis à la tête du premier Volume ; & dans les Notes il ſe contente de les réduire à notre eſtimation & à nos uſages. Par une ſemblable raiſon il en a exclus tout ce qui regarde la Géographie, & l'a rejetté

à la fin de l Ouvrage : c'eſt-à-dire, qu'il donnera au dernier Tome, une Table Géographique, où ſera expliqué tout ce qui s'en trouve dans Tite-Live. Pour la Chronologie, ſcience épineuſe, & ſujette à bien des difficultés, il s'eſt contenté de marquer au haut des pages les années de Rome, & les années avant Jeſus-Chriſt.

Tel eſt le plan qu'il s'eſt propoſé; tel il l'a executé dans ces deux premiers Volumes. On ne peut marquer plus de reconnoiſſance qu'il en témoigne pour tous ceux qui l'ont aidé dans ce travail. M. Rollin en particulier, ſi ſa modeſtie n'en ſouffre point trop, doit être content des louanges qu'il donne & à ſa perſonne & à ſes Ouvrages. On pourroit prendre pour une courte Oraiſon funebre le long éloge qu'il fait de feu M. Heuzet, homme apparemment fort eſtimé dans l'Univerſité. Mais ſa reconnoiſſance ne l'aveugle pas ſur les défauts de ceux qui l'ont précédé dans cette carriere. Il n'y a pas juſqu'à Tite-Live lui-même, qui

n'éprouve sa censure. Une judicieuse Critique est utile à ceux qui sont ou trop prévenus, ou peu en état de juger par eux-mêmes du mérite des Auteurs. Au reste, le célébre Historien Romain, auquel M. Crevier rend toute la justice qui lui est dûë, ne perdra rien de sa réputation, à être connu, non sans défauts, puisqu'il en a de véritables, mais tel qu'il est en effet, & avec ces défauts là mêmes, admirable par mille endroits, & le premier des Historiens de la République Romaine.

M. Crevier nous dit peu de choses de la personne de Tite-Live, parce qu'effectivement on en sçait fort peu. Il passe légérement sur l'Histoire de la découverte successive, lente, & par malheur, encore imparfaite de ses Livres, sur leur nombre & leur division. il s'étend beaucoup plus sur l'examen de ses Ouvrages, tels que nous les avons. Le premier reproche qu'on fait à Tite-Live, regarde ces Harangues travaillées avec tant de soin, surtout ces Harangues directes, qui blessent,

dit-on, la vraisemblance. Il y a longtems que Pompeïus Trogus, au rapport de Justin, avoit fait cette Critique, adoptée par de célébres Ecrivains. Le docte Professeur prend ici le parti de son Auteur : il étoit naturel qu'il se déclarât pour des Discours où l'éloquence brille avec tant d'éclat : & l'on ne peut nier que ce défaut, si ç'en est un, ne soit une des grandes beautés de l'Auteur. Pour la *Patavinité* qu'Asinius Pollion trouvoit dans le style de Tite-Live, M. Crevier reconnoît fort sensément que nous ne sommes point à portée d'en juger, & que nous serions heureux, avec cette imperfection, d'approcher de la beauté & de l'élégante diction de son Historien. On loüe la généreuse liberté, ennemie de la flaterie, avec laquelle il a écrit, au péril même de sa fortune, dans un tems où Auguste, maître de l'Empire, se voyoit continuellement encensé par tout ce qu'il y avoit d'Ecrivains à Rome. Mais on l'accuse d'avoir sacrifié l'amour de la vérité, qui dans un Historien doit

l'emporter ſur tout autre ſentiment, à l'amour aveugle de ſa patrie, & à la gloire chimérique de Rome; tantôt en l'exaltant, dès ſes commencemens foibles & obſcurs, où lorſqu'elle ne poſſedoit pas encore l'Italie entiere, comme ſi elle eût déja été la maîtreſſe du monde; tantôt en ſupprimant, en diſſimulant, en altérant ce qui n'auroit pas fait honneur aux Romains. On l'accuſe de négligence en écrivant. L'Empereur Caligula eſt peut-être le premier qui lui ait fait ce reproche, dont Périzonius a vérifié la juſteſſe. On ajoûte qu'il omet des faits importans, ou qu'il n'en dit qu'un mot, comme en paſſant. On prétend, (& cette accuſation feroit plus de tort à ſa gloire) on prétend qu'il n'entend pas toujours les Auteurs qu'il copie, en particulier Polybe, auquel il doit une partie conſidérable de ſon Hiſtoire, ſans qu'il l'ait preſque jamais nommé, ſi ce n'eſt quand il en emprunte peu de choſe, ou que les Auteurs ſont partagés. Toutes ces accuſations ſont prouvées par des exem-

ples, qu'il sera bon de lire dans le nouveau Commentateur, afin d'être en garde contre la surprise. A cela près, M. Crevier fait sentir tout le mérite de son Auteur, les beautés & l'utilité de l'Historien fameux auquel il a consacré une partie de ses veilles.

Entre ceux qui ont travaillé sur Tite-Live, il distingue les deux Gronovius pere & fils, M. Doujat, M. le Clerc, & M. Hearn. Ce dernier n'a guéres fait qu'ajoûter un grand nombre de variantes à l'édition de Gronovius, qu'il a d'ailleurs suivie pour les corrections. On y trouve peu de Notes pour l'intelligence du Texte. L'infatigable M. le Clerc, pour être le dernier qui s'est appliqué à ce travail, n'en est pas plus exact. Il paroît même qu'il n'a pas entendu quelques endroits de son Auteur; comme lorsque Caton, parlant en faveur de la Loi Oppienne contre les femmes, dit au second Chapitre du L. XXXIV. *Date frænos impotenti naturæ, & indomito animali, & sperate ipsas modum licentiæ fac-*

turas. Ce qui signifie évidemment : *Lâchez la bride, &c. & esperez après cela qu'elles mettent des bornes à leur licence.* M. le Clerc veut qu'on explique ainsi ce Passage : *Donnez un frein*, &c. & qu'on lise ensuite : *Nec sperate*, &c. Et lorsqu'il explique ainsi cette abbreviation numérale : *Argenti P. M.* cccxxx. *Pecuniæ millia* cccxxx. Au lieu de lire : *Argenti pondo mille trecenta triginta.*

L'Edition de Doujat à l'usage de M. le Dauphin, paroît à notre Critique une des plus complettes ; mais elle n'est pas exempte de fautes. Ce n'est qu'à regret, après bien des précautions & des excuses, qu'il se détermine à les rélever. Mais les fautes, par l'impression devenant publiques, & contagieuses pour plusieurs, la répréhension peut aussi être publique, pourvû qu'on y observe les regles de la modération, & de la politesse. Avec ces ménagemens, on ne peut raisonnablement s'en offenser ; & celui sur qui tombe la Critique, quand il est en

état d'en profiter, doit sçavoir gré du moyen qu'on lui fournit de se corriger, & de se perfectionner. M. Crevier trouve donc que Doujat ne sçait pas trop bien la langue dans laquelle il écrit, qu'il n'y a point assez de pureté ni d'élégance dans son style ; & qu'enfin il parle très-souvent François en Latin : ce qui choque, dit-il, ceux qui ont puisé le goût de la belle latinité, dans les sources pures de l'Antiquité, & fait soupçonner l'Auteur ou d'ignorance, ou du moins de négligence. Mais comment ne pas le puiser ce goût, dans le commerce intime & assidu, qu'on a nécessairement avec un Auteur tel que Tite-Live, qu'on entreprend de commenter, & avec ceux qu'on est obligé de lire, ou d'avoir lûs, pour exécuter un pareil dessein? N'est-ce pas là sécher de soif au bord d'une belle fontaine; ou comme Tantale, au milieu des eaux? Ce qui confirme la conjecture de M. Crevier, c'est que Doujat paroît peu instruit des Antiquités Romaines, & de tout ce qu'il falloit sçavoir, pour réussir

dans ſon deſſein. Le nouvel Interprete de Tite-Live rend donc un ſervice important, en donnant cette Edition, dans laquelle les Libraires n'ont d'ailleurs rien omis de ce qui étoit néceſſaire, pour la rendre belle & commode.

J. Frederic Gronovius, au gré de M. Crevier, ſurpaſſe tous ceux qui ont travaillé ſur Tite-Live, au moins dans la correction du Texte: car pour les Notes, elles ne ſuffiroient pas, à qui n'auroit qu'une connoiſſance ſuperficielle de l'Antiquité; ſoit qu'il ait crû inutile de répeter ce que d'autres avoient dit avant lui; ſoit, ajoûte notre Auteur, qu'il ait jugé indigne de lui de s'abaiſſer à ce détail. Jacques Gronovius ſon fils, par le ſecours de quelques manuſcrits, que ſon pere n'avoit pas conſultés, a enrichi les Scholies de celui ci. Il a même ajoûté à la fin du ſecond Tome quelques Diſſertations utiles, principalement ſur la Géographie, que Frédéric avoit négligée. Mais dans l'un & dans l'autre, & ſurtout dans Jacques Grono-

vius, la délicateſſe de l'élégant Profeſſeur eſt bleſſée par la rudeſſe & la dureté d'un ſtyle hériſſé, & tout tiſſu de mots affectés, recherchés, inuſités, ſurannés, tirés des arts les moins connus; c'eſt le partage du pere: & plus encore des figures outrées, des métaphores biſarres, du Grec latiniſé, dont le fils fait ſes délices, & l'ornement de ſon diſcours.

Les gens de la profeſſion & du mérite de M. Crevier, ſouffrent avec peine cette dépravation du ſtyle & du goût de la bonne Latinité. Son zele eſt d'autant plus louable, qu'il eſt impartial, puiſqu'il n'épargne pas même, dans M. Doujat, un compatriote qu'il eſtime, un Profeſſeur autrefois célébre dans l'Univerſité, à laquelle M. Crevier fait honneur par ſes talens. La connoiſſance des bons Auteurs, l'uſage qu'il a de leur langue, outre l'interêt public, ſemble autoriſer ſa cenſure. Si quelqu'un donc de ces Puriſtes difficiles à ſatisfaire, s'aviſoit d'intenter procès à certaines expreſſions ſuſpectes de nouveauté, qu'il auroit

lûës dans son Ouvrage, comme, par exemple, *seorsim*, pour *seorsum*, parce qu'il n'a trouvé le premier dans aucun bon Auteur : *Epistola nuncupatoria* ; cet adjectif *nuncupatorius*, étant sans exemple chez les Anciens : *Divus*, pour signifier un Saint, mot attaqué par bien des Critiques habiles, & vivement attaqué par plusieurs ; mot qu'un sçavant Cardinal, dans la révision qu'il a faite de ses propres Ouvrages, s'est reproché, comme très-impropre, & qui ne signifie en effet, chez les Latins, qu'un Dieu, un homme mis au nombre des Dieux ; mot enfin inconnu aux premiers Ecrivains de l'Eglise, même à ceux qui parlent le mieux Latin ; inconnu, dis-je, dans le sens que lui donnent les Modernes, & que condamnent les Critiques, si l'on en excepte Scioppius, toujours déterminé à contredire. Si ce Grammairien incommode pousse plus loin sa critique, s'il condamne *variantes Lectiones*, des variantes ; *crepundia Orationis*, les ornemens, l'élégance du discours ; cette façon schola-

ſtique de s'exprimer, τὸ *ſe*, τὰ *ego ipſe*, τὰ *dare fræenos* ; *ſervire claritati*, ſervir, contribuer à éclaircir quelque choſe, ou, ſimplement, éclaircir. S'il conteſte *fictitius*, dans le ſens favori de l'Ecole ; car les Scholaſtiques fond grand uſage de ce mot, pour dire une choſe fauſſe, ſuppoſée, chimérique, en l'oppoſant au vrai, au réel ; au lieu qu'en Latin, ſi ce mot eſt Latin, car il y a des Sçavans qui en doutent, il ſignifie ſeulement, factice, artificiel, ouvrage de l'Art, oppoſé aux productions de la nature, mais néanmoins vrai & réel, & toujours dans le ſens phyſique. C'eſt ainſi que Pline a dit, *fictitium*, ou ſelon quelques-uns, *factitium vinum* ; *factitium*, ou *fictitium oleum* ; *factitiæ*, ou *fictitiæ gemmæ*. S'il étend ſa Critique au mot *ſuppoſititius*, pour dire, ſuppoſé, fauſſement attribué, en parlant d'un Livre. S'il y ajoûtoit encore *ſub diſciplinâ*, (comme dans cette phraſe, *cujus ſub diſciplina ſtudia mea adoleverant*) qui ne ſe trouve point dans les Auteurs, au moins dans

ceux qui peuvent servir de regle ; quoiqu'ils ayent souvent exprimé la même chose, & Cicéron, plus souvent qu'aucun autre. S'il formoit quelque doute sur *aliquammulti*, *aliquammulta*, mot fort équivoque, très-aisé à remplacer, & contesté dans le seul endroit de Cicéron, où l'on prétend le trouver. Enfin, s'il vouloit discuter avec la même rigueur d'autres phrases, & d'autres locutions qui pourroient l'embarrasser, il seroit aisé de lui répondre, que l'habileté du sçavant Professeur doit le rassûrer, & calmer ses scrupules.

Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on lira Tite-Live dans l'Edition de M. Crevier avec un nouveau plaisir, & qu'on y trouvera tout ce qui peut servir à l'intelligence de l'Histoire, & de l'Historien Romain. Ajoûtons, qu'il a fait à proportion pour les Supplémens de Freinshémius, ce qu'il a fait pour le principal Auteur, afin de donner un Ouvrage complet.

ARTICLE

ARTICLE XXI.

*REFLEXIONS CRITIQUES sur l'Elégie. Par M. M***. A Dijon chez A. J. B. Augé, &c.* MDCCXXXIV. in-12. *Pages* 190.

EN 1731. M. le Blanc ayant fait imprimer ses Elégies, avec un Discours sur ce genre de Poësie, l'Auteur de ces *Réflexions*, y a trouvé, dit-il, *un systême si éloigné de ce qu'on a pensé de mieux jusques ici sur l'élégie*, qu'il a crû qu'il lui *seroit permis de faire quelques Observations sur ce qu'a écrit* M. le Blanc, *& de marquer les endroits où il lui a paru qu'il s'étoit trompé.* Rien n'est plus permis en effet que la Critique en pareille matiere. Celle de M. Michaut est un peu forte. Mais on apprécie les termes sur la nature du sujet de la dispute. Ainsi, quand il traite son Adversaire de *Novateur*, quand il lui attribuë des *erreurs*, celui-ci ne se sera pas offensé

de ces expreſſions, qui ſignifient ſeulement que ſes idées ſur l'Elégie ont paru à ce Critique, nouvelles & inſolites. L'examen qu'il en a fait, l'a engagé à donner un Traité complet de cette eſpece de Poëme, qui, comme il le dit, tient le premier rang après le Poëme Héroïque, ſoit Epique, ſoit Dramatique.

Le premier de ces deux Ecrivains ſemble les avoir confondus : il prête à l'Elégie les grandes paſſions, les fureurs de la Tragédie. Celui-ci a entrepris de la rappeller à ſa premiere ſimplicité. « La Tragédie, „ dit il, n'a pour objet que le mer„ veilleux, ſouvent ſuſceptible d'er„ reur & d'illuſion. L'Elégie au con„ traire travaille toujours d'après la „ vérité ; elle écrit l'Hiſtoire des „ cœurs, peint les paſſions les plus „ intéreſſantes, dévoile la nature, & „ en découvre les plus ſecrets mou„ vemens. „ C'eſt ſur ce plan qu'il donne, & qu'il explique les régles de l'Elégie, tirées des meilleurs Auteurs, qui ont écrit ſur la Poëtique.

L'Elégie doit ſa naiſſance aux plaintes & à la douleur,

La plaintive Elégie en longs habits de deüil
Sçait, les cheveux épars, gémir ſur un cercueil,

dit M. Deſpreaux. Tel fut ſon premier emploi: elle étendit enſuite ſes droits ſur d'autres ſujets, & même ſur des ſujets entiérement oppoſés:

Poſt etiam incluſa eſt voti ſententia compos. (*Horat. de Art.*)

Mais, pour conſerver le caractere primitif de cette ſorte de Poëme, les véritables Elégies, dit notre Auteur, ſont celles qui expriment les regrets d'une perſonne affligée, & non pas celles qui préſentent des images ſanglantes, des combats & des triomphes. Mais quelque ſujet qu'elle traite, l'Elégie doit toujours ſe reſſentir de ſon origine, elle doit être ſimple, naïve, ſans enflure, ſans affectation ni d'eſprit, ni de ſenti-

mens. *L'aménité, les agrémens, les tours galans, les expréssions fines, tout ce que nous appellons graces, doit y regner sur tout.* M. Michaut lui permet même un peu de négligence & de désordre, & défend de l'assujettir trop scrupuleusement à l'art, & à la méthode de la composition.

Il demande si l'Elégie peut être Héroïque ou Dramatique. Question déja décidée par les principes qu'il vient d'établir, mais qui lui donne lieu d'expliquer par de nouvelles Réfléxions la nature & les qualités de l'Elégie. Il étoit inutile après cela d'examiner, *si les fureurs tragiques peuvent convenir à l'Elégie,* M. le Blanc se l'est imaginé. *Une passion tendre*, dit-il, *pourra plaire, mais une vive peinture des violences de l'amour, les excès, les emportemens, la fureur même toucheront, frapperont davantage.* Mais ces violences, ces fureurs conviennent-elles à l'Elégie? C'est précisément cette idée singuliere que combat le nouvel Ecrivain, avec tous les meilleurs Auteurs.

Quelles personnes doit-on faire parler dans l'Elégie ? Est-il plus à propos de faire parler les femmes que les hommes ? Deux autres problêmes Poëtiques qu'il se propose. Il résout le premier, en décidant, qu'il n'y a que les malheureux qui puissent remplir les personnages elégiaques. Mais il y veut du choix. L'Athée, le débauché, dignes objets d'horreur & de haine ; *une femme desesperée, dont les discours impies & sacrileges*, reprochent aux Dieux ses malheurs ; une femme telle que l'Ismene de l'Auteur qu'il réfute, en sont sagement exclus. Il le reprend encore, & avec raison, d'y avoir introduit des personnes consacrées à Dieu, ausquelles il donne les passions les plus violentes, & les plus honteuses, *sans observer ni régles, ni bienséances.* Sur la seconde question, continuant la même Critique, il conclut, que les femmes sont moins propres que les hommes aux rôles de l'Elégie, surtout celles qu'a fait paroître son prédécesseur, furieuses, emportées, libertines, &

qui prenant le ton tragique, sortent du caractere essentiel à l'Elégie, qui ne souffre rien que de doux, de tendre, de naturel.

M. Michaut, après quelques réfléxions sur l'Elégie Grecque, dont il est difficile de bien juger, parce qu'il ne nous reste guéres que celles de Callimaque; passe à l'Elégie Latine, & ensuite à l'Elégie Françoise, qu'il examine depuis sa naissance, jusqu'au tems présent, selon ses divers états & ses progrès. L'Elégie Grecque lui paroît *avoir quelquefois péché par trop de tristesse, & l'Elégie Latine par un enjouëment trop libre.* En rapportant les jugemens qu'on a faits des Poëtes élégiaques de l'ancienne Rome, & de leurs Ouvrages, chose cent fois répétée, & connuë de tout le monde, il approuve celui du P. Rapin, qui donne à Tibulle l'élégance & la politesse, à Properce, la noblesse & l'élevation, mais qui préfére Ovide à l'un & à l'autre; parce qu'il est plus naturel, plus touchant, & plus passionné, & qu'il a mieux exprimé le caractere

de l'Elégie. Pour lui, voici ſon ſentiment. *Je ſouhaiterois*, dit-il, *écrire avec autant de délicateſſe & d'eſprit qu'Ovide, je me ferois gloire d'avoir le ſublime de Properce ; mais je voudrois faire des Elégies comme Tibulle*. Ce ſouhait, plus aiſé à faire qu'à accomplir, donne réellement l'avantage à Tibulle ; & c'eſt un jugement aſſez commun.

L'Auteur remonte juſqu'à nos anciens Poëtes Provençaux, pour trouver l'origine de l'Elégie Françoiſe. Mais leur Poëſie, ajoûte-t-il, ne fut qu'un jargon ridicule, qui ne me paroît mériter aucune attention. Il ne témoigne pas beaucoup plus d'eſtime pour ceux qui les ſuivirent, juſqu'au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Seulement il fait grace à Deſportes & à Bertault, dont les Elégies lui paroiſſent plus régulieres, les ſujets mieux choiſis, & mieux maniés. Les Poëtes du dernier ſiécle, & de celui-ci, ſont trop connus, pour qu'on s'arrête à en faire le caractere. Auſſi le Chapitre *De l'Elégie Françoiſe, telle qu'elle*

est aujourd'hui parmi nous, est-il un des plus courts, & les réfléxions qu'il contient, n'ont rien de particulier, ni de remarquable.

Les défauts qu'on reproche à notre Elégie, & même en général, à la Poësie Françoise, sont le mêlange du Tragique & du Comique, de l'Héroïque & de Badin; le Burlesque dans des sujets sérieux, comme on le voit dans certaines Parodies, l'Elégie sur le ton de la Tragédie; en un mot toute cette bigarrure de Poëmes, que notre Auteur appelle *Hermafrodites*. La bassesse, ou la petitesse des sujets qu'il bannit absolument de l'Elégie, les écarts de l'imagination, les traits éclatans, les *pointes*, les *bons mots*, *& même ce qui flatte trop agréablement l'oreille, comme le refrain, ne doivent point*, selon lui, *y être employés.* Mais comment sera reçûë la Regle, qu'il établit au même endroit? *On ne sçauroit être trop exact à s'assujettir au goût de son Païs, quand même il seroit dépravé...... Je ne sçai pas même encore s'il ne seroit*

point condamnable, de ſuivre avec trop d'ardeur le bon ſens au préjudice de la mode: ſurtout, après qu'il a dit dans ce Chapitre, que les défauts, qui ont défiguré l'Elégie Françoiſe, ne viennent que de *la négligence des Poetes, qui ont ſuivi le torrent du mauvais uſage*, & du *mauvais goût*, qui *corrompt preſque tous leurs Ouvrages.*

A quoi donc fixer notre Elégie, & quels ſujets lui permettra-t-on de traiter? Il ſemble, dit M. Michaut, que la douleur & le plaiſir lui ſoient devenus propres indifféremment. Le champ eſt vaſte, & la ſource ne tarira jamais. Il n'exclut que les excès, & veut qu'il y regne toujours une certaine *médiocrité* de ſentimens, de tours, d'expreſſions; de la paſſion, ſans libertinage, de la délicateſſe, du naturel, mais rien qui bleſſe, ni dans les termes, ni dans les choſes, la modeſtie dont notre langue ſe fait honneur, beaucoup plus que nos mœurs. Au reſte, tous ces préceptes ſont appuyés d'exemples des bons & des mauvais Poëtes, les uns & les

autres ſervant preſque également à former le bon goût.

Parmi tous les objets, qui conviennent à l'Elégie, peut-on douter que les objets ſacrés ne méritent une place, & même la premiere place? " Ce n'eſt point par ſa nature qu'elle y eſt oppoſée : elle peut exprimer avec autant de ſentiment le repentir d'un pécheur, que les regrets d'un amant : c'eſt la dépravation de nos Poëtes, qui l'a réduite à la tendreſſe, & au langage de l'amour prophane. La ſainteté n'eſt pas ennemie de la délicateſſe & des graces élégiaques. Ceux qui prononcent hardiment, dit M. Godeau, qu'il n'y a point de ſujets agreables dans l'Ecriture, parlent d'un païs dont ils n'entendent pas la langue. Qu'y a-t-il de plus touchant, par exemple, que les larmes de David ſur la mort de Saül & de Jonathas? L'Iphigénie de M. Racine, fit croire à un Bel Eſprit du ſiécle paſſé, qu'on pouvoit retrancher de notre Theatre l'a-

„ mour profane, & faire des Tragé-
„ dies très-tendres, & très belles,
„ sans cette passion. Ne reviendra-
„ t-on jamais, s'écrie un autre Au-
„ teur, de l'entêtement déplorable
„ où l'on est, que pour réussir en
„ vers tendres, il faut emprunter
„ les sentimens & les paroles d'une
„ vénus, d'un Cupidon, d'un Ado-
„ nis? „ Ce n'est-là qu'une partie des Réfléxions de M. Michaut sur ce sujet. Mais mieux que toutes les Réfléxions, les succès de tant d'excellens Poëtes, qui ont signalé leurs talens sur des sujets de Religion & de piété, montrent combien ces divins objets ont d'avantage sur ceux, qui n'empruntent leurs graces que de la corruption du cœur. Notre Auteur fait une longue énumération de ceux, qui se sont distingués sur de pareils sujets, soit en Latin, soit en François. Il finit par l'examen de cette question, *si l'on peut faire des Elégies en prose?* Et il soutient, que si le systême de M. de la Motte pouvoit avoir lieu, ce seroit en faveur du Poëme élégiaque. Il est de

„ ceux, dit-il, où la nature doit „ agir principalement, & que l'art „ ne sçauroit manquer de gâter. Ra- „ menons donc, continuë-t-il, l'E- „ légie au langage ordinaire, & si „ cette diversion menace d'insipi- „ dité, contrebalançons ce défaut, „ par les beautés d'une Prose bien „ harmonieuse. „

ARTICLE XXII.

LE PARTERRE GEOGRAPHIQUE & Historique, ou Nouvelle Méthode d'enseigner la Géographie & l'Histoire, dépouillée de la contrainte des Méthodes ordinaires, & réduite en forme d'amusement simple & facile, dédiée à Monseigneur le Dauphin. A Paris, chez Nyon fils, au bout du Quay des Augustins, près le Pont Saint Michel, à l'Occasion. 1737. in-8°. *Pages* 87.

NOus sommes dans le siécle des Méthodes : c'est au succès & à l'événement à décider de leur

utilité. L'Auteur de celle-ci assû-
„ re, qu'il a des exemples de jeu-
„ nes enfans de sept à huit ans,
„ qui ont fait des progrès étonnans
„ & rapides, étant conduits par cet-
„ te nouvelle Méthode. Que plu-
„ sieurs personnes, connuës par leur
„ mérite & leur sçavoir, consultées
„ avant que de la mettre au jour,
„ ont pensé qu'elle ne pouvoit être
„ que très-avantageuse.„ D'ailleurs, l'Approbateur reconnoît qu'elle lui *a parû fort ingénieuse, & d'une execution facile*; deux points, & surtout le second, essentiels en pareille matiere. Ce *n'est* cependant, *à proprement parler, que l'Annonce de notre nouvelle Méthode*, dit M. de B**. à la page 30. Elle consiste, pour la Géographie, à marquer dans la maison que chacun occupe, par des objets sensibles & distincts, la situation des Royaumes, la position des Villes, & tous les autres détails de la Géographie; ensorte que chacun de ces objets représente un Royaume, une Province, une Ville, &c. La chose s'executera d'une

maniere plus nette & plus dégagée, dans un terrain uni & découvert, tel que celui d'un Jardin. Aussi l'Auteur a-t-il pris pour exemple le Jardin des Thuilleries, dont il donne le Plan. Il y joint une Carte d'Europe; & appliquant ensuite cette Carte au Plan des Thuilleries; le Plan en rouge, la Carte en noir, on remarque d'un coup d'œil à quelle partie du Jardin se rapporte tel Royaume, telle Province, telle Ville, telle Mer, Lac, Montagnes, Rivieres, &c. Ces idées & ces positions s'impriment naturellement & sans effort dans l'imagination des Enfans.

A l'égard de l'Histoire, M. de B**. a imaginé « un nombre fixe de „ Pyramides, qui par la différence „ de leurs figures, & la variété de „ leurs couleurs, représenteront „ sans confusion, & les hommes „ illustres, & les principaux faits „ de l'Histoire, qu'il sera très-fa- „ cile de retracer tous les jours à „ l'esprit. „

Des trois Parties qui composent

cet Eſſay, ou cette *Annonce*; la premiére contient la Deſcription des Plans, la maniere de les conſtruire, & celle des Pyramides, leurs attributs, & leurs uſages, avec les Arbres hiſtoriques. La ſeconde fait l'application des Plans, des Pyramides, & des Arbres à la Geographie & à l'Hiſtoire. La troiſiéme donne la maniere de conduire & de ménager l'eſprit des enfans & des jeunes gens dans cette étude familiere & amuſante: car l'Auteur a prétendu la réduire à un amuſement, & à une eſpece de jeu, à la portée de ceux à qui cette Méthode eſt deſtinée; & il nous avertit que l'expérience a ſécondé la juſteſſe de ſes vûës. Il faut l'en croire ſur ſa parole.

ARTICLE XXIII.

DISSERTATION SUR LA prétenduë Lettre de S. Chryſoſtome à Céſarius, où l'on réfute ce que M. Bayle en a dit dans ſon Dictionnaire Hiſtorique & Critique. Par le Pere Merlin Jéſuite.

A l'Article d'Emeric Bigot Note C. l'Auteur du Dictionnaire ſemble vouloir ſimplement rapporter la penſée des Journaliſtes d'Hollande au ſujet de cette Lettre. Mais on voit qu'il adopte leur ſentiment, quand on lit dans la Table des Matieres de ſon Livre, au mot *Chryſoſtome* cette déciſion abſoluë : *Sa Lettre à Céſarius formellement contraire à la Tranſſubſtantiation.* Notre Critique fait ici trois fautes conſidérables ; l'une d'omiſſion, & les deux autres de commiſſion. 1°. Il envie à ſes Lecteurs l'hiſtoire de cette Lettre, quoiqu'elle ſoit tout-à-fait digne de leur curioſité. 2°. Il prononce hardiment que cette Lettre eſt de S. Chryſoſtome, & il n'en eſt pas bien ſûr. 3°. Il juge par ouir dire, & ſans connoiſſance de cauſe, que cette Lettre eſt formellement contraire à la Tranſſubſtantiation. Je vais traiter en peu de mots ces trois points. J'expoſerai l'Hiſtoire, je rechercherai l'Auteur, je développerai le ſens de la

Lettre par rapport à l'Euchariſtie.

PREMIERE PARTIE.

Hiſtoire de la prétenduë Lettre de Saint Chryſoſtome à Ceſarius.

On eſt peut-être ſurpris d'entendre parler de l'hiſtoire d'une Lettre. Mais celle-ci a eu ſes avantures, & preſque Romaneſques; l'Italie, l'Angleterre, la France, la Hollande, en ont été le theatre. Elle eſt devenuë fameuſe, non par ſon mérite & ſon importance, mais par les diverſes révolutions de ſa fortune. Ce fut en l'année 1548. qu'elle parut, & qu'on la cita pour la premiere fois depuis un grand nombre de ſiécles. Pierre Martyr, un des principaux Sacramentaires de la Secte de Zuingle, avoit été attiré en Angleterre l'année précédente 1547. par le Tuteur du jeune Roy Edoüard, & dans une diſpute publique qu'il eut avec Gardiner Evêque de Vincheſtre, ſur la Préſence réelle, & ſur la Tranſſubſtantiation, il ſurprit fort

le monde, en citant un passage de cette Lettre, qui avoit été inconnuë jusqu'alors à tous les Sçavans. Il se vanta de l'avoir copiée toute entiere sur un ancien manuscrit Latin, & il déclara avoir déposé sa copie dans la Bibliotheque de l'Archevêque de Cantorbery, qui étoit en ce tems-là Thomas Cranmer. Il ne dit point dans quelle Bibliotheque il avoit trouvé ce manuscrit, ni même, comme le fait entendre M. Bigot *, en quelle Ville; mais on jugea que c'étoit à Florence, parce qu'il étoit Florentin. On pouvoit aussi aisément juger que c'étoit à Padouë, à Boulogne, à Naples, à Lucques. Cet Apostat de l'Ordre des Chanoines Reguliers, après avoir fait sa Profession à Fiesoli, avoit successivement demeuré en tous ces lieux, & il y avoit été dans une grande considération pour son mérite, & les postes les plus distingués de sa Congregation qu'il avoit rem-

* Emer. Bigot. in Præf. Epist. ad Cæsar.

plis. Ainsi, comme dans la suite on rechercha ce manuscrit, surtout à Florence, on doit croire plutôt ceux qui assûrent, que Pierre Martyr dit expressément, qu'il avoit vû ce manuscrit à Florence.

Gardiner ne dut pas être fort embarrassé de répondre à une difficulté, qui n'avoit rien de singulier & d'imprévû que le nom de S. Chrysostome. En effet, ce sont quelques expressions semblables à celles de Theodoret, qui n'ont jamais causé un grand embarras aux Controversistes habiles. On sçait au moins certainement qu'en 1552. Gardiner * ne nia point que la Lettre en question ne fût l'ouvrage d'un ancien Auteur, ni même d'un Patriarche de Constantinople appellé Jean. Il prétendit donc en premier lieu, que ce Patriarche n'étoit pas Saint Jean Chrysostome, mais ou Jean de Cappadoce, qui occupa le siége de Constantinople, sous l'Empereur Anas-

* Petr. Mart. in Défens. de Euch. adv. Gardiner. p. 1. Obj. 201. p. 368.

tase, ou Jean le Jeusneur, qui fut élevé à la même place sous l'Empereur Tibere. Un Auteur Calviniste a imprimé que Gardiner attribua cette Lettre à S. Jean l'Aumônier Patriarche de Costantinople. Est-ce Gardiner ou cet Auteur*, qui d'un Patriarche d'Alexandrie a fait un Patriarche de Constantinople? La bévûë est sans doute sur le compte du dernier, qui n'a pas eu la premiere pensée de la reprocher à l'Evêque de Vinchestre. Gardiner fit voir en second lieu, que le Passage objecté ne favorisoit en aucune façon, ni les Sacramentaires, ni les Lutheriens, & devoit être nécessairement expliqué dans un sens conforme à la Transsubstantiation, dont il étoit par lui-même tout-à-fait susceptible.

Cependant Pierre Martyr n'osa rendre publique cette Lettre, & ne permit jamais qu'on en multipliât les copies, si-non du seul Passage

* Author. Expostal. ad Joan. Hampdemium.

qui concernoit l'Eucharistie. Ce qui l'en détourna, selon M. Bigot, est la quantité de fautes considérables, qui défigurent le Manuscrit Florentin, & qu'il paroissoit impossible de corriger, jusqu'à ce qu'on eût trouvé un manuscrit Grec, ou un autre manuscrit Latin de la même Lettre. Mais on ne peut nier que cette conduite n'eût toutes les apparences d'un mystere d'iniquité, & que sans jugement téméraire on l'en pouvoit soupçonner. En 1553. Pierre Martyr par appréhension de la Reine Marie, qui avoit succedé à Edoüart, quitta brusquement l'Angleterre, & laissa sa copie unique entre les mains de Cranmer. Elle périt avec ce malheureux, dont la Bibliothéque fut pillée & dissipée, quand on l'executa à mort en 1556.

Pour réparer cette perte jugée inestimable par les Disciples de Pierre Martyr, trois d'entre eux, sçavoir le fameux Médecin * Conrad Gesner, nommé le Pline d'Allemagne,

* Du Perron, Liv. 2. de l'Eucharistie.

Josias Simler qui succeda à Pierre Martyr dans l'emploi de Ministre à Zurich, & André Fricius, entreprirent de faire la recherche & le dénombrement exact des écrits de S. Chrysostome, & dresserent d'abord une liste complette de tout ce qui en avoit déja été imprimé en quelque lieu que ce fût, soit en Grec, soit en Latin. Après quoi ils apporterent toute la diligence imaginable à la perquisition des Manuscrits. Ils firent la revûë par eux-mêmes ou par des correspondans affidés de tout ce qu'il y en avoit dans la Bibliotheque du Pape, dans celle de l'Empereur, du Roi de France, du Grand Duc, des Venitiens, de l'Université de Boulogne, & dans les autres Bibliotheques celebres de l'Europe. Et nulle part la Lettre à Césarius ne se présenta ; elle fut même dérobée aux curieux empressément de ceux qui la chercherent à Florence. On n'en parla plus jusqu'à ce qu'en l'année 1599. le Sieur du Plessis Mornay fit paroître son Traité de l'Eucharistie, où il ne craignit point

d'employer le paſſage de la Lettre à Céſarius, que Pierre Martyr avoit produit en Angleterre.

Alors le Cardinal du Perron, qui réfuta le Livre du Sieur du Pleſſis, quoiqu'il indiquât le ſens du paſſage, ne daigna point s'arrêter à l'expliquer, mais il s'inſcrivit abſolument en faux, & accuſa Pierre Martyr d'avoir ſuppoſé la prétenduë copie de cette Lettre. Il eſt clair par tout ce que j'ai dit juſqu'ici, qu'il avoit raiſon, & que le bon ſens demandoit qu'il en uſât de la ſorte. Les Calviniſtes ſe mocquent-ils de dire qu'il ne prit ce parti que parce qu'il eſtima peu ſure la méthode que Gardiner avoit ſuivie? Voudroient-ils que ſur la ſeule parole de Pierre Martyr on crût réel ce que lui & ſes Diſciples durant tant d'années avoient refuſé de montrer, & qu'on ne trouvoit nulle part? Mais la réponſe du Cardinal du Perron, qui fut long-temps en vogue, perdit toute ſa vraiſemblance & tout ſon crédit, quand on ſçut que le Manuſcrit Latin de cette fameuſe Lettre avoit

été enfin déterrée à Florence dans la Bibliotheque des RR. PP. Dominicains du Couvent de ſaint Marc.

Cette piéce avoit échappé aux Geſners & aux Simlers; il n'en fut pas de même, quand M. Emeric Bigot de Roüen, l'un des plus ſçavans & des plus honnêtes hommes de ſon ſiécle, entreprit de la découvrir dans un Voyage qu'il fit en Italie. Il rechercha à ſon retour des témoignages qui aſſûraſſent la vérité de ce monument, & qui rendiſſent ſon autenticité inconteſtable. Quand il en fut ſatisfait, il fit imprimer en 1680 la lettre à Céſarius avec quelque autres pieces, à la fin de la vie de S. Chryſoſtome compoſée par Palladius, dont il avoit trouvé le texte Grec dans la Bibliotheque du Grand Duc. Mais les avantures de ſa Lettre ne ſont pas encore finies. Il arriva que l'impreſſion étant achevée, Meſſieurs Grandin & Faure Doćteurs de Sorbonne conſeillerent à M. Bigot de ſupprimer la Lettre à Cæſarius, & il ſe rendit à leurs raiſons. Par malheur elle avoit été annonçée

noncée à tout le monde ſçavant, & elle étoit attenduë avec un empreſſément incroyable. Ainſi pluſieurs Catholiques même furent fâchés de cette ſuppreſſion.

* Pour les Calviniſtes, ils jetterent les hauts cris, comme il paroît par la plainte d'un Anonime (qu'on a crû d'abord être M. Juſtel, & enſuite M. Allix) imprimée à Londres en 1682. & par les Journaux de Hollande, qui durant pluſieurs années ne manquerent pas une ſeule occaſion de parler de la Lettre à Céſarius & de M. Bigot. L'Auteur du Dictionnaire critique & Hiſtorique rapporte de quelle maniere ils le firent en dernier lieu. *Le deſſein de M. Bigot avoit été de joindre à la Vie de S. Chryſoſtome l'Epître à Céſarius, qu'il avoit déterrée dans une Bibliotheque de Florence. Mais elle parut ſi formelle contre la Tranſubſtantiation, que ſes Examinateurs le contraignirent de la ſupprimer.* Les Journaliſtes & M. Bayle ont tort de ſuppoſer à ces Meſſieurs une telle

* Expoſtul. ad Joan. Hampdenium.

pensée, puisqu'ils prétendirent seulement que les preuves sur lesquelles on se fondoit, pour attribuer cette Lettre à S. Chrysostome n'étoient pas valables. La suite fera voir qu'ils devoient être écoutés. Ils jugeoient de plus qu'il étoit convenable de joindre à la Lettre une Dissertation qui expliquât le veritable sentiment de l'Auteur sur l'Eucharistie. Il est au moins très-faux que M. Bigot fut contraint: car il refusa constamment jusqu'à la mort de donner à ses meilleurs amis aucun exemplaire de cette Lettre, & au Pere Hardoüin même, qui vouloit travailler à la Dissertation qu'on demandoit. M. Bigot esperoit avoir assés de santé & de vie pour la faire lui-même, & il n'étoit pas juste qu'on lui en ravît l'honneur.

Cependant on perdit patience en Hollande, & on eut recours aux Manuscrits de Florence, dont une copie fidelle fut tirée & donnée au public en 1685. Estienne le Moyne Theologien Calviniste de Leyde la fit imprimer à la fin du premier to-

me de son Ouvrage intitulé *Varia sacra.* Mais comme ce Manuscrit est representé dans cette édition avec toutes ses fautes, & si broüillé en plusieurs endroits, qu'on n'y entend rien, on ne se trouva gueres plus avancé qu'auparavant. Il fallut en venir à tenter la surprise d'un exemplaire de M. Bigot, & on y réussit à souhait, car la partie de sa Préface, qui concerne la Lettre à Césarius fut aussi enlevée.. Jacques Basnage fit paroître l'un & l'autre en 1687. Cette derniere édition servit au Pere Hardoüin pour donner la sienne en 1689. avec une sçavante Dissertation, qu'il a intitulé *de Sacramento Altaris.* Voilà les avantures de cette fameuse Lettre qui est en soi d'une consideration très-médiocre, mais de grands interêts donnent du prix à tout ce qui les sert, & même à tout ce qui a la seule apparence de pouvoir les servir. Il est quéstion maintenant d'examiner si cette Lettre est veritablement de S. Chrysostome.

La suite pour le mois prochain

ARTICLE XXV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

POëme de Pétrone sur la Guerre Civile entre Cesar & Pompée, avec deux Epitres d'Ovide; le tout traduit en François, avec des Remarques & des conjectures sur le Poëme intitulé: *Pervigilium Veneris.* A Amsterdam, chez Changuion, *in*-4. 1737.

Lettre à Monsieur S'gravesande, Professeur en Philosophie à Leide, sur son Introduction à la Philosophie, & particulierement sur la nature de la Liberté. Chez J. F. Bernard. Brochure *in*-12. 1736.

Mémoires Historiques du Comte Betlem Niclos, contenant l'Histoire des derniers troubles de Transilvanie. Chez Jean Swart, Deux Volumes *in*-12. 1736.

L'Editeur reconnoît que *tout le fond, & tout ce qu'il y a d'essentiel* dans cet Ouvrage, *est tiré des Mémoires de feu M. l'Abbé Révérend, qui lui sont tombés sous les mains, par les soins d'un illustre Magistrat, à qui cet Abbé les avoit donnés avant sa mort.*

De Turin

En 1732. il parut à Vérone un Ecrit sous ce titre : *Risposta alla Lettera*, &c. *Réponse à la Lettre du P. Segneri, sur la Probabilité.* Cet Ouvrage ayant été attaqué, on le réimprima (encore à Vérone) avec des corrections & des additions. A la premiere édition un Anonyme avoit opposé : *Lettera di un Theologo*, &c Lettre d'un Theologien à l'Auteur de l'Ouvrage intitulé : *Réponse à la Lettre*, &c. Cette *Lettre* avoit été composée à Turin : mais l'Autéur ne voulant pas être connu, la fit imprimer à Milan. Elle fut réimprimée à Vérone sans aucun changement. L'Adversaire du Pere Segneri n'a pas manqué de répli-

quer : ſa Réplique a paru à Vérone. Enfin le Théologien défenſeur du Pere Segneri vient de donner à Milan une contre-Réplique ; & telle eſt juſqu'ici la ſuite de cette diſpute.

D'UTRECHT.

Nicolas le Fevre a imprimé ici *Traité du Formulaire, où l'on examine à fond l'affaire du Janſéniſme, quant au fait & quant au droit.* Quatre volumes *in*-12. 1736.

L'Auteur de ce Traité s'eſt propoſé d'examiner la Queſtion du Formulaire en elle-même, & de ne rien dire qui n'ait un rapport direct ou aux erreurs que l'Egliſe a condamnées dans les cinq Propoſitions, ou à l'attribution de ces erreurs au Livre de Janſenius, ou à la néceſſité de reconnoître que cette attribution eſt juſte. Ce ſont ſes paroles, & c'eſt ainſi qu'il explique lui-même ſon deſſein.

DE GENEVE.

Lettre à M. N. N. ſur la De-

claration ſolemnelle que la Commiſſion Royale de Berlin a publiée de l'innocence du ſyſtême de Philoſophie de M. Wolf, Profeſſeur à Marbourg. *Cette Lettre eſt datée du* 10. *Decembre* 1736. *& ſignée* Koethen. Brochure *in*-4. Pages 7.

FRANCE.

DE PARIS.

Lettre Philoſophique, pour raſſurer l'Univers contre les bruits populaires d'un dérangement dans le cours du Soleil; au ſujet du vent furieux & de la chaleur extraordinaire qu'il fit le Samedy 20. *Octobre dernier* 1736. *A Paris chez Prault pere, Quay de Gêvres, au Paradis.* 1736. Brochure *in*-12. *Pages* 31.

Cette Lettre eſt d'un Phyſicien très-connu dans le monde. Il y établit ſur les principes les plus certains, la régularité des mouvemens céleſtes, & explique les cauſes particulieres des dérangemens, ou plutôt de la varieté qu'on obſerve dans les ſaiſons, & des changemens qui ar

rivent en divers tems dans la température des mêmes Climats. Ceux qui ont entrepris d'en rendre compte, ou ne sont point entrés dans le fond de la Question, ou ont paru le faire, en combattant par des conjectures, des principes prouvés & reconnus.

*Lettre de M**. à Madame la Princesse de ***. au sujet des Essais Historiques & Critiques sur le Goût. A Paris chez Prault pere, à l'entrée du Quay de Gêvres, au Paradis.* 1736. in-12. *Pages* 26.

L'Auteur attaque principalement les idées d'un Sçavant sur l'origine des Fables, & de l'Idolâtrie ; idées suivies, & poussées plus loin dans le Livre des *Essais*. La Lettre contient encore des réfléxions importantes sur d'autres points, qui méritent attention.

Discours prononcés dans l'Académie Françoise, le Jeudy 10. *Janvier* 1737. *à la reception de M. de Foncemagne. A Paris de l'Imprimerie de Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur du Roi & de l'Académie Françoise,* in-4. Le Discours de M. de Fonce-

magne, & la Réponſe de M. l'Abbé de Rothelin, ſont véritablement dignes & de la réputation de leurs Auteurs, & de la célebre Compagnie dont ils ſont membres.

Traité de la véritable Religion, contre les Athées, les Déiſtes, les Payens, les Juifs, les Mahométans, & toutes les fauſſes Religions. Cinq volumes *in*-12. A Paris chez Hippolyte Louis Guerin, ruë S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin. 1737.

Les Livres de cette eſpece deviennent de jour en jour plus néceſſaires; & s'ils ſont bien faits, on ne peut trop les multiplier & les répandre.

Entretiens de M. le Commandeur de ***. au ſujet des affaires préſentes, par rapport à la Religion. 1737. Volume *in*-12.

C'eſt la ſuite & le ſupplément des *Entretiens de la Comteſſe & de la Prieure*, qui ont été lûs avec beaucoup de ſatisfaction & de fruit. Ceux-ci ne ſont pas moins eſtimés des perſonnes raiſonnables & judicieuſes. On y trouve, entre autres choſes les faits de S. Cyprien, d'Hono-

rius, du Concile de Rimini, des trois Chapitres, non-ſeulement défendus contre l'abus qu'en font les Novateurs depuis quelques ſiécles, mais expliqués d'une maniere qui les met à la portée du commun des fideles. On y fait voir que certains Livres lûs ſans précaution, parce qu'on ne connoît pas le danger, contiennent en effet des erreurs condamnées. On réimprime actuellement les premiers *Entretiens*, dont l'édition eſt épuiſée.

Thibouſt a imprimé depuis quelque tems un Poëme Latin ſur la Montre. Il a pour titre : *Gnomon Manualis.* On le ſuppoſe composé par cinq ou ſix Ecoliers de Seconde. Bien des Maîtres ſeroient embarraſſes à traiter de la même maniere un pareil ſujet.

Le Sujet du Prix que l'Académie des Inſcriptions & des Belles-Lettres diſtribuëra à Pâques de l'année 1738, eſt : *Quelles étoient les Loix de l'Iſle de Crete ; ſi Lycurgue en fit uſage dans celles qu'il donna à Lacédemone, & quel rapport il y a entre*

ces Loix. Les Piéces affranchies, doivent être remises entre les mains de M. de Boze, Secretaire de l'Académie, avant le premier de Décembre 1737.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Fevrier 1737.

ART. XIII. ESsai de Theodicée, &c. Par M. Leibnitz T. 2. P. 197.

ART. XIV. Traité de l'Obéissance des Chrétiens aux Puissances Temporelles, &c. 241.

ART. XV. Essai sur la Critique, par M. Pope : Traduit de l'Anglois en François, par M. de S***, &c. 244.

ART. XVI. Lettres du R. P. Dom Toussaints du Plessis, Benedictin, au sujet d'une Dissertation sur le Soissonnois, avec les Réponses aux mêmes Lettres, par M. le Bœuf, Chanoine d'Auxerre. 270.

ART. XVII. Lettres Edifiantes & Curieuses, écrites des Missions Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, XXII. Recueil. 278.

ART. XVIII. Les Vies des Hommes Illustres, omises par Plutarque, Tome IX contenant Annibal, par M. Dacier; Enée, &c. traduites par M. l'Abbé Bellenger. 295.

ART. XIX. Nouvelle Traduction de Justin. Par M. l'Abbé Favier. 315.

ART. XX. T. Livii Patavini Historiarum

Libri XXXV, &c. Notis illuſtravit J B. L. Crevier, &c. 322.
Art XXI. Réfléxions Critiques ſur l'Elégie, par M. M***. 337.
Art. XXII. Le Parterre Géographique, dédié à Monſeigneur le Dauphin. 348.
Art. XXIII Diſſertation ſur la prétenduë Lettre de S. Chryſoſtome à Céſarius. 351.
Art. XXIV. Nouvelles Littéraires. 364.

Errata pour le mois de Janvier 1737.

Page 122. ligne. 22. *liſez*: utile, & même.
P 123. lig 2. *effacez*: même.
Ibid. l 15. *liſez*: ce ne ſont pas ſeulement.
P. 124 l. 13. de dévoiler; pour, &c. *liſez* de dévoiler, pour, &c.
Ibid l. 16. Chrétiennes, & c'eſt, &c. *liſez* Chrétiennes: & c'eſt, &c.
P. 132. l. 12. Schroder, *liſez* Schroeder.
P. 133. l. 25. & 26. naiſſances, *liſez*: naiſſance.
P. 138. l. 25. controverſe, cette édition, *liſez*: controverſe. Cette édition.
P. 153. l. 3. le huitiéme ſiécle, *liſez*: le treiziéme ſiécle.
P. 155. l. 7. eſt même, *liſez*: eſt encore.
P. 158. l. 18. montre, *liſez*: montra.
P. 159. l. 25. ces Mémoires, *liſez*: les Mémoires.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. LE ROUGE.

OBSERVATIO

De l'Imprimerie de C. Robustel.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mars 1737.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mars 1737.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 f. le mois, en blanc, & brochés 16 f.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	3. v.
1719.	12. v.		

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts

Mars 1737.

ARTICLE XXV.

LES VIES DES HOMMES Illustres, &c. Voyez l'Article XVIII. du mois de Fevrier, page 195.

MONSIEUR Rowe commence l'Histoire d'*Aristomene* * le Messènien par une réfléxion très-judicieuse, sur ce qu'on a souvent fait beaucoup de tort aux

* Vie d'Aristomene.

Hommes Illuſtres de l'antiquité, en les repréſentant plus grands qu'ils n'étoient, d'où il eſt arrivé, dit-il, qu'on a refuſé toute créance à la vérité même, & que ſur la moindre difficulté qu'il y avoit à diſcerner le vrai du faux, on a plutôt pris le parti de douter de tout, que de ſe donner la peine néceſſaire pour porter un jugement plus exact. « Nous „ ſuppoſons, continuë notre Auteur, „ comme une choſe reconnuë de „ tout le monde, que les grands „ hommes, dont nous ne nous ſentons point portés à imiter les vertus, étoient beaucoup moins éminens ; qu'ils l'étoient réellement, „ & pour flatter cette injuſte diſpoſition, nous ſommes ravis que „ leurs exploits fabuleux, qui ſont „ en effet inimitables, nous ayent „ donné un prétexte de révoquer „ en doute ces glorieuſes actions, „ que nous pourrions imiter, & „ qui devroient nous ſervir d'exemples. „

Ariſtomene, voiſin des ſiécles fabuleux, & le ſeul Meſſenien, dont

la réputation ſoit univerſellement établie, couroit riſque de perdre beaucoup dans l'eſprit de pareils lecteurs, & parce que les premiers Hiſtoriens, qui ont écrit ſes grands exploits, pouvoient être ſoupçonnés d'avoir encore un peu le goût des fictions historiques ; & parce qu'étant ſes compatriotes, & n'ayant point d'autre Héros, à qui ils puſſent partager leurs éloges, on ſeroit porté à croire, qu'ils ont ſuccombé à la tentation de réunir dans lui ſeul toutes les qualités, qui concourent à former un homme accompli de tout point.

L'Hiſtotien Anglois ne diſconvient pas qu'il n'y ait du fabuleux mêlé dans l'Hiſtoire du Héros de Meſſene, mais il prétend qu'il faudroit être extrêmement enclin au ſepticiſme, pour ne pas croire que dans ce qu'on en rapporte, il y a autant de vrai, qu'il en faut, pour nous convaincre qu'il fut en effet un grand homme. Un autre principe, qui n'eſt pas moins certain, & qui peut être appliqué à tous les

Héros des premiers siécles, surtout à ceux, dont la Fable a fait des demi-Dieux; c'est que le fabuleux, dont on a voulu orner leur Histoire, suppose toujours un mérite, & des actions d'un ordre supérieur.

Mais ce qui fait plus en faveur d'Aristomene, c'est que les Messeniens, qui ont parlé de lui, se donnent d'abord un grand air de sincérité, en rejettant la fable, qui lui donnoit pour pere un demi-Dieu, ou un génie, & ne l'appellent jamais que l'*illustre fils de Nicomede & de Nicotelée*. Or, l'un & l'autre, quoique de la race d'Hercule, avoient mené jusqu'à la mort une vie privée. « Les Messeniens, re-„ marque M Rowe, faisoient par-„ là un grand éloge de leur Patrie. „ Aristomene avoit fait de ces gran-„ des actions, pour lesquelles d'au-„ tres Héros avoient été regardés „ généralement, comme étant de „ la race des Dieux, le regarder „ comme mortel, c'étoit faire l'é-„ loge de sa patrie, sans lui faire „ deshonneur à lui-même.

Ce grand homme étoit né dans le tems que ſon païs gémiſſoit ſous le joug des Lacedémoniens ; à peine fut-il en âge d'en ſentir le poids ; qu'il travailla à le ſecouer, & il trouva ſes compatriotes très-diſpoſés à le ſeconder. La guerre commença, & il faut avoüer que de la maniere, dont elle eſt ici racontée d'après de très-bons Auteurs, elle ne fut qu'une ſuite d'avantures bien ſingulieres. M. Rowe ne croit pourtant pas qu'il ſoit bien prouvé qu'Ariſtomene fût un de ces deux Meſſeniens, qui s'étant montrés aux Lacédémoniens dans le tems qu'ils célébroient la Fête des Dioſcures dans un équipage, qui les fit prendre pour les Dioſcures mêmes, c'eſt-à dire, Caſtor & Pollux, furent reçûs en cette qualité, & ſe jetterent enſuite ſur les aſſiſtans, en tuerent & en bleſſerent un très-grand nombre. Mais il eſtime très-probable qu'il avoit encouragé ces deux jeunes gens à exécuter ce deſſein également impie & teméraire. Or ſi l'on juge Ariſtomene aſſez ſcelerat, pour être en

quelque façon l'auteur d'une action ſi condamnable, ſurquoi fondé peut-on démentir les Auteurs, qui ont écrit qu'il avoit eu part à l'execution?

Il y a bien du merveilleux dans les actions, qu'on attribuë à ce Héros dans tout le cours de cette guerre, mais il paroît difficile de ne pas voir que ce merveilleux même eſt né, pour ainſi dire, de la vérité. M. Rowe releve fort bien à ce ſujet Plutarque, lequel regarde comme un conte inventé par les Meſſeniens que leur Héros, pendant le cours d'une guerre, qui a durée près de vingt ans, ait tué de ſa main trois cent Spartiates: mais il épargne encore moins Clement d'Alexandrie, l'Hiſtorien Euſebe, & d'autres Apologiſtes de la Religion Chrétienne, qui ont avancé qu'Ariſtomene ſacrifia trois cens Lacédémoniens, & entr'autres le Roi Theopompe, mort avant qu'Ariſtomene fut né.

On ne trouvera pas ſans doute mauvais que nous le relevions lui-même ſur la maniere, dont il ra-

conte la mort d'Ariſtocrate Roi d'Arcadie, lapidé par ſes ſujets, & ſurtout ſur l'éloge, qu'il fait de ces parricides, comme d'un " peuple „ généreux, qui.... n'obéiſſoit point „ en eſclave, qui ignoroit toute au- „ tre puiſſance, que celle, qui étoit „ dirigée, & limitée par la Loi. „ La mort d'Ariſtomene, le portrait que notre Auteur fait de ce grand homme, la fondation de Meſſine en Sicile, par des Meſſeniens, qui avoient à leur tête *Gorgus* fils de notre Héros, le retour de pluſieurs dans le Peloponeſe, où Epaminondas leur bâtit une Ville, qui fut appellée Meſſene, ce que ces derniers devinrent dans la ſuite : tous ces faits ſont écrits avec beaucoup de préciſion, & d'une maniere très-intéreſſante.

M. Rowe ne balance pas à rejetter comme apocryphe, * la maniere odieuſe, dont la plûpart des Hiſtoriens ont écrit, que Tarquin l'Ancien ſe fit élire Roi de Rome,

* Vie de Tarquin l'Ancien.

& il se fonde principalement sur ce que Denys d'Halycarnasse n'en a fait aucune mention. Il dévelope fort bien l'origine de ce Prince, auparavant appellée *Lucumon*. L'ingratitude de Tarquinie sa patrie, l'ingratitude de ces concitoyens, & plusque tout cela l'ambition de Tanaquil son épouse, qui le forcerent de se réfugier à Rome, dans l'espérance d'y faire une grande fortune: les présages, qui, à son arrivée dans cette Ville, semblerent lui annoncer sa grandeur future, ce qu'il fit de son côté pour remplir sa destinée: enfin son élection, annoncent un regne glorieux, & un Prince digne de tenir son rang parmi les plus grands hommes de l'Antiquité.

Tatquin justifia sur le Trône l'idée qu'on avoit de lui, il y fit regner les vertus politiques, il y parut Conquérant. Il fit fleurir les Loix, il en établit même de nouvelles, qui furent trouvées fort sages; il agrandit son Etat, il orna la Capitale, il y fit des ouvrages, qui étoient en-

core admirés dans le tems de sa plus grande splendeur, & notre Auteur remarque, après Tite-Live, qu'on auroit crû que Tarquin prévoyoit dès-lors que cette Ville devoit être la maîtresse du monde. On sçait que ce fut lui, qui forma le dessein de bâtir le fameux Temple de Jupiter Capitolin, mais il n'eut que le tems d'en faire la place, & les autres préparatifs. Personne n'ignore aussi les intrigues qu'employa la Reine Tanaquil pour assûrer la Couronne à Servius Tullius son gendre, qui succeda en effet à Tarquin au préjudice des fils d'Ancus Marcius son prédécesseur, lesquels firent inutilement tous leurs efforts pour monter sur le Trône de leur pere.

M. Rowe toujours zelé partisan de ceux, qui ont détrôné leur Souverain *, sous le prétexte spécieux d'affranchir leur patrie de la servitude, & de secouer le joug des Tyrans, se plaint de ce que l'Histoire ne leur rend pas toute la justice, qui

* Vie de Brutus.

leur eſt dûë, & ne nous a conſervé qu'un petit nombre de leurs actions. Il blâme à la vérité, & taxe d'une partialité inexcuſable ceux, qui, lorſqu'il s'agit de ces généreux défenſeurs de la patrie, perſuadés ce ſemble que l'hiſtoire n'a point d'expreſſions aſſez énergiques, pour les louer avec dignité, ſont violemment tentés de faire leur panégyrique, au lieu d'écrire leur vie; exagerent leurs vertus, diminuent leurs vices, ne croyent pas même qu'ils en ayent jamais eu aucun. " Mais d'un autre „ côté, ajoûte-t-il, je ne doute „ point que ceux, qui aiment la „ liberté ne ſouhaitent, du moins „ autant que moi, qu'un caractere „ auſſi aimable & auſſi eſtimable, „ que celui d'un libérateur de la „ patrie, ſoit autant exempt de ta- „ ches, qu'il le peut être. „

Ces réfléxions nous conduiſent à voir dans Brutus un de ces hommes en qui on ne trouve que de legers défauts, & en effet, ſelon l'Hiſtorien Anglois, " ſi on en excepte ſa der- „ niere action, dans laquelle il s'ex-

„ posa trop témérairement, toute „ sa vie est le plus parfait modele „ qu'un bon Citoyen, un Magistrat, „ un zélé défenseur de la patrie, „ puissent se proposer à imiter. „ L'Histoire de Brutus est trop connuë, pour que nous nous y arrêtions, nous dirons seulement que ce premier Consul de Rome ne laissa point de postérité ; le même zéle, qui lui avoit fait chasser son Souverain du Trône, l'ayant porté à punir du dernier supplice ses deux fils, qui vouloient l'y rétablir. Ainsi c'étoit sans fondement que la famille des Junius, de laquelle descendoit l'Assassin de César, ou, selon M. Rowe, le second restaurateur de Rome, prétendoit venir du premier; outre que cette famille étoit Plebeienne.

Il n'est point de Peuple qui ait paru plus jaloux de sa liberté, * ni qui ait moins sçû la conserver, que les Siciliens. Jamais personne n'a regné sur eux, qui n'ait été usurpa-

* Vie de Gelon.

teur; cependant il est bon d'observer que le titre de Tyran n'est point devenu odieux par le défaut de légitimité dans ceux, qui l'ont porté, mais par la maniere, dont plusieurs ont exercé la souveraine puissance, & par l'abus, qu'ils ont fait de leur pouvoir. Quant aux Siciliens, si lorsque ne pouvant secouer un joug trop pesant, ils se sont contentés de gémir en le portant, on peut les accuser de stupidité, comme fait notre Auteur, il faut du moins convenir que c'est s'exprimer d'une maniere bien peu mesurée, que de dire, « que s'ils furent gouvernés par „ quelques Tyrans d'un grand mérite, & à qui ils avoient d'assez „ grandes obligations, pour leur „ faire oublier *presque sans crime* „ la perte de leur liberté, &c. „ Nous ne voyons point quel peut être le crime d'un peuple, qui charmé de trouver un Pere dans son Souverain, croit pouvoir légitimer par une soûmission volontaire une autorité usurpée, dont on fait un si bon usage, & semble oublier la perte d'une li-

berté, qu'il n'a plus aucun ſujet de regretter.

C'eſt ce qu'éprouverent les Syracuſains ſous la domination de Gelon. Notre Auteur convient, que
„ jamais Tyran, après s'être empa-
„ ré de la ſouveraine puiſſance par
„ des moyens illégitimes, ne ſçut
„ mieux réparer ſa faute, puiſqu'il
„ mérita qu'un peuple, qui étoit né
„ libre, l'affermît ſur le Trône &
„ le choiſît pour ſon Roi. „ Ce fut de *Gela* ſa patrie, que ce Prince ſe fit le Tyran, & il le fit d'une maniere infiniment odieuſe. Il avoit pris les armes en faveur des fils d'Hippocrate, ſon prédéceſſeur; la facilité qu'il trouva à réduire cette Ville, lui fit concevoir le deſſein de prendre pour ſoi le fruit de ſa victoire, & il l'executa. De ce premier degré d'élevation, il monta bien-tôt, & ſans crime, à un ſecond. Il marchoit à Syracuſe, pour y rétablir quelques-uns des principaux habitans, qui en avoient été bannis par la faction du petit Peuple, & des Eſclaves, mais lorſqu'il ſe préparoit à en faire

le siége, les citoyens sortirent au devant de lui, & le reconnurent pour leur Maître.

Alors il ceda sa premiere Principauté à son frere *Hieron*, mais ce ne fut qu'après en avoir transporté plus de la moitié des Habitans à Syracuse, dont il travailla avec une application extraordinaire à augmenter la puissance. Il eut bien-tôt une occasion d'accroître encore le nombre de ses Habitans, aux dépens de la Ville de *Megare*, Colonie venuë de l'Attique, & notre Auteur le justifie sur la maniere dont Herodote a parlé de cette expedition, en faisant remarquer qu'elle n'est point du tout dans le caractere de Gelon, contre lequel l'HistorienGrec paroît trop prévenu, pour en être crû sur sa parole. Après que Gelon eut prodigieusement augmenté la puissance de Syracuse, il songea à réformer les mœurs des Syracusains, & il rendit ce peuple aussi estimable par sa conduite sage & moderée, par son industrie, & par son application au travail, qu'il avoit été décrié par les vices contraires.

La troisiéme année de son Regne, il remporta aux jeux olympiques le Prix de la Course du Chariot, & sa Statuë, ouvrage de *Glaucias*, aussi-bien que son Chariot, se voyoit encore à Olympie plusieurs siécles aprés, avec cette inscription: *Present de Gelon fils de Dinomenes, de la Ville de Gela.* Sur quoi M. Rowe réfute fort bien Pausanias, qui plûtôt que de convenir que ce Present fût donné par le Tyran de Syracuse, aime mieux supposer un autre Gelon du même siécle, & du même Païs, & cela parce que ce Tyran se seroit appellé Syracusain, du nom de sa Principauté, ce qui est contre l'usage des anciens, lesquels se sont toujours intitulés du nom de leur Patrie, plûtôt que de celui, où ils regnoient.

Il retombe ensuite sur Herodote à l'occasion du secours, que les Grecs envoyerent demander à Gelon contre les Perses: aprés lui avoir refusé celui, qu'il leur avoit demandé contre les Carthaginois. Cet endroit est fort bien touché, mais nous sommes obligés d'y renvoyer les Lecteurs,

aussi-bien qu'à ce qui se passa dans la guerre, que Gelon soûtint avec tant de gloire contre Amilcar pour les interêts de Theron son beau-pere, & Tyran d'Agrigente. Elle fut terminée par la célebre journée d'*Himere*, où cent cinquante mille Carthaginois périrent avec leur Général.

Les Historiens de Sicile prétendent que cette grande action se passa le même jour que la Bataille des Thermopyles fut donnée; Herodote a écrit que ce fut le jour du Combat de Salamine. M. Rowe panche plus pour le sentiment des premiers, par la raison qu'Herodote, dit-il, s'embarrassoit peu de suivre exactement la verité, & parce que Gelon paroît avoir plus long tems ignoré le succès des Grecs à Salamine, qu'on ne peut supposer qu'il l'eût ignoré, si cette Bataille se fût donnée le même jour, qu'il avoit vaincu les Carthaginois à Himere. La maniere, dont Gelon usa de sa Victoire, l'épouvante, qu'elle jetta dans Carthage, la modération avec laquelle le Vainqueur accorda la paix

à ses ennemis, qui la lui demanderent les larmes aux yeux. Tous ces faits interessans par eux-mêmes, le deviennent encore plus sous la plume de M. Rowe.

Mais ce qui met le comble à la gloire de Gelon : & ce qui répare du moins en quelque façon ce que son usurpation avoit eu d'irregulier, c'est qu'après avoir gouverné Syracuse en Pere & en grand Roi, il voulut bien rendre compte de sa conduite à ses Sujets, se livrer sans armes entre leurs mains, & soûmettre à leur jugement sa Couronne & sa vie même, s'ils le jugeoient digne de la mort ou de la déposition. « Ce » noble & genereux artifice, dit » notre Auteur, eut tout le succès, » que le Tyran en pouvoit attendre. Le peuple revenu de son étonnement, fit une acclamation générale, il l'appella son bien-faiteur, son Sauveur, son Liberateur, son Roi ; il le conjura de » punir tous ses ennemis comme il » jugeroit à propos, liberté, dont » il usa en effet. Pour conserver la

» memoire de cette action, les Sy-
» racusains lui érigerent une Statuë
» dans le Temple de Junon, où il
» étoit representé avec cette robe
» flotante, qu'il portoit lorsqu'il
» parut au milieu de ses Troupes
» assemblées.

* Il n'y a rien de mieux pensé, que ce que dit M. Rowe sur la difficulté de donner une bonne Histoire du grand Cyrus; jamais, selon lui, le Pyrronisme en fait d'histoire n'eut un prétexte plus plausible. Ce fameux Conquerant, dont les Livres saints nous donnent en peu de mots une si haute idée, n'est guere connuë pour le détail de ses actions, que par trois Historiens, presque également recusables, dit notre Auteur, en plusieurs choses essentielles. Si on l'en croit, Hérodote, qu'on a appellé le pere de l'Histoire, ne l'est pas moins des Romans & des Fables. « Dans tous les siecles on
» l'a accusé avec justice d'avoir em-
» ployé les ornemens du plus beau

* Vie de Cyrus.

» style, & de la plus agréable ma-
» niere d'écrire, à embellir & à or-
» ner la fausseté. « Xenophon sem-
ble avoir eu moins en vûë d'écrire une Histoire veritable de Cyrus, que de donner, dans le portrait qu'il en a fait, un parfait modele pour tous les Princes des siecles suivans. Ctesias paroît n'avoir suivi dans ses écrits d'autre guide, que le merveilleux. Aussi est-il très-peu suivi dans son Histoire de Perse.

Dans cet embarras, voici le parti, que prend notre Auteur : il abandonne presqu'entierement Ctesias, & cherche la verité entre Herodote & Xenophon. Quand ces deux Historiens " s'accordent ensemble
„ sur un fait, comme il leur arrive
„ souvent, il n'y a aucune raison
„ de douter de ce qu'ils rappor-
„ tent. Quand ils ne s'accordent
„ pas, si c'est sur des choses indiffe-
„ rentes, & qui ne tendent en au-
„ cune maniere à faire l'éloge de Cy-
„ rus, la raison veut qu'on suive plû-
„ tôt Xenophon qu'Herodote, par-
„ ce qu'on est sûr qu'il a été plus à

„ portée de s'instruire de l'Histoire „ de Perse, & que ce qu'il en dit „ approche moins du fabuleux. C'est „ de ce même Auteur, qu'il faut „ prendre l'ordre des guerres de Cy- „ rus, qui paroît évidemment ne- „ gligé dans Herodote . . . . quoi- „ qu'il ne paroisse guere possible de „ distinguer avec certitude dans les „ écrits de Xenophon tout ce qu'il a „ ajoûté pour embellir le portrait de „ sonHéros; il n'est pas difficile néan- „ moins de le distinguer avec quel- „ que probabilité, & si une Vie écri- „ te de cette façon n'est pas absolu- „ ment vraie dans tous ses points, „ celle est au moins la plus vrai-sem- „ blable, qu'on puisse attendre, lors- „ qu'il s'agit d'un Héros, qui vivoit „ dans un siecle si éloigné. "

Il faut convenir qu'il n'étoit pas possible de s'y prendre mieux, pour faire connoitre Cyrus, autant qu'il peut être connu, & l'ouvrage de M. Rowe est écrit d'une maniere à persuader, non seulement qu'il est sincere, mais encore qu'on ne peut trouver un meilleur guide dans toutes ces obscurités.

obſcurités. Le vrai y eſt établi de maniere à lever tous les doutes, & le vraiſemblable y eſt ſi naturellement amené, ſi bien lié avec les faits certains, qu'on ne peut ſe défendre de juger qu'il y a au moins de l'apparence que les choſes ſont arrivées, comme il le dit ; & qu'on eſt même tenté de dire qu'elles ne peuvent être arrivées autrement. Nous voudrions pourtant que l'Auteur eût donné un peu plus d'étenduë à ce qui concerne le rétabliſſement des Juifs & de leur Temple, & qu'il eût profité davantage des circonſtances, que l'Ecriture nous fournit touchant la priſe de Babylone ; il ne ſe feroit pas trompé, comme il a fait, en diſant que les Juifs avoient été conquis par le dernier Roi des Aſſyriens.

L'expedition de Cyrus contre les Scythes ne paroît pas douteuſe à M. Rowe, la plûpart des Hiſtoriens en ont parlé, & conviennent qu'elle ne lui fut pas auſſi glorieuſe à la fin, que ſes autres entrepriſes ; mais il rejetta abſolument la funeſte cataſtrophe, par laquelle Herodote termine l'Hiſtoire

de ce Héros. " quand on considere,, dit-il, le génie d'Herodote, quand on ,, fait réflexion sur la Fable, qu'il rap- ,, porte touchant la naissance de Cy- ,, rus, on est assés bien fondé pour re- ,, jetter un conte, qui manque de vrai- ,, semblance, quand même le con- ,, sentement unanime des Historiens ,, de Perse, & celui de plusieurs Au- ,, teurs Grecs, ne fourniroient pas ,, des preuves invincibles de sa faus- ,, seté. "

* Nous regrettons beaucoup que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de nous étendre sur la Vie de *Jason* le Phéreen, Monarque ou Tyran de Thessalie; c'est le dernier des Ouvrages de M. Rowe, & ce n'est pas assurément le moins curieux. On reconnoît en le lisant que l'Auteur n'exagere point, lorsqu'il dit, que ,, si une mort précipitée ,, n'eût pas enlevé *Jason*, il auroit ,, prévenu Philippe, la Grece se se- ,, roit soûmise à un des plus grands ,, Hommes, qu'elle eût produite jus- ,, qu'alors . . . . & auroit évité le

* Vie de Jason le Phéreen.

„ malheur d'être réduite en servitude par des barbares, qui n'auroient fait qu'une très-petite partie des Conquêtes *de ce Héros.*

Le portrait magnifique, que l'Historien Anglois nous fait de ce Prince d'après Xenophon, donne au moins bien de la vraisemblance à cette conjecture: ses grandes actions la fortifient: & nous ne comprenons pas comment M. Rowe, après avoir égalé ce Heros aux plus illustres des Grecs; après avoir si fort exalté ses vertus militaires & civiles, dit que sa puissance étoit plus grande que son merite. Il paroît au moins certain que, si les Grecs, comme on a eu quelque sujet de le croire, l'ont immolé à la crainte qu'il n'attentât sur leur liberté, ils eurent tout lieu de s'en repentir, lorsqu'ils se virent réduits sous le joug par un Prince d'un caractere bien opposé au sien.

* Le Libraire a cru rendre un grand service au Public, en ajoûtant aux Vies de tant de grands Hommes

* Vie d'Aristippe.

l'Histoire d'*Aristippe*, ou plûtôt, un Recüeil de ses bons mots, & des opinions des Philosophes Cyrenaïques, dont il fut le pere, & de quelques-unes des sectes qui sont sorties de celle-ci : le tout traduit du Grec de Diogene par M. le Febvre. Il prétend que cette espece de Vie ayant été inserée dans l'édition in-douze de Plutarque par M. Dacier, on fut très-satisfait de l'y trouver. A la bonne heure ; les goûts sont bien variés. Le Traducteur convient que plusieurs des sentimens d'Aristippe, & de ceux qui l'ont suivi, ou qui ont fait semblant de le suivre, sont si bizarres & si étranges, qu'il seroit *presque* à souhaitter qu'on n'en eût jamais parlé, & nous faisons le même souhait sans limitation. Nous jugeons même que la Noblesse & l'élevation, qu'il trouve dans quelques autres, ne justifie pas un Sçavant, qui employe ses talens & ses veilles à publier des choses, qui ne sont bonnes qu'à ensevelir dans un oubli éternel.

ARTICLE XXVI.

REFLEXIONS SUR LE LIVRE de M. Pope, intitulé : Essai sur l'Homme.

LETTRE I.

MONSIEUR.

J'ai l'honneur de vous renvoyer l'Essai Métaphysique de M. Pope sur l'Homme. Je fais plus; car je prens la liberté de vous dire ce que je pense de cet Ouvrage. J'y ai trouvé comme vous de grandes beautés, des pensées fortes, des images riantes, & un enthousiasme vraiment poétique. Mais quand après avoir admiré les talens & le génie du Poëte, j'ai voulu approfondir la doctrine du Métaphysicien, touchant la Foi & la Morale naturelle, j'ai trouvé toute autre chose que ce que j'avois d'abord esperé. Néanmoins pour ne point précipiter mon jugement par prévention, j'ai tâché d'ex-

cuser certaines Propositions, en feignant des Hypotheses, dans lesquelles elles pussent paroître soûtenables. Je me suis dit à moi-même, ce que dit le Traducteur, qu'il ne faut pas s'attendre de trouver dans un Poëte, & encore moins dans un Poëte Anglois un Théologien exact. J'ai lû & relû divers endroits du Livre, dont chacun pris séparément, m'avoit paru suspect. Je les ai rapprochés & comparés, & je n'ai pû m'empêcher d'entrer en défiance que tous avoient entr'eux une liaison naturelle, & comme nécessaire : qu'ils faisoient un systême lié & suivi, & tendoient tous à un même but, dont la connoissance est comme la clef de tout l'Ouvrage.

Le Traducteur prétend que M. Pope n'a d'autre dessein que d'instruire l'homme consideré en général, de ses devoirs naturels. Je crains fort que Monsieur de S*** n'ait pris un dessein apparent, & frauduleusement prétexté pour le dessein véritable de son Auteur. Mais quelle qu'eût été l'intention de M. Pope, le plan de

ſon Livre, & le ſyſtême de Religion naturelle qui y eſt établi, excluſivement à tout autre ſyſtême, ne conduiſent point au deſſein qui lui eſt attribué par ſon Traducteur. Au contraire ils preſentent malheureuſement à l'eſprit d'un Lecteur attentif le deſſein le plus pernicieux & le plus impie.

Selon ce deſſein, le Docteur prétendu de l'homme chercheroit bien plûtôt, à faire diſparoître & évanoüir les devoirs du Chrétien, qu'à établir ceux de l'homme: c'eſt un Maître habile, inſinuant, ſubtil, qui cherche à plaire à l'eſprit, & à flatter l'amour de l'indépendance, beaucoup plus qu'à éclairer la raiſon, & à inſtruire l'homme de ſes véritables devoirs. C'eſt un guide infidele qui paroît n'avoir entrepris de conduire que pour mieux réüſſir à égarer; s'il vous proméne long-temps par des routes agréables, & des chemins ſemés de fleurs, c'eſt pour vous abandonner dans un pâs gliſſant & dangereux. Vous le cherchez, & il diſparoît, en vous faiſant accroire

malignement que vous êtes déja arrivé au terme, quoique vous ne ſoyez pas encore à la moitié du chemin.

Parlons ſans figure, ſi M. Pope, en expoſant les principes généraux de la Religion naturelle, n'eût eu en vûë que de préparer l'homme au Chriſtianiſme; les Sçavans de toutes les communions ne pourroient qu'applaudir à ſon zele, & lui ſçavoir gré de ſon travail. Mais en lui ſuppoſant, comme a fait ſon Traducteur, cette droiture d'intention, ces mêmes Sçavans doivent être étrangement ſcandaliſés du peu de précaution qu'il a pris pour l'execution de ce deſſein.

Quand le célébre M. Deſcartes bâtit ſon Syſtême du Monde, par l'ingenieuſe hypotheſe de ſes tourbillons; pour écarter tout ſoupçon injurieux à ſa foi, il commença par déclarer qu'il croyoit indubitablement, que le Monde avoit été créé de la maniere que le rapporte l'Ecriture ſainte; & que tout ce qu'il alloit ſuppoſer, ne devoit être pris, que

comme une fiction de ſon eſprit, par laquelle il chercheroit dans un Monde hypothetique & imaginaire, à découvrir les cauſes de tout ce qui ſe preſente à nos yeux dans le Monde réel.

Il s'en faut bien que le Poëte Anglois, ait imité en cela la prudente diſcretion du Philoſophe François. Bien loin d'avertir qu'il fait profeſſion de croire toutes les verités du Chriſtianiſme, & que s'il traite particulierement des devoirs que preſcrit la loi de la nature, ce n'eſt pas qu'il veüille reſtraindre, & borner à la ſeule pratique de ces devoirs naturels, toutes les obligations de l'homme, depuis l'établiſſement de la loi de grace. Bien loin, dis-je, que M. Pope uſe d'une précautiou ſi néceſſaire, pour mettre à couvert ſa foi, éviter le ſcandale, & ôter à ſon Lecteur tout ſoupçon d'un deſſein frauduleux, il fait tout le contraire.

Il ſoûtient comme Theſe ce qui n'eſt ſoûtenable au plus que comme Hypotheſe. Il preſcrit à l'homme d'à-préſent des devoirs tels qu'il les eût

pû preſcrire au premier homme, au cas que celui-ci n'eût jamais été élevé par la grace ſanctifiante, à un état ſurnaturel, & qu'il n'y eût jamais eu de peché originel.

Par-là M. Pope réaliſe, ainſi que font tous les Déiſtes, ce qu'on appelle état de pure nature. Et au lieu que les Catholiques ne regardent cet état que comme purement poſſible, M. Pope le regarde comme exiſtant, & en fait le ſyſtême du Créateur, par rapport à l'homme, tel qu'il naît à préſent. De-là plus de révélation, ni d'évangile, qui nous oblige aujourd'hui de pratiquer une Religion differente de ce que M. Pope appelle la Religion naturelle.

Voilà comment la doctrine de M. Pope, qui ne devroit tendre qu'à préparer l'eſprit & le cœur de l'homme à la Religion Chrétienne, aboutit uniquement à former des Déiſtes, & à donner à cette ſecte impie de nouveaux Proſelytes. C'eſt ce qui va paroître clairement par la maniere dont notre Auteur s'y prend, pour donner vogue à ſon ſyſtême de la Religion naturelle.

La Religion naturelle comprend deux choſes, la foi, & la Morale. C'eſt à ces deux Articles que je me borne, pour faire voir combien le Livre de M. Pope eſt pernicieux tant à la foi, qu'à la Morale chrétienne.

M. Pope réduit ſur le premier Article tous les devoirs de l'homme par rapport à Dieu, à une créance vague, générale & toute Philoſophique, qui n'a pour fondement, & pour objet, que ce que la raiſon fait appercevoir, & comprendre à chaque particulier, touchant l'exiſtence, la nature, & les attributs de l'Etre ſouverain.

Du reſte cette foi, que le Poëte appelle naturelle, n'a rien de commun avec la foi chrétienne. Celle-ci eſt toute divine, & celle-là toute humaine. Celle-ci n'a pour objet que ce qui eſt marqué au ſceau de l'autorité divine. Celle-là, que ce qui eſt marqué au coin de la raiſon. Celle-ci croit en Dieu Auteur de la grace; & celle-là ne croit point de grace, * diſtinguée du bienfait de la

* Voyez pag. 30.

création de notre nature. La premiere se feroit un crime de ne pas croire les mysteres les plus incomprehensibles, si-tôtqu'on a vû qu'ils ont été revelés. La seconde, malgré les preuves les plus convaincantes de la révelation, ne croit pas qu'il y ait rien de révelé de tout ce qui paroît incomprehensible. La premiere engage indispensablement à des actes surnaturels, & posititivement ordonnés : la seconde à des hommages naturels, & tout arbitraires, l'égard de l'Etre souverain. La foi chretienne, du moins au sens des Catholiques, s'assujettit à une seule maniere de croire, & déteste toutes les autres, comme contraires à la doctrine de Jesus-Christ. Et la foi naturelle, au sens du Docteur de l'homme,* regarde comme indifferentes à la Religion *les differentes manieres de croire*. Enfin la foi chrétienne captive l'entendement, & l'assujettit au joug de l'obéïssance à Jesus-Christ, & à son Eglise, & la foi naturelle, ** selon M. Pope, te-

* Pag. 74.
** Pag. 103.

garde comme indigne d'un homme de bien, de ſuivre *une route particuliere*, & de ſe rendre *eſclave d'aucune ſecte.*

Tout culte public, tout ſacrifice, & tout miniſtere chrétien lui paroît inutile, ou même ſuperſtitieux. Pour tout Temple, elle ſe contenteroit *d'une Forêt retentiſſante, où tous les Etres à qui Dieu a donné les organnes de la voix, chantaſſent les loüanges de ce Pere commun**. Il faut avoüer que cette foi naturelle doit être au goût des Deiſtes modernes; & qu'en particulier l'Auteur du *Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde*, ne pourroit guéres méconnoître ſes principes dans ceux de notre Poëte.

Mais il s'en faut bien que les Chrétiens de toutes les communions ayent le même ſujet d'applaudir à cet Auteur. Non qu'il déclare ouvertement la guerre à aucune Religion en particulier, au contraire, ſa diſcretion les ménage toutes également Catholiques & Proteſtans, tous ſont

* Ep. 3. pag. 6.

l'objet de ſon zele, tous ont part à ſes éloges. Sa charité embraſſe tous les partis, quoique diviſés entre eux, comme s'il ſe propoſoit de les réünir tous dans l'unité d'une même foi. Il évite avec ſoin de heurter de front les ſentimens particuliers qui ſont la matiere de leurs conteſtations. Il ne fait un crime à perſonne, des doctrines contradictoirement oppoſées, qui ſe ſoûtiennent parmi les Chrétiens. Enfin il fait paroître une neutralité ſi exacte, ſi éloignée de partialité, d'interêt & de prévention, que tous, ce ſemble, devroient lui abandonner avec confiance leurs interêts. En un mot, tous ont raiſon ſelon lui, & tous ont néanmoins tort. Tous ont raiſon, en ce qu'ils conviennent dans ce point, que M. Pope fait regarder comme le ſeul capital, & eſſentiel de la foi; ſçavoir de croire en Dieu; tous ont tort, en ce qu'ils diſputent comme des fous, ſur des matieres incomprehenſibles à l'eſprit humain, & qu'ils ſe font mutuellement la guerre ſur *les differentes manieres de croire.* Choſes, que ſelon cet Auteur,

on pourroit *laisser* comme indifferentes à la foi.

Voilà le tour que prend cet habile négociateur, pour faire une paix générale, & réunir tous les esprits dans la même créance. *Laissons* (dit-il, pag. 74.) *les faux zelés disputer sur les differentes manieres de croire.* Il déclame avec le même zele (page 30) contre *les subtils scolastiques*, qui *du tranchant le plus téméraire séparent adroitement la grace de la vertu ; prétendus beaux esprits, qui comme des fous, se font la guerre sur un mot, qu'aussi souvent, que généralement ils n'entendent pas, ou entendent de la même maniere, pour le fond. L'homme de bien.* dit-il ailleurs, (page 103) *n'est esclave d'aucune secte. Il ne prend point une route particuliere. Il s'éleve par l'inspection de la nature au Dieu de la nature. Il n'abandonne jamais cette chaîne qui lie le grand systême, qui joint le ciel & la terre, le mortel & le divin.*

Il ne faut qu'un peu d'attention, pour voir où tendent ces Propositions scandaleuses. Car enfin, quel est cet homme que M. Pope pré-

tend instruire de ses devoirs naturels ? Est ce un homme d'une autre espece que nous, & qui ne doive avoir aucun rapport à la foi Chrétienne; ou est-ce un homme obligé comme nous de se soumettre à cette foi ? Si c'est un homme purement possible, & de l'invention du Poëte, c'étoit bien la peine de faire un Livre, pour l'instruction d'un homme qui ne le lira certainement jamais, & de lui parler, comme fait l'Auteur, des disputes qui divisent aujourd'hui le monde Chrétien. Mais si c'est un homme obligé comme nous de croire à l'Evangile, avec quelle prudence, & en quelle conscience peut on lui prêcher une foi qui exclut la fai chrétienne, & qui doit lui faire regarder de même œil le Christianisme & l'Idolâtrie ?

Si ce disciple du Docteur de l'homme, s'en tient aux belles & édifiantes leçons que lui donne M. Pope quelle sera sa foi ? Il ne sera ni Athée, ni Idolâtre, j'en conviens. Mais à cela près, pourra-t-il devenir Chrétien ? O non. Car ce seroit suivre une *route particuliere*, & s'écarter de la route générale de la *foi naturelle*, qui

n'a pour objet que le Dieu de la nature. Ainsi le Dieu de la grace, & de la vertu surnaturelle doit toujours être pour lui un Dieu étranger. Le saint Mystere de la Trinité sera regardé comme une de ces *differentes manieres de croire* en Dieu, que la nature n'apprend point, & que par consequent il croira devoir abandonner aux faux zelés, comme une matiere qui n'est digne que de leurs disputes.

Voila à quoi aboutit la foi naturelle, cette foi que M. Pope exalte avec tant d'emphase; cette foi qu'il nous propose comme la seule digne d'un *homme de bien.* Mais ne nous y trompons pas, les prétendus gens de bien qui n'auroient d'autre foi que celle-là, ne seroient rien moins que des ennemis publics, dans la societé des Chrétiens, puisqu'ils se feroient un jeu d'en violer les liens les plus sacrés; je veux dire les sermens les plus solemnels qu'ayent les Chrétiens pour se donner des assûrances récíproques de fidelité dans leurs Traités. Quel scrupule se feroiént nos

prétendus gens de bien, de jurer à faux, quand l'autorité du Magistrat leur feroit prêter serment sur les saints Evangiles, eux qui ne reconnoîtroient ni la Divinité, ni peut-être la vérité de ces Evangiles! Ceci est une chose qui interesse non seulement la Religion, mais encore le gouvernement de l'état.

Veut-on que malgré tout celà M. Pope n'ait eu qu'une intention droite, & qu'il n'ait nullement fait attention, ni aux Commentaires qui se présentent si naturellement à faire, ni aux conclusions qui suivent nécessairement des leçons qu'il donne à l'homme? Hé bien j'y consens. Et en effet, comment se persuader que le noir projet de renverser la foi chrétienne, puisse entrer dans l'ame d'un Sçavant, qui fait, dit-on, profession de la foi Catholique. Mais s'il l'avoit couçû, ce noir projet, qu'auroit-il fait de pire que ce qu'il fait, avec toute la bonne intention que je lui suppose?

Mettons à la place de M. Pope quelqu'un, si vous le voulez, tout

different de lui, qui ait tout le mérite de celui dont M. Pope nous fait ce portrait (page 72) que ce soit *un esprit consacré à l'étude, une ame généreuse, un ami des Dieux, ou un ami de l'homme; un Poëte, un bon Citoyen, qui s'éleve pour rétablir la foi & la morale que la nature a premierement donnée.* C'est-à-dire, pour exprimer la chose par son vrai nom, qui, comme un autre Tindal* leve l'étendart du Déisme & de l'incrédulité, qui comme un Poëte impie (Lucrece.) puisse dire: *& arctis Religionum animos nodis exolvere pergo.* Un homme de ce caractere seroit-il assez mal-habile, pour attaquer ouvertement la Révelation? Non sans doute. Il se décrieroit tout d'un coup, & à pure perte, dès sa premiere démarche. On se révolte généralement contre les Ouvrages où l'impieté paroît à découvert, & il n'arrive gueres qu'on s'y laisse tromper. Que pourroit-il donc faire de

* Auteur du Christianisme aussi ancien que le monde.

plus favorable à ſon deſſein pernicieux, qu'il voudroit cacher, que de bâtir, en Philoſophe, un ſyſtême général de Religion, où la Révelation n'entreroit pour rien, & où elle ſeroit regardée comme non avenuë. En habile Général, il feroit beaucoup de fauſſes attaques, pour faire prendre le change, & pour empêcher qu'on ne s'apperçût de la véritable. Là il feroit ſemblant de n'en vouloir qu'à Platon *, & ici qu'aux Métaphyſiciens de l'Ecole. Par tout il rejetteroit avec mépris les ſentimens des ſages de l'Antiquité, dès-là qu'ils ſe trouveroient conformes à ce qu'enſeigne la Révelation. Tantôt il s'efforcerot de faire paroître la foi chrétienne en contradiction avec la raiſon ; comme ſi l'on ne pouvoit embraſſer l'une, ſans renoncer abſolument à l'autre. Tantôt il avanceroit adroitement les principes, dont il voudroit inſpirer à chacun de tirer les conſequences. Il diſſiperoit ** la

* Voyez pag. 27.

** Pag. 30.

crainte des peines de l'Enfer, dont l'Evangile menace les pecheurs. Il flatteroit la raiſon, & l'amour propre de l'homme fier & orgueilleux; en lui propoſant une Religion qui ne l'obligeroit à croire que ce qu'il concevroit, & qui lui permettroit de tenir pour faux ce qu'il ne concevroit pas. Cette *ame généreuſe*, cet *ami de l'homme*, ne manqueroit pas d'affranchir l'homme de toute obligation gênante, en lui preſcrivant pour toute Religion d'aimer Dieu & le prochain. A l'égard des devoirs particuliers qu'exige cet amour, & qui ſont déterminés & commandés par la Loi chrétienne; il les abandonneroit charitablement à la diſcretion d'un chacun.

On ne peut nier que ce ne ſoit là le ſyſtême impie d'un Déiſte incrédule à la Révelation, & ennemi de l'Evangile de Jeſus-Chriſt. Mais ce ſyſtême de Religion, tout impie qu'il eſt, n'eſt-ce pas le même, tant pour le fond, que pour la maniere

* Pag. 68.

dont il eſt propoſé, que celui que propoſe aujourd'hui M, Pope, ſous le nom de la Révelation, & par conſequent à l'homme obligé de ſe ſoûmettre à la foi chrétienne?

Je laiſſe à part l'intention perſonnelle de M. Pope, que je ſuppoſe avoir été bonne, & toute differente de celle du Déiſte de l'hypotheſe précedente. Je m'attache uniquement au ſens que preſente le Livre même, & je reviens aux Propoſitions citées ci-deſſus. Quels ſont *ces faux zelés*, qui diſputent ſur les differentes manieres de croire, & aux diſputes deſquels M. Pope ne veut pas qu'on prenne part. Il eſt bien évident que *les differentes manieres de croire*, en tant qu'elles ſont oppoſées à cette foi naturelle, que veut établir l'Auteur, ſont les differens dogmes de la foi chrétienne. qui font la matiere des Controverſes entre les differentes Communions qui partagent le Chriſtianiſme. Ainſi *les faux zelés*, ſelon la penſée du Poëte, ne ſont autres que les Chrétiens, qui regardant la raiſon comme un guide in-

ſuffiſant, pour conduire l'homme en matiere de Religion : & convaincus d'ailleurs, par des preuves que la raiſon la plus éclairée ne peut récuſer, que Dieu a daigné parler aux hommes, tant par les Prophetes, que par ſon propre Fils, s'abandonnent à la direction de la Révelation, qu'ils diſent être contenuë dans les Livres ſaints.

Ces ſubtils Scholaſtiques, qui, du tranchant le plus témeraire, ſéparent adroitement la grace de la vertu, ce ſeront tous les Theologiens des differentes communions chrétiennes, qui diſtinguent les vertus civiles, ou purement morales, que l'homme pourroit acquérir, & pratiquer par ſes propres forces, en faiſant un bon uſage de ſa raiſon, d'avec les vertus ſurnaturelles & chrétiennes, qui ſont néceſſaires à l'homme dans l'état préſent, pour arriver à la fin, & à la beatitude qui lui ſont propoſées.

Ces Theologiens en effet n'ont garde de confondre ces deux eſpeces de vertus, ni les forces propres de la nature, avec celles qui ne peuvent

venir que de la grace ſurnaturelle du Rédempteur. Voilà ce qui paroît ici à M. Pope une vaine ſubtilité; parce qu'en effet une nature, telle que M. Pope veut que ſoit la nature humaine, c'eſt-à-dire, qui ne ſeroit point corrompuë par le peché, n'auroit pas beſoin d'être guérie & fortifiée par la grace d'un Sauveur.

Ce que M. Pope traite de folie dans ces mêmes Theologiens; c'eſt l'ardeur avec laquelle ils diſputent entr'eux du véritable ſens des paroles de l'Ecriture ſainte. En effet l'obſcurité de l'Ecriture ſainte, jointe à celle des myſteres incomprehenſibles qu'elle nous propoſe, la rendent aſſez ſouvent ſuſceptible de differens ſens, entre leſquels chaque communion en choiſit un, auquel elle s'attache, & qu'elle défend, comme un article particulier de ſa foi.

Si ces Theologiens n'étoient pas plus perſuadés de la vérité & de la divinité des Saintes Ecritures, que le ſont les défenſeurs de la Religion naturelle, ou que comme eux ils jugeaſſent indifferentes *les differentes*

manieres

manieres de croire, qui font le sujet de leurs contestations ; ils auroient en effet grand tort de disputer, comme ils font, mais tous regardent, ou doivent du moins regarder comme essentiels à la vraie foi, & au salut, les articles sur lesquels ils disputent. Tous conviennent que les Mysteres sont proposés pour être crus indispensablement, & non pour être compris : & que l'impossibilité de les comprendre, ne seroit pas aux yeux de l'Etre souverain, qui a daigné nous les reveler, une excuse de ne les avoir pas crus.

Pour ce qui est des déffenseurs modernes de la foi naturelle; ils ne prennent pas plus de part aux disputes qui divisent les Chrétiens, touchant le vrai sens de l'Ecriture Sainte, que les Chrétiens en prennent aux disputes des Musulmans, touchant le vrai sens de l'Alcoran. Ce n'est pas que quelques-uns d'eux ne regardent l'Ecriture Sainte, quant aux préceptes moraux qu'elle contient, comme une seconde publication de la Loi naturelle. Mais, tous conviennent à n'en

rien admettre, comme émané de Dieu, par voye de révélation. Tous ſoutiennent que la ſeule raiſon ſuffit à l'homme pour ſe ſauver. Ennemis d'autant plus dangereux du Chriſtianiſme, que même dans les ouvrages où il ſappent les fondemens de la foi, & de la Morale Chrétienne, ils paroiſſent du premier abord, n'avoir que des vûës louables. De-là vient que des Lecteurs peu éclairés, ou peu en garde contre les piéges qu'on tend à leur foi, prennent ſouvent ces incrédules pour ce qu'ils affectent de paroître, c'eſt-à-dire pour des Ecrivains animés d'un vrai zéle, pour de bons Citoiens, pour de généreux défenſeurs des droits, & des libertés naturelles de l'homme. C'eſt par des ſtratagêmes, & des artifices de cette ſorte, que cette ſecte impie a déja fait en Angleterre des progrès qui font gémir tous ceux à qui il reſte quelque attachement au Chriſtianiſme. C'eſt auſſi par là qu'elle s'eſt peut être déja introduite juſques dans la capitale de ce Royaume très-Chrétien, du moins a-t-on lieu de le crain-

dre, si l'on en juge par les livres impies, qui sont apportés de là jusques dans cette Province.

Si M. Pope dans les propositions citées ci-dessus ne parle pas si ouvertement que le fait l'Auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde*: il est toujours vrai que le plan de Religion naturelle que l'un & l'autre établit, est la même pour le fond. Voudroit-on trouver le premier excusable, pour n'avoir dit qu'en vers ce que l'autre a dit en Prose? Ce sont les mêmes principes avancez, ou du moins insinuez. C'est le même poison de Doctrine. Celui du Poëte doit-il paroître moins dangereux, parcequ'il est plus subtil, & mieux déguisé?

Dire que *l'homme de bien n'est esclave d'aucune secte: qu'il ne suit point une route particuliere qu'il s'éleve par l'inspection de la nature au Dieu de la nature*: que l'on peut *laisser aux faux zélés les differentes manieres de croire*, n'est ce pas dire, comme le Docteur Tindal, que la raison seule suffit, pour nous conduire au salut, & qu'on peut

être homme de bien, c'eſt-à-dire vertueux autant qu'il faut pour être ſauvé, ſans entrer dans aucune ſociété Chrétienne ? N'eſt ce pas dire en un mot qu'il vaut mieux ſe contenter d'être Déïſte, que de faire profeſſion d'être Chrétien.

Que le livre de M. Pope tombe entre les mains d'un eſprit qui ait du penchant à la nouveauté, & au libertinage en matiere de créance, avec quelle joye ſecrete, & quelle avidité, ne ſaiſira-t il pas cette doctrine : que *l'homme de bien ne ſe rend éſclave d'aucune ſecte*, qu'il ne prend point une *route particuliere*, *qu'il s'éleve par l'inſpection de la nature au Dieu de la nature* ? Ce Lecteur ſoutenu par l'authorité de *l'ami de l'homme*, reſiſtera-t-il au penchant qu'il a, pour devenir de ces prétendus gens de bien qui portent l'incredulité juſqu'à méconnoître entierement l'auteur de la grace, & qui ne ſont ennemis de la vraie religion, que parce qu'elle ſe déclare ennemie de leurs paſſions, & de leurs déſordres. Eſprits fiers de la pétenduë ſuperiorité de leur rai-

ſon, qui dédaignent de penſer comme le reſte des hommes, qui vivent parmi les Chrétiens, ſans jamais donner aucune marque de Chriſtianiſme, ſi ce n'eſt lorſque par un Tolérantiſme lâche & honteux, ils feignent d'être ce qu'ils ne ſont pas, & qu'ils adorent en public, ce qu'ils déteſtent dans le cœur, ſe rendant par là eſclaves de toutes les ſectes, ſans être attachez de cœur & d'eſprit a aucune religion.

Juſqu'ici j'ai tâché de développer le ſyſtême de M. Pope, touchant la religion naturelle, en le conſiderant par rapport à la foi. Il me reſte encore à le conſiderer par rapport à la Morale. C'eſt ce que je me propoſe de faire dans une ſeconde Lettre, que j'aurai l'honneur de vous écrire à ce ſujet; à moins qu'après avoir lû cette premiere, vous ne vous trouviez aſſez détrompé de l'idée qu'on a voulu vous donner du livre de M. Pope, pour me tenir quite de la ſeconde. J'ai l'honneur d'être avec un très profond reſpect.

MONSIEUR &c.

ARTICLE XXVII.

HISTOIRE DE L'EGLISE Gallicane &c. par le P. Jacques Longueval de la C. de J. Tome VIII. Depuis l'an 1086. *jusqu'à l'an* 1137. *A Paris chez François Montalant, Quai des Augustins; Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur du Roi; Hippolite-Louis Guerin, ruë S. Jacques, Rollin fils, Quai des Augustins.* 1734. in-4°. *Pages* 644.

CE dernier volume du P. Longueval, autant pour le moins qu'aucun des précédens, a de quoi contenter la curiosité des Lecteurs, & édifier leur pieté, par tout ce qui peut intéresser dans une Histoire, & une Histoire de l'Eglise. La multitude, la varieté, la grandeur des évenemens, tout instruit un Lecteur attentif, que la raison éclaire, & que guide la Religion. Des schismes, des héresies, des scandales; (il faut qu'il y en ait, le Seigneur l'a prédit,

mais il y a préparé le remède ;) des Pasteurs également pieux, sçavans, zelés, défenseurs intrépides de la vérité du Dogme, de la pureté de la Morale, des droits de l'Eglise ; des Maîtres habiles, des Docteurs célébres ; des Evêques comparables aux premiers Prédicateurs de l'Evangile ; de grands crimes, de grands désordres, & des vertus plus éclatantes encore, plus singulieres au moins, & plus rares ; des pecheurs fameux, d'illustres Pénitens, le triomphe de la grace, l'admiration de tous les siecles, la condamnation & le reproche éternel de la lâcheté & du libertinage ; les exemples les plus édifiants dans tous les Etats, & jusque sur le Trône ; la vie réguliere & canoniale dans un nouveau lustre : l'Ordre Monastique dans son plus grand éclat, la saine Doctrine défenduë dans une multitude de Conciles, & par de sçavans Ecrivains ; la sainte tradition perpétuée, & confirmée dans les monuments du demi siecle qui fait la matiere de ce Volume. Tel est en peu de mots le précis de cet Ouvra-

ge, où l'Auteur paroît s'être perfectioné, en avançant dans sa carriere.

Les recherches y sont curieuses, le choix communément judicieux, l'exactitude portée jusqu'à remarquer dans des Ecrivains célebres les fautes, même légeres, qui leur ont échappé; la narration simple, coulante, bien digérée, les faits bien arrangés, le style aisé, naturel; les réfléxions sensée, mais peut-être encore trop communes, trop faciles, pour qu'il fut nécessaire de les suggérer aux Lecteurs, qui n'aiment pas qu'on se défie si fort de leur jugement, & de leur attention en lisant, & qui croyent pouvoir penser tout seuls, sans un pareil secours.

Entrons dans quelque détail. Didier Abbé du Mont-Cassin, l'un de ceux que Grégoire VII. avoit désignés en mourant, pour lui succéder, fut élevé sur la Chaire de S. Pierre, malgré les oppositions & la jalousie de Hugues Archevêque de Lyon & du Cardinal Richard, Abbé de S. Victor de Marseille. Après des dé-

lais longs & ſincéres, il reprit à Capoüe les ornemens Pontificaux le Dimanche des Rameaux 21. de Mars 1087. Il les avoit quittés quatre jours après ſon élection faite à Rome le 24. de Mai, jour de la Pentecôte de l'année précédente, & s'étoit retiré au Mont-Caſſin, perſiſtant conſtamment dans ſon refus. Au mois d'Août 1087. il tint un Concile à Capoüe où il excommunia l'Archevêque Hugues, & le Cardinal Richard. Ce fut le ſeul fruit que recueillirent de leurs intrigues ces deux ambitieux Prélats. Didier avoit pris le nom de Victor III. Il mourut au Mont-Caſſin le 16. de Septembre de la même année.

Otton Evêque d'Oſtie fut élû à ſa place. Il étoit François, natif de Châtillon ſur Marne, & avoit été Chanoine de Reims, & Moine à Cluni. Il prit le nom d'Urbain II.

La mort de Guillaume le Conquérant, arrivée le 9. de Septembre 1087. dans ſa ſoixantiéme année, eſt un de ces événemens frappans que nous avons annoncés. Ce Prince, qui

étoit fort gros, etant au lit pour quelque incommodité, le Roi Philippe I. dit en raillant, que le Duc de Normandie étoit long-tems en couches. Cette plaisanterie, qui divertit les Courtisans, couta cher au Roi & à ses Sujets. Guillaume l'ayant apprise, dit en jurant : *par la Résurrection, & par la splendeur de Dieu*, (c'étoit son jurement ordinaire lorsqu'il étoit en colere :) *quand je releverai, j'irai offrir au Roi de France cent mille chandelles.* Il tint parole. Car étant entré sur les terres de Philippe, il ravagea les moissons & les vignobles, faisant mettre le feu par tout. La Ville de Mante fut réduite en cendres, & en particulier, l'Eglise de Notre-Dame. Deux Reclus, & une femme Recluse, furent brûlés dans leurs Cellules. Guillaume jouissoit avec plaisir de ce funeste spectacle, & animoit ses gens à entretenir le feu. C'étoit là que la justice divine l'attendoit. Il se sentit frappé, se fit porter à Roüen, où ses Médecins Gillebert Evêque de Lisieux, & Gontart Abbé de Jumiéges, lui annoncerent

qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre. Alors il entra dans de grands sentimens de pénitence. Il se confessa, reçût le S. Viatique, fit son Testament, par lequel il légua ses trésors aux Eglises, & aux Monasteres. Il fit donner une grosse somme au Clergé de Mante pour rebâtir les Eglises; il accorda la liberté à tous les prisonniers, même à son frere Odon Evêque de Bayeux, qu'il avoit juré de ne jamais délivrer.

De si saintes dispositions ne pouvoient le calmer. Il fit une confession publique des péchés de sa vie passée, surtout depuis la conquête d'Angleterre. *Dès-l'enfance*, disoit-il, *j'ai été nourri dans la guerre, j'ai versé beaucoup de sang; il m'est impossible de faire le dénombrement de tous les péchés dont je me vois obligé d'aller rendre compte à Dieu.* Sa derniere expédition surtout lui causoit de terribles alarmes. Puis s'adressant aux Prélats qui l'environnoient; *Je vous conjure instamment*, ajoûta-t'il, *de prier Dieu qu'il m'accorde le pardon de tant de péchés. J'ordonne qu'on di-*

ſtribuë mes tréſors aux pauvres & aux Egliſes, pour réparer mes injuſtices & mes violences. Enſuite, pour animer ſa confiance, *n'oubliés pas*, dit-il aux Evêques & aux Abbés, *avec quelle tendreſſe je vous ai aimés, & avec quel zéle j'ai pris votre défenſe. Je n'ai jamais violé les droits de l'Egliſe notre mere: j'ai toujours déteſté la ſimonie, j'ai donné le gouvernement des Egliſes & des Monaſteres à ceux que j'ai cru les plus dignes.* Il comptoit les fondations qu'il avoit ou faites, ou approuvées, ou procurées, & les biens dont il avoit enrichi les Egliſes.

A peine Guillaume eut-il les yeux fermées, que tous les Seigneurs qui étoient à la Cour, diſparurent, & les Officiers du Palais ne ſongerent qu'à piller. Son corps demeura preſque nud, ſans que perſonne s'empréſſât de lui rendre les derniers devoirs. Enfin il fut conduit à Caën. Mais comme on alloit l'enterrer, un Bourgeois de la Ville nommé Aſcelin s'y oppoſa, diſant que le terrein lui appartenoit. Pour lever l'oppoſition, il falut donner à cet homme

soixante sols, & lui promettre autant de terre que le Duc de Normandie en avoit usurpé sur son pere. La fosse se trouva trop petite, le cercueil enfoncé par force, se rompit, le cadavre creva, & remplit l'Eglise d'une infection insuportable. Tel fut le sort de ce Conquérant, qui ne trouva pas après sa mort assez de terre pour y être inhumé !

Le Roi Philippe qui avoit si longtems scandalisé la France & l'Eglise par son mariage adultere avec Bertrade fille de Simon Comte de Montfort, & troisiéme femme de Foulques Rechin Comte d'Anjou, qui l'avoit épousée du vivant des deux premieres, ne donna pas des marques moins éclatantes de repentir sur la fin de ses jours. *Il vouloit même*, dit le P. Longueval, *embrasser l'état Monastique*, pour expier ses péchés. Il est vrai qu'il paroît par une Lettre de Hugues de Clugni, que Philippe avoit demandé à ce Saint Abbé, s'il y avoit quelque exemple d'un Roi qui se fût fait Moine. Hugues, qui lui allégue celui de S. Gontram Roi

de France, se trompe, comme le P. Longueval l'a fait voir ailleurs. Hugues Archidiacre d'Huntington n'a pas été mieux informé, lorsqu'il a écrit qu'effectivement Philippe se fit Moine: *Ad finem monachatus est.*

Ce Roi mourut à Melun le 28. Juillet 1108. dans la cinquante septiéme anné de son âge, & la 48. de son regne. Son corps fut porté en grande pompe à S. Benoît sur Loire, où il avoit choisi sa sépulture, se croyant indigne d'être enterré à S. Denys avec ses predécesseurs. Bertrade, l'objet de sa passion criminelle, se convertit aussi; & touchée de la vie édifiante des Religieuses de Fontevraud, elle bâtit le Monastere de Hautebruiere, dans une terre de ce nom, qui étoit de sa dot. Elle y prit l'habit, & son exemple y attira un grand nombre de filles de qualité. On y voit encore dans le Chœur, le Tombeau de cette Reine.

Les deux Empereurs Henri IV. & Henri V. firent à l'Eglise des maux encore plus grands que les scandales dont nous venons de parler. Leur

opiniâtreté dans le Schiſme au ſujet des inveſtitures, la perſécution qu'ils exercerent contre le Saint Siége & les Catholiques, & toutes les ſuites de cette affaire ne ſont rapportées dans cette Hiſtoire, qu'autant qu'elles intéreſſent l'Egliſe Gallicane, & que la liaiſon des faits le demande: elles ne laiſſent pas d'y occuper une aſſez grande place.

Au milieu de tant de déſordres, la France avoit alors dans tous les états de l'Ordre Eccleſiaſtique, (& peut-être n'en eut-elle jamais davantage,) une multitude d'hommes illuſtres, qui l'édifierent par d'éminentes vertus, qui l'éclairerent par leur ſcience, & qui s'oppoſerent avec zéle à la contagion des erreurs & des vices.

Entre les Evêques de ce tems, diſtingués par leur piété, on compte le Bienheureux Odon, ou Odard, Evêque de Cambrai, le B. Hildebert, d'abord Evêque du Mans, puis Archevêque de Tours, le B. Jean Evêque de Téroüane, S. Godefroi Evêque d'Amiens, S. Bertrand de Comminges, S. Hugues Evêque de

Grenoble &c. Mais aucun ne ſe rendit plus illuſtre que le ſçavant Yves de Chartres, l'une des plus grandes lumieres de ſon ſiécle. Il étoit Abbé des Chanoines de S. Quentin de Beauvais, lors qu'en 1090. il fut élû par le Clergé & le peuple de Chartres, à la place de Godefroi, cité pour pluſieurs crimes à Rome, où il ſe dépoſa lui-même. On ne pouvoit faire un choix plus convenable pour réparer le ſcandale qu'avoit cauſé ſon prédéceſſeur. Yves par ſon érudition, par ſa piété, par ſon zéle, donna un nouveau luſtre à l'Egliſe de France. La fermeté qu'il témoigna en toute occaſion à maintenir la diſcipline, & l'obſervation de la Loi de Dieu, ſon courage à réſiſter aux puiſſances, éclaterent ſur-tout dans l'affaire du mariage du Roi Philippe avec Bertrade. Les careſſes, les menaces, la perte de ſes biens & de ſa liberté, rien ne fut capable d'ébranler ſa conſtance. Les Lettres qu'il écrivit ſur ce ſujet aux Evêques, au Pape, au Roi même, ſont des modeles de la vigueur Epiſcopale,

& sa conduite, un exemple souvent nécessaire, & rarement imité. Saint Anselme de Cantorbery, & S. Norbert de Magdebourg n'appartiennent pas à l'Eglise de France par leur Episcopat. Mais ils lui firent tant d'honneur, l'un par sa doctrine, l'autre par son zéle, tous deux par les fruits de sainteté qu'ils y produisirent, qu'ils méritoient bien de tenir un rang distingué dans cette Histoire.

On peut encore compter parmi ces grands hommes. « Le célébre Lan-
„ franc mort l'an 1089. après avoir
„ été successivement la gloire de l'I-
„ talie, de la France & de l'Angleter-
„ re. Il fit servir son érudition à la dé-
„ fense de la Religion, & son autorité
„ au maintien de la discipline. Ses
„ principaux Ouvrages sont un com-
„ mentaire sur les Epîtres de S. Paul,
„ un Traité de l'Eucharistie, contre
„ Bérenger, un Récueil de Lettres,
„ des Status Monastiques, un Traité
„ sur le secret de la Confession. „

Anselme étant encore Abbé du Bec, fut sollicité par Hugues Comte

de Chester de passer en Angleterre. Le S. Abbé s'en défendit long-tems ; il avoit un préssentiment de ce qui devoit lui arriver ; mais enfin il se rendit. Guillaume le Roux, fils du Conquérant, voulant profiter des revenus des Evêchés vacans, laissoit le siége de Cantorbery depuis quatre ans sans le remplir. Anselme étant arrivé, les Evêques & les Seigneurs qui se trouvoient à la Cour, pour la Fête de Noël, prierent le Roi de permettre qu'on fit des prieres pour obtenir un Archevêque de Cantorbery. Guillaume y consentit avec peine ; il craignoit qu'elles ne fussent trop efficaces. Anselme fut chargé de les composer. Le Saint travailloit pour lui, contre son intention. Un Courtisan disant au Roi qu'Anselme ne désiroit rien sur la terre, qu'il n'aimoit que Dieu. *Quoi* répondit le Roi en riant, *il ne voudroit pas même l'Archevêché de Cantorbery?* Le Courtisan répondit qu'il le croyoit ainsi. *Et moi*, repliqua le Roi, *je suis persuadé qu'il y courroit avec empressement.* " Mais par le S. Voult de

„ Luques, (c'étoit ſa maniere de „ jurer,) *per Sanctum Vultum de* „ *Luca*, ni lui, ni aucun autre ne „ l'obtiendra, & il n'y aura point „ d'autre Archevêque que moi. „ *Le S. Voult de Luques*, dit le P. Longueval, eſt un Crucifix révéré en cette Ville, qu'on croit avoir été fait par Nicodême. Il fut apporté en Italie, au commencement du VIII. ſiécle, & il a opéré un grand nombre de Miracles. Le Chriſt y eſt tout habillé, comme on le voit en pluſieurs anciens Crucifix, que le Peuple, par cette raiſon, nomme *S. Godelu*, ou *Vaudelu*, par corruption, pour *Saint Voult de Luques*.

A peine le Roi eut-il proferé ce ſerment, qu'il tomba malade. Quand on le vit frappé de la crainte des jugemens de Dieu, on lui ſuggéra de donner des Paſteurs aux Egliſes vacantes, & ſurtout à celle de Cantorbery, pour laquelle on lui propoſa Anſelme. Le Roi y conſentit, Mais il fallut faire violence au Saint, pour l'obliger à accepter cette dignité. “Sçavez-vous, dit-il, aux Evê-

„ ques & aux Seigneurs, ce que vous „ venez de faire? Vous attelez à une „ même charruë un taureau indompté, & une vieille brebis. Le „ taureau déchirera la brebis, qui „ pouvoit être utile en donnant de „ la laine, du lait & des agneaux. „ La charruë eſt l'Angleterre gouvernée par le Roi, & par l'Archevêque de Cantorbery. Le Roi „ a la férocité d'un jeune Taureau: „ pourquoi lui aſſociez-vous une „ vieielle Brebis comme moi? „ La conduite du Roy à l'égard du nouvel Archevêque, ſon impiété & ſes violences juſtifierent la parabole. Anſelme fut élû le premier Dimanche de Câréme 6. de Mars de l'année 1093, & ordonné le 4. de Décembre de la même année.

Norbert nâquit à Santen dans le Duché de Cleves, d'une famille diſtinguée par ſa Nobleſſe. Deſtiné à l'état Ecleſiaſtique, il vécut d'abord d'une maniere peu conforme à là ſainteté de cette vocation, premierement, à la Cour de Frederic Archeveque de Cologne, & enſuite à

celle de l'Empereur Henry, ne cherchant qu'à plaire au monde, magnifique dans ses habits & dans son train, aspirant aux premieres dignitez de l'Eglise. Sa conversion fut assez semblable à celle de saint Paul. Un jour qu'il étoit monté à cheval, il fut surpris d'un grand orage au milieu de la campagne. La foudre étant tombée près de lui, renversa le cheval & le Cavalier. Norbert fut une heure sans sentiment & sans mouvement : mais étant revenu à lui, il s'ecria comme Saul : *Seigneur, que voulez vous que je fasse?* Il retourna chez lui, quitta les habits de soye qu'il portoit, se revêtit d'un rude cilice, & se retira au Monastere de Sigébert, où il commença la vie pénitente qu'il pratiqua le reste de ses jours. Les travaux Apostoliques ausquels il se livra, eurent des succès d'autant plus éclatans, que la sainteté du Prédicateur accréditoit les vérités qu'il annonçoit. Barthelmi Evêque de Laon, auquel le Pape Callixte II. l'avoit recommandé, lui donna dans son Diocése un

lieu nommé *Premontré*. Le Saint y assembla quelques Disciples, & y établit l'Ordre Religieux qui en porte le nom. Il leur donna l'habit blanc qui étoit celui des Chanoines, & choisit la Regle de S. Augustin, dont ils firent profession le jour de Noël 1120, au nombre de 40. Clercs, & plusieurs Laïques, avec promesse de stabilité. Cet Institut s'étendit si rapidement, que trente ans après sa naissance, il y avoit au Chapitre général de Prémontré, près de cent Abbés de l'Ordre. L'Evêque de Laon en fonda seul jusqu'à cinq Monasteres dans son Diocése. Le saint Instituteur mourut à Magdebourg le 6. de Juin de l'année 1134. la 54e. de son âge.

L'Histoire de ce tems-là est féconde en semblables établissemens, la divine Providence préparant ces saints aziles à l'innocence & à la pénitence, contre la corruption du siécle, qui n'avoit pas encore éteint l'esprit de Religion, malgré les hérésies, les schismes, les désordres dont il fut infecté. Vers la fin de

l'onziéme ſiécle, une peſte qu'on nomma *le Feu ſacré* déſola pluſieurs de nos Provinces, & y fit périr beaucoup de monde. Dieu qui vouloit glorifier le grand S. Antoine, dont les Reliques avoient été apportées en France près d'un ſiécle auparavant, & placées proche de Vienne dans un lieu nommé la Motte, & depuis, *S. Antoine de Viennois*, voulut que les malades ne trouvaſſent point de remede plus efficace au mal qui les dévoroit, que dans l'interceſſion du ſaint Abbé. Ce fut ce qui donna commencement à l'Ordre de S. Antoine. Deux Segneurs de la Province, Gaſton & Gironde ſon fils, ſe conſacrerent eux & leurs biens au ſervice des perſonnes frappées de cette contagion. Ils s'aſſociérent quelques compagnons, & mirent ſur leurs habits la figure d'une potence, ou d'une bequille, pour marquer que par état ils étoient l'appui & le ſoutien des infirmes.

Le reſte pour le mois prochain.

ARTICLE XXVIII.

ESSAIS DE THEODICE'E SUR la bonté de Dieu, &c. Par M. Leibnitz. Voyez l'Article XIII. de Fevrier.

APrès la Préface & le Discours sur la Conformité de la Foy avec la Raison, qui sont des Préliminaires essentiels, & relatifs à ce qui doit suivre, M. Leibnitz entre dans le corps de l'Ouvrage divisé en trois Parties, dont la premiere est encore un dispositif, & comme l'établissement des Principes, d'où l'Auteur fait dépendre la résolution des difficultés de Bayle, qui sont son principal objet. Il réduit d'abord ces difficultés & leurs questions préparatoires à deux classes. Les unes regardent la liberté de l'homme, les autres l'origine du mal. Voici le précis de l'exposition qu'il en fait.

» La Liberté est combattuë, *dit-*
» *il*, par la détermination ou par
» la certitude quelle qu'elle soit:
» & cependant le Dogme commun
„ de

» de nos Philoſophes porte, que la » vérité des futurs contingens eſt » déterminée. La preſcience de » Dieu, *ajoûte-t-il*, rend auſſi tout » l'avenir certain & déterminé : » mais ſa Providence & ſa Préordi- » nation ſur laquelle la Preſcience » même paroît fondée, fait bien » plus ,,... Le concours ſeul ſemble rendre Dieu garand de tout le mal que la créature peut commettre ou éprouver. Il paroît indécent que Dieu concoure *indifféremment* au bien & au mal. " Outre » qu'il y a des Cartéſiens moder- » nes, qui prétendent que Dieu eſt » le ſeul auteur dont les Créatures » ne ſont que les organes purement » paſſifs, & M. Bayle n'appuye pas » peu là-deſſus.

Quand Dieu même ne concourreroit pas au mal, il eſt toujours vrai qu'il le permet. Et *quoiqu'on diſe dans le ſyſtême le plus mitigé, que Dieu a voulu ſauver tous les hommes*, & que dans les autres ſyſtêmes, on convienne que le Fils de Dieu s'eſt fait homme, & eſt mort pour

l'expiation du péché, " il demeure
„ toujours vrai que la Foy est un
„ don de Dieu, que nous sommes
„ morts à toutes les bonnes œu-
„ vres, qu'il faut qu'une grace pré-
„ venante excite notre volonté, &
„ que Dieu nous donne le vouloir
„ & le faire. Et soit que cela se fasse
„ par une grace efficace par elle-mê-
„ me, soit qu'il n'y ait qu'une gra-
„ ce suffisante, devenuë efficace par
„ les circonstances internes & exter-
„ nes; il faut toujours revenir à
„ dire, que Dieu est la derniere
„ raison du salut, de la grace, de
„ la foy & de l'élection en Jesus-
„ Christ. „

A ces difficultés générales, M. Leibnitz oppose son systême général du *meilleur*, qu'il explique ici & établit de son mieux. Il avertit dès l'entrée que son grand but est d'*éloigner les hommes des fausses idées, qui leur représentent Dieu comme un Prince absolu, usant d'un pouvoir despotique, peu propre & peu digne d'être aimé*. Mais à cet avertissement, nous nous croyons obligés d'en op-

poser un autre : C'est que par l'usage que nous avons des Livres des Protestans mitigés, & de tout ce qui s'appelle tolerans, Déïstes, beaux esprits, ausquels nos réfugiés en Hollande & ailleurs, ont donné le ton ; ces Messieurs fondent tous leurs nouveaux systêmes de Religion comme de Politique sur l'exclusion du *Pouvoir despotique* : qualification odieuse qu'on pourroit leur passer s'ils ne lui faisoient envelopper l'autorité légitime de la Monarchie, & la puissance suprême de la Divinité ; dépouillant l'une & l'autre de toute liberté, de toute élection arbitraire, & de toute dispensation de justice vindicative & autre. Ils nous recommandent beaucoup la bonté, la *bienfaisance*, la miséricorde de Dieu, & l'amour que nous lui devons. Dieu est infiniment bon, & nous devons l'aimer par-dessus toutes choses, cela n'est pas douteux. Mais Dieu est infiniment juste aussi, & l'Ecriture ne cesse de nous recommander une crainte salutaire : d'où résulte la *crainte filiale* ou l'*amour respectueux*,

par la conciliation effective des deux sentimens que nous devons à ces deux grands attributs.

M. Leibnitz en bon Géometre pose d'abord ses axiômes, 1o. *Que Dieu est la premiere raison des choses.* 2o. Que *l'entendement divin est la source des Essences.* 3o. Que *la volonté est l'origine des Existences*, &c. Rendons nous attentifs, voici le systême qui en résulte. *Cette suprême Sagesse*, dit-il, *jointe à une infinie Bonté, n'a pû manquer de choisir le meilleur.* Le terme *choisir* est ici abusif; un choix nécessaire, n'est point un choix. Ne perdons pas un mot de la Preuve. *Comme un moindre mal est une espece de bien, de même un moindre bien est une espece de mal, s'il fait obstacle à un bien plus grand.* Dans une affaire dogmatique, traitée par un grand Géometre, il semble qu'il falloit des assertions mieux frappées que celle-ci. Cette *espece* infirme tout, & la clause de l'*obstacle* conditionel est tout-à-fait postiche & vacillatoire. Nous dirons donc d'un ton plus ferme,

mais vrai ; qu'un moindre mal eſt, dans ſa notion correcte , un mal ; & un moindre bien , un bien poſitif. Et à la clauſe arbitraire nous oppoſerons , qu'un monde moins bon , mais bon , ne fait point d'obſtacle à un meilleur ; Dieu en créant ou après avoir créé l'un , pouvant tout auſſi facilement créer l'autre à ſon gré, à ſon choix, à ſa libre & très libre volonté.

L'Auteur ne fortifie ce raiſonnement ambigu, que d'un pur ſophiſme. *Il y auroit* , dit-il, *quelque choſe à corriger dans les actions de Dieu, s'il y avoit moyen de mieux faire.* Voilà le ſtile un peu fanfaron de nos Philoſophes modernes. Depuis qu'un d'entr'eux a dit , *donnez-moi de la matiere & du mouvement , je ferai un monde*, ils parlent d'après ce Roi de Caſtille , en petits conſtructeurs de mondes, en petits créateurs, qui ne daignent applaudir au grand artiſan , que dans le point de vûë de leur ſyſtême, & à condition qu'il aura tout fait de la maniere qu'il leur a plû d'imaginer. *Il y auroit à cor-*

riger, s'il y avoit moyen de mieux faire. Diſcours vague & qui ne dit rien, en paroiſſant dire beaucoup. Où eſt-il donc celui qui auroit à corriger, & celui qui auroit moyen de faire mieux? Eſt-ce Dieu, ſont-ce les hommes qui corrigeroient ou qui feroient mieux? C'eſt être exemt de correction que de n'être corrigible que par ſoi-même. Le bien, le bon ſont au-deſſus de toute repréhenſion. On ne corrige que les fautes, les erreurs. Un meilleur monde ne ſeroit point une correction d'un monde moins bon, mais bon. Comment prouveroit-on que, ſi Dieu pouvoit faire mieux, il y auroit abſolument à corriger dans ſon ouvrage? Il n'y a qu'un cas où la correction auroit lieu. Ce ſeroit, ſi Dieu comptant faire le meilleur, n'avoit fait que le bon. Mais ſi pouvant faire mieux, il n'a voulu faire & n'a fait que bien, il eſt toujours vrai qu'il a bien fait, & que c'eſt à nous de nous taire & d'admirer.

Le célebre Auteur s'eſt ſouvenu qu'il étoit Géometre. *Comme dans les Mathématiques*, dit il, *quand il*

n'y a point de MAXIMUM *ni de* MINIMUM, *tout ſe fait également, ou il ne ſe fait rien du tout, on peut dire de même en matiere de parfaite ſageſſe, que s'il n'y avoit pas le meilleur parmi tous les mondes poſſibles, Dieu n'en auroit produit aucun.* C'eſt dommage que la Geométrie n'ait fourni rien de mieux à un de ſes Maîtres. Mais c'eſt qu'il y a un plus grand Maître qu'elles doivent ſervir, & qui ne permet pas qu'une vérité combatte une autre vérité. Nous pourrions, avec reſpect, relever la partie Mathématique du raiſonnement de M. Leibnitz, & le rappeller à ſes propres principes, & à des ſyſtêmes géométriques qui n'ont point de *maximum* ſans être des ſyſtêmes d'égalités, tels que les ſpirales infinies, & mille autres courbes, & même à d'autres ſyſtêmes où il y a pluſieurs *maximum*, qui n'excluënt pas l'égalité. L'eſſentiel ici eſt de faire voir l'entiere diſparité des deux parties de la comparaiſon de l'Auteur.

C'eſt un pur ſpinoſiſme, de vou-

loir régler la parfaite Sageſſe dans ſes opérations comme les Mathématiques ſont réglées dans les évolutions des courbes. La régularité mathématique eſt toute fondée ſur l'intelligence divine qui conſtituë néceſſairement les *Eſſences* des choſes, ſelon le ſecond axiome ci-deſſus. Au lieu que, ſelon le troiſiéme que l'Auteur a bien-tôt oublié, les *exiſtences* dont il s'agit, tirent leur origine de la volonté libre de Dieu. M. Leibnitz contredit toutes ſes premieres idées. Les vérités mathématiques ſont abſolument indépendantes de cette volonté; d'où dépendent abſolument les exiſtences contingentes & arbitraires.

En parlant des Mondes poſſibles, notre Auteur ſe ſert d'une expreſſion phyſique qui revient ſouvent. Il repréſente tous ces Mondes comme toujours préſens à Dieu, & *prétendant tous à l'exiſtence.* Cela eſt ingénieux, géométrique, mais faux, & même peu philoſophique. Ne diroit-on pas que Dieu eſt comme le point d'appui d'une balance, auquel les deux poids qu'il ſupporte ſe

font ſentir, comme pour l'entraîner chacun de ſon côté, ou le prier de tenir ferme pour donner lieu au plus fort d'emporter le plus foible? C'eſt par une *prévalence* de perfections, que le meilleur monde prétend & arrive à l'exiſtence, au jugement de Dieu ſelon le jugement de M. Leibnitz. Dieu n'en eſt que le témoin, ou le mobile néceſſaire & néceſſité tout au plus, à peu près comme ce point d'appui inanimé. Il eſt pourtant ſurprenant que ce ſoit là tout ce qu'un homme comme M. Leibnitz, ait pû dire de plus fort pour établir & étayer ce ſyſtême d'*optimum*.

Il nie tout net, que le monde *ſans péché & ſans ſouffrances, fût meilleur*. Mais il ne ſoûtient la négative que par un *alibi* formellement ſophiſtique. *Il faut ſçavoir*, dit-il, *que tout eſt lié dans chacun des mondes poſſibles. L'Univers eſt tout d'une piéce, &c.* Concluſion: le monde ſans péché & ſans ſouffrances, *ne ſeroit plus ce monde.* Beau dénoüement! ce ſeroit ce monde tel qu'il

étoit avant le péché d'Adam. On ne sçait pas si ce péché est venu d'abord, ou s'il y a eu un intervalle plus ou moins grand, entre lui & le sixiéme jour de la création. Mais on sçait que Dieu pouvoit rendre cet intervalle aussi grand qu'il l'auroit voulu, puisqu'il pouvoit même absolument prévenir & ôter le péché. Le monde au sixiéme jour en valloit-il moins? attendoit-il ce péché comme le complément de sa perfection? Mais nous sçavons encore bien positivement qu'avant ce péché, toutes choses étoient *bona, valdè bona;* & que tout de suite après ce péché, *maledicta terra ... in dolore paries... pulvis es, &c. .. in sudore vultûs tui, &c.* Ces expressions marquent du pire, & M. Leibnitz y trouve du meilleur.

Mais si l'Ecriture Sainte lui est contraire, il sçait se rendre l'Eglise même favorable : Nous nous en serions bien doutés, que le *felix culpa* seroit la principale machine de son systéme. Il n'ignore de rien, il cite tout. *Bina venena juvant*, dit-

il ; deux liqueurs forment un corps ſec ; deux corps froids & ténebreux donnent du feu ; une faute heureuſe gagne une bataille. *Et ne chante-t-on pas*, ajoute-t-il, *la veille de Pâques dans les Egliſes du Rit Romain... O certè neceſſarium Adæ peccatum, quod Chriſti morte deletum eſt ! O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem !* Il eſt charmant de voir M. Leibnitz, Lutherien, grand Philoſophe moderne, homme du monde, ſçavoir & citer en preuve une hymne du Rit Romain. C'eſt cette impartialité, cette affection apparente pour l'Egliſe, cette politeſſe, &, ſi on le veut, ce ſçavoir faire, qui lui concilioit les Catholiques, juſqu'à le mettre en correſpondance avec les Cardinaux & les Prélats les plus diſtingués du ſacré College.

Il en vouloit ſurtout dans ſes conciliations aux François, dont il avoit choiſi la Langue, comme la plus propre aux expreſſions de la politeſſe dont il ſe piquoit. *Les illuſtres Prélats de l'Egliſe Gallicane*,

ajoute-t-il, *qui ont écrit au Pape Innocent XII. contre le livre du Cardinal Sfondrate sur la Prédestination, comme ils sont dans les principes de saint Augustin, ont dit des choses fort propres à concilier ce grand point.* Les Molinistes auront leur compliment tout-à-l'heure; qu'ils ne se formalisent point de celui-là qui va à la suite de celui du Rit Romain.

M. Leibnitz s'objecte, qu'il y a plus de mal que de bien dans ce monde; & il répond & fait voir assez bien, qu'il y a plus de bien que de mal, au moins en géneral & dans le total de l'Univers. Car il y a bien des gens, pour qui le mal l'emporte tout-à-fait sur le bien dont ils joüissent dans ce monde. L'Auteur aplaudit à ceux qui aplaudissent à la nature & à la fortune, & débite à cette occasion une maxime tout-à-fait digne du grand Leibnitz. *Il ne faut pas être facilement*, dit il, *du nombre des mécontens dans la République où l'on est, & il ne le faut point être du tout dans la Cité de Dieu, où l'on ne peut l'être qu'avec in-*

justice. On ne peut pas ne pas reconnoître ici un bon caractere, & ne pas plaindre l'auteur de l'ingratitude du sujet qu'il traite : nous voulons le croire de bonne foi. Il y a du vrai & du très-vrai dans sa maxime. J.C. nous a pourtant autorisés à croire qu'il eût été bon pour Judas de n'être jamais venu dans ce monde, mettre la main à ce qui le rend le meilleur qu'il ait pû être, après la prévarication du péché qui l'avoit rendu le pire de tous ceux qui pouvoient exister sans cette dépravation.

M. Leibnitz admet la créance orthodoxe d'une damnation éternelle pour les reprouvés. Mais, sans la contredire formellement, il met en œuvre tout son esprit de conciliation pour la réduire comme à rien. Il cite des vers de *Prudence* qui semblent diminuer beaucoup le nombre de ces malheureux, & admettre même un enfer mitigé. *Saint Grégoire de Nysse*, ajoute t-il, *incline aussi de ce côté là* : & S. Jerôme lui paroît penser qu'enfin tous les Chrétiens se-

ront ſauvés. Un mot de S. Paul, qui dit que *tout Iſraël ſera ſauvé*, eſt précieuſement recüeilli. Pour Origene, il ne pouvoit manquer d'être cité, avec l'appui des Origeniſtes de tous les tems. Il ſe tourne de tous les ſens pour aggrandir le Royaume des Cieux. Forcé de convenir que parmi les hommes terreſtres, le nombre des Elûs eſt le plus petit, il remarque que *S. Auguſtin & les Anciens, faute de ſçavoir les découvertes modernes, avoient de bien petites idées de la Cité de Dieu*, à laquelle lui, M. Leibnitz mieux inſtruit de ces découvertes, appelle ſans façon tous les habitans de la Lune, de Jupiter, de toutes les Etoiles de l'Univers.

Il diſcute l'imperfection des créatures, qui a effectivement occaſionné le mal. Il nie cependant ſagement aux Manichéens, que la matiere ſoit mauvaiſe, & que les créatures ayent d'autre méchanceté que celle qu'elles ſe donnent volontairement. Il avance un principe que nous croyons erroné, que *le mal moral n'eſt*

un si grand mal, que parce qu'il est une source de maux physiques. Il adopte le principe, qu'il ne faut pas faire, qu'il ne faut pas même permettre le mal, afin qu'il en arrive du bien. Et là dessus il démêle assez bien la difference qu'il y a entre la permission que Dieu donne au mal, & celle que les hommes ont défense de lui donner. Outre que Dieu est le Maître, le bien qu'il occasionne par la permission du mal, est certain : au lieu que pour les hommes, ces permissions seroient toujours abusives. Nous ne pouvons jamais sçavoir si le bien arrivera sûrement à la suite du mal que nous permettons. Sçavons-nous même sûrement, si ce prétendu bien est un vrai bien ?

Il s'agit ensuite du concours physique de Dieu. L'Auteur seroit assez d'humeur de l'ôter, s'il ne consultoit que son humeur bienfaisante. Mais il craint le Pelagianisme, & de trop donner à la pure nature. Et d'ailleurs une idée philosophique à la moderne, le raméne à quelque

chose de plus fort que le simple concours. *La conservation n'est qu'une création repetée*, dit-il, d'après Descartes ; & il ne pense pas que la créature ait d'autre action, que celle de Dieu. Cela le jette dans le sentiment que le péché n'est point une action, mais une simple privation qui n'a rien de positif. Pourquoi le dissimuler. M. Leibnitz est plus Malebranchiste qu'il ne le dit. Peu importe pourvû qu'il soit Orthodoxe : Malebranche l'étoit : il vouloit l'être & croyoit l'être. A Dieu ne plaise que nous nous érigions en scrutateurs des cœurs. Il s'agit de la doctrine & de l'usage surtout qu'en fait notre illustre Auteur.

Il ne croit pas la matiere mauvaise par elle-même, il la croit seulement bornée, grossiere, imparfaite. Le voilà cependant qui se sert de l'inertie de la matiere, de celle, par exemple, d'un bateau chargé, que la riviere entraîne d'autant plus lentement qu'il est plus chargé, & qu'il a plus d'inertie propre. La comparaison est fausse, insuffisante &

pleine de sophisme. Un grand Physicien Géometre qui appuye beaucoup, nommément ici, sur les Découvertes modernes, devoit sçavoir que de soi la matiére, comme matiére, n'a point d'inertie, qu'elle est parfaitement indifferente au repos comme au mouvement; que le plus petit mouvement pouvoit entraîner le plus grand corps; que le bateau ne resistant au courant que par son poids, ce poids étoit l'effet physique non de son inertie intrinseque, mais de l'action positive d'une cause extérieure quelconque qui repoussè ce bateau vers le centre, & s'oppose à l'action de l'eau qui tend à le soulever à chaque instant: qu'enfin ce n'est pas même la pesanteur du bateau qui le rend indocile à l'entraînement du courant, mais plûtôt l'air extérieur; M. Newton ayant fort bien démontré au sujet des Tourbillons, qu'un corps plongé dans un liquide d'une densité spécifique la même, prendroit peu à peu & conserveroit à perpétuité, le mouvement tonique qui le fait aller;

ſauf l'inégalité des mouvemens des couches ſéparées, auſquelles répond la profondeur de ce corps.

La comparaiſon eſt donc fauſſe, mais elle l'eſt comme en raiſon doublée, & par deux endroits. Elle n'expliqueroit en rigueur que l'imperfection des créatures par celle de la matiere, & nullement le mal poſitif le peché, puiſque le bateau n'auroit jamais qu'une action négative dans la cauſe de ſon retardement, qui ne ſeroit en effet qu'un ſimple retardement, une ſimple négation non coupable d'une plus grande vîteſſe. *Comparons*, dit l'Auteur, *l'inertie de la matiere avec l'imperfection naturelle des créatures.* Cela eſt bien juſques-là. *Et la lenteur du bateau, chargé*, ajoûte-t-il, *avec le défaut qui ſe trouve dans les qualités & dans l'action de la créature, & nous prouverons qu'il n'y a rien de ſi juſte que cette comparaiſon.* On peut encore la paſſer, pourvû que l'on s'en tienne à l'idée rigoureuſe du terme *défaut*, *defectus*, & qu'on n'y ſubſtituë pas celle du mal poſitif, du peché coupable. La ſubſ-

titution est déja faite, mais non sans que nous nous en soyons apperçûs.
» Ainsi les Platoniciens, saint Au-
» gustin & les Scholastiques, ont eu
» raison de dire, que Dieu est la cau-
» se du materiel du mal qui consiste
» dans le positif, & non pas du for-
» mel, qui consiste dans la priva-
» tion, comme l'on peut dire que
» le courant est la cause du materiel
» du retardement sans l'être de son
» formel, c'est-à dire, qu'il est la
» cause de la vîtesse du bateau, sans
» être la cause des bornes de cette
» vîtesse. « L'Auteur a beau faire, le mal est positif; il n'établira jamais par là qu'un mal négatif, ou plûtôt la négation d'un plus grand bien, un simple défaut, un simple manque de bien ulterieur, un moindre bien. Or un moindre bien, est un bien. Autrement tout ce monde seroit mauvais, & l'auroit été dès le moment de la création, où cependant toutes choses étoient *bona*, *valde bona*.

A l'occasion de la Prescience de

Dieu, l'Auteur entre dans une Controverse célebre, il met d'un côté *Molina*, dont il explique assez bien les trois sortes de sciences, d'intelligence, de vision & des conditionnelles: & de l'autre côté *les Thomistes & ceux qui s'appellent Disciples de saint Augustin, mais que leurs adversaires*, dit-il, *appellent Jansenistes.* Il rapporte les objections de ceux ci contre ceux là, & tout de suite il concilie en adoptant *ce qu'il y a de vrai des deux côtés :* ce sont ses termes. Ces conciliations sont délicates. Souvent on ne contente aucun des deux partis. Nous répondrions bien du mécontentement des Thomistes & des Augustiniens. Nous ne repondrions pas de même du contentement des Molinistes, qui sont pourtant les mieux traités, jusqu'à faire accuser M. Leibnitz de Molinisme, par ceux qui ne voyent pas plus loin que l'endroit qu'ils examinent.

Il admet nettement la science Moyenne, la science des Conditions,

des Possibles. Il ajoûte: *Si je suis pour les Molinistes dans le premier Point, je suis pour les Prédéterminans dans le second*, c'est-à-dire, *dans la Préordination & les decrets de Dieu.* Remarquons le correctif, *mais en observant toujours que la Prédetermination ne soit point nécessitante.* Ce correctif est au moins ici plus effectif qu'on ne le croiroit d'abord ; c'est une exclusion assez précise : & peu à peu, après avoir d'abord par voye de fait, écarté les Augustiniens, les Prédéterminans se trouvent écartés par voye de droit, à cause de *la grace nécessitante :* & ce qu'il y a de merveilleux ,, les Molinistes le sont aussi par même voye, à cause de la trop grande *liberté d'équilibre.* On ne le croiroit pas, les Molinistes sont bien obligés à l'illustre Auteur d'une certaine pieuse affection qui le faisoit sûrement pancher de leur côté. Mais dans le vrai, & à juger des choses par le fond & par l'ensemble systematique des pensées de l'Auteur, il étoit Thomiste & plus que Thomiste, & tout-à-fait pour la Préordi,

nation, pour la néceſſité, pour l'entraînement même le plus Phyſique, le plus Méchanique, le plus Spinoſiſte, comme nous l'avons dit.

Effectivement après toutes les conciliations que nous venons de voir, il tombe dans ſon *Harmonie préetablie* qui lui ſert de paſſage pour retomber bruſquement, par une eſpece de contremarche que nous croyons très-étudiée, dans la conciliation de tout ce qu'il y a de plus irréconciliable avec le Moliniſme qu'il ſembloit avoir adopté. C'eſt *Bradvvardin*, *Vviclef*, *Hobbes*, *Spinoſa* en perſonne qu'il va concilier, ſi on le laiſſe faire, avec la Juſtice vindicative de Dieu ; & cela avec une confiance qui étonne, mais auſſi avec une eſpece de détour tout emprunté de la façon générale de Bayle ; c'eſt-à-dire, avec cet air de nonchalance, d'indifference, de diſtraction qui inſpire de la diſtraction au Lecteur, & l'empêche de ſe défier des choſes qu'on lui jette, avec ſi peu de défiance ſoi-même, & ſi peu d'appareil.

M. Leibnitz ne veut point de neceſſité, ni de contrainte dans l'action des hommes. Par-là il deſarme les Moliniſtes avec qui ſurtout il paroît n'avoir jamais voulu avoir de diſcuſſion Sont-ils endormis ? Ce n'eſt pas au reſte, dit-il, en coulant, en gliſſant ſous l'herbe, ce n'eſt pas pour les raiſons qu'on pourroit croire & pour maintenir le mérite & le démerite de nos actions, qu'il proſcrit la contrainte & la néceſſité. *Quand même il y auroit*, dit-il déſormais tout haut, *une néceſſité abſoluë & Mathematique* (ce qui n'eſt pas) *il ne s'enſuivroit pas qu'il n'y auroit pas autant de liberté qu'il en faudroit pour rendre les récompenſes & les peines juſtes & raiſonnables.* Remarquons la Parentheſe conciliatrice : il n'y a point d'autre conciliation pour cette fois. Ce ſont les plus difficiles qu'il faut ainſi bruſquer. On n'y gagneroit rien à trop parlementer. Du reſte c'eſt moderation pure, pure équité, & non aucun interêt de ſyſtême qui fait parler M. Leibnitz. *Il faut toujours*, dit-il, *ren-*

dre témoignage à la vérité, & ne point imputer à un dogme ce qui ne s'ensuit point. Malgré ce désintereſſement cependant, il entaſſe tout de ſuite les raiſons qu'il croit les plus propres à établir cette conciliation Spinosiſte : qu'on réprime les furieux, qu'on punit les bêtes, &c. malgré leur défaut de liberté.

Il paſſe aux Queſtions de la Prédeſtination & de la Réprobation, de la Grace, *de Auxiliis*, &c. négociant toujours *in utramque partem.* Au ſujet du peché originel, après avoir expliqué les opinions de *la traduction*, de *l'éduction*, de *la production* des ames, il propoſe ſon propre ſyſtême de *l'indeſtructibilité des animaux*, dont la naiſſance n'eſt, ſelon lui, qu'un *développement*, & la mort qu'un *envelopement*, il adopte le ſentiment moderne de la *concentration des ſemences*, & concentrant ainſi les amesavec les corps dans les corps animés, il va juſqu'à l'explication phyſique de la participation des enfans d'Adam au peché de ce premier pere. Selon lui, ce peché *a*

corrompu

corrompu physiquement ou animalement toutes ces ames. Il n'y a qu'une difficulté physique, outre les Théologiques que tout le monde sçait. Si le peché d'Adam a percé toutes les envelopes qui nous concentroient dans Adam, à plus forte raison serons-nous chargés physiquement, originellement de tous les pechés de nos peres immediats, de nos grands-peres, de nos ayeux, & de tout ce qui nous a précedé dans la ligne directe de notre Arbre généalogique jusqu'à Adam.

Nous voilà à la seconde Partie de l'Ouvrage, & il en reste deux qui ne sont les plus importantes, que selon une premiere intention de l'Auteur. Car les grands principes, le systême géneral de M. Leibnitz, toute sa doctrine *physico*, ou *geometrico-théologique*, est assez constatée dans tous ces Préliminaires, dont nous avons tâché de donner la substance & le véritable extrait. Ce n'est proprement que le détail des objections de Bayle & des réponses de notre Auteur, qui remplissent le

reste de l'Ouvrage ; & les détails ne sont guéres faits pour des extraits. Nous aurions donc borné là les nôtres.

Mais nous remarquons, & on nous fait remarquer, que nous en avons trop fait pour nous arrêter en si beau chemin ; que la Theodicée est un Livre d'une espece rare & tout-à-fait singuliere ; que son célebre Auteur mérite des égards extraordinaires, c'est-à-dire, une profonde estime & une réfutation complette ; que c'est par le détail que nous devons constater nous-mêmes les points de vûë généraux où nous l'avons representé ; que les détails d'un grand homme sont toujours pleins de vûës générales ; que tout interesse de la part de deux hommes uniques, tels que M. Bayle & M. Leibnitz ; que jusqu'ici ce n'étoient que les préludes d'une grande Bataille, le choix du terrain, la saisie des postes, la distribution des quartiers, le mêlange des armes, la correspondance des lignes, des aîles, du centre, les operations de l'Artillerie, les canonades,

les escarmouches ; que c'est désormais le feu de la mêlée, que ce sont deux grands Capitaines qu'on aime à voir combatre corps à corps, s'observer, se mesurer, se ceder l'un à l'autre les premiers coups, se réserver chacun pour les coups de maître, se poursuivre, s'éluder, s'enferrer quelquefois tous les deux, quelquefois se percer de leurs propres traits ; & peut-être souvent, car c'est ici une bonne guerre, & M. Leibnitz est si généreux, peut-être s'embrasser, se réconcilier, s'unir étroitement, au moment qu'on les croyoit prêts à s'égorger. Voilà donc encore le sujet d'un nouvel extrait, dont une partie du Public nous pardonnera l'importunité, en faveur d'une autre partie qui paroît nous le demander, l'exiger même après l'avoir attendu pendant vingt-sept ans ; car la Theodicée parut pour la premiere fois en 1710.

ARTICLE XXIX.

HISTOIRE DU CONCILE DE Trente écrite en Italien par Fra-Paolo ſarpi, de l'ordre des Servites; & traduite de nouveau en François avec des Notes critiques, hiſtoriques & Theologiques, par Pierre François le Courayer Docteur en Theologie de l'Univerſité d'Oxford, & Chanoine Regulier, ancien Bibliothecaire de l'Abbaye de Sainte Génevieve de Paris. A Amſterdam chez J. Wetſtein & G. Smith. 1736. 2. vol in-4°. *chacun d'environ* 800. *pages.*

CEt Ouvrage a fait du bruit avant que de paroître. A peine a-t-on ſçû que Monſieur (ci-devant le Pere) le Courayer y travailloit qu'on l'a attendu avec impatience, à peine a-t-il paru qu'on l'a lû avec curioſité. Quel eſt, diſoit-on, le deſſein de M. le Courayer dans cet Ouvrage? à qui ſe propoſe t-il de plaire? Eſt-ce aux Catholiques, eſt-ce aux Proteſtans? Qu'eſt-il lui-même? En ſortant de France il a ſolennellement

protesté de sa Catholicité par un écrit public ; mais l'air d'Angleterre est contagieux surtout pour quelqu'un qui y porte de mauvaises dispositions. Sur-tout cela chacun a raisonné à sa maniere, & voici enfin l'Ouvrage même qu'on nous présente pour fixer nos incertitudes, *Tòlle, lege.*

Le premier objet qui frappera peut-être quelques Lecteurs, ce sont les qualités que l'Auteur se donne dans le titre de l'Ouvrage : *Docteur en Theologie de l'Université d'Oxford & Chanoine Regulier.* Ces deux qualités ne paroîtront-elles pas, comme on dit, un peu étonnées de se voir ensemble, & leur union ne semble-t-elle pas former une espece de chimere ? Il est cependant vrai qu'on en a déja vû quelques exemples à peu près semblables.

L'Ouvrage est dédié à la Reine d'Angleterre par une longue Epître Dédicatoire à laquelle nous souscririons volontiers, si l'Auteur se contentoit d'y publier les vertus & les rares qualités de cette grande Prin-

cesse que nous respectons. Mais M. le Courayer y insinuë des propositions si étranges pour un homme qui fait profession d'être Catholique, que loin d'y applaudir nous ne pouvons nous empêcher d'y reconnoître les principes fondamentaux de toutes les sectes Protestantes. Il nous y assure que *du sein du trouble & de la confusion la reformation a fait naître un germe de lumiere à la faveur de laquelle se sont dissipés quantité de préjugés que l'ignorance & la superstition avoient répandus sur la Religion*; que cette réformation a été *souhaitée par tout ce qu'il y avoit de plus éclairé & de plus vertueux dans l'Eglise.* Il regrette qu'elle soit demeurée *imparfaite*, & qu'elle *n'ait jamais été achevée au point de pouvoir réünir* tous les esprits. Que ce fut pour procurer cette réünion que le Concile de Trente fut assemblé; mais, *que le succès n'en a pas été heureux* parcequ'*on y choisit mal les moyens, & que si ses decrets ont remedié à quelques uns des abus les plus grossiers, ils ont en même-tems rendu les autres plus incura-*

rables .... Et qu'on y reussit bien moins à redresser ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux, qu'à fortifier les préjugés, & qu'à élargir les breches qu'avoient faites les premieres disputes, & que les nouveaux Decrets du Concile ont renduës presque irreparables. Après un si bel éloge du Concile de Trente M. le Courayer ajoûte que la Reine d'Angleterre *instruite des véritables maximes de la Religion .... a toujours regardé la moderation comme la disposition la plus raisonnable & la plus conforme à l'esprit de l'Evangile*, & *que c'est par un effet de cette moderation qu'en* Angleterre *chacun peut suivre au gré de sa conscience ce que ses lumieres lui representent de plus raisonnable & de plus vrai.... Et s'acquitter des devoirs que lui dictent la raison & l'Evangile.*

Tout cela comme on voit n'est pas équivoque ; mais pour rendre la chose encore plus claire, il assure qu'on *retrouvera dans ses notes le même esprit qui a donné* (aux Protestans sans doute) *une si juste estime de* l'ouvrage de Fra-Paolo; & il a raison,

puisqu'il avouë que *le genre de Catholicisme qui y regne n'est pas celui qui a rendu les Romains odieux aux Protestans, & qu'il ne consiste que dans l'amour de l'unité & de la paix.* Quelle paix ? Une paix dont il reglera à son gré tous les Articles. Tout le reste de l'Epître roule sur les mêmes principes. L'authorité de l'Eglise y est traitée d'authorité arbitraire, ses dogmes sont traités de préjugés & d'opinions, le zele des Princes pour la manutention de la Catholicité est appellé un zéle persecuteur. Vive l'Angleterre ; c'est-là qu'on sçait avoir de la Religion. En France nous ne sommes que de vils & d'ignorants ésclaves livrés à des erreurs pitoyables & asservis à une authorité arbitraire qui se jouë de notre credulité. Le croiroit-on que c'est là le langage & les sentimens du R. P. le Courayer *Chanoine Regulier & ancien Bibliothecaire de l'Abbaye de Sainte Généviève de Paris ?* A-t-il trompé les Catholiques pendant qu'il a vécu parmi eux ; ou trompe-t-il à present les Protestans avec lesquels il vit ? Etrange situation d'un homme qui

ne veut être ni Catholique ni Proteſtant parfait. Il eſt réduit à ſe contredire, à varier dans ſes ſentimens, à ſe faire une religion à ſon gré. Venons à la Préface. Elle eſt longue & elle nous fournira aſſez de matiere pour remplir ce premier extrait; nous parlerons dans un ſecond du reſte de l'Ouvrage. On peut reduire tout ce qui eſt contenu dans la Préface aux articles ſuivans. 1°. L'Hiſtoire de l'Ouvrage de Fra-Paolo. 2°. L'éloge de cet Ouvrage. 3°. Le travail du Traducteur. 4°. L'eſprit & les diſpoſitions dans leſquelles il a travaillé. 5°. une vive cenſure du Concile de Trente. 6°. Des principes ſinguliers ſur leſquels on nous propoſe de regler notre foi & nos mœurs. Nous allons ſuivre en abregé chacun de ces Articles.

1°. M. le Courayer nous apprend que « l'ingenuité avec laquelle cette » Hiſtoire étoit écrite fit bien juger à » Fra-Paolo qu'il ne pouvoit s'en » avouer l'Auteur ſans danger & » ſans réveiller les ennemis que la » fameuſe querelle des Venitiens

» avec Paul V. lui avoit déja suscités;
» qu'il prit donc le parti de tenir la
» chose secrete, de sorte que l'on ig-
» nora pendant quelque tems à qui
» l'on étoit redevable de cette pro-
» duction. „ Quelques uns l'attribuerent au célebre *de Dominis*, d'autres au Pere Fulgence de l'Ordre des Servites confrere de Fra-Paolo, ou à quelque autre Italien. Mais enfin le mystere fut révélé, & surtout après la mort de Fra-Paolo ses amis ne lui garderent plus le secret. La premiere édition en fut faite à Londres en 1619. par *de Dominis* & dédiée à Jacques I. à l'insçû de l'Auteur dont on cacha aussi le nom. Les Protestans politiques & ceux des Catholiques qui les favorisoient furent fachés comme remarque M. le Courayer, de voir imprimer cette Histoire du Concile de Trente avec le titre que *Dominis* lui donna & l'Epître Dédicatoire au Roi d'Angleterre, parce qu'ils *prévirent aisément l'usage qu'on feroit de ces deux choses pour prévenir les Catholiques contre un ouvrage qui avoit été écrit principalement pour eux* (c'est-à-dire pour les pervertir)

& pour empêcher par là tout le fruit (l'Auteur devoit dire le mal) *qu'il eut pû faire s'il eût été publié ſans ces additions qui le leur rendoient en même tems & ſuſpect & odieux.* Le titre étoit conçû en ces termes. *Hiſtoire du Concile de Trente, dans laquelle on découvre tous les artifices qu'employa la Cour de Rome pour empêcher qu'on n'y exposât la vérité des dogmes, & qu'on ne traitât de la réforme de la Papauté & de l'Egliſe.* L'Epître Dédicatoire étoit pleine de déclamations violentes, & d'expreſſions encore plus fortes; & ſans doute la Providence le permit ainſi pour prévenir les Catholiques contre le poiſon de la ſéduction & du menſonge, qu'on vouloit leur préſenter ſous le nom d'une hiſtoire. On ne laiſſa pas d'en faire pluſieurs nouvelles éditions, ſurtout à Genéve. Mais, comme remarque fort bien M. le Courayer lui-même, cette hiſtoire ne fut bien reçûë que *des Proteſtans qui la comblerent d'éloges;* car *les Catholiques la décrierent ſans ménagement*, comme une ſatyre inſolen-

te, qui ſous un faux air de ſincérité cachoit une méchanceté pleine de mauvaiſe foy & d'irreligion. M. le Courayer prétend cependant qu'en France *on oſa en parler avec modération, & montrer l'eſtime qu'on en devoit faire. Auſſi*, ajoûte-t-il, *le Catholiciſme des François eſt un peu différent de celui des Ultramontains; & tel paſſe pour très-orthodoxe en deça des Alpes & des Pyrenées qui auroit peine à ſe défendre des pourſuites de l'Inquiſition au-delà.* Mais expliquons-nous. L'Auteur veut-il dire qu'il ſe trouva en France de mauvais Catholiques, chancelans dans la Foy, ignorant les principes fondamentaux de leur Religion, n'ayant point aſſez de perſuaſion pour être ni bons Catholiques, ni bons Proteſtans, & *tournant*, comme dit Saint Paul, *à tout vent de doctrine*, qui applaudirent à l'hiſtoire de Fra-Paolo? Nous ne le lui conteſtons pas, & nous l'avouons avec d'autant moins de peine, que le ſuffrage de tels approbateurs ne mérite pas d'être compté. Mais veut-il dire que l'Ouvrage fut approuvé en France

par de vrais Catholiques ? Distinguons, il peut avoir été approuvé comme une Satyre bien faite, comme un Ouvrage composé avec beaucoup d'artifice & d'esprit ; nous l'approuvons encore aujourd'hui dans ce sens, du moins jusqu'à un certain point, comme nous estimons les Lettres Provinciales, & d'autres semblables Libelles; mais M. le Courayer s'est assurément trompé, ou veut nous en imposer, s'il prétend que l'Ouvrage de Fra-Paolo ait été estimé des Catholiques François par les endroits qui rendent une histoire estimable, qui sont la vérité, l'équité, l'impartialité, la bonne-foy, &c. En vain, ajoûte-t-il, que *le Catholicisme François est un peu différent de celui d'au delà des Alpes & des Pyrenées.* Toute l'Eglise Gallicane ne peut regarder une proposition si audacieuse que comme une insulte & une calomnie manifeste, & il paroît que le Docteur d'Oxford a bien-tôt oublié les principes qu'il a dû apprendre dans l'Eglise de France. Qu'il nous dise du moins dans quelle Eco-

le de France il a appris qu'il y a deux especes de Catholicisme. Car ce principe est tout nouveau pour nous, & n'a jamais été connu que des Sectes Protestantes. Non, le Catholicisme est un & indivisible dans ce qui fait essentiellement le Catholique, & s'il y a entre les Catholiques d'au delà des Alpes & des Pyrenées & ceux de France quelques différences de sentimens, c'est sur des opinions particulieres qui sont indifférentes aux dogmes essentiels, & qu'on peut croire ou ne pas croire sans cesser d'être Catholique, uni à la Chaire de S. Pierre, unique centre de la Catholicité. L'Inquisition même sçait bien faire cette distinction, & c'est à faux qu'on la cite ici en preuve. Sans doute elle n'eût pas bien traité Fra-Paolo, comme remarque M. le Courayer, si elle l'avoit tenu; mais n'est-ce pas dommage en effet que la Cour de Rome n'ait pas payé d'un Evêché ou du Cardinalat le zéle d'un Ecrivain si Catholique & si modéré!

2°. Cette exposition historique

est ſuivie de l'éloge de l'Ouvrage de Fra-Paolo. On nous le repréſente comme un chef-d'œuvre, comme un modéle d'hiſtoire, à qui rien ne manque pour être un ouvrage parfait. Il eſt vrai, que de l'aveu de M. le Courayer, il eſt écrit en mauvais Italien; mais ce n'eſt pas la faute de l'Ecrivain, c'eſt qu'il parloit l'idiome Vénitien. Il eſt vrai que l'Hiſtorien *s'écarte quelquefois de la vérité*; il falloit dire preſque à chaque pas, comme Pallavicin l'a démontré; mais qu'importe? *Ce ne fut que par un accident commun à tous ceux qui ſont obligés d'écrire ſur des rapports étrangers.* Il eſt vrai qu'*il ne put avoir communication ni des Actes mêmes, ni des Lettres ſecrettes, &c.* Mais *on ne doit pas lui en faire un crime*, puiſqu'*on ſçait bien qu'il n'étoit pas en pouvoir de conſulter ces monumens*, & que d'ailleurs *ſa penetration & ſes heureuſes conjectures ſuppléent* à tout. Il eſt vrai, continuë M. le Courayer, que le Traducteur *eſt obligé de reconnoître & de rectifier lui-même autant qu'il*

peut, un nombre conſidérable de mépriſes dans ſon original ; mais il nous aſſûre que *cela ne doit point diminuer le prix de l'Ouvrage. Qu'importe effectivement au Lecteur* de ſçavoir la datte *des Congregations*, le nom des *Theologiens*, des *Evêques*, des *Evêchés*, & d'autres ſemblables bagatelles. *Ce ſont réellement des fautes*, des bévûës, des ignorances, ſouvent des méchancetés & des impoſtures ; mais croyons-en M. le Docteur d'Oxford; tout cela *ne ſçauroit diminuer le crédit d'un Ouvrage*, *dont*, ſelon lui, *le fonds eſt eſſentiellement vrai.* Il eſt encore vrai que *quelquefois* (c'eſt-à-dire toujours) *ſa critique eſt ou moins exacte ou moins meſurée ;* mais le Traducteur nous en donne une fort bonne raiſon : *c'eſt qu'il n'y a point d'homme infaillible dans ſes jugemens, ou qui ne ſe livre quelquefois trop à ſes idées ;* & ſi on en doutoit, le Traducteur pourroit en ſervir d'exemple. Il eſt vrai enfin qu'*il ne donne pas toujours aux choſes le tour le plus favorable* ; & on le ſçait bien ; mais

c'eſt un malheur, parce que l'*enchaînement des faits ne lui permet pas* de faire autrement. Ainſi voilà les Hiſtoriens bien au large, & ſi déſormais ils ne font pas tous des chef-d'œuvres & des modeles achevés, ce ſera bien leur faute. Au reſte, qu'on ne s'attende pas à trouver dans Fra-Paolo aucune de ces penſées communes, de ces réfléxions peu ſolides, de la malignité, de la partialité, &c. M. le Courayer nous avertit (& il ne lui en coûte que de ſe contredire) qu'au lieu de tout cela nous n'y trouverons que de la ſolidité, de l'impartialité, de la vérité, de la ſincérité, & ſur tout de la Catholicité; car on ſçait que c'eſt par cet endroit que Fra-Paolo brille. L'opinion commune juſqu'ici a été que Fra-Paolo étoit partial & malin, peu reſpectueux envers l'autorité la plus reſpectable, peu religieux dans ſes réfléxions ſur les déciſions de l'Egliſe, &c. Peut-être que M. le Courayer penſoit la même choſe en France; mais ce n'eſt plus cela. Il prétend que tout ce que Fra-Paolo

dit des Papes, c'eſt la modération & le déſintéreſſement même ; que tout ce qu'il dit des Délibérations du Concile c'eſt la pure vérité : que tout ce qu'il blâme c'eſt avec raiſon. Il a beau lire & relire Fra-Paolo il ne peut y découvrir la moindre tache, le moindre écart, pas la plus petite malice. Tout y eſt candeur, innocence & ſimplicité. Ce que nous autres Catholiques ſuperſtitieux nous appellons licence, c'eſt liberté. Ce que nous nommons hypocriſie, c'eſt religion, ce que nous traitons d'impudence, c'eſt franchiſe ; & dans ſon enthouſiaſme M. le Courayer eſt tout prêt de s'écrier, qu'il ne conçoit pas comment l'Egliſe n'a pas canoniſé Fra-Paolo & ſon Ouvrage. Mais rendons juſtice à tout le monde ; il eſt difficile qu'un Docteur d'Oxford penſe autrement ; ainſi nous aurions tort de lui en faire un crime. Mais par la raiſon même que c'eſt un Docteur d'Oxford qui penſe ainſi, nous ne devons pas craindre que ſon ſentiment faſſe changer aux Catholiques l'idée

qu'ils ont de Fra-Paolo. On aura beau traduire Fra-Paolo en meilleur François, & plus correctement que n'a fait Amelot. On aura beau enrichir l'édition de Notes, & de tout ce qui peut donner du relief à un Ouvrage ; Fra-Paolo sera toujours Fra-Paolo, c'est-à-dire, un très-bel esprit, un Ecrivain séduisant, un raisonneur subtil, mais un Historien passionné, partial & infidele. Tenons-nous-en au caractere qu'en a fait le Pere Rapin ; car il seroit difficile de le mieux peindre. « Fra-
„ Paolo, dit-il, dans son Histoire du
„ Concile de Trente donne la cou-
„ leur qu'il veut à ce qu'il dit. Ja-
„ mais personne n'a eu cet art-là
„ dans un plus éminent degré : Il
„ fait paroître aussi une grande ca-
„ pacité dans le talent qu'il a d'ap-
„ profondir les matieres de doctri-
„ ne qu'il traite, pour en laisser
„ une connoissance exacte à son
„ Lecteur. Jamais on n'a écrit avec
„ plus d'artifice ni avec plus d'es-
„ prit, & jamais avec moins de rai-
„ son & de vérité : c'est un Auteur

„ passionné qui met son art à ca-
„ cher sa passion. Il veut plaisanter
„ sur tout, afin qu'on ne le croye
„ pas en colere; mais il tombe dans
„ un autre défaut. Il raille trop
„ dans un sujet aussi sérieux que
„ celui qu'il traite. Il se jouë trop
„ librement d'une matiere aussi gra-
„ ve & même aussi sainte qu'est celle
„ qu'il a entre ses mains, & la pas-
„ sion se répand sur tout ce qu'il
„ dit. Ainsi cet Historien avec son
„ grand génie a le caractere le plus
„ vicieux qui se voye dans la ma-
„ niere d'écrire l'histoire où rien
„ n'est moins pardonnable que l'a-
„ nimosité. On ne croit plus un
„ Historien dès qu'on le croit pré-
„ venu de quelque intérêt. „

Mais puisque M. le Courayer regarde Fra-Paolo comme un Historien si accompli, il n'a garde d'estimer les Critiques qu'on a faites de son Histoire. Il nous apprend que la premiere qui parut fut d'un nommé *Philippe Quorlit*, dont les deux premiers Livres furent imprimés à Venise en. 1655. & les quatre Livres en-

ſemble à Palerme en 1661. ſous ce titre : *Hiſtoria Concilii Tridentini Petri Suavis Polani, ex authoriſmet aſſertionibus confutata.* Car c'eſt ſous ce nom anagrammatique que les premiers Editeurs avoient déguiſé celui de Fra-Paolo. La ſeconde fut d'un Théologien de Meſſine nommé *Scipio Henrici*, qui, comme l'ont remarqué quelques Critiques, paroît n'avoir entrepris d'écrire contre l'Hiſtoire de Fra-Paolo que pour avoir occaſion de la mieux louer. Le P. *Alciat* Jéſuite de réputation, parut le troiſiéme ſur les rangs ; mais il ne put achever l'Ouvrage, & il en laiſſa l'execution au P. *Pallavicin* ſon Confrere, depuis Cardinal, qui y mit la derniere main. Tout le monde ſçait quel a été le ſuccès de cet Ouvrage, & les applaudiſſemens qu'il a reçûs dans toute l'Europe. Mais cela n'empêche pas M. le Courayer d'adopter d'une part la ridicule Critique qu'en a faite un Auteur obſcur, ſous le faux nom d'*Aquilinus*, qui appelle Pallavicin l'*amplificateur & l'interprete* de Fra-

Paolo, *Amplificator & interpres*, & de l'autre le raiſonnement que fait en faveur de Fra-Paolo M. Amelot, qui prétend qu'un Hiſtorien mérite d'être excuſé d'avoir rapporté des fauſſetés, quand il l'a fait ſur le rapport d'autrui. Sans doute on peut excuſer l'Hiſtorien s'il a été dans la bonne-foy; mais on n'en doit pas moins mépriſer ſon Hiſtoire. Il ſeroit trop long de rapporter tous les traits dont M. le Courayer enfle la Critique qu'il fait de Pallavicin; & nos Lecteurs nous en diſpenſeront ſans peine. Il y aura bien-tôt cent ans que la réputation de Pallavicin eſt établie comme d'un des meilleurs & des plus exacts Hiſtoriens que nous ayons. Il a mis en poudre l'Hiſtoire de Fra-Paolo de l'aveu du monde entier. Vouloir aujourd'hui faire revivre Fra-Paolo, c'eſt entreprendre de reſſuſciter un mort de ſes cendres; or nous ne croyons pas que M. le Courayer ait le don des Miracles.

3°. Nous n'inſiſterons point ſur le troiſiéme Article, où l'Auteur

nous apprend les ſoins qu'il a pris pour rendre cette Traduction & cette nouvelle Edition les plus parfaites qu'il lui a été poſſible. M. le Courayer eſt un homme de beaucoup d'eſprit & fort laborieux. Il ſçait bien la langue, il a le ſtile coulant, vif & nerveux. Il a de l'érudition: un peu moins de confiance en ſes propres lumieres, & un peu plus de docilité pour les déciſions de l'Egliſe en feroient un Docteur diſtingué, & avec ces talens on n'aura pas de peine à croire que ſa nouvelle Edition a tout le mérite que peut avoir un Ouvrage ſi eſſentiellement mauvais & ſi défectueux. Tout ſon travail ſe réduit en général, outre la Traduction, à des Notes qui ſont en grand nombre, à une Relation Hiſtorique de la reception du Concile de Trente, ſur-tout en France, & à des Sommaires qu'il a mis à la tête de chaque Livre. On comprend aiſément tout ce qu'a dû lui coûter une ſi grande entrepriſe; mais que de travail perdu, diront les Catholiques les plus modérés,

que de veilles mal employées ! Car enfin il est évident 1°. que l'Ouvrage ne peut être d'aucune utilité pour les vrais Catholiques, puisqu'il n'est propre au contraire qu'à les scandaliser. 2°. Qu'il ne peut être que très-dangereux pour les Catholiques qui sont foibles dans la Foy, & 3°. que les seuls Protestans peuvent y applaudir, parce qu'il les confirme dans les fausses idées qu'ils ont du Concile de Trente. Belle entreprise pour un Ecrivain soi disant Catholique & Chanoine Régulier !

4°. Mais cette entreprise n'a rien que de conforme aux vûës dans lesquelles l'Auteur nous avouë ingénument qu'il a travaillé. C'est, dit-il, dans les mêmes vûës que Fra-Paolo, & c'est tout dire ; car il est vrai qu'il nous vante de son mieux l'impartialité & la modération de Fra-Paolo ; mais c'est un langage tout Protestant que nous n'entendons pas en France; il est établi parmi nous que Fra-Paolo qui étoit Protestant dans l'ame, & ennemi personnel des Papes, n'a écrit que pour décréditer les décisions

cisions sacrées du Concile de Trente, & pour rendre la Cour de Rome odieuse. Si M. le Courayer pense le contraire, à la bonne heure. Il est le maître de penser tout ce qu'il voudra, mais certainement il ne nous persuadera pas ; & puisqu'il avouë qu'il s'est proposé de suivre pas-à-pas son original, nous ne pouvons que le plaindre de suivre un si mauvais guide. Il faut pourtant louer ses bonnes intentions. " Son
» dessein, dit-il, est de donner sur
» chaque matiere des idées qui
» puissent servir ou à faire cesser
» toutes les disputes de mots, ou
» à abandonner à la liberté des
» Ecoles ce qui n'appartient point
» réellement à la Foy, ou enfin à
» réconcilier des sentimens qui sou-
» vent ne sont opposés que parce
» qu'on envisage les objets par des
» faces toutes différentes, &c. " En effet Bellarmin, le Cardinal du Perron, M. Bossuet, & tant d'autres sçavans Théologiens qui ont combattu les erreurs de Luther & de Calvin ont pris le change. Il n'y a

qu'à s'entendre , ſelon M. le Courayer, & il n'y a plus d'hérétiques ni d'héréſie. Expliquons certains endroits du Concile de Trente d'une maniere favorable aux opinions des Proteſtans , abandonnons d'autres endroits qui ne peuvent les accommoder, donnons un ſens orthodoxe à leurs erreurs, & un ſens erroné à nos dogmes, & voilà la paix faite. Ce projet paroîtra peut-être ridicule ; mais c'eſt un effet de nos préventions ; & M. le Courayer qui l'a commencé dès le tems qu'il étoit Bibliothecaire de l'Abbaye de Sainte Genevieve , ne déſeſpere pas de l'executer depuis qu'il eſt Docteur d'Oxford. Il prétend même que la choſe eſt déja fort avancée , témoin, dit-il , la juſtification , le libre arbitre , les bonnes œuvres, le mérite & quelques autres matieres ſur leſquelles il nous apprend ce que nous ne ſçavions pas , que nous ſommes *preſque d'accord* avec les Proteſtans. Que ne promettent pas en effet de ſi heureux commencemens ! car ce qui reſte à faire n'eſt plus qu'une baga-

telle. La Messe, l'Eucharistie, les Sacremens, la Confession, le Pape, les Prieres pour les Morts, & d'autres petites difficultés pareilles. Encore un pas, & nous voilà tous d'accord; mais ne nous mêlons pas d'une si glorieuse entreprise; laissons-en tout l'honneur à M. le Courayer, & attendons-en l'execution sans impatience: car ce n'est pas l'affaire d'un jour.

50. Nous voici parvenus à l'endroit le plus étonnant de la Préface. C'est le jugement qu'on y porte du Concile de Trente. Pour le coup le Docteur d'Oxford a oublié qu'il étoit aussi Chanoine Régulier : ailleurs il veut concilier l'Eglise avec le Prêche; il se fait médiateur en qualité d'homme neutre entre les Catholiques & les Protestans. Mais ici il prend parti : il est Protestant tout pur. Quelle hardiesse pour ne rien dire de plus ! On ne peut sans frémir lire les blasphêmes qu'il profere contre un Concile Ecuménique, c'est-à-dire, contre le Saint-Esprit; mais nous n'avons garde de les répeter

après lui, & nous épargnerons à nos Lecteurs les ſentimens d'horreur & d'indignation qu'une telle lecture leur cauſeroit. Non, le plus déterminé Proteſtant n'a jamais parlé des Déciſions du Concile de Trente avec plus d'indécence & moins de ménagement. Encore un Proteſtant eſt-il en cela plus excuſable ; c'eſt le malheur de ſon éducation, c'eſt l'effet des préventions qu'il a puiſées dès le berceau dans la malheureuſe Secte où il eſt né ; mais qu'un homme qui oſe encore ſe dire Catholique, qui ſe donne pour un médiateur, pour un Ange de paix, impartial & moderé, nous propoſe pour premier préliminaire de rayer le Concile de Trente, ou du moins la plus eſſentielle & la plus grande partie de ſes Canons & de ſes Decrets, comme n'étant que le fruit de l'indiſcrétion, de l'amour propre, ou de l'imagination de quelques Scholaſtiques, c'eſt quelque choſe de ſi étrange, que nous ſerions tentés dans une pareille occaſion de paſſer les bornes de la modération qui nous eſt preſcrite,

& que nous avoüons qu'il nous en coûte pour ménager les termes avec un Ecrivain qui ménage si peu tout ce qu'il y a de plus respectable sur la terre? Exemple bien sensible des ridicules excès où la présomption, l'orgueil & l'indocilité dans la foy ne manquent jamais d'entraîner tout esprit qui ne veut suivre que ses propres lumieres. Car enfin M. le Courayer a de l'esprit, de l'étude & des connoissances; mais il avouera sans doute qu'il y a aussi parmi les Catholiques des gens qui en ont pour le moins autant que lui, & le nombre en est même assez grand. Qu'a-t il donc de plus que nous, & de qui reçoit-il sa mission pour s'ériger en juge & en arbitre de la paix, & pour traiter avec un mépris si outrageant tout ce que les Catholiques respectent & révérent le plus? A-t-il eu quelque nouvelle révélation? Non, il n'est pas encore Quaker. Ce qu'il a de plus que nous, & que nous ne lui envions pas, c'est trop de présomption, une opiniâtreté sans exemple, une haine en-

venimée contre une Eglise qu'il a été obligé d'abandonner parce qu'elle n'a pas voulu écouter ses Décisions comme des oracles. Voici son Histoire. Après avoir fait ses réflexions, il a trouvé, & cela plus clair que le jour, que tous les Catholiques étoient livrés à l'ignorance & à la superstition. Que les Réformés étoient beaucoup plus éclairés & plus sensés. Que cependant les Catholiques étoient de bonnes gens qui n'étoient brouillés avec les Réformés que par des mal-entendus. Il n'étoit donc question que d'instruire & de désabuser ceux-ci, & il mit d'abord la main à l'ouvrage ; mais ne pouvant travailler assez efficacement en France à notre instruction, parce qu'il fut même troublé dans son travail par les Evêques & les Puissances, il s'est réfugié en Angleterre. C'est un pays charmant pour travailler en liberté. Là après bien des recherches & de profondes réflexions, il s'est enfin apperçû que le Concile de Trente étoit ce qui faisoit le mur de séparation entre les

Catholiques & les Proteſtans. Comment faire ? Il a voulu examiner un peu ce Concile. Il l'a étudié non pas dans Pallavicin, car c'eſt un Auteur ſuſpect; mais dans Fra-Paolo qui ne l'eſt pas ; & il a trouvé que ce Concile que l'Egliſe Catholique reſpecte tant, n'eſt qu'un ramas d'opinions & d'imaginations ſcholaſtiques, *incertaines*, *ſuperfluës*, *peu fondées*, *pour ne rien dire de pis*, qu'on ne peut *approuver*, qu'on ne peut *recevoir*, qu'on ne peut *excuſer* (*page* XXIV.) Encouragé par cette heureuſe découverte il prend la plume ; il nous traduit en François l'hiſtoire prétenduë de ce Concile : ſes Notes concourent avec le Texte à le décrediter & à en ſapper les fondemens : voilà le mur renverſé. A qui tient-il déſormais que la paix ne ſe faſſe entre les Catholiques & les Proteſtans, & ne ſera ce pas uniquement notre faute ſi nous ne devenons pas de bons Réformés ? Sans doute ; pour lui *au défaut du ſuccès, il ſe ſçaura toujours bon gré de la pureté de ſes intentions.* Mais pour parler

férieusement si M. le Courayer veut nous faire changer d'idée sur le Concile de Trente, & renverser ce mur fatal, il faut donc qu'il employe d'autres armes que celles dont il se sert; car tandis que nous ne verrons dans ses Ecrits & dans sa longue Préface que des déclamations vagues, des invectives pleines de passion & vuides de raison, une critique audacieuse fondée sur de faux préjugés, des satyres cent fois rebattuës par les ennemis de l'Eglise, & cent fois réfutées, en un mot des phrases, des mots & des injures, nous lui répondrons que ce n'est pas la peine de faire tant de bruit, & de s'annoncer comme un fameux Athlete, pour n'être que le copiste de cent Libelles Protestans, & l'écho de toutes les bouches impures qui ont avant lui blasphêmé contre l'Ouvrage du Saint-Esprit. Il aura beau crier à la partialité, aux préjugés, à la superstition. Nous sommes depuis longtems accoutumés à ces cris impuissans; nous ne daignerons pas seulement l'écouter, & le Concile sub-

ſiſtera toujours comme un mur d'airain que rien ne peut ébranler, parce qu'il ne peut tomber qu'avec l'Egliſe même.

6°. Finiſſons cet Extrait, qui eſt déja aſſez long. Après ce qu'on vient de voir, rien ne devroit plus étonner de la part de M. le Courayer. Voici pourtant encore quelque choſe de neuf & de bien ſurprenant. Comme il a pour objet de nous faire abandonner le Concile de Trente, comme un Préliminaire néceſſaire pour acheminer le grand Ouvrage de la Paix génerale dont il s'eſt chargé, il faut bien nous donner du moins quelque bon cordial pour nous aider à digerer un Article ſi dur. Or voici le grand principe, qu'en qualité de Plénipotentiaire de la Chrétienté il nous propoſe pour étouffer à coup ſûr les remords des eſprits foibles qui craindroient de perdre la foi en renonçant au Concile de Trente. *Tout ce qui n'eſt ni évidemment revélé, ni évidemment certain, ne peut être propoſé comme un objet de créance. Les décisions d'un Concile en*

matiere de doctrine, qui n'ont pour appui aucune de ces deux évidences, sont autant d'impositions injustes sur la foi des hommes; & tout anathême est nul. On voit tout d'un coup la facilité admirable que donne ce grand principe pour concilier avec l'Eglise les sectes les plus décriées; & si après cela il reste encore un seul heretique au monde, il ne devra s'en prendre qu'à lui-même. Car, par exemple, nous autres Catholiques nous croyons bien la Divinité de Jesus-Christ, comme *évidemment revelée* & *évidemment certaine*; mais il n'en est pas sûrement de même des Ariens. Ce qui nous paroît évident leur paroît obscur; ce que nous regardons comme certain, ils le trouvent douteux. Comment donc les convaincre d'heresie? Leur citerons-nous le Concile de Nicée? Ils nous répondront, que les décisions de ce Concile ne sont point fondées sur une *revelation, ni sur une certitude évidente* Les Nestoriens, les Eutychiens, les Monothelites, les Pelagiens, les Iconoclastes en diront au-

tant ; car quel héretique a jamais été assez insensé pour nier un dogme, s'il l'a crû ou évidemment revelé ou évidemment certain. Tous ces Messieurs ne sont donc rien moins que des héretiques, & on nous en fait accroire, lorsque dans l'Histoire Ecclesiastique on nous fait une si longue énumération de sectes & d'héresies. Quel besoin d'ailleurs peut on avoir jamais eu de Conciles pour décider des points de doctrine évidemment révelés ou évidemment certains, & de quel droit ces Conciles ont-ils accablé d'anathêmes des gens comme les Ariens, &c. qui ne croyoient pas leurs décisions fondées sur l'évidence de la révelation ou de la certitude ? en un mot il ne peut y avoir jamais eu, selon M. le Courayer, de vrais héretiques : il n'y en a point encore aujourd'hui. Car il n'y a certainement aucun Lutherien ni aucun Calviniste qui convienne que les dogmes du Concile de Trente qui les condamnent, soient *évidemment révelés*, ou *évidemment certains.* C'est donc en vain qu'on leur

propoſe ces dogmes comme un objet de créance : c'eſt à tort qu'on les frappe d'anathêmes pour le refus qu'ils font de s'y ſoumettre. Ils ſont donc Catholiques comme nous, & voilà enfin la paix faite, voilà le grand projet de M. le Courayer heureuſement conſommé. Il n'y a plus qu'à ſigner le Traité, & tous les Proteſtans le feront ſans peine. Mais il eſt à craindre que les Catholiques ne veüillent pas entendre raiſon, & nous conſeillerions à M. le Courayer de faire un voyage à Rome pour y diſpoſer le Pape & l'Egliſe Romaine.

En vérité ce ſeroit perdre le tems que de l'employer à réfuter de pareilles viſions, & nous nous contenterons de prier M. le Courayer, quand il voudra raiſonner Theologie & matieres de foi, de lire avec plus d'attention & moins de prévention l'Ecriture & les Peres : car tandis qu'il ne conſultera que ſes propres lumieres, & qu'il n'établira ſes principes que ſur ſes idées & celles de ſes pareils, nous pouvons l'aſſûrer qu'il ne dira rien de raiſonnable.

Nous rendrons compte inceſſamment du reſte de l'Ouvrage.

ARTICLE XXX.

MEMOIRES HISTORIQUES du Comte Betlem-niklos, contenant l'Hiſtoire des derniers troubles de Tranſylvanie. A Amſterdam, chez Jean Svvart, ſur le Kneuterdyk 1736. deux volumes in-12. vol. 1. pages 344. vol. 2. pages 189.

TOUT le monde ſçait que M. l'Abbé Reverend, mort à Paris le 26 Juillet 1734, joüa un rolle aſſez conſiderable durant quatre années en Tranſylvanie, où il avoit été envoïé par la Cour. L'on connoît auſſi le Comte Betlem-niklos, jeune Seigneur Tranſylvain, qu'on a vû deux fois à Paris. Voilà à proprement parler *les deux Auteurs* des Memoires en queſtion. L'Editeur anonyme nous dit, que *le fond & l'eſſentiel* eſt tiré des Memoires du premier; que le ſecond paroît tenir la plume pour marquer ſa recon-

noissance à une Dame qui l'avoit généreusement obligé, & qui étoit curieuse de sçavoir ses avantures; qu'enfin lui (Editeur) voyant que l'Ouvrage de l'Abbé & du Comte ne comprenoit que l'intervalle des années 1659 & 1680, avoit crû faire plaisir au public de le prolonger jusqu'à l'an 1690, où la Maison d'Autriche s'est rendu maîtresse de la Transylvanie.

Quoique les derniers troubles dont elle fut le Théatre soient l'objet principal de l'Abbé Reverend, (comme on a lieu de le présumer) le Comte Betlem a jugé à propos d'y inserer l'Histoire ou le Roman de ses amours & de l'étendre si au long, que cette partie n'est pas la moins considerable. Aussi est-ce à une Dame qu'il s'addresse, sans doute pour mêler l'amusement à l'instruction. Quant à l'Editeur, il y a apparence qu'il n'y a rien mis du sien, si ce n'est l'Addition historique qu'il avoue. Il le dit du moins, & l'équité veut qu'il soit crû. Si donc à la premiere lecture quelque Lec-

teur difficile trouve que les deux tiers du premier volume, ne lui exposant qu'un Journal d'Amours, le reste ne mérite pas d'être crû, il sera en danger de se tromper. En effet, le titre a deux parties qui méritent d'être distinguées *Memoires, &c. contenant l'Histoire des derniers troubles de Transylvanie*, le nom de *Memoires*, (sur tout posthumes) est sujet à caution. L'on peut d'ordinaire en retrancher beaucoup de petites avantures, que le bon sens n'oblige point un Lecteur judicieux de croire à la lettre. Celui d'*Histoire* est autre chose, particulierement quand il est mis sous le nom d'une personne connuë, comme l'est l'Abbé Reverend. L'on cite tous les jours ces sortes de *Memoires Historiques* pour des faits averés d'ailleurs, & plus circonstanciés dans les écrits de certains particuliers, que dans les Monumens publics.

Tel est celui-ci, quant aux troubles de Transylvanie, nous ne chicanerons point sur ce que nous avons appellé *Histoire*, ou *Roman* des

Amours du Comte de Betlem, à condition que l'on ne nous chicanera pas non plus sur cette alternative, qui ne signifie autre chose, sinon que ces Amours devoient être racontées plus briévement & mieux, ou plûtôt omises, pour ne pas effaroucher des Lecteurs sérieux qui à force de *flairer* le Romanesque, en soupçonnent même où il n'y en a pas. En un mot il ne faut point mêler *l'historiette* à *l'histoire*, & nous ne voyons point que César qui avoit tant eu d'avantures galantes, ait fait ce mêlange dans ses Mémoires.

Au reste nous rendrons compte de tout en très-peu de mots. Le C. Betlem-Niklos étoit d'une des plus illustres Maisons de Transylvanie. L'on n'a pas oublié „ le célebre Betlem-Gabor qui le premier des Princes Transylvains étant allié avec la France, porta ses armes jusques dans l'Autriche & la Boheme „ au milieu des évenemens qui agitérent alors l'Allemagne & ensuite toute l'Europe. Le jeune Comte

commença à paroître dans le monde, lorſque le ſecond Prince Rakoski, après ſa malheureuſe expedition de Pologne, étant déclaré par les Turcs déchû de la Principauté de Tranſylvanie, on lui avoit ſubſtitué Barchey-Akas en 1660. Ce Prince fit à ſon élection des fêtes ſuperbes, où le C. Betlem devint amoureux d'une jeune perſonne, *dont la bouche étoit aſſez petite, & bordée de deux levres auſſi vermeilles que ſes dents étoient blanches & bien arrangées.* Nous nous en tiendrons à ce trait qui reſſemble aſſez à celui de la Pucelle de Chapelain.

. . . . - . Du bout de ſes deux manches
Pendoient nonchalamment deux très-
belles mains blanches.

Quoiqu'il en ſoit, Iſabelle fille de Bamphi Sigiſmond (c'eſt le nom de la perſonne aimée) épouſe le Prince Barchey. Le Comte eſt deſeſperé ; il s'en meurt ; il étoit preſque mort, lorſqu'un habile Médecin le rappella à la vie & au bon ſens. Devenu grand Officier de la Princeſſe, il lui témoigne ſon amour. On le

ſouffre à condition qu'il ſoit pur & vertueux, ce qui n'empêche pas les converſations ſecrettes, & même les Billets-doux durant les abſences. Enfin le Prince mort, la Princeſſe épouſe un autre que ſon Amant. Il ſe guérit de ſa tendreſſe, & ſe marie à ſon tour. En voilà, ce ſemble, aſſez & trop pour des Mémoires, ſoit hiſtoriques, comme ceux du C. Betlem, ſoit litteraires comme les nôtres.

Paſſons à l'hiſtoire, dont nous dirons cependant peu de choſe, parce que le fonds en eſt connu, ſoit par les écrits contemporains, ſoit par l'article même de l'Abbé Reverend dans le *Supplement* de Moreri, que l'Editeur de cet Ouvrage cite. Il n'y faut corriger qu'une mépriſe de nom & de perſonne. L'Auteur du *Supplement* dans l'énumeration des œuvres poſthumes de l'Abbé Reverend, met de ce nombre l'*hiſtoire manuſcrite du célebre Betlem-Yanos* qui a tant fait de bruit dans l'Autriche & la Boheme. Il eſt évident que ce Manuſcrit eſt celui dont nous

parlons ici & que par conséquent c'est l'histoire de *Betlem-Niklos* & non pas d'*Yanos* pere du premier. De plus il ne faut pas confondre l'un ou l'autre avec *Gabor*, qui, comme nous l'avons dit, porta ses armes jusques dans l'Autriche & la Boheme.

Sans entrer dans le récit abregé des troubles antérieurs de Transylvanie & de Hongrie, fixons-nous à la négociation du Marquis de Bethune en 1674. Ce Seigneur beau-frere du Roi de Pologne Sobieski, lui avoit été envoyé par Louis XIV. pour le féliciter sur son élection à la Couronne. Le sieur *Apsolon* Député des Mécontens de Hongrie, lui proposa d'engager le Roi de France à donner du secours aux Mécontens, pour obliger l'Empereur avec qui la France étoit en guerre, de faire diversion de ce côté-là. Le projet fut accepté & conduit avec tout l'art imaginable, malgré quantité de difficultés qui s'y opposerent & qu'il fallut lever. On ne put en commencer l'exécution qu'en

1677. On envoya en Tranſylvanie MM. de Forval & l'Abbé Reverend au Prince Apaſſi & à Michel Teleki ſon Miniſtre. Il y fut conclu que le Marquis de Bethune feroit paſſer en Hongrie 5000 Polonois, le Prince Apaſſi autant ; & que ces 10000 hommes ſe joindroient aux 7. ou 8000 des Mécontens. Ce Traité fut ratifié de la part de tous les Intereſſés, excepté du Grand Seigneur, qu'on ſollicita en vain d'entrer dans cette ligue, & de fournir ſa quotte-part. Il ſe contenta de permettre cette manœuvre ſans y contribuer. La Reine de Pologne, quoique belle-ſœur du Marquis de Bethune, traverſa tellement la levée des Troupes Polonoiſes, qu'il ne put envoyer à deux repriſes qu'un peu plus de 3000 hommes ſous la conduite du Genéral *de Boham*. Le Prince de Tranſylvanie n'en put fournir que 2000. Il coûta autant de peines pour la réunion de cette petite Armée, & des differens quartiers des Mécontens, qu'il en avoit coûté pour les mettre en mouvement. Le Général *Smith* empê-

choit la jonction. Heureusement il fut battu par les Polonois; la Victoire fut complette. Le Comte de Boham joignit l'Armée des Mécontens. Au Printems prochain cette petite Armée qui ne montoit en tout qu'à 12 ou 13000 hommes se remit en campagne. *Michel Teleki* Ministre de Transylvanie en fut le Généralissime. Il ne faut pas le confondre avec le jeune Comte de *Tekeli*, qui ne s'y trouva alors qu'en qualité de Volontaire. La mesintelligence se mit dans le Conseil de Guerre; l'on manqua la plus belle occasion de battre les Imperiaux, & l'on ne réussit point au Siége d'*Esperies*. Teleki s'étant retiré, le Comte *Tekeli* devenu Général des Troupes Hongroises, & le Comte de Boham, Chef des deux Armées réunies, tout changea de forme. Ils passerent impunément à la vûë de *Cassovie* prirent plusieurs Châteaux, & même des Villes, se répandirent dans toute la Haute Hongrie, firent contribuer la Province de Moravie & partie de celle

d'Autriche, prêts d'aller attaquer les Fauxbourgs de Vienne, où ce projet tranſpira. " On y raſſembla tout „ ce qu'il y avoit de Troupes aux „ environs, & l'on ſe ſervit même „ de toutes celles qui ſervoient à la „ garde de la perſonne de l'Empe-„ reur. Ce Prince qui s'apperçut „ d'un mouvement ſi extraordinaire, „ demanda quelle raiſon on avoit eu „ de lui ôter ſa garde ? On ne put lui „ cacher la réſolution des Mécon-„ tens : & ce Prince prenant tout à „ coup ſon parti, s'écria : *Quoi, nous* „ *ſommes réduits à cette extrémité!* „ *il eſt tems que nous faſſions la paix.* " Il faut remarquer qu'on négocioit alors la Paix à Nimegue, & que l'Empereur ſeul ne vouloit pas ſe rendre aux conditions ſtipulées à ſon égard. Il s'y rendit à l'occaſion que nous venons de dire. Les Mécontens pourſuivis ſe retirerent, & la diverſion pratiquée par l'Abbé Reverend, ceſſa. Voilà au vrai tout le dehors de cette entrepriſe. Quant aux reſſorts ſecrets, & aux circonſtances

du manége qu'il employa, nous laiſſons aux curieux le plaiſir de les lire dans ces Memoires, auſſi-bien que le commencement, le progrès & la fin des troubles de Tranſylvanie, tant en elle-même, que par ſes rapports avec la Hongrie.

„ Il eût été à ſouhaiter (comme
„ dit l'Editeur) que l'Abbé Reve-
„ rend les eût publiés lui-même. Il
„ eût pû y dévoiler le ſecret des né-
„ gociations dont il étoit chargé,
„ que ſa prudence ne lui permit pas
„ alors de confier au papier, & que
„ peut-être on n'auroit plus d'in-
„ terêt aujourd'hui de tenir dans le
„ même ſilence." Il paroît que l'Editeur étoit ami de cet Abbé dont il nous promet un autre Manuſcrit d'un genre tout different. En attendant il nous renvoye à l'Article du Supplément de Morery, dont nous avons parlé.

ARTICLE XXXI.

SECONDE PARTIE de la Dissertation sur la Lettre à Césaire, où l'on examine si cette Lettre est véritablement de Saint Chrysostome. Voyéz l'Art. XXIII. du mois de Fevrier.

LA décision de ce point de critique est dûë aux lumieres du R. P. le Quien, sçavant Auteur de l'Ordre de S. Dominique. Je tâcherai d'ajoûter quelque chose à ses réfléxions, dont j'aurai besoin pour les opposer à ce qui suit. Le manuscrit de Florence attribuë évidemment la Lettre à S. Chrysostome, par ces paroles qui sont au commencement : *Incipit Epistola B. Joannis Episcopi Constantinopolitani ad Cæsarium Monachum, tempore secundi exilii sui.* Et par celles-ci qui sont à la fin : *Explicit Epistola B. Joannis Episcopi Constantinopolitani ad Cæsarium Menacum*

Monachum tempore secundi exilii. Amen On sçait que ces mots *Jean de Constantinople*, & sur tout ceux-ci, *le Bienheureux Jean Evêque de Constantinople* sans aucun surnom, désignent toujours *S. Jean Chrysostome* dans les Ecrits des Auteurs Ecclesiastiques qui lui sont posterieurs. Cet usage qui avoit commencé dans le tems que S. Chrysostome étoit le seul des Evêques de Constantinople, qui eût porté ce nom, continua dans la suite. Mais quand on prétendroit qu'il pût marquer un autre Jean Evêque de Constantinople, ou Jean de Cappadoce, ou Jean le Scholastique, ou Jean le Jeûneur, la seule mention du second éxil n'ôteroit-elle pas toute équivoque ? Or les connoisseurs jugerent le manuscrit de Florence très-ancien, de 400, de 500, de 600, ou même de 700 ans; & quoiqu'il en soit de son antiquité, on ne peut point accuser celui qui l'a fait d'être faussaire: car le titre de la Lettre, tel que je viens de le rapporter, se trouve dans un

Ouvrage d'Anastase Prêtre, & dans un autre de Nicephore Patriarche de Constantinople; & outre cela ces deux Auteurs avec S. Jean Damascene, Euthymius, & Theorianus nous ont conservé six ou sept fragmens Grecs de la même Lettre, comme on le peut voir dans les Notes du P. Hardoüin, & dans celles du R. P. de Montfaucon Benedictin, qui a imprimé en dernier lieu la Lettre à Césarius dans son troisiéme Tome des Oeuvres de Saint Chrysostome. Tous ces Fragmens sont cités par les anciens Ecrivains que je viens de nommer, avec l'attribution expresse à S. Chrysostome. Ils sont d'ailleurs si naturellement rassemblés & liés dans le manuscrit Latin de Florence, qu'il est démontré que la Lettre à Césarius existoit au tems de ces Ecrivains telle que nous l'avons, & passoit pour être de S. Chrysostome.

On dira: A quoi pensoit le Cardinal du Perron d'avancer que la Lettre à Césarius étoit une chimere

& une invention de Pierre Martyr ? Avoit-il si peu de connoissance de tous ces Auteurs ? Il avoit infiniment d'érudition, & rien ne lui convenoit mieux que la confiance avec laquelle il assûre, que de tous les Auteurs des huit derniers siécles, qui ont cité les Ouvrages de S. Chrysostome, aucun n'a entendu parler de cette Lettre; & que depuis douze cens ans que les Ecrits de ce Pere étoient célebrés par tout, il ne se trouve ni Concile, ni Historien, ni Docteur qui en ait fait mention. Mais il faut sçavoir que la plûpart de tous ces Ouvrages, où la Lettre de S. Chrysostome à Césarius est citée, n'avoient pas encore vû le jour du tems du Cardinal du Perron, ils n'existoient qu'en manuscrits cachés dans diverses Bibliotheques comme la Lettre même de S. Chrysostome à Césarius. Celui de Theorien, intitulé *Ambassade aux Arméniens*, etoit à la vérité imprimé depuis longtems, mais au lieu de *Césarius* il y a dans le Texte *Acacius*. Le Traité de S. Jean Damascene contre les Ja-

cobites ou Acephales, & les Collections d'Anastase contre les Severiens & les Acephales avoient été publiées en Latin par le Pere Turrien Jésuite; mais ces deux Ecrits ne furent bien connus que par l'Edition de Henry Canisius en 1601. Ils étoient imparfaits & tronqués; les seuls manuscrits Grecs leur ont donné du prix & du nom.

Malgré toutes ces preuves, on a dû au moins douter que la Lettre au Moine Césarius fût de S. Chrysostome. Quel est-il ce Moine à qui la Lettre est adressée? Un homme que S. Chrysostome avoit fort connu & pratiqué autrefois, avec qui il avoit lié une étroite amitié dans le Monastere où il avoit passé la meilleure partie de sa jeunesse, qu'il avoit laissé dans cette sainte retraite lorsqu'il en fut tiré pour passer dans le Clergé d'Antioche, sans l'oublier & sans jamais cesser d'entretenir commerce de Lettres avec lui jusqu'au tems de son second exil. Voilà ce que marque la Lettre. Mais cherchés dans toutes les autres Lettres de S. Chry-

ſoſtome, & dans ſa Vie écrite par Pallade un ſeul endroit où il ſoit parlé du Moine Céſarius, & vous n'en trouverez pas plus de veſtiges que d'un perſonnage feint & imaginé. On voit au commencement & à la fin de la Lettre le nom de S. Chryſoſtome ; dans la Lettre un ſtile qui eſt l'antipode de celui de Saint Chryſoſtome. Ce ſont des manieres de penſer & de raiſonner, des expreſſions & des tours de phraſes tout-à-fait éloignés de ſon génie & de ſon goût, tant dans les Fragmens Grecs qui nous en reſtent, que dans la Traduction Latine. Veut-on nous faire reconnoître S. Chryſoſtome à ce diſcours ſec, froid, rude, plat, barbare, lui qui eſt ſi reconnoiſſable par les qualités toutes contraires de ſes Ecrits, que les plus médiocres traductions ne dépouillent jamais de toute leur beauté. J'aimerois autant qu'un mauvais Peintre eſperât de tromper les connoiſſeurs, en mettant au bas de ſes Tableaux le nom des plus grands Peintres.

Voici quelque choſe de plus fort,

& capable de faire juger à toute personne, qui n'eſt point dominée par un interêt de parti, que jamais la Lettre à Céſarius n'eſt ſortie de la plume de S. Chryſoſtome. Le Concile de Chalcedoine, le ſixiéme Concile Général, celui de Latran ſous le Pape S. Martin, Theodoret, Leontius de Byzance, Anaſtaſe le Synaïte, S. Maxime Martyr, tous les Catholiques & tous les Neſtoriens qui ont combattu les héreſies d'Eutychés & des Monothelites, & qui ont ſoutenu les Dogmes des deux Natures & des deux Volontés en Jeſus-Chriſt, ont eu ſoin de ne pas omettre un ſeul paſſage de S. Chryſoſtome, qui pût ſervir à ce deſſein. Nulle autre part ces héréſies ne ſont plus expreſſément rejettées, ces deux Dogmes ne ſont plus évidemment établis, que dans la Lettre à Céſarius, & perſonne avant S. Jean Damaſcene ne s'eſt aviſé de la citer ; où étoit alors cette Lettre ? Outre cela celui qui en eſt l'Auteur attribuë aux Hérétiques qu'il combat cette Propoſition : Après l'union il

ne faut pas dire deux Natures. *Iterum dicunt post unitionem non oportet dicere duas Naturas.* Il dit à la fin : Fuyons ceux qui ont inventé l'erreur énorme d'une Nature après l'union. *Fugiamus eos, qui unam naturam post unitionem prodigialiter fingunt.* Or il est certain que ces façons de parler étoient propres des Eutychiens, qui ne parent être connus de Saint Chrysostome; qu'elles n'étoient point en usage parmi les Apollinaristes, quoiqu'elles exprimassent leur erreur, & qu'elles ont pris naissance de l'abus qu'on a fait de ces paroles de S. Cyrille * : *Post unionem naturas alteram ab alterâ non dividimus.... sed asserimus. . . . unam naturam Dei Verbi incarnatam.* L'Auteur de la Lettre a donc vécu après Saint Cyrille.

Bien plus, il est posterieur au Concile de Chalcedoine, comme ces paroles le font voir clairement : *Agnoscendum tamen inconfusam & indivisibilem rationem, non in unâ so-*

* S. Cyril. Alex. in Epist. ad Succes.

lùm naturâ ſed in duabus naturis perfectis. Peut-on nier que le Concile de Chalcedoine ait introduit cette expreſſion qui fut alors le grand ſcandale des Eutychiens & des Dioſcorites, *Jeſus-Chriſt ſubſiſte non-ſeulement de deux natures, mais en deux natures?* Ces Hérétiques la décrioient comme nouvelle & inoüie dans le langage Eccleſiaſtique. Il étoit aiſé de les démentir en leur produiſant la Lettre de S. Chryſoſtome à Céſarius, on auroit dû le faire, ſi elle avoit exiſté : s'en aviſa-t-on, & leur répondit-on autre choſe, ſi-non que le ſens de cette expreſſion n'étoit pas nouveau, & qu'il n'y avoit point de termes plus précis, & moins ſujets à l'équivoque, pour exprimer la Foy de l'ancienne Egliſe, & des Peres, ſur-tout de S. Cyrille, qui en faiſant la paix avec les Orientaux, avoit dit, que Jeſus-Chriſt étoit Dieu parfait & homme parfait.

Ce qui ſuit va juſqu'à la démonſtration. N'eſt-il pas bien étrange qu'on prenne pour S. Chryſoſtome

un Auteur, qui donne des regles de parler de Jesus-Christ toutes Nestoriennes, qui dit qu'on doit se servir du nom de Fils, de Christ, de Jesus, de Seigneur, quand on veut signifier la Nature divine & la Nature humaine jointes ensemble; mais que c'est un langage erroné & hérétique de substituer à ces termes qu'il appelle communs, les noms qui sont propres de l'une des deux natures comme *Dieu* ou *homme* : car tel est le sens de cette phrase barbare, *communia enim ista & susceptitibilia duarum essentiarum nomina sunt : quarum conjunctio in hæreticis quidem errorem facit, proprio pro communi utentes nomine Christi uno.*
» Si vous avez afirmé, continuë-
» t-il, que Dieu a souffert, de quel-
» que maniere que vous l'entendiez,
» vous avez dit une chose impos-
» sible, vous avez dit un blasphê-
» me, vous avez donné dans l'im-
» pieté de Manés & des autres hé-
» résies? » *Si enim Deum dixeris pertulisse, qualicumque cogitatione, quod impossibile est dixisti, id quod*

blaſphemum eſt , & in Manetis & aliarum hæreſum declinaſti impietatem. Voulez-vous que ce Texte ſoit de S. Chryſoſtome ? retranchez donc du nombre de ſes Ouvrages l'Homelie 26. ſur l'Evangile de S. Jean, où expliquant ces paroles, *nemo aſcendit in Cœlum, niſi qui deſcendit de Cœlo, Filius hominis qui eſt in Cœlo* , il dit que le Sauveur *par le mot de Fils de l'homme n'entend point ſon humanité ſeule, mais toute ſa perſonne, & que ſa coutume étoit de nommer toute ſa perſonne tantôt Dieu & tantôt homme.* Soutenez encore que l'Homelie 34. ſur la premiere Epître aux Corinthiens, eſt fauſſement attribuée à ce ſaint Docteur, car on y lit ces paroles: *Nous ſçavons maintenant que Dieu eſt par tout, mais nous ne ſçavons pas comment. Nous ſçavons qu'il a fait toutes choſes de rien, & nous ignorons de quelle maniere. Nous ſçavons qu'il eſt né d'une Vierge, mais non pas comment cela s'eſt pû faire.* Aſſurez auſſi que c'eſt un autre qui a fait l'Homelie ſur la Nativité de Notre-

Seigneur commençant par ces mots : A πάλαι πατειάρχαι, car ce Texte en est tiré : *Plusieurs des Gentils se mocquent, quand ils nous entendent dire que Dieu est né dans la chair.* Si nous en croyons l'Auteur de la Lettre à Césarius, ce sont-là autant de blasphêmes, dont il ne se sentoit pas coupable ; il faut donc le distinguer de l'Auteur de ces Homelies.

Saint Cyrille d'Alexandrie parmi les témoignages qu'il a rassemblés dans son Livre aux Princesses, contre l'hérésie de Nestorius, rapporte deux endroits d'une autre Homelie de S. Chrysostome sur la Nativité de Notre-Seigneur, dont le R. P. le Quien n'a point jugé à propos de faire usage dans sa Dissertation sur la Lettre à Césarius ; parce que, dit-il, tout le monde convient que cette Homelie n'est pas de S. Chrysostome. A la bonne heure que l'Homelie, où ces deux Passages se trouvent, telle que nous l'avons présentement, ne soit pas de S. Chrysostome, cela se peut ; mais telle que l'avoit S. Cyrille, elle devoit être in-

conteſtablement de S, Chryſoſtome. Eſt-il concevable que peu d'années après la mort de ce ſaint Docteur, un homme du rang de S. Cyrille dans un Ouvrage adreſſé à l'Imperatrice & à la ſœur de l'Empereur, & qui fut préſenté à tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs à Conſtantinople, où la plûpart du monde avoit entendu S. Chryſoſtome, & étoit extrêmement curieux d'avoir des copies de tous ſes diſcours ; eſt-il concevable, dis-je, qu'en ce tems & dans ces circonſtances S. Cyrille eut l'imprudence de citer une Homelie, que les habitans de cette grande Ville ne connuſſe pas certainement pour être de leur ſaint Archevêque ; & cela dans la vûë de rendre odieuſe la doctrine de ſon Succeſſeur, qui occupoit alors le Siége de Conſtantinople ? Je mets en fait que nous n'avons rien qui ſoit plus aſſurément de S. Chryſoſtome que ces deux Paſſages. Les Voici. *Celui qui eſt, aujourd'hui eſt engendré ; & celui qui eſt, devient ce qu'il n'étoit pas, car étant Dieu il*

devient homme. Cependant il n'eſt pas privé de la divinité qu'il avoit ; car il n'eſt pas devenu Homme en perdant la divinité, & il n'eſt pas devenu Dieu par un accroiſſement de grandeur que l'homme ait reçû ; mais plutôt étant Dieu impaſſible il a été fait chair, en conſervant l'immutabilité de la Nature divine. Voilà le premier Paſſage. Voyons le ſecond. *Celui qui eſt aſſis ſur un trône ſublime & élevé, eſt mis dans une Creche : celui qui eſt impalpable, ſimple, & incorporel, eſt manié par les mains des hommes : celui qui rompt les liens du peché eſt lié avec des bandes.* N'eſt-ce pas là le ſtyle noble de S. Chryſoſtome ?

S'il y avoit néanmoins lieu de douter, lequel des deux s'eſt trompé, ou de S. Cyrille en attribuant cette Homelie au grand Maître de l'Eloquence Chrétienne, ou de S. Jean Damaſcene, en attribuant au même la Lettre à Céſarius, ne ſeroit-il pas raiſonnable de mettre plutôt l'erreur ſur le compte du dernier ? Outre qu'il étoit fort éloigné

de ces tems-là, dont S. Cyrille étoit si proche, ce n'est pas le seul Ouvrage qu'il ait faussement attribué à S. Chrysostome,* & que sur son autorité les Ecrivains qui l'ont suivi ayent crû être de Saint Chrysostome. Ne voyons-nous pas que Theorien s'en est encore fié à lui, pour citer l'Homelie sur la Fête des Rameaux, ou sur le *Benedictus qui venit*, comme de S. Chrysostome, quoiqu'il soit démontré qu'elle n'en est pas? Saint Damascene, dira quelqu'un, avoit trop d'esprit pour être dupe qu'avec tout le monde. Il falloit qu'on eût imposé à tout son siécle, pour le surprendre. Comment cela se peut-il faire? Ce fut au regard de la Lettre à Césarius par la fourberie des Nestoriens.

Comme devant & après le Concile de Chalcedoine l'Eglise eut tout à craindre de la puissance & de la fureur des Eutychiens, & qu'il n'y avoit rien de si commun que la fausse

* Damasc. in Epist. de Hymno Trisagio.

accuſation de Neſtorianiſme, dont on chargeoit les plus zélés défenſeurs de la foy ; il fut aiſé aux véritables Neſtoriens de ſe déguiſer & de ſe confondre avec les Catholiques. Or ces Neſtoriens étoient de grands fauſſaires ; témoin le Livre qu'on appelle Synodique, qui eſt une de leurs productions, où ils ont mêlé des Actes faux avec les véritables, afin de faire paſſer les uns à l'abri des autres ; témoin un Recueil de Sermons & de Diſſertations, que Marius Mercator nous apprend être d'Eucherius de Tyane un des arcboutans du parti, au nom duquel ils ont ſubſtitué le nom de S. Athanaſe dans quantité de manuſcrits, ſi bien que ce Recueil a été juſqu'ici toujours imprimé dans le ſecond Tome des Oeuvres de ce Pere. La Lettre à Céſarius eſt donc vraiſemblablement l'ouvrage d'un de ces Neſtoriens cachés, qui travailloient avec les Catholiques à la ruine de l'Eutychianiſme. On la reçut avec ſimplicité & avec joye, parce qu'on avoit beſoin d'armes contre les en-

nemis communs. Il eſt vrai que le Neſtorien ſe trahit en un endroit, mais auroit-il abſolument négligé les interêts de ſa Secte? Et d'ailleurs qu'avoit-il à craindre en ſe parant du grand nom de S. Chryſoſtome, qui écrit au Moine Céſarius ſon ami? Ce Moine eſt le perſonnage d'un véritable Eutychien, qu'il falloit donner pour un Apollinariſte, afin de ne point tomber dans un anachroniſme, en ſuppoſant que S. Chyſoſtome a pû le connoître & lui écrire. Enfin on ſongeoit alors à reſſuſciter le Neſtorianiſme, & on commençoit dans ce deſſein à multiplier les copies des Ecrits de Theodore de Mopſueſte, qu'on vantoit auſſi comme l'ami de Saint Chryſoſtome, & il étoit utile de prêter à ce dernier quelques traits qui autoriſaſſent les expreſſions du Maître de Neſtorius. L'Auteur de la Plainte ſur la Lettre à Céſarius * a-t-il raiſon maintenant d'avancer que Theodoret, en parlant comme il a fait de l'Eucharistie

* Expoſt. ad Joan. Hampdenium.

dans ſes Dialogues, ſembloit avoir devant les yeux ce que S. Chryſoſtome en avoit écrit dans cette Lettre, puiſqu'il ſe trouve que c'eſt au contraire Theodoret, qui a été copié par un Neſtorien.

ARTICLE XXXII.

*LETTRE DE MONSIEUR ***, à Madame la Princ.*** Au ſujet des Eſſais Hiſtoriques & Critiques ſur le Goût. A Paris chez Prault pere.* 1736. *Avec Approbation & permiſſion.* in-12. *Pages* 26.

Nous n'aurions ſans doute point penſé à donner d'Extrait de cette Brochure, toute eſtimable qu'elle eſt, ſi on ne l'avoit point attribuée à un de nos Journaliſtes avec une confiance qu'il ne peut trop admirer, & avec des circonſtances qui le forcent de la déſavouer, en la faiſant pourtant connoître ſous un jour moins odieux & plus vrai. Tout le monde a lû le Livre ſingulier de

l'A. C. ſur le Goût. Et dans l'Extrait que nous en publiâmes il y a quelques mois, nous recueillîmes aſſez les divers jugemens pour & contre, que le Public en avoit portés. La Lettre dont il s'agit, applaudit avec nous à l'eſprit vif & à l'imagination ſaillante de cet Auteur. Mais elle entre un peu plus dans le détail de ſes écars, que nous ne pouvions le faire dans les bornes qui nous ſont preſcrites.

C'eſt une Critique dans les formes, mais une vraie Critique qui rend & fait juſtice à l'Auteur & à ſon Ouvrage ; convenant de ce qu'il y a de bon, & ne diſſimulant point ce qu'il y a de mauvais ; relevant ſur tout avec force les écars Théologiques & Politiques, contre la Religion, le Gouvernement & les Mœurs. Le Public François qui aime la décence en ce genre plus que ne penſent nos beaux eſprits Anglicans, a goûté cette Lettre qui dévoile la licence d'un Livre peu goûté lui-même, malgré ſa ſingularité, & le petit feu qui en ranime le ſtile,

Ces Meſſieurs les beaux eſprits, qui font un Public à part, n'ont pas laiſſé d'applaudir à un nombre de traits bien frappés de cette Critique, & à une certaine force de Métaphyſique qui la leur a fait attribuer à un Géometre, quoiqu'il n'y ſoit nullement queſtion de Géométrie, & qu'elle ſoit Théologique & Littéraire d'un bout à l'autre. Mais quelques-uns de ces Meſſieurs, craignant ſans doute le contrecoup, & ſans penſer qu'ils ſe découvroient trop eux-mêmes, ont traité de dur & d'amer, le zéle avec lequel l'Auteur de la Lettre, qui prend effectivement les choſes au ſérieux & au vrai, dénonce en quelque ſorte l'Auteur des Eſſais à ſon Evêque, aux Puiſſances, & à toutes les perſonnes qui ont de la pudeur & de la Religion.

Aucun de nous ne reconnoît cette Lettre pour ſon ouvrage. Nous convenons même avec un Cenſeur, que le Diſcours, quoique d'un bon ſtile d'ailleurs, en eſt un peu découſu en quelques endroits qui paroiſſent même mutilés. Mais il ne

nous convient pas de blàmer un Ouvrage dont le plan & l'execution vont uniquement au bien, & ſont tout-à-fait dans l'eſprit de la Religion & de la vérité, ouvrage d'ailleurs revêtu du ſceau de l'autorité publique, & nommément approuvé par un Théologien, dont nous reſpectons & dont nous chériſſons le ſuffrage.

L'Auteur de la Lettre qui paroît plus religieux que critique, & n'être point homme à ſe mettre en frais pour un Livre ſeul, tel que les Eſſais, a fait entrer dans ſon Plan, la réfutation d'un Ouvrage d'une toute autre conſéquence. C'eſt celui de l'*Origine des Fables*, dont nous ne nommerons point l'Auteur, puiſque la Lettre ne le nomme point. Nous entrons avec plaiſir dans tous les ménagemens & dans tous les égards de cette Lettre: & nous ſerions les premiers à traiter d'amer & à blâmer un zéle, qui en pourſuivant l'erreur, n'auroit point reſpecté une perſonne ſi reſpectable.

L'origine des Fables eſt un fruit

de ſa jeuneſſe : eſt-ce même un fruit ? & ne faut-il pas plutôt le prendre comme une belle fleur qu'on a regret de voir porter dans ſa ſubſtance les ſemences de ſon prochain dépériſſement ; un Auteur de ce mérite n'ayant, ce ſemble, dû jamais travailler que pour l'immortalité. C'eſt un Ouvrage de bel eſprit & d'une certaine Philoſophie legere & brillante qui n'intéreſſe point le cœur, & qu'on auroit tort de juger avec trop de rigueur theologique ou philoſophique même. Il s'agit de l'origine des Dieux, des faux Dieux, des Dieux de la Fable, & des Fables mêmes. L'Auteur fait l'honneur aux hommes & aux premiers hommes, d'avoir inventé, ce qui s'appelle *inventé* ces Fables, & fabriqué ſans modele toutes ces fauſſes Divinités. La choſe eſt délicate, & juſqu'ici perſonne n'en avoit démêlé ni peut-être ſenti la conſéquence. On avoit pris tout cela pour du bel eſprit, pour des paroles perduës ; & il eſt vrai qu'il faut aider à la lettre, & ſe prêter à la ſuppoſition. Il y a abſolument du vrai dans cette origine des

Fables. Elles ſont l'ouvrage des hommes, & une pure invention de l'eſprit humain.

Cependant comme l'Auteur eſt ſûrement quelque choſe de plus qu'un ſimple bel eſprit, qu'il a le génie ſyſtématique, & qu'il n'eſt pas fait pour ſe borner au frivole & à une premiere lueur, il a pouſſé le ſyſtême, il eſt remonté à une premiere origine, & a par là donné quelque priſe à l'Auteur de la Lettre, qui paroît alerte ſur la préciſion des idées qui peuvent effleurer la Theologie ou la Religion en géneral. L'Auteur de l'origine des Fables remonte aux *premiers hommes.* Il ſuppoſe ces premiers hommes preſque brutes, & n'ayant d'abord que des idées groſſieres & animales, idées de corps & de choſes corporelles: enſuite des notions de force, de vigueur, peu à peu des lueurs de pouvoir, de domination, de grandeur, & enfin des connoiſſances, de vertu, de ſageſſe, de bonté, de juſtice & de ſainteté. Or ſelon le ſyſtême *à meſure que les idées des hommes ſe perfectionnent, les Dieux y gagnent.*

Des hommes corporels enfantent, imaginent des Dieux corporels. Des hommes forts & vigoureux ne connoissent que des Dieux Crotoniates. *Tel étoient les Dieux du tems d'Homere.* Son Mars blessé par Diomede *fut reconnu Dieu au vigoureux cri* que cette blessure lui fit jetter. Des hommes sages & intelligens forment des Dieux pleins d'intelligence & de sagesse : *Tels étoient les Dieux du tems de Ciceron, & ils valoient bien mieux, parce que de bien meilleurs Philosophes y avoient mis la main.*

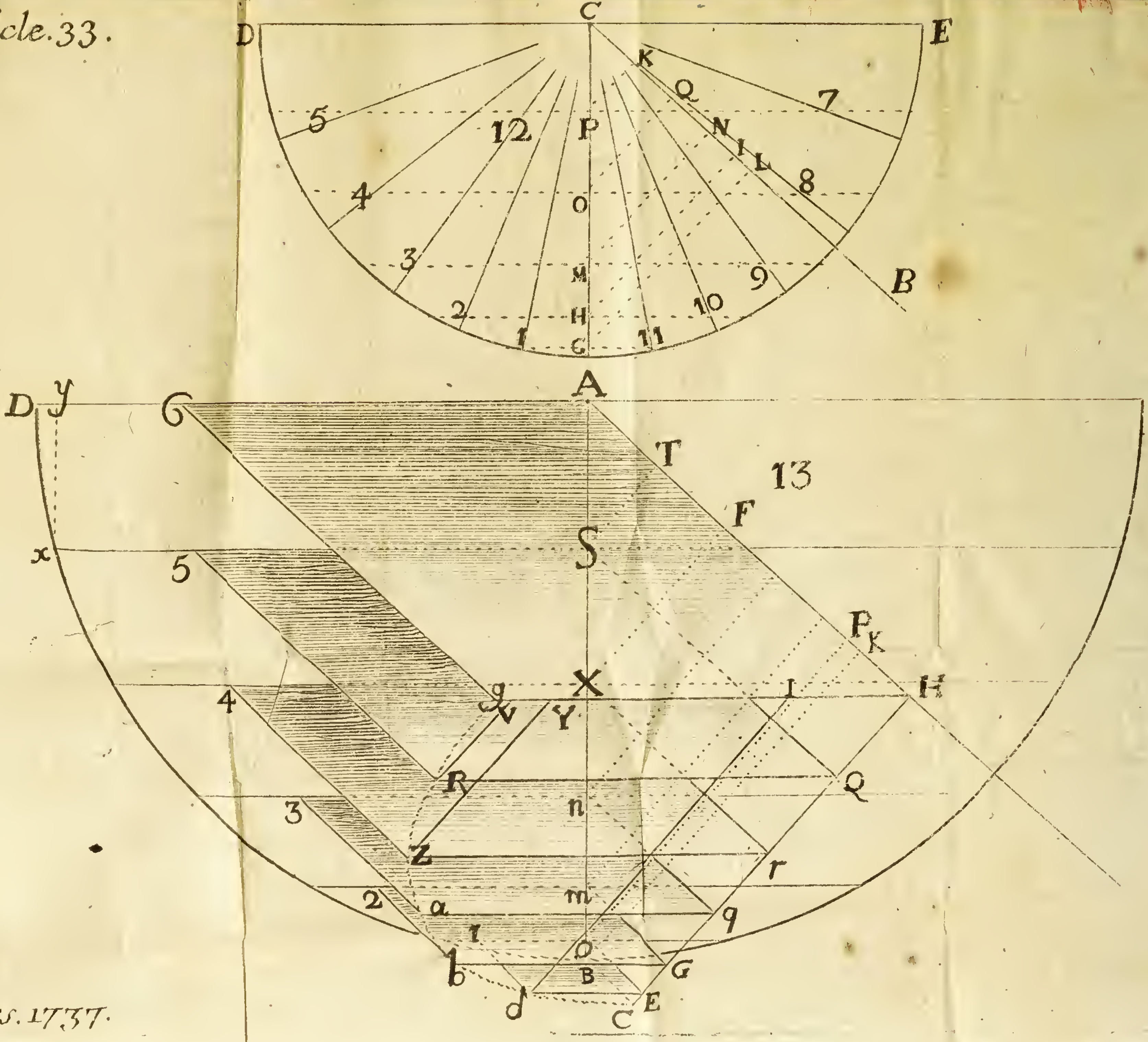
A ce systême l'Auteur de la Lettre oppose un nombre de Propositions coutradictoires qui paroissent sans replique. 1°. Que les premierrs hommes, Adam, Abel, Caïn, &c. Noë, Sem, Cham, Japhet, &c. n'étoient rien moins que brutes & corporels dans leurs idées, & qu'ils avoient reçû de Dieu même les pures notions de toutes les verrus, sagesse, bonté, justice, sainteté. 2°. Qu'au contraire, l'humanité ayant commencé par l'esprit & par la lumiere, elle avoit fini par le corps,

par les ſens, par les tenebres. 3°. Que l'Idolâtrie avoit ſuccedé à la Religion, & non la Religion à l'Idolâtrie. 4°. Que la Religion avoit été tournée en Fables par voye d'alteration, de corruption, d'oubli, d'ignorance, & non les Fables en Religion par voye d'invention, de perfectionnement, d'intelligence, de ſcience. 5°. Que du tems d'Homere on avoit les idées les plus ſpirituelles de la vertu, de la ſageſſe, &c. 6°, Que les Fables Idolâtriques étoient l'ouvrage du cœur, & non de l'eſprit. 7°. Que du tems de Ciceron l'Idolâtrie étoit plus groſſiere que du tems d'Homere, les Romains ayant admis toutes les Divinités des autres Nations, & toutes les ſuperſtitions de l'Univers. 8°. Que les Grecs de même avoient été plus Idolâtres que les Egyptiens, &c.

Nous ne dirons rien du reſte de la Critique qui tombe ſur l'Auteur des Eſſais. Il y a, quoiqu'on en diſe, des traits plus *plaiſans*, & ſurtout mieux frappés que certaines gens ne voudroient le perſuader.

ARTICLE

Article. 33.



Mars. 1737.

ARTICLE XXXIII.

DEMONSTRATION DE LA Pratique que M. Ozanam a donnée du Cadran Elliptique Orizontal.

MONSIEUR Ozanam a donné dans la Gnomonique de ſon Cours, page 72, une Conſtruction du Cadran Orizontal, très-aiſée à pratiquer, & la plus ſûre de toutes après le Calcul, qu'il démontre par l'Analyſe ; mais parce que cette Démonſtration ne ſatisfait pas aſſez l'eſprit, on en démontrera le principe après en avoir répeté la Conſtruction.

CONSTRUCTION.

Menez deux lignes * D E, C A perpendiculaires entre elles ; prenez-en une comme C A pour la méridienne, & l'autre D E pour la li-

* Voyez la Figure. 1.

gne de 6 heures ; décrivez du centre C le demi cercle D A E, que vous diviſerez de 15 en 15 degrez, en commençant par A, de côté & d'autre & par les points correſpondans menez les lignes ponctuées 5, 7; 4, 8, &c. qui ſeront paralleles entr'elles, & à la ligne de 6 heures D E. Faites de côté ou d'autre de la méridiénne l'angle A C B de l'élévation du pole du lieu : menez la ligne C B qui repréſentera l'axe du monde, à laquelle vous menerez les perpendiculaires G L, H I, M N, &c. des points G, H, M, &c. où les paralleles coupent la méridienne ; prenez la longueur de ces perpendiculaires, & les portez de côté & d'autre de la méridienne ſur les paralleles ponctuées, & portant par ordre les perpendiculaires qui ſont les plus proches du centre C, ſur les paralleles qui en ſont les plus éloignées, & au contraire, les perpendiculaires qui en ſont les plus éloignés, ſur les paralleles les plus proches ; par exemple la ligne P K, depuis G, en 1 & 11, la ligne O Q,

depuis H en 2 & 10, la ligne G L, de P en 5 & 7, &c. pour avoir les points 1, 11; 2, 10; 5, 7; &c. par lesquels & par le centre C, vous menerez les lignes horaires; prolongez au de-là du centre les lignes de 7 & de 8 heures du matin, pour avoir 7 & 8 heures du soir; faites-en autant pour avoir les lignes de 4 & 5 heures du matin, en prolongeant les lignes de 4 & 5 heures du soir, & le Cadran sera tracé. Si on vouloit avoir les demies heures, il faudroit diviser le demi cercle de D A E, de 7 degrez & demi en 7 degrez & demi, & suivre la même maniere qui vient d'être enseignée.

DEMONSTRATION.

Que l'on s'imagine * que la ligne C H égale à B K, menée perpendiculairement à l'axe A H, de l'extrémité B de la méridienne, est le rayon d'un cercle C, d, b, a, Z, R, g, qu'on prendra pour l'Equateur, & pour la baze d'un cylindre

* Voyez la Figure 2.

qui a le même axe que la Sphere, (dont on ne représente ici qu'un quart,) & que la circonference de cet Equateur est divisée de 15 en 15 degrez, aux points d, b, a, Z, &c. en commençant de C, ou de g. Le plan H A 6 g, qui passe par l'axe A H, & par la ligne de 6 heures A D, représente une portion du cercle de 6 heures. Que l'on oupe par la pensée ce quart de cylindre selon sa longueur, par les plans S 5 R Q; X 4 Z r; n 3 a q, &c. paralleles entr'eux, & au cercle de 6 heures, passant par les points R Z, a, &c. de 15 en 15 degrez dans l'Equateur; ces mêmes plans diviseront l'horison aussi de 15 en 15 degrez, & traceront les lignes paralleles que l'on mene dans l'horison pour la construction; car l'on a à cause des espaces paralleles, ou des triangles semblables,

Le rayon de l'Equateur CH=K,B, : est au rayon de l'horison AB :: comme ST=HQ=RV, sinus de 15 degrez dans l'Eq ateur.

: Est à S A = x y, qui sera aussi sinus de 15 degrez dans l'horizon.

Puisque les plans H 6, Q 5, r 4, &c. sont paralleles, leurs sections 6 A, 5 S, 4 X, &c. avec l'horison, sont aussi paralleles; de même que leurs sections H g, Q R, r Z, &c. avec l'Equateur, & encore leurs autres sections Q S, r X, q n, &c. avec le Méridien (par 16. 11. Eucl.) Les lignes 6 A, 5 S, 4 X, &c. & les lignes g H, R Q, Z r, &c. sont paralleles entr'elles, étant les unes & les autres perpendiculaires au plan du Méridien, parce que l'horison, l'Equateur, le cercle de 6. heures, & les plans qui lui sont paralleles, sont perpendiculaires au plan du Méridien, & (par 19. 11. Eucl.) leurs sections 6 A, 5 S, &c. g H, R Q, &c. le seront aussi. Les lignes 6 g, 5 R, 4 Z, &c. & les lignes A H, S Q, X r, &c. sont aussi parallelles entr'elles, étant les unes & les autres perpendiculaires au plan de l'Equateur, par la même raison que ci-dessus, parce

que le Méridien, la surface du cylindre, le cercle de 6. heures, & les plans qui lui sont paralleles, sont perpendiculaires au plan de l'Equateur.

Il faut remarquer que les lignes R 5, Z 4, a 3, &c. sont aussi les communes sections des plans paralleles Q 5, R 4, q 3, &c. avec les cercles horaires qui passent par les points R, Z, a, &c. de l'Equateur, parce qu'ils sont encore les uns & les autres perpendiculaires à l'Equateur. L'on conclud de tout ce qui a été dit ci-dessus, que les plans H 6, q 5, r 4, &c. sont des parallelogrammes, & par conséquent 5 S = Q R, 4 X = Z r, n 3 = q a. Si donc pour avoir les points 5, 4, 3, &c. où les lignes R 5, Z 4, a 3, &c. coupent les paralleles S 5, X 4, n 3, &c. on prenoit dans l'Equateur les lignes R Q, Z r, a q, &c. & qu'on les portât de S en 5, de X en 4, de n en 3, on auroit les points horaires 5, 4, 3, puisque les lignes R 5, Z 4, a 3, &c. sont

dans les plans des cercles horaires comme nous avons dit ci-dessus : mais parce que l'on n'a pas l'Equateur pour y prendre les lignes Q R, r Z, q a, &c. au lieu, par exemple, de Q R, l'on prend O P = E H = d I, sinus de 75 deg. = Q R, aussi sinus de 75 deg. tous deux dans l'Equateur, que l'on porte de S en 5, pour avoir le point 1. d'une heure, l'on prend S T = Q H = R V, sinus de 15. deg. = E d, aussi sinus de 15. deg. tous les deux dans l'Equateur, qu'on porte de O en 1. L'on prend la ligne X F = r H = Z Y = G b, (sinus de 30 deg.) pour le porter de m en 2, C, Q, F, D.

La Démonstration de cette pratique est de M. Deparcieux, Maître de Mathématiques, qui a chez lui le relief de cette figure de même que de tout ce qu'il y a de plus nécessaire dans la Gnomonique pour aider la conception des commençans. Il a aussi présenté dernierement le modele d'un faux axe de son invention à MM. de l'Academie Royale des Sciences, pour

trouver facilement & par une ſeule opération la ſouſtylaire ſur toutes ſortes de plans ; au moyen dequoi l'on en a aiſément la déclinaiſon, ce qui ſera très-commode pour ceux qui ne ſçachant pas le calcul , ſont obligez de ſe ſervir de pluſieurs autres pratiques, qui quoique vrayes dans l'eſprit, ſont très-fautives dans l'exécution & ſurtout pour ceux qui ſe ſervent de la bouſſole pour trouver la déclinaiſon des plans ; car l'on ſçait aſſez que cette méthode & l'ignorance de ceux qui s'en ſervent, ſont les ſeules raiſons pourquoi l'on a tant de mauvais cadrans.

C'eſt à quoi il ſemble que ceux qui en font tracer devroient faire un peu plus d'attention & ne pas s'arrêter à un Maſſon ou à un Peintre ; car le rendre plan, le tracer, & le peindre, ſont trois choſes bien différentes, & un cadran eſt fait pour durer plus d'un jour.

ARTICLE XXXIV.

ERASMI FRÆLICH SOCIETATIS Jesu Quatuor Tentamina in re Numaria vetere, &c. Essais du P. E. Frælich, sur les Médailles. A Vienne en Autriche. *in* 4°.

CE Livre est une très-bonne introduction à la connoissance des Médailles.

Des quatre Essais, ou Dissertations qui le composent, la premiere explique l'usage & l'utilité des Médailles anciennes. I. *Dissertatio de utilitate rei Numariæ veteris.* II. La seconde est un Appendice aux Médailles des Colonies Romaines de M. Vaillant. *Appendicula ad Numos Coloniarum Romanarum, à Cl. Vaillantio editos.* III. La troisiéme est encore une Addition, ou Supplément aux Médailles des Villes qui parloient la Langue Grecque, frappées sous les Empereurs, & données par M. Vaillant : *Appendicula ad Numos Urbium Græcè loquentium, sub Au-*

guſtis percuſſos, quos laudatus Vaillantius vulgavit. Ces trois Diſſertations avoient déja été imprimées. La quatriéme, qui n'avoit point encore paru eſt très-curieuſe. Elle découvre les défauts des Médailles falſifiées ou altérées par la faute des Monétaires: IV. *Diſſertatio de Numis Monetariorum veterum culpa vitioſis.* Elle fait voir que les Fauſſaires ne ſont pas les ſeuls qui ayent fabriqué de fauſſes Médailles ; que les Monétaires mêmes publics & autoriſez y ont commis pluſieurs fautes, & les ont falſifiées en diverſes manieres : il explique ces differentes ſortes de falſifications, ſurtout celles qui viennent des coins employez à marquer les Médailles, & des Ouvriers qui mettoient les Epoques ; celles qui défigurent l'Hiſtoire, la Chronologie, l'Ortographe. Il diſtingue ces défauts de ceux qui ſont douteux, & qui peuvent être excuſez. Le P. Frœlich donne dans ce Livre quatre cens Médailles gravées, rapportées chacune à ſa place ; ſoixante Médailles des Colonies, &

trois cens onze Gréques : Trente Médailles défectueuses, & très-rares, tirées du cabinet du P. Pranelli Jésuite, la plûpart *saussées*, qui n'avoient point encore été gravées, toutes d'une bonne Antiquité. Elles font connoître plusieurs fautes singuliéres & remarquables des Monétaires, & servent à faire juger de celles qui se trouvent en d'autres Médailles.

A la tête des Dissertations l'Auteur a mis entre autres choses, une Liste, ou Catalogue de toutes les Epoques qui se voyent sur les Médailles, avec l'explication *originaire* de ces Epoques, & leur usage. L'ouvrage est un bon *in* 4°. en grand caractere & beau papier.

ARTICLE XXXV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ALLEMAGNE.

D'AUSBOURG.

PHARMACOPEIA *Augustana renovata, revisa, & Appendice aliquot Medicamentorum selectiorum aucta.* vol. *in-fol.* A Ausbourg 1734.

DE WITTEMBERG.

Christophori Vateri Physica experimentalis systematica, in usum Studiosæ Juventutis adornata, multis quæstionibus curiosis illustrata, & Experimentis Mecanicis, Chimicis, Anatomicis, aliisque confirmata, Editio quarta. Vol. *in-4.* A Wittemberg 1734.

D'HANOVER.

Pauli Gotlieb Werlhoffii Cautio-

nes Medicæ, de Limitandis laudibus & vituperiis morborum & remediorum. Vol. *in*-4. 1734.

De Breslaw.

Balthazaris Tralles Exercitationes Physico-Medicæ, virtutem Camphoræ refrigerantem, ac internis corporis humani incendiis restinguendis aptissimam edisserit, atque ex genuinis Artis principiis adstruit. Cum Præfatione Friderici Hoffmanni. Vol. *in*-8. A Breslaw. 1634.

Nous ne faisons qu'indiquer ces Livres de Physique & de Medecine, que nous n'avons pas encore vûs. On les trouve à Paris, chez Cavelier, ruë saint Jacques, au Lys d'or.

Pays-Bas.

D'Amsterdam.

On a réimprimé ici les Traités de Grotius, *De Jure Belli & Pacis, de Æquitate, Indulgentia & Fidelitate*, &c. Avec les Notes de Gronovius & de Barbeyrac. 2. vol. *in*-8.

Un *Atlas de Poche*, en un volume *in*-4. *à l'uſage des Voyageurs*, & le même, qu'on dit être *Portatif*, en deux volumes *in-folio*, ne ſont pas pour toutes ſortes de *Voyageurs*, à moins qu'on ne ſuppoſe qu'ils les ont bien appris & retenus avant que d'entreprendre de voyager. Encore le titre paroît-il ſingulier. L'un & l'autre a été imprimé en 1734.

De Leyde.

Cornelius Nepos cum Notis Variorum, & Auguſtini Van-Staveren, in-8. *Lugd. Batav.* 1734.

On trouvera ces Livres à Paris, chez Briaſſon, ruë ſaint Jacques, à la Science.

France.

De Paris.

M. l'Abbé Lenglet continuë d'enrichir le Public des fruits de ſon travail. Il ſemble avoir tourné principalement ſes vûës du côté de la

Jeuneſſe, qu'il ſe propoſe d'inſtruire & de former. *A Dieu ne plaiſe*, dit-il modeſtement, *que je préſume éclairer les autres, je me contente de les écouter avec docilité, & de profiter de leurs inſtructions.* Un Auteur dans ces diſpoſitions, mérite des égards, & qu'on remarque ſes fautes avec la modération & la politeſſe que tout le monde éxige des gens de Lettres, quand ils critiquent, & dont ils font eux-mêmes une profeſſion trop ſouvent démentie dans la pratique. Il eſt bien difficile que dans un grand nombre d'Ouvrages qui ſe ſuivent rapidement, il n'échappe quelque mépriſe; il ne faut que ſeconder le zéle du laborieux Ecrivain, en les lui faiſant remarquer pour l'utilité publique. M. Lenglet donna l'an paſſé 1736. un Projet *De l'uſage & du choix des Livres pour l'étude des Belles-Lettres, avec des Catalogues raiſonnés des Auteurs utiles ou néceſſaires, pour ſe former dans les diverſes parties de la Littérature.* A Paris, Quay des Auguſtins, chez Muſier pere, Rollin fils,

de Bure l'aîné, de Bure le jeune.

Ce projet publié par l'Auteur, pour avoir l'avis des Connoisseurs, renferme la connoissance des Livres, l'étude des Langues, l'élégance & la pureté du stile, l'étude de la Critique, l'Eloquence, la Poësie en général, la Poësie des différentes Langues, les Etudes particulieres, qui ont rapport aux Belles-Lettres, le choix des Livres & des Editions. Enfin il propose XIX. Catalogues des Livres convenables à un homme qui veut étudier la belle Littérature, avec des Réfléxions sur ces Livres, leur usage, & les Editions. Il promet aussi *quelques petits Traités rares & curieux dans les matieres littéraires dont il parle.*

Principes de l'Histoire, pour l'éducation de la Jeunesse, par années & par leçons. Chez Musier pere, Quay des Augustins, & se trouvent aussi chez Rollin fils, & de Bure l'aîné.

C'est un nouvel Ouvrage de M. l'Abbé Lenglet, dont le premier Volume a été imprimé en 1736, &

trois autres cette année 1737. *in*-12.

Il est divisé en six volumes, ou six années; car l'Auteur a jugé à propos de le partager par années, pour conduire successivement & par degrés les Enfans dans la connoissance de l'Histoire, & s'accommoder au cours ordinaire des Etudes qu'on leur fait faire dans les Colleges.

Le premier Tome, ou la premiere année, pour la Classe de Sixiéme, contient l'Histoire Sainte, la premiere qu'il convient d'apprendre dans une éducation Chrétienne. On y voit aussi, à cause de la liaison, l'Histoire d'Egypte, celle d'Assyrie, des Médes & des Perses.

Le second Volume donne l'Histoire des Grecs, l'*Histoire de la Fable*, (la vérité du mensonge:) c'est-à-dire, que l'Auteur se propose de démêler ce qu'il y a d'historique dans les Fables; & l'Histoire Romaine, jusqu'à la mort de Jules César.

La troisiéme année comprend l'Histoire de l'Empire, depuis Au-

guſte juſqu'à Charles VI. aujourd'hui regnant.

Dans la quatriéme année on trouvera l'*Hiſtoire de France*, *qui comprend quatre objets*, *ſçavoir*, *un Abregé de l'Hiſtoire des Gaules*; *avec des Remarques ſur l'Origine des François : l'Hiſtoire générale de France : l'Hiſtoire des grands Fiefs, leur ſéparation de la Couronne*, *& leur réunion*.

Le cinquiéme Tome préſente l'Hiſtoire Etrangere ; c'eſt à-dire, celle des autres Etats de l'Europe, & des Pays Etrangers, des Royaumes d'Aſie, d'Afrique, avec une légere excurſion ſur les découvertes de l'Amérique.

Enfin le ſixiéme & dernier Volume contient l'Hiſtoire Eccléſiaſtique depuis Jeſus-Chriſt. *La Religion*, dit M. Lenglet, *ne défend pas l'uſage d'une ſage Politique ; l'on en a donné dans ce Volume les principes tirés de l'Hiſtoire même*. Enfin l'on y joint l'origine des Maiſons Souveraines de l'Europe.

Ceux qui veulent approfondir

l'Hiſtoire, dit encore notre Auteur, n'ont qu'à lire les *Inſtructions* qui ſont à la fin de chaque Hiſtoire particuliere, & les Préfaces de chaque Volume.

Tous les Tomes ſont accompagnés de Tables Chronologiques.

Les Dictionnaires ſont de cette eſpece de Livres, dont on peut dire, *Optimus ille eſt, qui minimis urgetur (vitiis.)* Malgré les ſoins & les travaux des Auteurs & des Editeurs, nous n'en avons point encore qui ſoient entierement corrects: il faut ſe contenter des meilleurs. Tels ſont les deux grands *Tréſors* nouvellement réimprimés depuis peu; celui de Robert Etienne à Londres, les années 1734, & 1735. 4. Volumes *infolio.* Et celui de Fabri à la Haye, en deux Volumes *infolio* 1735. Tel eſt encore celui qui a pour titre, *Novitius*, & qui paroît réimprimé en 1733. A Paris, chez Lambert, ruë S. Jacques, à la Sageſſe. Deux Volumes *in*-4°. C'eſt un des plus amples, des plus exacts, & des plus commodes de ſon eſpece; il eſt

également propre & pour les commençans, & pour ceux qui ſont les plus avancés dans la connoiſſance de la Langue Latine. L'Auteur a auſſi donné une Grammaire Latine, ſous le nom de *Poſtulant*, relative au *Novitius*.

Lettre d'un Mathématicien à un Abbé, où l'on fait voir 1°. Que la matiere n'eſt pas diviſible à l'infini. 2°. Que parmi les étres créés il ne ſçauroit y avoir d'infinis en nombre ni en grandeur. 3°. Enfin, que les Métaphyſiciens qui penſent autrement, abuſent des Mathématiques, & de leurs Démonſtrations, lorſqu'ils s'en ſervent pour appuyer leurs opinions. A Paris chez C. A. Jombert, ruë S. Jacques, au coin de la ruë des Mathurins. 1737. Brochure *in*-12.

Il n'eſt pas toujours ſûr de tranſporter la Géométrie à la Phyſique, ſurtout dans la Queſtion de l'infini. Quoiqu'elle ſoit très-rebattuë, il s'en faut bien qu'elle ſoit épuiſée, & qu'on ait réuni tous les ſentimens. Vol. *in*-12.

Dissertation sur l'Hydropisie de Poitrine, dans laquelle on s'attache à prouver qu'il est toujours bon de pratiquer la Ponction dans cette maladie, & qu'elle est susceptible dans certains cas de guérison radicale. A Paris, chez Jacques Guérin, Quay des Augustins. 1737, *in*-12.

Il nous suffit présentement de dire, que M. le Premier Médecin de Sa Majesté a souhaité que cette Dissertation fût donnée au Public, & qu'elle paroît très-utile.

On lit depuis quelque tems une *Ode à la Paix par le S. R***. imprimé chez Pierre Simon, ruë de la Harpe, *in*-4°.

Catalogue des plus excellens fruits, les plus rares & les plus estimés qui se cultivent dans les Pépinieres des RR. PP. Chartreux de Paris. Chez J. B. de l'Epine, ruë S. Jacques, *in*-12.

Traité des Bénéfices Ecclésiastiques, dans lequel on concilie la Discipline de l'Eglise avec les Usa-

ges du Royaume de France, & le Recueil des Edits, Ordonnances, Déclarations & Arrêts de Reglemens concernant les Matieres Béneficiales, & autres qui y ont rapport. Nouvelle édition, revûë, corrigée & augmentée d'un grand nombre de Pieces qui n'avoient point encore paru, avec la Table Chronologique de leurs dattes & de leurs Enregiſtremens dans les Cours Souveraines. Par M. P. G. Chez Langlois, ruë S. Etienne des Grès, au bon Paſteur, la veuve Mazieres, & J. B. Garnier, ruë S. Jacques, à la Providence, 3. Volumes *in*-4o. 24. livres reliez.

Deſcription des Plantes qui naiſſent, ou ſe renouvellent aux environs de Paris, avec leurs uſages dans la Médecine. Par M. Fabregou, Botaniſte & Démonſtrateur, Tome II. *in*-12. Chez Lambert, ruë Saint Jacques, à la Sageſſe,

TABLE DES ARTICLES

du mois de Mars 17-37.

ART. XXV. LEs Vies des Hommes Illustres, &c. Page 377.
ART. XXVI. Réfléxions sur le Livre de M. Pope : *Essai sur l'homme.* 401.
ART. XXVII. Histoire de l'Eglise Gallicane, &c. 426.
ART. XXVIII. Essai de Theodicée, &c. 444.
ART. XXIX. Histoire du Concile de Trente, par Fra-Paolo, &c. Traduite, &c. par François le Courayer, &c. 472.
ART. XXX. Mémoires Historiques du Comte Betlem-Niclos, &c. 505.
ART. XXXI. Seconde Partie de la Dissertation sur la Lettre à Césaire. 516.
ART. XXXII. Lettre de M. à Madame la Princesse, &c. 533.
ART. XXXIII. Démonstration de la Pratique que M. Ozanan a donnée du Cadran Elliptique orizontal. 541.
ART. XXXIV. Erasmi Frælich Societatis Jesu, &c. Essais du P. E. Frælich, sur les Médailles, &c. 548.
ART. XXXV. Nouvel. Littéraires. 452.

Fin de la Table.

Errata pour le mois de Fevrier 1737.

Page 213. ligne 15. ſatis, *liſez*, fatis.
P. 220. ligne 24. tout n'étoit reprouvé; *liſez*, retrouvé.
P. 398. ligne 2. n'étoit encore, *ôtez*, encore.
P. 302. ligne 24. au ſujet de l'expédition de la guerre, *ôtez* de la guerre.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le prèſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe, LEROUGE.

De l'Imprimerie de C. Robustel.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4254